

# Notes du mont Royal

[www.notesdumontroyal.com](http://www.notesdumontroyal.com)

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES  
Google Livres

LES  
EPISTRES  
DE  
SENEQUE.

*SECONDE PARTIE.*



M. DC. LX.

**Bayerische  
Staatsbibliothek  
München**



3

L E S  
E P I S T R E S  
D E  
S E N E Q U E.

---

E P I S T R E L X X X I V .

A R G V M E N T .

- I. Comment il faut profiter de la lecture.*
- II. Fuir la Cour, & les biens de Fortune.*

**E** me fais ordinairement promener en vne chaire, & par cette agitation ie prens plaisir d'exciter aucunement ma paresse. Je trouue que ma santé en est meilleure, & que mes estudes n'en empirent point. Pour ce qui est du profit de ma santé, vous le voyez. L'affection que j'ay pour les lettres m'a fait negliger mon corps, & m'a rendu si pesant, que pour m'exercer j'ay be-

## 4 LES EPISTRES

soin du ministere d'autruy. Quans à mes estudes , ie vous diray comment elles n'en sont point incommodées. Je ne laisse pas de lire , estimant que ie n'ay rien de plus necessaire que la lecture ; Premièrement pour ne me confier pas trop sur ma suffisance ; secondement pour apres avoir veü les inuentions des autres , en faire mon jugement , & inuenter aussi quelque chose de mon costé. Cela donne de la nourriture à l'esprit & le rafraichit , non pas pourtant sans estude , de cette lassitude que l'estude luy peut apporter. Nous nous gasterions , si nous voulions ou tousiours escrire , ou tousiours lire. L'vn nous importunerait & nous épuseroit de matieres ; l'autre nous affoiblirait l'esprit , & le dissoudroit. Le meilleur est de temperer l'vn par l'autre , en sorte que l'escriture fasse vn corps de cette diuersité , que la lecture aura recueillie. Ils disent que nous deuous faire comme les mouches à miel , qui volent de costé & d'autre pour choisir les fleurs qui leur sont propres , & à leur retour disposent par rayons tout ce qu'elles ont apporté. Toutesfois on ne demeure pas bien d'accord , si elles tirent des fleurs vn certain suc , qui est miel aussi tost qu'il en est séparé , ou si par leur composition , & par la propriété de leur haleme , elles conuertissent ce qu'elles ont recueilly en cette

faueur. Car il y en a quelques-vns qui tiennent qu'elles n'ont pas la dexterité de faire le miel, mais seulement de le cueillir; & qu'ainsi ne soit, ils disent qu'aux Indes il se trouue du miel aux fueilles des cannes, soit qu'il vienne de la rosée, soit qu'il se conerée d'une hameur douce & onctueuse que les cannes mesmes produisent; & que nous auons des herbes qui ont la mesme vertu, mais non pas si apparente, & que ces petits animaux que la nature a destinés pour cela, ont la propriété de le recueillir. Les autres ont opinion qu'elles ont vne adresse de confire les tendrons des fleurs & des fueilles, & par leur disposition leur faire prendre cette qualité, non sans quelque esped de leuain, qui leur ayde à confondre & à incorporer toutes ces diuersitez.

I. Mais pour ne me laisser pas emporter hors de mon propos, il nous faut faire comme les mouches à miel, & quand nous aurons leu beaucoup de choses, donner à chacun sa place à part, afin de les mieux confesser par cette distinction; & cela fait, avecque le soin que nous y apporterons, confondre tellement toutes ces faueurs en vne seule, qu'encore qu'on s'aperçoise que la matiere soit d'une autre, on ne puisse nier que la façon ne soit à nous. C'est vn artifice que la Nature fait

en nos corps, sans que nous y contribuyons rien du nostre. Tandis que nous auons la viande entiere dans l'estomach, & que la chaleur ne l'a point encore alterée, ce n'est autre chose qu'un fardeau que nous portons. Mais c'est nostre sang, & nostre force, aussi-tost qu'elle a cessé d'estre ce qu'elle estoit. Il en faut faire de-mesme en ce qui nourrit les esprits. Tant que nous le laisserons en sa première forme, il fera toujours à ceux chez qui nous l'aurons puisé, mais digérons-le, & le bail-lons à nostre entendement, plustost qu'à nostre memoire, pour nous le-representer quand nous en auons besoin. Approu-uons-le à bon esçient, rendons-le nostre, & faisons que plusieurs choses n'en soient qu'une, comme beaucoup de petites som-mes assemblées n'en font qu'une grande. Cachons l'ayde que nous en auons eue, tellement qu'on ne l'apperceiue point, & ne faisons paroistre que ce qui sera de no-stre. Que si par la continuation d'imiter quelqu'un que nous admirons particuliere-ment, nous en auons tiré quelque confor-mité, qui se manifeste en nos ouvrages, faisons que ce soit vne ressemblance de fils, & non de pourtrait. Un pourtrait est vne chose morte; Et quoy donc? on ne sçaura pas de qui j'imiteray le langage, ny de qui ie prendray les sentences & la façon

d'argumenter? Je tiens mesme qu'il y a si bien moyen de déguiser les choses, qu'on ne sçaura pas si c'est d'un grand homme que ie le prends, ou de quelqu'autre de moindre merite. Car comme il prend quelque chose des vns ou des autres, il ne leur imprime pas sa marque, afin de les faire rapporter à cette vnité. Ne voyez-vous pas de combien de voix on compose vne Musique, & toutesfois elles n'ont toutes ensemble qu'un son. L'une est haute, l'autre basse, l'autre moyenne; les femmes y entrent comme les hommes; on y mesle mesme des flustes; & cependant de toutes ces voix qui paroissent ensemble, il n'y en a pas vne qui se puisse remarquer à part. Quand ie parle de la Musique, j'entends de celle qui fut connue des anciens Philosophes. Il ne se fait aujourd'huy combat de Gladiateurs, où il n'y ait plus de chantes à sonner la charge, qu'il n'y auoit anciennement de Spectateurs en tout le theatre. Quand ceux qui chantent ont bordé les chemins, que les trompettes ont environné le bas du theatre, & qu'en haut, la gallerie est pleine de ioueurs de flustes & de toutes sortes d'instrumens, de toutes ces discordances il se fait vn seul accord. Je veux qu'il en soit de mesme de nostre esprit, qu'il amasse beaucoup de sciences, beaucoup de preceptes, beaucoup d'exem-

## 8 LES EPISTRES

plus de tous les siècles passés, mais que tout cela se rapporte à vne seule fin.

II. Demandez-vous comment cela se pourra faire ? Si nous demeurons continuellement bandez & résolus à ne rien faire que par le conseil de la Raison. Elle vous dira, si vous la voulez croire, laissez ces vanitez ; qui font courir le monde apres elles ; laissez ces richesses, qui tiennent leurs possesseurs en apprehension perpetuelle, ou pour le moins qui ne leur donnent que de la charge & de l'importunité ; laissez ces voluptez du corps & de l'esprit, qui ne font qu'éneruer l'un & l'autre ; laissez l'Ambition, comme vne chose bouffie, vaine, vaineuse, sans bornes, & aussi en inquietude d'estre suivie que précédée, & par ce moyen gâsnée de deux enuies qui la pressent, l'une derrière, & l'autre deuant. Vous pouuez juger combien vn homme est miserable, qui est enuieux & enuié. Vous voyez ces maisons des Grands où la presse de ceux qui vont à leur leuer est si grande, qu'il se faut quereller à la porte, & où vous n'entrez point qu'avec beaucoup d'affronts, mais ce n'est rien au regard de ceux que vous receuez, quand vous estes dedans. Laissez-moy tous ces escaliers, & ces vestibules si magnifiquement suspendus, vous courrez fortune de vous y rompre le col ; prenez plustost vostre che-

quin vers la Sagesse. C'est là que vous aurez des biens qui véritablement seront grands, & dont la possession ne vous donnera point d'alarme. Toutes ces choses mondaines qu'on estime si relevées, n'ont point du tout de hauteur, qu'en les regardant auprès de celles qui sont les plus viles & les plus abjectes, & toutesfois on n'y monte que par des avenues bien roides & bien difficiles. Le chemin des honneurs est plein d'épines; mais si vous voulez monter à ce sommet, d'où vous verrez toutes les grandeurs de la terre, & de la Fortune mesme au dessous de vous, vous n'avez à passer qu'une campagne rase, & le chemin le plus aisé que vous sçauriez désirer.

---

## EPISTRE LXXXV.

## ARGUMENT.

- I. Le Sage est exempt de passion.
- II. Les vices & les passions n'ont point de temperament.
- III. Il n'y a point de felicité imparfaite.
- IV. La qualité & non la grandeur, rend la vie heureuse.

V. *Le Sage ne craint point les dangers,  
mais les évite.*

VI. *Qu'est-ce que Mal ?*

VII. *Les adversitez ne troublent point  
le Sage.*

**A**V discours que ie vous faisois dernie-  
rement, Qu'il suffisoit de la Vertu,  
pour rendre vne felicité parfaite, j'auois eu-  
peur de vous donner trop de besongne ; &  
m'estois contenté de vous faire voir quel-  
que échantillon de ce que les Stoïques en  
disent. Mais j'auois passé par dessus ce qu'il  
y a de plus difficile ; & maintenant que vous  
desirez que ie vous ramasse toutes leurs rai-  
sons, & tout ce qu'on a depuis inuenté sur  
leur tradition, il faut que ie vous fasse vn  
liure plustost qu'une lettre. Je vous pro-  
teste, comme j'ay desia fait plusieurs fois,  
que ie ne me plais point en cette façon  
d'argumenter. Je rougis de disputer la cau-  
se des Dieux & des hommes, armez seule-  
ment d'une alesne. Qui est prudent est  
temperant ; qui est temperant est constant ;  
qui est constant est imperturbable ; qui est  
imperturbable, est sans tristesse ; qui est  
sans tristesse, est heureux ; Il s'ensuit donc  
que qui est prudent est heureux, & que la  
Prudence est suffisante à l'acquisition de la  
Beatitude de la vie.

I. La responce que font à cela quelques Peripateticieus, est que quand on dit qu'un homme est imperturbable, qu'il est constant, qu'il est sans tristesse, il ne s'entend pas que celui qu'on appelle imperturbable, n'ait jamais de perturbation, mais qu'il en a peu, & que celles qu'il a, sont moderées. Tout de mesme, quand on dit qu'un homme est sans tristesse, ce n'est pas qu'il ne se puisse quelquesfois attrister; mais il n'y est ny frequent ny excessif. Ils tiennent que de dire qu'un homme puisse estre exempt de tristesse, c'est nier qu'il ait la nature d'un homme; & que certainement le Sage ne souffre pas que les ennuis le surmontent, mais qu'il ne scauroit empescher qu'ils ne le touchent. Ils amènent tout plein d'autres raisons semblables, qui respondent à la doctrine de leur Secte, & n'ostent pas du tout les passions, mais les retranchent. Là dessus, ie leur voudrois bien demander, quelle gloire ils donnent à l'homme sage, de l'estimer plus courageux que ceux qui sont les plus lasches, plus content que les plus tristes, plus temperant que les plus dissolus, & plus haut que ceux qui sont les plus ravallez. Quelle occasion auroit Ladas de magnifier ses bonnes jambes, si seulement il estoit plus viste que les boiteux & les estropiez.

Elle pourroit courir, quand la moisson est  
 prestee,  
 Sur le haut des espics, sans leur rompre la  
 creste,  
 Et ses pieds sur les flots ne se mouilleroient  
 pas,  
 Si legere & si uiste elle coule ses pas.

Vne telle viftesse est recommandable d'elle  
 mesme, & pour paroistre, n'a que faire  
 d'estre comparée avecque ceux qui ne peu-  
 uent marcher. Pour peu qu'un homme  
 soit en fièvre, comment le pouuez-vous  
 appeller sain ? Ce n'est pas se bien porter  
 que d'estre mediocrement malade. Ils di-  
 sent que le Sage est appelé impertubable,  
 comme on appelle des fruits sans noyau,  
 non ceux qui n'en ont point, mais ceux  
 qui l'ont fort petit; cela est faux. Car ie  
 n'attribuë point à l'homme de bien vne le-  
 gere diminution de vices, mais vne entiere  
 exemption. Il ne faut pas qu'il n'en ait que-  
 res, il faut qu'il n'en ait point. S'il en auoit,  
 ils croistroient, & en croissant, ils luy don-  
 neroient de la peine. Vne taye deuant les  
 yeux, n'oste point la veüe qu'elle ne soit  
 endurcie; mais en se formant, elle com-  
 mence desia à la troubler. Si vous laissez  
 les passions au Sage, la Raison se trouuera  
 la plus foible, & leur cedera comme à  
 la violence d'un torrent, attendu mesme

que vous ne luy en baillez pas vne seule en teste ; mais generalement vous voulez qu'elle ait à combattre tout ce qu'il y en a. Le plus fort homme qui soit au monde , ne l'est pas tant qu'un nombre d'autres qui ne seront que mediocres ne le mette bas. Il est auare , mais sans excez , il a de l'ambition , mais il n'en brûle pas , il se met en colere , mais il en sort tout aussi-tost , il a quelque legereté , mais il n'est pas des plus variables , il ayme les femmes , mais il ne les prend pas à force. Ce seroit bien le meilleur pour luy d'auoir un vice tout entier , & de n'en auoir qu'un , que de n'en auoir qu'un peu de chacun , & de les auoir tous. Et puis l'importance n'est pas en la grandeur de la passion , car elle ne scauroit estre si petite , qu'elle ne soit incapable de receuoir ny commandement ny conseil. Comme toutes bestes generalement sont insusceptibles de la raison , autant celles qui viuent domestiques avec nous , que celles qui demeurent sauvages dans les bois , parce que ny les vnes ny les autres ne sont point capables d'oïr des remonstrances ; ainsi vous ne scauriez auoir vne si foible & si legere passion , qui veuille ou se ranger aux choses raisonnables , ou seulement auoir la patience de les escouter. Les tigres & les lions ne despoillent iamais la cruauté,

qui leur est naturelle, ils la cachent bien quelques-fois; mais comme vous n'y pensez plus, c'est alors qu'ils sortent de cette humeur qui sembloit adoucie, & qu'ils deuiennent plus enragez qu'ils n'estoient auparauant. Iamais les vices ne s'appriuoisent de bonne foy, quelque mine qu'ils fassent, ils se tournent tousiours vers leur inclination. Et puis si la Raison a quelque force, elle les fera cesser deuant qu'ils commencent. Que s'ils commencent en despit d'elle; en despit d'elle tout de mesme ils perseuereront. Car il est bien plus aisé de les empescher de naistre, que de leur resister quand ils sont nez. Toute cette mediocrité pretendüe n'est qu'une Chimere, & qu'une piperie. Je trouuerois aussi bon qu'on me dit qu'il faut estre mediocrement furieux, & mediocrement malade.

II. C'est à la Vertu seule que le temperament appartient, les vices ne scauent ce que c'est. Il ne faut point penser de leur donner de reigle. On aura bien plustost fait de les arracher entierement. Pensez-vous qu'en ces ordures inueterées que nous appellons maladies de l'ame, comme sont l'Auarice, l'Impieté, la Cruauté, le transport de Colere, il y ait quelque moderation? Il y en a donc moins aux passions, car de celles-cy on passe aux autres; Et

puis, si nous donnons quelque pouuoir à la Tristesse, à la Crainte, aux Desirs, & autres semblables desordres, il ne faut plus parler de les retenir. L'occasion est, que ce qui les irrite est hors de nous, & que selon la grandeur des objets qui les prouoquent, ils deuiennent ou plus grands, ou plus petits. La Crainte sera plus lasche, quand l'occasion de craindre sera plus apparente, ou plus prochaine; la Cupidité plus violente, quand l'Espérance qui l'appellera, sera plus importante. Si nous ne pouuons empescher la naissance des passions, nous ne pouuons non plus empescher leur accroissement. Il se faut resoudre de ne leur permettre point de commencer, ou faire estat qu'elles se conformeront à leurs causes, & croistront selon l'impression qu'on leur en donnera. D'ailleurs, quand il n'y auroit autre chose, elles ne scauroient estre si petites, qu'au c le temps elles ne fassent bien du chemin. Ce n'est pas l'ordinaire des choses qui sont pernicieuses, de se prescrire vne mesure. Les moindres maladies se font quelques fois incurables, & il faut moins que rien à ceux qui sont mal disposez, pour les accabler. Mais ie vous prie, quelle apparence y auroit-il, que quand il me plairoit, ie peusse finir vne chose; de qui le commencement ne seroit pas en mon pouuoir à

Comment aurois-je la force de faire cesser ce que ie n'aurois peu faire qui ne fust, veu qu'il est plus aisé de ne recevoir point ce qui peut nuire, que de le faire sortir apres qu'on l'a receu. Quelques-vns y font cette distinction, Que celuy qui est prudent & temperant, est en repos au regard de l'habitude de son ame, mais non touchant l'euenelement. Car quant à l'habitude de l'ame, il ne se trouble point, il ne s'attriste point, & n'a point d'appréhension; mais il est sujet à souffrir beaucoup de choses exterieures, par lesquelles il peut estre troublé. Cela s'appelle qu'il n'est pas Colere, mais qu'il se courrouce quelquefois; qu'il n'est pas timide, mais que quelquefois il a peur; c'est à dire, qu'il n'a pas le vice de la peur, & que seulement il en a la passion. Mais il n'y a point de doute que si la Peur ou la Colere entrent vne fois chez vous, au lieu de passions fortuites au commencement, elles en deviennent à la fin imperfections ordinaires; Et puis, si nous nous arrestons aux causes exterieures, & que nous ayons peur de quelque chose, quand pour le salut de nostre pays, l'honneur des loix, ou la conservation de la Liberté, nous serons conuaincu de nous exposer à ce peril, nostre corps y viendra, parce que nous l'y porterons; mais l'esprit fera ce qu'il pourra, pour ne

s'y trouver point, qui est vne contrariété  
 de volonté, où le Sage ne tombe jamais.  
 D'auantage; il faut prendre garde de ne  
 confondre pas deux preuues qui se doiuent  
 faire separement. L'vne, qu'il n'est point  
 d'autre bien que ce qui est Honneſte; l'autre,  
 qu'en la Vertu ſeule conſiſte la Felicité.  
 Si nous demeurons d'accord, qu'il n'est  
 point d'autre bien que ce qui est Honneſte,  
 la conſequence eſt neceſſaire, Que  
 pour viure heureuſement, il ſuffit de la  
 Vertu. Mais encore que pour viure heu-  
 reuſement la Vertu ſuffiſe; il ne ſ'enſuit  
 pas que ce qui eſt Honneſte, ſoit le ſeul  
 bien. Xenocrates & Speuſippus tiennent  
 que par la Vertu ſeule vn homme ſe peut  
 rendre heureux. Mais ils n'accordent pas,  
 qu'il n'y ait point d'autre Bien que ce qui  
 eſt Honneſte. Epicure meſme dit, Qu'il  
 eſt heureux, quand il a la Vertu; mais il  
 ne tient pas que pour eſtre heureux il ne  
 faille autre choſe que la Vertu; pour ce que  
 nous ne ſommes heureux que par la volup-  
 té, qui procede bien de la Vertu, mais  
 qui n'eſt pas de la Vertu meſme. Je ne trou-  
 ue pas cette diſtinction bien iudicieuſe,  
 veu qu'il auoie luy-meſme, que iamais la  
 Vertu n'eſt ſans volupté. Si donc elles ſont  
 ſi conjointes, qu'on ne les peut imaginer  
 l'vne ſans l'autre, il ſuffit d'auoir la Vertu,  
 parce que toujours la Volupté l'accompa-

gne, & est toujours avecque elle, quand mesme elle est seule.

III. Or c'est vne absurdité, de dire que par la Vertu seule vn homme se puisse beatifier, mais non parfaitement. Car ie ne puis comprendre comment cela se peut faire, parce qu'il est impossible qu'une vie soit heureuse, que son bien ne soit parfait, & en tel estat, que rien ne s'y puisse adjoûter; ce qui ne peut estre, qu'elle ne soit heureuse parfaitement. S'il est vray qu'il ne soit rien ny plus grande ny meilleure que la vie des Dieux, & que la vie heureuse soit diuine, il s'ensuit que la vie heureuse est vn point au delà duquel elle n'a plus moyen de s'auancer. Dauantage, si la vie heureuse n'a faute de chose quelconque, toute vie heureuse est parfaite; tellement que l'heureuse & la tres-heureuse ne sont qu'un. Doutez-vous qu'en la vie heureuse ne soit le souuerain Bien? Si elle est le souuerain Bien, sa Beatitude ne peut estre que souueraine. Car comme ce qui est souuerain, ne reçoit plus d'accroissement, la vie heureuse, qui toujours a le souuerain Bien avec elle, n'en peut aussi recevoir. Que si vous faites vn homme plus heureux que l'autre, il faut necessairement que vous fassiez vn nombre infiny de souuerains Biens differens l'un de l'autre. Cependant ie ne trouue point qu'il

soit de souverain Bien que celuy qui n'a rien au dessus de luy. S'il est quelqu'un moins heureux que l'autre, ils'ensuit que ce moins heureux desire la condition de celuy qui l'est plus. Or il n'est point de condition que celuy qui est heureux prefere à la sienne. Prenez de ces deux lequel vous voudrez; l'un est aussi peu croyable que l'autre; ou qu'il reste quelque chose que le Sage aime mieux estre que ce qu'il est, ou qu'il ne desire pas ce qui est meilleur que ce qu'il a. Car tant plus un homme a de jugement, tant plus il desire de s'approcher de la perfection du Bien, & s'efforce d'y parvenir. Or comment est-il possible que celuy-là soit heureux, qui non seulement peut encore désirer quelque chose, mais qui le doit?

IV. Je vous diray d'où vient cette erreur. Ils ne savent pas qu'il n'y a qu'une vie heureuse, & que c'est sa qualité, non la grandeur qui la met en ce bon & parfait estat. De là vient qu'elle est aussi bonne longue, que courte, diffuse, que resserrée, distribuée en plusieurs lieux, & en plusieurs parties, que ramassée en un. Si vous l'estimez par le nombre, par la mesure & par les parties, vous la privez de ce qu'elle a d'excellent. Or qu'est-ce qu'elle a d'excellent que sa plénitude? La fin de manger & de boire est la satiété. Si l'un a

mangé plus que l'autre, qu'importe; puis qu'ils sont tous deux rassasiés? Celuy-cy a plus beu, celuy-là moins, qu'importe, puis que tous deux n'ont plus de soif? La vie de l'un n'a pas esté si longue que celle de l'autre, qu'importe, puis qu'en peu d'années celuy qui a vesçu le moins, s'est fait aussi heureux que celuy qui a vesçu beaucoup? Celuy que vous appelez le moins heureux, ne l'est du tout point. On ne retranche point la Beatitude. Qui est resolu, ne craint point; Qui ne craint point, n'a point de tristesse; Qui n'a point de tristesse, est heureux. C'est l'argument que font nos Stoïques. La response qu'ils s'efforcent d'y faire, est, Que ceste proposition, que qui est resolu ne craint point, est fausse, & pour le moins disputable; & cependant nous la mettons pour confessée. Qu'il n'est point d'homme si resolu qui n'ait peur d'un mal, quand il le voit prest à luy tomber sur la teste, ou bien il seroit plustost insensé que resolu; Que la crainte se peut bien moderer, mais qu'il est impossible de n'en auoir point du tout. Ceux qui tiennent ce langage, rouissent tousiours à leur premiere chanson, d'appeller Vertus les vices qui ne sont pas en leur extremité. Pourueu qu'un homme ne craigne ny trop, ny trop souuent, ils luy permettent de craindre; Et pourueu que

la meschanceté ne soit pas enragée, ils le tiennent homme de bien. Je suis d'accord avec eux, qu'un homme est insensé qui ne craint point les maux où il se voit prest de tomber; mais la question est de sçavoir si ce sont maux. Car s'il est assuré que ce n'en soit point, & qu'il n'est rien de mauvais que ce qui est deshonneste, il doit regarder les dangers, sans baisser les yeux, & trouver mesprisâble ce qui semble épouventable aux autres? Ou s'il est d'un homme qui n'a point de sens, de craindre pour le danger, il est certain qu'un homme aura d'autant plus de peur, qu'il aura plus de jugement.

V. Notre doctrine n'oblige pas un homme de courage à se precipiter aux dangers; tout ce que nous voulons de luy, c'est qu'il les évite, & ne les craigne point. Nous luy permettons la Prevoyance, & luy deffendons la Peur. Mais quoy, la mort, les fers, les feux, & telles autres adversitez, ne luy donneront point d'appréhension? Non, car il sçait fort bien que toutes ces choses ne sont point des maux, bien qu'elles le semblent estre, mais seulement des épouventaux de la vie humaine. Parlez-luy de captivité, de coups, de chaînes, de pauvrete, de douleurs, de membres rompus, ou par maladie, ou par oppression, & de toute autre chose que vous

luy pourrez mettre deuant les yeux, ce ne sont que des frayeurs lymphatiques. C'est à faire à ceux qui n'ont point de courage d'en auoir peur.

VI. Estimez-vous que ce soit mal, qu'une chose où quelque iour il faut que nous allions de nous mesmes, quand personne nous y poufferoit ? Voulez-vous que ie die ce qui est Mal ? Ceder aux choses qu'on appelle des maux, & asservir aux choses fortuites nostre liberté, qui meriteroit bien que nous perdissions tout pour la conseruer. Or indubitablement elle est perdue, si nous ne méprisons ce qui nous peut assujettir. Ils ne douteroient point de ce qu'un homme magnanime est obligé de faire, s'ils scauoient ce que c'est que Magnanimité. Car ce n'est point vne Temerité sans Prudence, ny vne amour des dangers, ny vn desir des choses formidables. Il y a de la science à connoistre ce qui est mal, & ce qui ne l'est pas. La Magnanimité n'oublie rien de ce qui sert à sa conseruation, mais elle est tres-patiente aux choses qui n'ont que l'apparence du mal, bien qu'on leur en donne le nom. Et quoy donc ; si on met l'espee à la gorge d'un homme de bien, si on luy donne des coups, tantost en vn endroit, & tantost en l'autre, s'il a ses boyaux hors du ventre, & qu'il les luy faille ramasser en vn coin

de son manteau, si pour le rendre plus sensible, on le tourmente par intervalles, & d'une heure à l'autre on luy fait resaigner ses playes, direz-vous qu'il ne craint point, & qu'il ne sent point de douleur? le vous avouë qu'il a de la douleur, parce qu'il n'y a point de vertu qui prive l'homme de sentiment; mais il n'a point de peur, & son courage invincible se moque de toute la violence qu'on luy fait. Voulez-vous sçavoir comment son ame est alors disposée? comme celle d'un homme qui console son amy malade. Ce qui est mal nuit, & ce qui nous nuit, nous empire; mais la Douleur ny la Pauvreté ne nous empirent point; la Douleur & la Pauvreté ne font donc point des maux. On oppose à cela, Que cette proposition est fausse, Que ce qui nous nuit, nous empire; car les vents & les vagues nuisent au Pilote, & toutesfois ne l'empirent point. Les Stoïques respondent, Que le Pilote est empire par les vents & par les vagues, en ce qu'il ne peut faire ce qu'il desire, ny continuer sa route; & que bien qu'il ne soit pas empire quand à son art, il est toutesfois empire quand à son ouvrage. Les Peripateticiens repliquent, Qu'à ce compte la Pauvreté, la Douleur, & tout autre accident semblable empireroit le Sage, & que bien qu'ils ne luy ostent pas la vertu,

si est-ce qu'ils l'empescheroient de la mettre en œuvre.

VII. Si la condition d'un Pilote & d'un Sage n'estoient dissemblables, ils auroient raison. Mais le but du Sage dans les comportements de sa vie, est bien de faire les choses comme il les faut faire, mais non de faire entièrement réussir tout ce qu'il entreprendra. Le Pilote au contraire se charge absolument de vous rendre où vous voulez aller. Les Arts sont officiers, c'est à eux de faire ce qui dépend de leur charge, la Sagesse est maistresse & gouvernante. Les Arts servent à la vie, la Sagesse la commande. Pour moy, ie voudrois faire vne autre responce, Que le Pilote n'est empiré, ny en son art, ny en son ouvrage. Car il ne nous promet pas ny bon vent, ny bon sucez de nostre voyage, mais seulement il nous assure qu'il nous servira fidellement, & qu'il sçait fort bien son mestier. Or la science d'un Pilote ne se montre iamais bien qu'en la resistance & lors qu'il survient des choses qui la traversent. Quand un Pilote peut dire, Neptune, tu mettras ma barque à fonds quand il te plaira, mais tu ne l'y mettras iamais que droite, on ne peut nier qu'il ne soit habile homme. La tempeste n'incommode point son industrie, mais elle en rompt le sucez. Et quoy donc, ce qui l'empesch

che

che de gagner le port, qui rend tous ses efforts inutiles, qui le remene d'où il est party, qui le retarde, & luy met tout son équipage en pieces, ne luy est-il pas dommageable ? Il Pest sans doute, entant qu'il fait voyage, mais non entant qu'il est Pilote, parce que tant s'en faut qu'il empêche sa science, qu'au contraire, il luy donne occasion de la monstrier ; car en beau temps ( comme on dit communément ) tout le monde est Pilote. Ce sont des incommoditez de la nauigation, & non de celuy qui la conduit, entant qu'il est conducteur. Vn Pilote a deux qualitez, Pvue de passager, qui luy est commune avec tous les autres de son vaisseau ; & Pautre de Pilote, qui luy est particuliere. Et puis PArt du Pilote est le bien de ceux qu'il porte, comme PArt du Medecin est le bien de ceux qu'il guerit. La Sageffe est le bien & du Sage, & de ceux qui vivent avecque luy ; de façon qu'il se peut faire qu'un Pilote soit incommodé de la tempeste, parce qu'elle Pestesche de pouvoir rendre à ses passagers le service qu'il leur a promis. Mais ny la Douleur, ny la Pauvreté, ny toutes ces autres choses qui sont les tempestes de la vie, n'incommodent point le Sage, parce que toutes ses actions ne sont pas empêchées, mais seulement celles de qui les autres pourroient recevoir quelque fruit.

Car pour son regard, encore que tousiours il soit en besongne, toutesfois il n'y est iamais tant, que quand il a la fortune en reste, parce que c'est proprement alors qu'il traueille en des choses de son mestier. Dauantage, il n'est iamais si necessiteux, qu'il n'ait tousiours quelque moyen de profiter. Pour estre pauvre, il n'est pas moins capable de monstrier, comment les affaires d'un Estat se doiuent manier; Et s'il ne nous donne autre instruction, pour le moins il enseigne comme il faut supporter la Pauvreté. La besongne luy dure autant que la vie. Il n'y a ny Fortune ny matiere quelconque, qui ne luy puisse passer par les mains. Quand il n'a point d'autre sujet, ce qui les luy oste, luy en sert. Il s'accommode à tous ses succez, il conduit les bons, & surmonte les mauuais. Ses prosperitez donnent de l'exercice à sa vertu, comme ses aduersitez. Il ne tourne les yeux que sur elle. Pour sa matiere, elle luy est indifferente. De là vient qu'il n'est empesché ny de Pauvreté, ny de Douleur, ny de pas vne de toutes ces choses, qui mément ordinairement les ignorans en des precipices, & les font égarer du droit chemin. Pensez-vous que les maux l'incommode? Il les met en besongne. Phidias ne scauoit pas moins faire des images de bronze que d'yuoire. Et si vous luy eussiez,

baillé du marbre , ou quelque autre chose de moindre prix , il vous en eut fait vne de telle sorte , que pour la matiere il n'eut pas esté possible de faire mieux. Le Sage tout de mesme , soit riche ou pauvre , dans son pays ou banny , Capitaine ou soldat , sain ou malade , fera tousiours paroistre sa vertu ; En quelque fortune qu'il s'occupe , il en fera quelque chose de signalé. Il est de certains hommes si adroits à dompter les bestes , que vous ne leur en scauriez donner de si farouches , ny de si effroyables , qu'ils ne s'en rendent maistres , & que non seulement ils ne les tirent de leur fierté naturelle , mais qu'ils ne les amènent jusqu'à la familiarité. Vous voyez des Lions receuoir la main de leurs Gouverneurs jusqu'au fonds de la gorge , & des Tigres se laisser baiser à ceux qui les gardent. Il n'y a bastel leur More , pour qui vn Elephant ne se mette à genoux , & ne marche sur la corde , quand il luy commandera. Le Sage a cette mesme industrie d'appriuoiser les incommoditez. La Douleur , la Pauvreté , l'Ingratitude , la Prison , l'Exil , & toutes ces autres choses de qui la seule imagination nous fait horreur , se domestiquent aussitost qu'elles sont arriuées entre ses mains.

## EPISTRE LXXXVI.

## ARGUMENT.

- I. *Qu'il faut plus cherir nostre Honneur propre, que l'obeissance que nous devons aux Loix.*
- II. *Contre les Somptuositez des estunes, & les dissolutions.*
- III. *De la vie rustique, & de la façon de planter les Oliuiers.*

I. **I**E vous écry cette lettre de la maison qui fut à Scipion l'Africain. Ce n'est pas sans auoir adoré son ombre, & vn Autel sous lequel ie me doute que ce grand personnage soit enterré. Pour son ame, ie croy certainement que comme celeste, elle s'en soit retournée au Ciel, non pour auoir mené de grandes armées : car Cambyse qui fut vn Furioux ; & de qui la fureur ne manqua point de succez, auoit fait la mesme chose, mais pour sa moderation & pour sa pieté memorable qu'il monstra plus glorieusement quand il quitta sa Patrie que quand il la deffendit. Comme il vit le peuple en cette opinion, Qu'il falloit que Scipion ou la Liberté sortissent de Rome, &

qu'il estoit impossible de retenir l'un sans perdre l'autre ; Je ne veux point, dit-il, qu'en ma consideration l'autorité des loix soit violée. Il est raisonnable que ce qui est ordonné pour tous, soit observé de tous. Usez sans moy, ma Patrie, du bien que vous avez par moy. L'ay esté la cause de vostre liberté, ie suis content d'en estre le témoignage. Je m'en vay, puis que ma Fortune est suspecte à la vostre, & que mon accroissement vous fait craindre vostre diminution. Comment seroit-il possible que j'entraisse en la consideration d'un courage si genereux, & que ie n'en fusse point estonné ? Il n'attendit point qu'on l'enuoyast en exil, il y alla volontairement pour décharger sa ville d'un faix qu'elle pensoit auoir sur les bras. Les choses en estoient venuës en ces termes, Qu'il falloit que la liberté fut offensée par Scipion, ou Scipion par la liberté. Ny l'un ny l'autre n'estoit raisonnable ; De façon que voulant laisser regner les loix, il se vint retirer à Litérne, afin d'employer dans le compte de ses services, son bannissement aussi bien que celuy d'Annibal. Cette Maison est un bastiment de pierre quarrée, avec deux bouts, qui en deffendent l'entrée ; assis au milieu d'un bois. Il y a une Cisterne, où se rendent les égousts de la maison & des jardins, si grande qu'elle fourniroit toute une armée. Il y a

des estuues, mais fort petites & fort peu percées, comme on les faisoit au temps passé. Nos peres ne pensoient pas qu'elles peussent estre chaudes, si elles n'estoient obscures.

II. C'est pourquoy ie prends vn plaisir extrême, à faire comparaison des mœurs de Scipion à celles d'aujourd'huy. Lors que ce grand homme, qui fut Peffroy de Carthage, & à qui Rome est obligée, de n'auoir esté prise qu'une fois, estoit las des occupations de son mefnage, & d'auoir, comme c'estoit la mode en son temps, tenu le manche de la charruë, il se venoit lauer en ce petit coin. Il a esté sous ce pauvre toict; ce pauë de si peu de prix l'a soustenu; & cependant, qui est à cette heure le miserable qui voulust auoir des Estuues de cette façon, & qui ne se pensast mal accommodé, si les parois des siennes n'estoient diuersifiées de croustes de marbre d'Egypte & d'Afrique coupées en rond, & en leur separation artificieusement enduites en façon de peintures, si la voûte n'en estoit lambrisée de verre, si les piscines où l'on se jette, apres auoir sué, n'auoient tout à l'entour vne bordure de pierre Thasienne, qui ne se voyoit anciennement que dans quelque Temple; & si l'eau n'y tomboit par des robinets d'argent, encore ie ne parle que de celles du menu peuple. Mais que sera-ce,

à ie me mets à dépeindre celles des Affranchis ? Combien y verrons nous de statues ? combien de Colomnes , qui ne portent rien , mais qui sont là seulement pour la parade & pour l'ostentation de la despense ? Combien d'eaux que par dessous on fait tomber d'un bassin à l'autre , afin que le bruit en soit plus grand ? Nous en sommes venus à cette delicatesse , que nous voudrions bien ne marcher que sur des pierres. En ces estuues de Scipion les fenestres sont de petits trous , qui monstrent que pour n'affoiblir pas la muraille , on n'en a voulu perçer que ce qu'il en falloit pour auoir du iour. Mais à cette heure , si de toutes parts il n'y a de grandes ouuertures par où le Soleil entre , depuis le matin iusques au soir , si on ne se haste en se levant , si de la cueue on ne void bien auant en la mer , & en la campagne , on dit que ce sont des cachots & non pas des Estuues. Ainsi des choses que tout le monde venoit voir par merueille au temps qu'elles furent faites , se trouuent à la fin mises au nombre des vieilles pieces , & reiettées par le luxe , qui d'un siecle à l'autre cherche quelque nouvelle inuention de se surmonter. Les Estuues en ce temps-là n'auoient garde d'estre frequentées , comme elles sont , & ne les faisoit-on pas si magnifiques. Car aussi , quelle apparence y

auoit-il de parer vne chose d'un liard, inuentée pour le service, & non pour la volupté? L'eau n'y estoit pas versée comme elle est, & n'y sourdoit pas chaude, comme elle fait. Il leur sembloit que puis que c'estoit pour receuoir des ordures, c'estoit tout vn qu'elle fut claire ou espaisse. Mais à vostre aduis, combien auoit-on de plaisir d'entrer en ces estuues toutes obscures, & plastrées qu'elles estoient, quand on pensoit, que Caton, Fabius Maximus, ou quelqu'un des Cornelius auoit pris la peine de les faire accommoder, & quelquesfois mesmes d'y mettre la main. Car alors les Ediles, de quelque bonne maison qu'ils fussent, ne dédaignoient point d'entrer en ces lieux destinez à la commodité du peuple, pour faire qu'on y fut nettement seruy, & qu'il n'y eust de la chaleur que bien à propos; Au lieu qu'aujourd'huy on les chauffe d'une façon qu'un esclau qui auroit fait quelque insigne meschanceté sembleroit assez puny d'y estre jetté tout vif. Pour moy ie dirois qu'on les veut plustost bruster que chauffer. Je m'asseure que la pluspart de ceux d'aujourd'huy riennent, que Scipion n'estoit qu'un lourdaut, de n'auoir pas fait de belles grandes vitres à ses estuues, afin de voir clair à se rostir, & n'en partir point jusqu'à la fin de sa digestion. O le pauvre homme! il ne

ſçauoit pas ce que c'eſt de viure ? Il ne prenoit pas ſeulement garde que l'eau où il ſe lauoit, fut repoſée ; il ſ'y mettoit bien ſouuent qu'elle eſtoit toute trouble, de maniere que ſ'il pleuroit vn peu fort, il y auoit plus de bourbe que d'eau. Mais auſſi n'auoit-il que faire d'eſtre ſi curieux, puis qu'il ne ſe lauoit que pour ſe decraſſer, & non comme on fait à cette heure pour ſe deparfumer. Combien penſez-vous qu'il y a aujourd'huy de mignons, qui vous diſent, qu'ils ne portent point d'enuie à Scipion, & que vrayement il ſe pouuoit dire banny, puis qu'il eſtoit reduit à ſe lauer ſi chetiſuement. Encore, afin que vous le ſçachiez, il ne ſe lauoit pas tous les iours. Car (comme diſent ceux qui en ont eſcrit) la couſtume du vieux temps eſtoit de ſe lauer tous les iours les bras & les jambes, pour la poudre que d'vne heure à l'autre on pouuoit amaffer on trauailant. Mais pour le reſte, ils ſe contentoient de ſe lauer vne fois la ſemaine. Quelqu'vn dira, qu'ils eſtoient donc bien ſales. Que penſez-vous qu'ils ſentoient ? Les armes, la ſueur, l'homme. Les hommes ne furent iamais ſi ſales, que depuis que les eſtuues ont eſté ſi nettes. Quand Horace veut deſcrire vn homme infame, & ſigné par l'excez de ſes delices, que dit-il ?

*Rufille sent le musc.*

Si le Rufille de son temps vinoit du nostre, & qu'il ne fust point mieux parfumé qu'il estoit, on luy diroit ce que dit le mesme Horace de ce Gorgonius, qu'il luy oppose, qu'il sentiroit le bouc. Ce n'est rien aujourd'huy de prendre du parfum, qui ne le renouelle deux ou trois fois le iour, de peur que l'air ne le fasse évanouïr. Mais que direz-vous, qu'ils s'en glorifient, comme s'ils sentoient ainsi naturellement ? Si vous trouuez que ces discours soient trop melancoliques, pensez que c'est la maison où ie suis qui les produit. Ægiatus à qui elle est aujourd'huy, & qui est vn grand homme en matiere de ménage, m'a appris, qu'il n'y a si vieux arbre qui ne se puisse transplanter. C'est vne chose necessaire à sçauoir pour nous autres vieillards, qui plantons ordinairement des oliuiers, à qui nous ne verrons iamais porter de fruits. Pour moy, ie vous puis dire sans mentir, que j'ay veu replanter tout vn jardin de trois ou quatre ans, parce que les fruits ne se trouuoient pas d'vn goust bien agreable. Vous trouuerez encore à vous couvrir sous vn arbre,

*Qui reserve tardif son ombrage aux neveux,*

Comme dit Virgile, qui ne prend quelquesfois pas tant garde à la verité qu'à la

bien-seance, & semble qu'il vueille qu'on le lise plustost pour plaisir, que pour apprendre à labourer. l'en laisseray assez d'autres exemples, pour vous en dire vn qu'aujourd'huy j'ay esté forcé de condamner;

*Quād la tiede saison met les plantes en seue,  
On seme le sain-foin, & le mil, & la feue.*

Vo ulez-vous voir si ce qu'il dit, est veritable, & si tout cela se doit semer en mesme saison? Nous sommes à la fin du mois de Iuin; Et cependant aujourd'huy j'ay veu cueillir des féves, & semer du mil.

II. Je reuiens aux oliuiers, dequoy j'ay veu faire en deux façons. Quand ils veulent transplanter ces arbres desia grands, après qu'ils les ont ébranchez à vn pied pres du tronc, ils les déplacent, & leur ébarbent les racines, en sorte qu'il n'y demeure gueres que la principale souche, qu'ils enduisent de fumier, & la mettent dans la fosse. Cela fait, ils jettent de la terre dessus, & marchent par tout à l'entour, pour garder (à ce qu'ils disent) que le vent ny le froid ne leur fasse mal. Et de fait il y a bien de l'apparence que l'arbre ne s'en ébranle pas si tost, & que par ce moyen les racines, qui sont encores tendres, & qui ne tiennent que par emprunt, ont loisir de reprendre, & de se loger à leur gré. Mais auant que de courir

la foughe, ils en racent quelque peu, parce qu'ils tiennent que les racines nouvelles sortent mieux de ces endroits qui ont esté découverts. Au reste il ne faut pas que le tronc sorte plus de trois ou quatre pieds de terre, car de cette façon ils jetteront incontinent dès le pied, & ne seront ny flétris, ny hâlez, comme ils sont ordinairement, deuant que d'estre renouvellez. Ils en plantent aussi d'une autre sorte. Ils prennent des scions d'oliuier, des plus forts & des plus longs, mais qui ont l'écorce encore tendre, comme est celle des jeunes arbres, & en font, comme nous auons dit des autres. Ceux-cy ne viennent pas si tost, mais quand ils sont repris vne fois, ils jettent le plus beau bois qu'il est possible. Je leur ay veu aussi transplanter vne vieille vigne. Quand on la deplante, il faut, s'il est possible, cueillir aussi tout ce qu'elle a de cheueux en sa racine, puis la coucher tout bellement & bien de son long, afin que le corps mesme iette des racines. J'en ay veu de plantées de cette façon, non seulement en Feurier, mais deuant la fin de Mars, qui commencent desia de se lier. Or Ægialus me dit, que tous ces arbres de qui la racine est grande, se veulent arroser d'eau de cisterné. Si cela est, nous sommes bien, car nous auons les ployes à commandement. Je ne vous

en veux pas apprendre davantage, de peur que ie ne fusse aussi empesché à répondre à vos demandes, qu'Ægialus aux miennes.

## EPISTRE LXXXVII.

### ARGUMENT.

- I. Nous nous passons sans incommodité des choses superflus.
- II. Les biens de la Fortune ne nous enrichissent point.
- III. Contre les excessives dépenses.
- IV. La Vertu seule nous rend heureux.
- V. Vne mauuaise chose n'en produit iamais vne bonne.
- VI. Si les richesses se peuvent appeller biens.

**J**'AY fait naufrage deuant que d'estre embarqué. Je vous diray comment, afin que vous ne mettiez pas cela au nombre des paradoxes des Stoïques, esperant vous faire voir quelque iour, qu'en ce qu'ils disent il n'y a rien de faux, ny mesme de si estrange, qu'il semble à ceux qui ne les considerent que par dessus.

I. Cependant ie vous diray , que ce voyage m'a fait cognoistre combien nous auons de choses qui ne nous seruent de rien , & de combien de superfluitez nous pouuons nous passer par raison , puis que nous ne nous en trouuons point incommodez quand il nous en faut passer par necessité. Il y a deux iours que Maximus & moy sommes icy , sans autres seruiteurs que ce que nous en auons pour faire monter avecque nous dans le coche , & sans autre équipage que les habits que nous auons sur le dos. Nous ne laissons pas pour cela de receuoir tout le contentement que nous sçaurions desirer. Le matelas est contre terre , & moy sur le matelas. De deux mantes j'en fais seruir vne deffous , & l'autre deffus. Quant à nostre repas , il n'est pas possible d'y rien retrancher ; il ne faut pas beaucoup de temps pour l'apprester. Mais quoy qu'il y ait , ie ne mange jamais que ie n'aye des figues seiches , & des tablettes ; si j'ay du pain , les figues me seruent de viande ; si ie n'en ay point , j'en fais comme de pain. Elles me font tous les iours recommencer l'année , laquelle ie tasche de me rendre heureuse par de vertueuses méditations , & par vne ame qui dédaigne tout ce qui n'est point sien. Ie me procure la paix par ne rien craindre , & des richesses par ne rien desirer. Le coche

où ie suis venu, est assez grossier, & send  
 plustost le village qu'autre chose. Les mu-  
 les qui le trainent, font assez juger qu'elles  
 mangent en marchant. Le muletier est  
 nud-pieds, & si ce n'est point qu'il fasse trop  
 chaud. A peine me puis-je resoudre d'a-  
 uouier que ce coche soit à moy. La Vertu  
 me fait encore honte. Autant de fois que  
 j'en rencontre quelques-vns bien équipez,  
 il n'est pas possible, que ie me garde de rou-  
 gir. C'est vn témoignage que ie branle en-  
 core au manche, & que ie ne suis pas si fer-  
 me en effet, comme en discours. Quicon-  
 que est honteux de se voir en vn mauuais  
 coche, il seroit glorieux s'il se voyoit en vn  
 bon. Ie ne suis encore gueres bien, puis  
 que ie n'ose ouuertement renoncer aux  
 vanitez, & que ie suis en peine de ce que  
 diront de moy ceux que ie trouueray sur le  
 chemin. Si j'estois ce que ie dois estre,  
 ie parlerois de cette façon à tout le genre  
 humain; Pauures gens, vous estes fols;  
 Vous vous abusez, vous admirez des cho-  
 ses qui ne seruent de rien; vous estimez  
 vn homme pour des choses qui ne sont  
 point à luy. Quand il est question du re-  
 uenu, vous faites merueille de compter  
 exactement; si quelqu'un vous prie de luy  
 prester de l'argent, ou de luy faire vn plai-  
 sir ( car nous en sommes venus-là, que la  
 courtoisie se couche en dépense aussi bien

que le reste ) voicy comme vous supputez; Il a beaucoup, mais il doit beaucoup; Il a vne belle maison, mais il fait l'interest de l'argent qu'il en a baillé; il a son train & son équipage aussi leste qu'il est possible, mais il ne paye pas; s'il auoit payé ses debtes il ne luy demeureroit rien.

I I. Vous deuriez apporter cette mesme diligence aussi bien à d'autres choses qu'à prestre, & regarder ce que chacun a qui proprement se peut dire sien. Vous pensez qu'il soit riche, pource qu'il est seruy en vaisselle d'or, & qu'il la fait porter par tout où il va; pource qu'il a du bien en fonds, & en rente de tous costez; pource que tout auprès de la ville, il a plus de terres qu'il n'en faut auoir aux plus éloignez deserts de la Pouille pour estre enuié. Quand vous auez tout dit, il est pauvre. Pourquoi? pource qu'il doit. Combien? tout; si peut-estre vous ne pensez qu'il y ait difference de deuoir à vn homme, ou à la Fortune. Que luy seruent ces mules si grasses, & toutes d'vn poil? que seruent ces choses si magnifiques? Pour tout cela, ny le maistre, ny les mules n'en valent pas vn liard dauantage.

I I I. M. Caton le Censeur, de qui la naissance ne fut pas moins vtile au peuple Romain que celle de Scipion, parce que comme l'vn fit la guerre aux ennemis, l'au-

tre la fit aux vices, ne montoit iamais qu'un meschant quiledin, avec vn biffac à parson de la selle, où estoient ses chemises & ses besongnes de nuit. O que ie voudrois bien luy auoir veu rencontrer quelqu'un de nos piaffeurs d'aujourd'huy, qui ne sçauent marcher s'ils n'ont vne compagnie de cheuaux legers deuant eux pour leur esmouoir de la poussiere! Il n'y a point de doute qu'il ne semblast plus braue & mieux accompagné que Caton. Mais vous ne dites pas qu'avecque tout son pompeux appareil, il est si ruiné qu'il ne sçait ce qu'il doit deuenir, & à quel mestier il se doit reduire. Quel ornement & quelle gloire du siecle estimez-vous qu'estoit vn General d'armée, qui auoit eu l'honneur du Triomphe, & de la Censure, & ( ce qui est plus que tout le reste ) Caton, qui se contentoit d'un cheual, & encore le partageoit-il entre son bagage & luy. Vous sçauoit-on bailler courtant, traquenart, ny haquenée à qui vous ne préférassiez ce cheual bouchonné de la main propre de Caton? Ie vois bien que ie suis en vne matiere qui n'auroit iamais de fin, si ie ne la luy mettois moy-mesme.

IV. Ie la vay donc laisser pour vous dire encore quelques-vns des arguments que nous mettons en auant, pour prouuer que

pour estre parfaitement heureux , il ne faut autre chose que la Vertu. Ce qui est bon, fait les hommes bons , comme ce qui est bon en la Musique , fait le Musicien. Les choses casuelles ne font personne bon , elles ne peuvent donc estre bonnes. La response des Peripatetiques est , premiere-ment que nostre proposition est fausse , pource qu'il ne s'ensuit pas , que ce qui est bon , fasse les hommes bons. En la Musique , il y a quelque chose qui est bonne , comme vne fluste , vne corde , vn archet , ou quelqu'autre instrument , & toutesfois rien de tout cela ne fait le Musicien. A cela nous repliquons , qu'ils n'entendent pas comme nous prenons ce que nous disons estre bon au Musicien ; Car nous parlons de l'Art , & eux des outils. S'il y a quelque chose qui soit bonne en l'Art de la Musique , il n'y a point de doute qu'elle ne fasse le Musicien ; Je vay vous esclaircis cela encore mieux. Ce qui est bon en l'Art de la Musique , a deux significations ; en l'une s'entend ce qui ayde l'Art de Musicien ; & en l'autre ce qui sert en l'action. Les flustes , les orgues , les cordes , & autres instrumens appartiennent à l'action , & non à l'Art ; Car pour ne les auoir point , vn Musicien ne laisse pas d'auoir la science. Mais peut-estre il ne la peut monstrier s'il ne les a. Cette duplicité n'est pas en l'hom-

me ; car ce qui est le bien de sa vie est aussi le sien. Ce que le plus vilain & le plus abjet homme du monde peut avoir , ne se peut estimer bien. Or vn maquereau , vn bourreau , & tout autre homme de mesme estoffe , peut avoir des richesses, les richesses ne sont donc point biens. Ils respondent derechef , que nostre proposition est fausse , parce qu'en l'Art de Grammaire, de Medecine , & de Pilotage , nous voyons arriver du bien à ceux qui sont les plus méprisables ; il est vray ; mais ce ne sont pas sciences qui fassent profession d'avoir le courage grand, de se rehausser, & de dédaigner ce qui est fortuit. C'est la Vertu qui relève les hommes , c'est elle qui les porte au dessus de tout ce que le vulgaire estime , & qui leur oste le desir & la peur de ce que communément on appelle Bien & Mal. Chelidon , qui fut vn des mignons de Cleopatre , fut extrêmement riche. Et de nostre temps , Natalis , de qui l'impureté fut si détestable , qu'il faisoit purger les femmes en sa bouche , fut heritier de beaucoup de personnes , & beaucoup aussi furent les siens , quand il mourut. Que dirons-nous donc ? ou que son argent le fit infame , ou qu'il fit infame son argent. Il est des hommes , à qui les biens tombent entre les mains comme vn denier au fonds d'un retrait. La Vertu tient

vn autre rang ; Elle vole de ses aïsses ; & pour se faire estimer, ne produit que ce qui est proprement sien. De quelque façon que les richesses se rencontrent en sa possession, elle ne leur fait pas cét honneur, de croire que ce soient des biens. Mais pour estre ou Medecin, ou Pilote, on n'est point obligé de les mépriser. Ce ne sont point professions qui deffendent d'en faire cas. Vn homme pour ne rien valoir, ne laissera pas d'estre Medecin, d'estre Grammaïrien, d'estre Pilote, non plus que d'estre Cuiſinier. Il n'est pas raisonnable de mettre au nombre des autres, ce luy qui a vne qualité que les autres n'ont point. Nous sommes tels que ce que nous auons nous fait estre. Quand on fait le prix d'vn panier de quelque chose, on ne compte point le panier, il ne se parle que de la marchandise ; au contraire on le baille ordinairement par dessus. Quand on étiquette vn sac d'argent, on n'y met point le prix du sac, il ne se parle que de l'argent qui est dedans. Il en est de mesme de ceux qui sont si riches, ils ne sont que les accessoires & les dépendances de leurs reuenus. Ce qui fait que le Sage est grand, c'est la grandeur de son ame, & par consequent il demeure vray, que ce qui se peut trouuer en la possession d'vn homme méprisable, ne se doit point appeller Bien. Aussi ie ne

ſçauois auoïer que ce ſoit vn Bien que l'indolence; vne cigalle & vne puce ſont. Je ne diray pas non plus que ce ſoit vn bien que d'eſtre en repos, & de n'auoir rien qui nous faſche, car qu'y-a-t-il au monde de ſi en repos qu'vn ver? Voulez-vous ſçauoir ce qui fait vn homme Sage? Cela meſme qui le fait Dieu. Vous pouuez juger par là ſ'il faut que ce ſoit vne cauſe diuine, celeſte & magnifique. Ce qui veritablement eſt vn Bien, n'eſt pas vne choſe qui ſe communique indifferemment à toutes perſonnes; tout le monde n'eſt pas capable de le poſſeder. Voyez qu'vn païs porte vne choſe, & qu'vn autre en eſt incapable; là viennent des bleds, & icy des vignes; l'un apporte d'un endroit de l'or, & de l'autre du fer. Cette diſtribution de toutes choſes par contrées, s'eſt faite, afin que par le beſoin que reciproquement nous aurions les vns des autres, le commerce nous fut neceſſaire. Le ſouuerain Bien, comme les autres choſes, a ſa place, qui luy eſt particulierement deſtinée, ce n'eſt ny parmi l'vnoïre, ny parmi le fer. Voulez-vous ſçauoir où c'eſt? En l'eſprit, qui n'eſt point capable de loger vn Dieu, ſ'il n'eſt pur & ſaint.

V. Vne choſe mauuiſe n'en produit point vne bonne, l'Auarice produit les richelſſes; les richelſſes ne ſont donc point

des Biens. Ils nient cette proposition, qu'un bien ne peut venir d'un mal, car du Larcin & du Sacrilege il vient de l'argent; & cependant le Larcin & le Sacrilege sont des maux, entant qu'il en vient plus de mal que de bien. Car si on y gagne quelque chose, c'est avec tant de frayeurs, d'anxietez, & de travaux de corps & d'esprit, que la peine en est plus grande que le plaisir. Ceux qui tiennent ce langage, ne s'apperçoivent pas, qu'en disant que le Sacrilege, le Larcin & l'Adultere sont mauvais, pource qu'ils sont causes de beaucoup de mal, ils disent aussi, qu'ils sont aucunement bons, pource qu'ils sont causes de quelque bien, qui est sans mentir, vne opinion plus monstrueuse que les monstres mesmes, & que toutesfois nous nous laissons assez volontiers persuader. Combien en voyez vous qui ne celent point leurs voleries? Combien qui publient leur adulteres? Car pour les petits Sacrileges, il s'en fait bien quelque recherche, mais les grands acquierent des triumphes à ceux qui les font. Dauantage, s'il demeure vray que le Sacrilege soit aucunement bon, il s'ensuit qu'en le faisant nous faisons vne action loüable & vertueuse, qui est vne absurdité si éloignée de toute apparence, qu'il n'est point d'homme assez perdu, pour la vouloir seulement imaginer. Il est donc

impossible que de ce qui est mauuais, il puisse rien sortir qui soit bon. Car, si comme ils disent, le Sacrilege n'est mauuais qu'entant qu'il apporte beaucoup de mal, en promettant à celuy qui le fait qu'il n'en fera point en peine, & Passurant de toutes risques, il ne luy manquera rien qui ne soit entierement bon; Et neantmoins les meschans n'ont point de supplice plus rigoureux que la meschanceté mesme. Vous abusez, si vous pensez qu'ils ne soient punis que quand vous les voyez en prison ou sur Peschafaut; Ils le sont aussi-tost qu'ils ont fait la faute; & le plus souuent mesme en la faisant. Disons donc que le bien, ne vient non plus du mal, qu'une figue d'un Oliuier; Pherbe respond à la graine; ce qui est bon, ne peut dégenerer. Comme ce qui est honneste ne vient point de ce qui est vilain, aussi ne fait ce qui est bon de ce qui est mauuais. Car le Bon & l'Honneste sont vne mesme chose. Il y a quelques Stoïques qui y font cette responce; Prenons le cas que l'argent soit bon, de quelque part qu'il vienne; il ne s'ensuit pas que l'argent soit du Sacrilege, encore qu'il soit pris du Sacrilege. Vous le comprendrez mieux par ce que ie vous vay dire; Il y a un thresor & vne vipere en un mesme pot. Si vous en ostez le thresor, encore qu'il y ait vne vipere avec le thresor,

ce n'est pas à dire que le pot me donne le thresor, à cause qu'il a vne vipere; mais ayant vn thresor & vne vipere, il me donne le thresor; Ainsi le gain du Sacrilege ne vient pas du crime qui s'y commet, mais du profit qui y est. Comme en ce pot la vipere est le mal, & non pas le thresor qui est avecque la vipere; aussi ce qui est de mauuais au Sacrilege, c'est le crime & non pas le profit. On replique à cela, que ce ne sont pas choses semblables. Car quand ie fouille dans le pot, ie puis bien prendre le thresor, & laisser la vipere; mais ie ne puis separer le profit du Sacrilege, & si ie veux auoir l'un, il faut que ie fasse l'autre, parce que le profit est dans le Sacrilege, & non pas auprès. Vne chose bonne, qu'on ne peut auoir qu'avecque beaucoup de mal, n'est point bonne; or on ne peut auoir les richesses sans beaucoup de mal, les richesses ne sont donc point bonnes. Ils disent pour respondre à cét argument, Que la proposition que nous faisons, a deux significations; l'une, que pour auoir des richesses, il faut auoir beaucoup de mal, ce qui se peut aussi bien dire de la Vertu; car il arriuera quelquesfois qu'un homme qui se sera mis sur la mer, pour aller estudier quelque part, ou fera naufrage, ou sera pris par les Corsaires.

VI. L'autre signification est, qu'une chose

chose de qui l'acquisition nous coute beaucoup de mal ne se peut appeller bonne, d'où il ne s'ensuit pas que les voluptez ny les richesses soient causes de mal; ou si par les richesses il nous arriue du mal, il ne suffit pas de dire, qu'elles ne sont point bonnes, il faut dire ouuertement qu'elles sont mauuaises. Or ceux qui les mes-estiment le plus, se contentent de dire qu'elles ne sont point bonnes; mais au reste ils confessent qu'elles ne sont pas du tout inutiles, les mettent mesme au nombre des choses qui accommodent nostre vie; Ce qui ne seroit pas s'il estoit vray que pour les auoir, il fallust souffrir tant d'incommoditez. Quelques-vns font encore cette replique, Que nous nous abusons d'accuser les richesses de nos incommoditez. Elles ne font dommage à personne. Si nous auons du mal, il vient, ou de nostre imprudence, ou de la malice d'autruy. Vn couteau ne tuë personne, il n'est que l'instrument du meurtrier. Il se peut bien faire qu'on vous fera du mal pour vos richesses, mais ce n'est pas à dire que vos richesses vous fassent mal. Pour moy ie trouue que Possidonius approche plus du but que nul autre quand il dit, que les richesses sont cause du mal, non pas qu'elles nous en fassent, mais pource qu'elles donnent occasion de nous en faire. Car

il y a vne cause efficiente qui tout aultroft nous fait dommage , & vne autre precedente. Les richesses ont cette cause precedente ; elles nous bouffissent le cœur, engendrent l'Arrogance , attirent l'enuie, & nous aveuglent de telle façon, qu'encore que le bruit d'auoir de l'argent nous porte quelques-fois du prejudice , neantmoins nous sommes bien aises de l'auoir. Or en ce que veritablement nous appelons Bien, il n'y a que redire, il est pur, il ne corrompt ny ne trouble point l'esprit ; & s'il l'eslargit & le releue , c'est sans le remplir de vent. Les biens nous donnent de l'assurance , les richesses de l'audace ; Les biens nous donnent de la generosité , les richesses de l'insolence, qui n'est qu'une generosité contre-faite. Vous direz qu'à ce compte non seulement les richesses ne sont point bonnes , mais qu'elles sont mauuaises. Elles le seroient sans mentir , si de soy-mesme elles nous faisoient mal, & qu'elles eussent la cause efficiente que j'ay dite. Mais elles ont la precedente , qui ne prouoque pas seulement les esprits, mais les appelle par vne apparence de Bien si coloré , qu'il s'en trouue peu qui ne s'y laissent emporter. La Vertu par mesme raison se pourra dire auoir la cause precedente de l'enuie. Car il en est beaucoup qui sont enuiez pour

leur sagesse, ou pour leur justice; mais la Vertu n'a pas cette cause de soy-mesme, & à bien considerer cette splendeur qu'on y voit reluire, au lieu de luy porter envie, il y auroit du sujet de se raiir de son merite, & de se passionner de son amour. Possidonius dit qu'il seroit d'aduis d'argumenter de cette façon; Les choses qui ne donnent à l'ame ny grandeur ny confiance, ny securité, ne sont point des biens; or la fanté, les richesses, & les autres choses semblables ne sont rien de tout cela; elles ne peuvent donc estre des biens. Il fait ce mesme argument encore plus tendu; Les choses qui ne donnent à l'ame grandeur, confiance, ny securité, mais au contraire qui y font naistre l'insolence, l'orgueil, & la presumption, sont mauuaises; les choses fortuites le sont, elles sont donc mauuaises. Je sçay bien que quelqu'un dira, que de cette mesme raison il s'ensuiuroit que les richesses ne se pourroient pas seulement appeller commoditez. Mais la condition des commoditez & des biens est differente. Il suffit qu'une chose, pour estre commode, fasse plus de profit que de dommage. Pour estre bonne elle doit estre toute pure, & n'auoir rien en soy qui puisse faire mal. Ce qui profite plus qu'il ne nuit n'est pas vn bien, mais ce qui

profite & ne nuit point. C'est pourquoy les commoditez regardent aussi les animaux, les hommes imparfaits, & les fous; Tellement que combien que nommant le tout, selon la partie qu'il a la plus grande, nous appellions vne chose commode, il ne laisse pas pourtant d'y auoir de l'incommodité meslée parmy. Ce qui est Bien, ne peut estre possédé que du Sage. Et partant il ne faut point qu'il y ait rien qui puisse démentir ce nom. Ayons bon courage, nous n'auons plus à détacher qu'un noeud, mais il est vray qu'il est vn peu mal-aisé. Des choses mauuaises, il ne s'en fait pas de bonnes. De plusieurs pauuretez, il s'en fait des richesses, les richesses ne sont donc point bonnes. Cét argument n'est pas auoué des Stoïques, il est de la forge des Paripatetiens, qui le proposent & y font eux-mesmes la responce. Possidonius dit, Qu'il n'y a escole de Dialectique, où ce Sophisme n'ait esté bricolé. Voicy comment Antipater le refute. La Paureté ne se dit point par position, mais par priuation, que les Grecs appellent *σενονία*, c'est à dire, non pour auoir, mais pour n'auoir pas. De façon que de toutes les bouteilles vuides qui sont au monde, il n'y a pas moyen d'en remplir vne. Pour faire des richesses, il faut beaucoup de choses, &

non pas beaucoup de pauvreté. Vous prenez la pauvreté d'un autre biais qu'il ne faut. La Pauvreté ne consiste pas au peu de chose que nous avons, mais au grand nombre de celles que nous n'avons point. Un homme n'est point pauvre, au regard de ce qu'il a, mais au regard de ce qui luy défaut. Je m'exprimerois mieux, si j'avois un mot qui signifiât ἀπορία. C'est le nom qu'Antipater donne à la Pauvreté. De moy ie ne pense point qu'on la puisse définir plus proprement que possession de peu de chose. Cette dispute de la substance des richesses, & de la Pauvreté, sera pour quelque iour que nous aurons plus de loisir; & par mesme moyen nous considererons si ce ne seroit point mieux fait d'adoucir ce que la Pauvreté semble avoir d'amertume, & de couper les ailes à l'outrecuidance des richesses, que de disputer des paroles comme si l'arrest des choses estoit desia donné. Prenons le cas que nous soyons appellez à quelque assemblée, & qu'il soit question de faire passer vne loy touchant l'abolition des richesses, Mettrons-nous en avant tous ces beaux arguments, pour en dire nostre aduis? Sera-ce avecque ces plaisantes subtilitez seulement que nous persuaderons au peuple Romain, qu'il approuve la Pauvreté? Nous luy dirons qu'il la re-

cherche comme le premier fondement & la cause principale de son Empire ; Qu'il se deffie de ses richesses & se ressouviene qu'il les a trouuées chez les peuples qu'il a vaincus ; Que c'est par là que les brigues, les concussions & les tumultes sont entrez dans la ville du monde la plus Religieuse & la plus continente. Que si vn peuple les a pû oster à tous les peuples de la terre , il sera bien plus aisé à tous les peuples de la terre de les oster à vn peuple seul. C'est avecque ces raisons qu'il faut combattre les passions ; & sans leur prescrire de bornes , tascher de les exterminer entiere-ment. Ayons des paroles plus fortes , si nous n'en pouuons auoir de plus coura-geuses.

---

## EPISTRE LXXXVIII.

### A R G V M E N T.

- I. *La Philosophie merite le titre de Science liberale , parce qu'elle fait l'homme libre.*
- II. *La Philosophie nous fortifie contre le Vice , & contre les traits de la Fortune.*
- III. *Quatre sortes de sciences liberales.*

*IV. La Philosophie nous guide au chemin de la Vertu.*

*V. Toutes choses sont disputables.*

**V**ous voulez que ie vous die ce qu'il me semble des sciences liberales. Il n'y en a pas vne seule de qui ie fasse cas. Je ne scaurois appeller Bien vne chose de qui le but est de gagner. Ce sont mestiers mercenaires, qui preparent l'esprit s'ils passent par dessus, & le gastent s'il y croupit. Aussi ne l'y faut-il employer que tant qu'il est incapable de quelque chose de meilleur. Vous scauez bien qu'on les a nommées liberales, comme dignes d'un homme libre.

I. Mais ie trouue que celle qui le fait libre, est seule à qui ce titre doit appartenir. C'est l'estude de la Sagesse, qui merite l'honneur, comme seule releuée, genereuse, & magnanime. Tout le reste ne sont que joiets à petits enfans. Pourriez-vous bien vous persuader qu'une chose fut bonne, qui est enseignée par les hommes du monde les plus infames, & les plus méchans? Ce ne sont point sciences que nous deuions apprendre, mais si nous les auions apprises, il n'y auroit point de mal. Quelques-vns ont fait cette question, Si les Arts liberaux pouuoient faire un homme de bien? Mais tant s'en faut que

cela soit, ils ne le permettent pas seulement. Ce n'est pas ce qu'ils font profession de monstrier. Tout le soin du Grammairien est en l'agencement des paroles. Il s'élargit bien quelquesfois iusqu'à l'histoire; mais quand il va jusques aux vers, c'est le bout de sa carrière; il ne passe iamais plus auant. Le vous laisse à penser en quoy l'assemblément des syllabes, le chois des paroles, la memoire des fables, & la mesure des vers, peuuent ayder vn homme qui veut aller à la Vertu? ny quelle assurance contre la mort, quelle moderation aux conuoitises, & quelle temperance aux voluptez il en peut tirer? Venons aux Professeurs de Geometrie & de Musique, vous trouuerez aussi peu ces leçons chez eux que chez les Grammairiens. Vous n'apprendrez point d'eux à ne rien craindre, ny à ne rien desirer; & cependant ce sont des choses qu'il faut sçauoir, ou c'est en vain que Pon sçait le reste. Il faut voir s'ils enseignent la Vertu, ou non; s'ils ne l'enseignent, il est impossible de l'apprendre d'eux; s'ils l'enseignent, ils sont Philosophes. Voulez-vous sçauoir que ce n'est pas pour la Vertu qu'ils montent en chaire; Regardez combien leurs professions sont differentes. Or il est certain qu'elles seroient semblables, s'ils enseignoient vne mesme leçon. Je sçay bien qu'ils veulent

faire accroire qu'Homere estoit Philo-  
 sophe , mais c'est si lourdement , qu'ils se re-  
 furent eux-mesmes par les raisons qu'ils  
 amenant pour le verifier. Car ils le font  
 tantost Stoïque , n'approuant rien que ce  
 qui est Honneste, dédaignant les voluptez,  
 & ne pouuant par les promesses de l'im-  
 mortalité mesme , estre distrait de l'amour  
 de la Vertu. Tantost ils le font Epicurien,  
 louant l'estat d'une ville paisible, où les ha-  
 bitans n'ont rien qui les occupe que les  
 dances , les chansons , & les festins. Tan-  
 tost ils le font Peripateticien , introduisant  
 trois sortes de biens ? Et tantost Academi-  
 cien , tenant ses opinions suspenduës , &  
 se gardant de rien affirmer. Par cette in-  
 compatibilité d'estre de tant de Sectes en-  
 semble , ils montrent bien qu'il n'estoit  
 d'aucune. Accordons-leur qu'Homere ait  
 esté Philoſophe ; & puis que cela se remar-  
 que en ses vers , il faut bien dire qu'il s'é-  
 toit fait sage deuant qu'il en fist. Appre-  
 nons donc cette science qui l'a fait sage. Il  
 nous importe aussi peu de ſçauoir qui estoit  
 le premier d'Homere ou d'Heſiode ; que si  
 Hecube estoit plus ieune qu'Helene ; & ce  
 qui fut cause que sa beauté luy dura si peu.  
 Quand ie ſçauois exactement l'âge de Pa-  
 trocle , & d'Achille , de combien pensez-  
 vous qu'il m'en fust mieux ? Ne serions  
 nous pas plus Sages de mettre quelque fin

à nos erreurs, que de nous informer de celles d'Ulyſſe. Je n'ay pas aſſez de loisir, pour oüir diſputer ſ'il courut tant de riſques entre l'Italie & la Sicile, ou en quelques mers qui nous ſont inconnuës, parce qu'en ſi peu d'eſpace il eſtoit mal-aiſé qu'il fut ſi long-temps ſans trouuer quelque port.

II. Les tempeſtes de l'eſprit nous donnent tous les iours de la beſongne ; noſtre méchanceté nous fait courre toutes fortunes. Nous n'auons point faute de beaux yeux qui ſollicitent les noſtres ; & en cela ſeulement nous auons aſſez d'ennemis. C'eſt de là que ſe preſentent ces monſtres effroyables qui ne demandent que l'eſſuſion du ſang humain ; c'eſt de là que viennent ces inſidieux appas qui nous attirent par l'oreille ; c'eſt de là que viennent tant de naufrages, & tant de maux de toutes façons. Enſeignez-moy d'aimer ma patrie, ma femme & mon pere. Faites qu'il n'y ait point aſſez de peril grand pour m'empêcher de leur en rendre témoignage ; & qu'en des actions ſi loüables, ie ſois ſi reſolu qu'après ma barque rompuë, ie me prene encore à ſes eſclats. Que vous ſert de vous enquerir ſi Penelope a eſté impudique ? Si par diſcretion elle s'eſt parée de ſcandale, & ſi deuant que de reconnoiſtre Ulyſſe, elle ſe doutoit bien que c'eſtoit

luy ? Faites que ie sçache que veut dire Pu-  
 dicité, quelle Vertu c'est, & si c'est vn bien  
 du corps ou de l'esprit. Ie viens à cette  
 heure aux Musiciens. Vous m'apprenez à  
 concerter des voix gresles avec de grosses  
 voix, & à faire vn accord de tons discor-  
 dans. Faites plustost que ie sçache accor-  
 der mon ame, & donner à mes volonte-  
 z vne perpetuelle conformité. Vous me  
 montrez qui sont les tons lamentables,  
 montrez-moy plustost comment ie ne la-  
 menteray point dans les aduersitez. Le  
 Geometre m'enseigne à mesurer des cam-  
 pagnes, j'aimerois bien mieux qu'il m'en-  
 seignast à quelles bornes le contentement  
 de l'homme se doit arrester. L'Arithmeti-  
 cien m'apprend à compter & à faire seruir  
 mes doigts à l'Auarice; ie serois bien plus  
 aise qu'il me fist voir que tous ces compres-  
 là ne seruent de rien; Qu'vn homme n'est  
 point plus heureux, pource que son reuenu  
 lasse ceux qui en font la recepte; Qu'au  
 contraire, presque tout ce qu'il possède,  
 sont choses superflues, & que s'il luy falloit  
 auoir la peine de compter son bien luy-  
 mesme, il n'y a point de pauvre homme  
 qui ne fut plus heureux & plus content que  
 luy. Que me sert que ie sçache exactement  
 partager vn champ, & que mon frere &  
 moy s'il faut que nous separions vn arpent  
 de terre, soyons sur le poinct de nous cou-

per la gorge ? Que me sert d'estre vn suffisant homme à prendre les pieds d'vn arpent, & à sçauoir ce que c'est que quart, que doigt, & que poulce, si le voisinage d'vn Grand, qui empiete quelque chose sur moy, me rend melancolique ? Vous m'enseignez comment ie ne perdray pas vn pied de terre, & ie veux apprendre comment ie pourray tout perdre, sans me fâcher. Vous dites que l'heritage qu'on vous veut oster, est en vostre maison dès le temps de vostre grand pere; mais deuant qu'il fut à vostre grand pere, à qui estoit-il ? Montreriez-vous bien, ie ne veux pas dire à quel homme, mais à quel peuple il appartenoit ? Vous y estes venu comme Fermier, & non comme Seigneur. Demandez-vous de qui vous estes fermier ? De vos heritiers, si vostre fortune est si bonne que vous le leur puissiez conseruer. Les Iuriconsultes tiennent que les choses publiques ne sont point sujettes à prescription ; Ce que vous tenez, est public, il est à tout le genre humain en general. O la belle science ! Vous sçauiez mesurer vn cercle, & reduire en quarté quelque forme qu'on vous baille. Vous sçauiez combien il y a d'vne estoille à l'autre. Il n'y a rien qui échappe à vostre compas. Puis que vous estes si bon maistre, mesurez-moy l'esprit de l'homme, dites-moy combien il

est grand ou petit. Vous connoissez bien vne ligne droite , mais à quoy est bon cela ? Si vous ne sçavez pas comment il faut vous conduire droictement en vos actions ? Je viens à cette heure à ceux qui se vantent qu'il ne se passe rien dans le Ciel qu'ils n'en soient aduertis. A quoy me servira cette Science , qu'à me mettre en inquietude, quand Saturne & Mars seront opposez , & quand Mercure fera son couchant à la veüe de Saturne. J'ayme bien mieux apprendre qu'en quelque part qu'ils soient, ils sont propices , & ne peuvent changer de naturel. Que la course inévitable des Destins , les meine d'un ordre qui n'est jamais interrompu ; Que leurs reuolutions sont réglées , & produisent, ou marquent les éuenemens de tout ce qui se fait icy-bas. Mais soit qu'elles soient les causes de cette diuersité d'effets que nous voyons au monde, soit que seulement elles en soient les Messageres , que nous servira d'auoir préueu des choses que nous ne pourrons éviter ? Sçachons les , ou ne les sçachons pas, il faut qu'elles aduiennent,

*Si vero solem , &c.*

Pensez que me voilà bien assuré de toutes surprises ; & si ie vy jusqu'à demain au matin , ne seray-je pas trompé ? Il est certain qu'oüy. Car nous sommes trompez, quand

il nous arriue quelque chose que nous ne sçauions pas qui nous deust arriuer. Pour moy ie ne sçay pas ce qui sera , mais ie sçay bien tout ce qui peut estre. La Fortune ne peut rien produire contre mon esperance. L'attends tout. Si elle m'en quitte quelque chose , à la bonne heure. Quand il se passe vne heure sans que j'aye quelque assaut , ie suis trompé. Toutesfois encore ne le suis-je pas. Car comme ie sçay que tout me peut arriuer , ie sçay bien aussi que ce ne doit pas estre tout aussi-tost. Quoy qu'il en soit , j'espere tousiours du bien , mais s'il arriue du mal, ie suis prest à le receuoir. Il faut que vous me supportiez si j'ay des opinions particulieres. Car il n'est pas possible que ie mette ny les Peintres , ny les Sculpteurs , ny les Tailleurs de marbres, ny tous ces autres Ministres de nos dissolutions au rang des Sciences liberales. Je n'y reçoÿ non plus les Luitteurs , ny toute science qui veut de Phuile ou de la poudre; Ou bien j'y voudrois aussi receuoir les Parfumeurs , les Cuifiniers , & toute cette race de gens , de qui les esprits ne trauaillent que pour le seruice de nos voluptez. Car ie vous prie , que trouuez-vous de liberal en ces vomisseurs du matin , qui ont le corps aussi gras & potelé , que l'esprit tabide & lethargyque ? Voyez combien nos beaux exercices d'aujourd'huy se rapportent à

ceux que nos Ancestres faisoient faire à leurs enfans, de lancer le javelot, de jeter la barre, de monter à cheval, de tirer des armes, & quoy qu'ils fissent, de tenir toujours le corps droit. Car ils ne vouloient pas qu'ils apprissent rien qu'il fallut faire couché. Mais ny les vns ny les autres ne font point choses qui nous rendent capables de la Vertu. Car que me sert que ie me sçache bien ayder d'un cheval, & qu'à point nommé ie le retienne, si ie me laisse emporter à mes passions? Que me sert qu'à la lutte & à coups de main, ie demeure maistre de tous mes Antagonistes, si ie me laisse vaincre à la Colere? Quoy donc, les Sciences liberales ne nous sont elles bonnes à rien? Si sont bien à quelque chose, mais non pas à l'acquisition de la Vertu. Car les Arts mechaniques mesmes, avec qui la Vertu n'a point de commerce, ne laissent pas d'avoir beaucoup de commoditez pour l'usage de la vie. Pourquoi donc faisons nous apprendre les sciences liberales à nos enfans? Ce n'est pas qu'elles les puissent faire Vertueux, mais afin qu'elles leur preparent les ames & les rendent susceptibles de la Vertu. Comme ces premieres leçons qu'on leur fait de connoistre leurs lettres, & de les assembler, ne leur enseignent pas les Sciences liberales, mais les disposent à les appren-

dre quelque iour; Ainsi les Sciences liberales ne nous enseignent pas la Vertu, mais elles nous rendent capables d'en recevoir l'instruction.

III. Possidonius fait de quatre sortes de Sciences, les vulgaires & sordides, les plaisantes, les pueriles, & les liberales. Les vulgaires sont celles que les Artisans font avecque la main, & de qui l'occupation est de pourvoir aux necessitez de nostre vie. Celles-cy n'ont apparence quelconque d'honneur ny de vertu. Les plaisantes sont celles de qui le but est de nous resioüir, ou les yeux, ou les oreilles. Nous pouuons bien mettre en ce rang les Ingenieurs, qui par des ressorts font mouuoir des choses si artificiellement, qu'il semble qu'elles marchent d'elles-mesmes, comme leuer tout bellement vn eschaffaut, reculer des choses qui sont proches, ou en approcher d'autres qui sont reculées, descendre petit à petit celles qui sont hautes, & tout plein de telles nouveautez, qui estonnent les ignorants, parce qu'ils ne comprennent pas comment elles se font. Les pueriles sont appellées par les Grecs ἐκχυκλίους, & par nous Liberales, à cause qu'elles en ont quelque ressemblance. Mais quant à celles qui vrayement sont liberales, ou pour mieux dire libres, il n'y en a point d'autres que celles qui ne s'employent qu'à l'in-

struction de l'esprit à la vertu. Je sçay bien que quelqu'un pourra dire que comme il y a vne partie de la Philosophie naturelle, l'autre Morale, & l'autre Rationnelle; tout de mesme toutes ces Sciences liberales peuuent trouver place en la Philosophie. Que s'il se presente quelque question naturelle, on la decide par la Geometrie; & que par consequent ce n'est point chose hors d'apparence de dire, puis qu'elle luy ayde, qu'elle est vn de ses membres. Beaucoup de choses ne font pas partie de nous, qui ne laissent pas de nous aider, & qui ne nous ayderoient pas si elles faisoient partie de nous. La viande ayde bien au corps, & toutesfois ce n'est pas vne de ses parties. Le ministere de la Geometrie nous fait bien quelque service, & l'on peut dire que la Philosophie a besoin de la Geometrie, comme la Geometrie a besoin d'un Charpentier. Mais comme le Charpentier n'est pas portion de la Geometrie, aussi n'est la Geometrie portion de la Philosophie. Et puis chacune a ses limites à part, car le Philosophe recherche les secrets des choses naturelles, & les connoist, & le Geometre en examine & suppute les nombres & les mesures. La Philosophie sçait comme les corps celestes sont composez, ce qu'ils peuuent, & quelle est leur nature. Le Mathematicien

observe comment ils s'éloignent de nous & se rapprochent, comment ils se leuent & se couchent, & d'où vient que quelquesfois ils semblent s'arrester, bien qu'en verité les choses celestes ne s'arrestent iamais. Le Philosophe sçait la cause de la representation des images qui se fait en vn miroir. Le Geometre vous dira quel espace il faut qu'il y ait entre le corps & l'Image; & quelle image chaque forme de miroir est capable de représenter. Le Philosophe vous prouuera que le Soleil est grand, le Mathématicien qui procedé par vne certaine pratique, vous limitera sa grandeur exactement, mais il vous demandera que vous luy accordiez quelques principes. Or vne science ne se peut dire à soy, qui n'a son fondement que sur la permission d'autruy. La Philosophie ne demande rien à personne. Il n'y a rien que du sien en son ouurage. La Mathématique est superficielle. Le fond où elle bastit, n'est pas à elle. Sans les principes qu'elle emprunte, elle ne sçauroit auoir fait vn pas. Si d'elle mesme elle pouuoit comprendre la Nature de l'Vniuers & paruenir à la Verité, ie dirois que nous ferions bien de nous en approcher, pour avec le commerce des choses celestes, donner moyen à nostre esprit de s'estendre, & passer d'vne recherche à l'autre; Mais il n'y a que la

science du Bien & du Mal qui nous puisse mener à la perfection ; & cette Science ne se trouve ailleurs qu'en la Philosophie. Il n'y a qu'elle qui s'informe de ce qui est bon ou mauvais. Prenez moy toutes les Vertus l'une après l'autre. La Magnanimité, qui méprise ce qui est formidable, qui dédaigne ces épouuantes qui rendent nostre Liberté captiue, qui les appelle en duel & les abat par terre, prend-elle quelque chose des Sciences liberales pour se fortifier ? La Foy est le Bien le plus religieux qui puisse loger en l'ame de l'homme. Il n'y a promesse ny menace qui la puisse induire à tromper. Elle dit quand on la presse, brusle, coupe, tuë ; tu ne me scaurois faire parler. La Douleur a beau fouiller, elle ne trouuera iamais mes secrets. Et cependant est-ce des Sciences liberales qu'elle emprunte cette genereuse obstination ? La Temperance regne sur les voluptez. Elle en hayt quelques vnes qu'elle chasse entierement ? elle dispense les autres, & les regle sous vne mediocrité conuenable ; & iamais ne s'en approche pour quelque autre consideration. Elle sçait que la plus juste mesure des choses desirées c'est d'en prendre jusqu'à la raison, & non jusqu'à la satieté. L'Humanité defend la presumption & l'auarice ; ses paroles sont douces, ses actions courtoises, &

ses volontez soumises ; elle ne voit sentir mal à personne , qu'elle ne le sente elle mesme ; & ne pense rien mieux posseder que ce qu'elle contribuë aux necessitez d'autruy. Sont-ce les sciences liberales qui leur imprimant toutes ces belles qualitez ? Est-ce d'elles que viennent la Simplicité, la Discretion , la Frugalité , l'Espargne, & la Clemence , qui est auare du sang d'autruy , comme du sien propre , & sçait que l'homme ne doit point vser de l'homme prodigement. Mais lors que vous demeurez d'accord , dit-on , qu'on n'arriue point à la Vertu sans les sciences liberales, comment niez vous qu'elles contribuent à la vertu ? Il en est comme de la viande. Sans la viande il est impossible d'estre vertueux ; & cependant , qui ne sçait pas que la viande & la Vertu n'ont rien de commun ? Le bois ne fait point de service au nauire , & toutesfois il n'est point de nauire qui ne soit fait de bois. Encore que sans vne chose ie n'en puisse faire vne autre , il ne s'enfuit pas qu'elle m'aide à la faire ; & au partir de là , ce n'est pas vne proposition indubitable , que sans les sciences liberales on ne puisse paruenir à la Vertu. Car encore qu'elle s'apprenne, ce n'est pas par elles qu'on l'apprend. Et puis que la Sageffe ne consiste point aux lettres , qui m'empeschera de croire qu'un homme peut estre

sage sans estre sçauant? La Sageſſe baille des choſes, & non des paroles; & peut-estre que noſtre memoire eſt plus certaine, quand elle ne s'aſſeure que ſur foy. La Sageſſe eſt ample & ſpacieuſe; il ne luy faut point bailler vne place occupée; ſa leçon eſt des choſes diuines & humaines, des paſſées & des futures, des eternelles & des periffables, & du tēps duquel ſeul vous ſçauiez combien on fait de queſtions. Premieurement, ſi de foy le Temps eſt quelque choſe, ſi quelque choſe a precedé le Temps, ſi le Temps a commencé quand & le monde, & ſi parce que deuant le monde il y auoit quelque choſe, le Temps auſſi l'a precedée. Outre ces queſtions, celles qu'on fait de l'Amē, ſont innombrables, D'où elle eſt, quelle elle eſt, quand elle commence d'eſtre, de combien eſt ſa durée, ſi elle paſſe d'un lieu à l'autre, & change de logis; ſi elle reuient pluſieurs fois au monde ſous diuerſes formes; ou ſi elle n'entre iamais qu'en vn corps, pour, apres qu'elle en eſt ſortie, ſe promener en liberté; ſi c'eſt vn corps ou non; ce qu'elle fera, quand par noſtre miniſtere, elle ne ſera plus rien; comment elle vſera de ſa liberté, quand elle fera hors de cette priſon; ſ'il ne luy ſouuiendra plus de la vie du monde, ſi ſeulement elle commencera à ſe connoiſtre, quand échappée du corps

elle aura fait sa retraite dans le Ciel ? Prenez telle partie qu'il vous plaira des choses humaines & diuines, vous ne serez jamais las d'apprendre, & jamais ne cesserez de demander ; tellement qu'afin que tant de belles & grandes meditations ayent chez nous leurs coudées franches, il faut necessairement en faire sortir celles qui ne seruent de rien. La Vertu ne se contente pas de si peu de place, son train est plus grand, il luy faut beaucoup de logis, il faut que tout sorte, & qu'elle demeure seule. Il est vray que pource qu'il y a des Sciences qui luy donnent du plaisir, nous en retiendrons quelques-vnes, mais non plus que ce qu'il luy en sera besoin, pour la seruir. Car si nous nous mocquons de ceux qui remplissent leur maison d'une infinité de meubles precieux ; plustost pour la montre que pour l'vsage, que dirons-nous de ceux qui font en leur esprit vn ramas inutile de Sciences qui ne leur seruent de rien ? C'est vne espece d'intemperance, de vouloir sçauoir plus qu'il ne faut. Et puis, qu'est-ce que font ordinairement tous ces Professeurs de Sciences liberales que des fâcheux, des causeurs, des importuns, & des superbes, qui n'apprennent point ce qu'il seroit bon qu'ils sçeussent, pource qu'ils ont appris ce qu'il leur seroit bon de ne sçauoir.

point. Didimus le Grammairien a fait quatre mille Traitez, c'estoit assez pour laisser vn homme de lire. Je vous laisse juger que deuoit estre celuy qui les auoit escrits. En l'vn, il dispute de quel pays estoit Homere; en l'autre, qui estoit veritablement la mere d'Enée; en l'autre, si Anacron estoit plus paillard qu'yurongne, ou plus yurongne que paillard; si Saphon estoit vne coureuse, & tout plein de semblables choses inutiles, que ie ferois ce qui me seroit possible pour les oublier si ie les auois apprises. Et puis dites que nostre vie est courte. Nos Stoïques mesmes sont quelquesfois plus longs qu'il ne seroit besoin. Je vous y montrerois beaucoup de choses où le coup de serpe seroit necessaire. Il faut bien auoir perdu des heures, & bien importuné des oreilles, deuant que d'ouyr cette loüange. O le sçauant homme! Contentons nous de ce tiltre qui n'a pas tant d'éclat. O l'homme de bien! Me conseillerez-vous de feüilleter autant d'Annales, qu'il y a de peuples sur la terre? de rechercher qui est le premier qui a fait des vers? de compter par mes doigts à faulte des Fastes, combien Orphée a esté d'années deuant Homere? de repasser mon jugement sur les censures d'Aristarque, & d'vser toute ma vie apres des syllabes? M'embarrasseray-ie tellement en la

poudre de la Geometrie que ie ne m'en tire iamais ? pratiqueray-ie si mal ce precepte salutaire, qui commande d'épargner le Temps ? l'approuue toute autre chose, & ne me soucie point de sçauoir ce que ie suis. Le Grammairien Appius, qui du temps de C. Cesar fit le Charlatan par toute la Grece, & se faisoit appeller Homere, disoit qu'après qu'Homere auoit acheué l'Iliade & l'Odyssée, il auoit compris toute la guerre de Troye à l'entré de son Ourage ; & pour le prouuer, il alleguoit, que tout exprés il commençoit son premier vers par deux lettres où le nombre de ses liures estoit contenu. Il est mal-aisé qu'un homme sçache beaucoup de choses, sans en sçauoir de semblables. Pensez à cette heure combien il s'en va de temps en maladies, combien aux affaires publiques, combien aux priuées, combien à se leuer, à coucher, à boire, à manger & à dormir. Mesurez vostre âge ; vous n'en auez pas pour donner rang à tant d'occupations ; ie ne parle que des Sciences liberales. Et combien pensez-vous que les Philosophes mesmes ont de choses superflües, & qui ne se pratiquent point. Ils s'impliquent aussi-bien que les autres aux distinctions des syllabes, & aux proprietéz des conjonctions & des propositions. Ils ont eu enuie sur les Gram-

Grammairiens, & sur les Geometres, & ont pris toutes les superfluitez de leurs sciences, pour les apporter en la leur. De là vient qu'ils parlent exactement, & ne vivent pas de mesme. Reconnoissez en ce que ie vous vay dire, combien fait de mal vne subtilité trop aigre, & combien elle est contraire à la recherche de la Verité.

V. Protagoras disoit, Qu'il n'y a rien qui ne se puisse disputer affirmatiuement & negatiuement, avec autant de probabilité d'vne part que d'autre; & que cette proposition mesme, Que tout est disputable, se peut contredire. Nausiphanes dit, Que de ce qui semble estre, il n'y a rien qui soit plus que le non estre. Parmenides, que generalement tout ce qui se voit n'est point. Zenon Eleate nie tout sans exception. Ce sont presque mesmes opinions que celles des Pirthoniens, Megariques, Eretitriques, & Academiques, qui ont introduit vne nouvelle science de ne rien sçauoir. Si vous me croyez, vous mettrez ces Curieux & les Professeurs des sciences liberales tout en vn rang. Ceux-là nous baillent vne science qui ne nous seruira de rien. Ceux-cy nous desesperent de pouuoir iamais rien sçauoir. Pour moy, j'aimerois mieux sçauoir des choses qui me fussent inutiles, que de ne sçauoir rien du

tout. Les vns ne nous éclairent point, les autres nous creuent les yeux. Si ie crois Protagoras, il n'y a rien qui ne soit douteux; Si Nausiphanes, toute la certitude que j'en remporte, c'est que tout est incertain; Si Parmenides, Il n'y a rien au monde qu'une chose; Si Zenon, Il n'y a rien du tout. Que sera-ce de nous donc? Que deviendra tout ce qui est à l'entour de nous, qui nous nourrit & qui nous soustient? Tout ce qui est au monde ne sera qu'une ombre & vne piperie. Je ne trouue pas grand goust ny à ceux qui disent que nous ne sçauons rien, ny aux autres qui mesme ne nous veulent pas accorder nostre ignorance; Et s'il me falloit dire auxquels ie veux le plus de mal, ie confesse que ie serois bien empesché.

---

## EPISTRE LXXXIX.

### ARGUMENT.

- I. *En quoy different la Sagesse & la Philosophie. Definition de la Philosophie. Sa diuision.*
- II. *De la Morale.*
- III. *De la Naturelle.*
- IV. *Il blasme les Auares, les Paillards, & les Gourmands.*

**V**ous me priez de vous diuifer la Philosophie, & que ie fasse des quartiers de ce grand corps. C'est à la verité le moyen de la comprendre bien-toft, & l'on n'y peut presque rien faire qu'en la démembrant de cette façon. Vne chose qui nous est obscure, en la prenant toute ensemble, se trouue claire, quand on l'examine par les parties. Pleust à Dieu que la Philosophie se pût représenter à nous, comme la face de ce grand Vniuers. Il n'y a rien de si semblable comme ce Spectacle seroit à l'autre; & il ne faut point douter que pour l'admirer à nostre aise, elle ne nous fit laisser toutes ces choses qui nous semblent grandes, faute que nous ne sçauons pas ce qui est grand. Mais puis que cela ne peut estre, il nous la faut considerer de la mesme façon que nous considerons les secrets du monde. Les yeux ne penetrent pas plus viste au Ciel, que l'esprit du Sage par toute la masse de l'Vniuers. Mais pour nous, qui auons des nuages & des broüillars à trauerser, & de qui la veüe s'arreste au premier logis, nous auons besoin qu'on nous montre les choses vne à vne, parce que nous ne sommes pas encore capables de les regarder en gros. Je feray donc ce que vous me demandez, & mettray la Philosophie en parties, & non en mor-

ceaux , car il y a du profit à la diuiser , mais qui la hacheroit , il la rendroit inutile. Ce qui est trop grand , est aussi difficile à comprendre que ce qui est trop petit. On distingue vn peuple en lignées , & vne armée en compagnies. Depuis qu'une chose a quelque grandeur notable , on la cōnoist mieux quand on la considere par ses parties , pourueu , comme j'ay dit , qu'on ne les fasse point si petites , que le nombre en soit infiny. Autant vaudroit les laisser en leur entier , que d'en faire tant de parts , que ce ne fut iamais fait de les éplucher. Ce n'est que confusion que de les couper si menu.

I. Premièrement donc , si vous le trouuez bon , ie vous diray la difference d'entre la Sagesse & la Philosophie. La Sagesse est la Felicité parfaite de l'esprit de l'homme , la Philosophie est l'amour & l'affection de l'acquiescer ; C'est elle qui montre le chemin pour aller à l'autre. Le nom qu'elle porte , est vne marque qui la fait assez connoistre. Il y en a qui l'ont définie , vne science des choses humaines & diuines. Quelques-uns y adjoustent , *& de leurs causes* ; mais ie ne trouue pas que cette addition y serue beaucoup , parce que les causes font partie des choses. Il y en a d'autres qui l'ont appellée , vne estude de vertu , d'autres vne estude de la correction de l'ame , & d'autres encore vne affection de trouuer ce qui iustement

est raisonnable. Pour la difference d'entre la Philosophie & la Sageſſe, elle n'a preſque iamais eſté contredite de perſonne. Auſſi ne ſe peut-il faire que le deſir & ce qui eſt deſiré ſoient vne meſme choſe; la meſme difference qui eſt entre l'Auarice & l'argent, eſt entre la Philosophie & la Sageſſe. La Sageſſe eſt l'effet & la recompenſe de la Philosophie; la Philosophie marche vers la Sageſſe; la Sageſſe attend de pied ferme qu'on vienne à elle. La Sageſſe eſt ce que les Grecs appellent *Sophie*. Nous nous ſommes autresfois ſeruis de ce mot, comme nous faiſons de celui de Philosophie. Encore à cette heure, nos vieilles Comedies le vous témoignent, & l'inscription du monument de Poſſennius, *Paſſant demeure & ly la Sophie de Poſſennius*. Il s'eſt pourtant trouué quelques Stoïques, qui bien que la Philosophie ſoit vne eſtude de Vertu, & que l'une recherche, & l'autre ſoit recherchée, ont tenu cependant qu'il eſt impoſſible de les ſeparer, & qu'il ne peut iamais eſtre de Vertu ſans Philosophie, ny de Philosophie ſans Vertu. Si la Philosophie eſt vne eſtude de Vertu, c'eſt par le moyen de la Vertu meſme; qui eſt vertueux, ne peut n'eſtudier point la Vertu; & qui eſtudie à la Vertu, ne peut n'eſtre point Vertueux. Car il n'en eſt pas comme de ceux qui de

loin visent à frapper quelque chose, où le tireur est en vn endroit, & le blanc en l'autre; Ny comme des chemins qui nous meinent aux villes, & en sont dehors. On arriue à la Vertu par la Vertu mesme; & par ainsi, la Philosophie & la Vertu sont attachées l'une à l'autre. Il y a eu plusieurs grands personnages, qui ont diuisé la Philosophie en trois parties, Morale, Naturelle & Rationelle. La premiere a pour sujet le reglement de l'ame; la seconde, recherche la Nature des choses; la troisième, examine la propriété des paroles, leur agencement & les arguments, afin qu'on ne nous surprenne pas par la supposition du mensonge en la place de la Verité. Il s'en est trouué qui ne l'ont pas diuisée en tant de parties, & d'autres qui l'ont diuisée en dauantage. Quelques-uns des Peripateticiens y ont mis la Civile pour vne quatrième, pource qu'il semble qu'elle ait son exercice & son occupation à part. Quelques autres y ont encore adjouisté l'Oeconomique, qui est la science de bien gouverner vne maison; toutesfois il n'y a rien en ces deux dernieres qui ne se puisse comprendre sous la Morale. Les Epicuriens n'ont fait que deux parties de la Philosophie, la Naturelle, & la Morale: ils n'ont point voulu receuoir la Rationelle. Mais enfin comme

ils ont veu qu'il leur falloit quelque piece pour distinguer les ambiguites, & conuaincre les faussetez masquées d'apparence veritables, ils ont esté contraincts d'introduire vn lieu qu'ils appellent le Jugement & la Regle, qui est la mesme chose que la Rationelle, sous vn autre nom, mais ils ne Pestiment qu'un accessoire de la partie naturelle. Les Cyneraiques se sont contentez de la Morale, & n'ont point voulu des deux autres. Mais ils font comme les Epicuriens; & ce qu'ils chassent d'une façon, ils le rappellent de l'autre. Car ils font cinq parties Morales; l'une des choses desirables, & rejetsables; l'autre des Passions; la troisième des actions; la quatrième des causes; & la cinquième des Arguments. Les causes des choses appartiennent à la Naturelle; les Arguments à la Rationelle; & les actions à la Morale. Ariston de l'Isle de Cio, ne s'est pas contenté d'exclurre la Naturelle & la Rationelle; mais il a soustenu que tant s'en faut qu'elles fussent membres de la Philosophie, qu'elles luy estoient contraires, & n'a laissé que la Morale seule, qu'encore il a retranchée de cette partie qui contient les remonstrances, parce qu'il dit que c'est un exercice de Regent plustost que de Philosophe, comme si le Philosophe estoit autre qu'un Regent vniuersel du genre humain.

II. Demeurons donc d'accord que la Philosophie a trois parties, & mettons la Morale la premiere sur le bureau. Je la subdivise en trois autres parties, dont l'une est la consideration, qui baille à chacun ce qu'il doit avoir, & taxe le merite de toutes choses. L'utilité de cette partie est grande. Car de quoy avons nous plus de besoin que de sçavoir iustement ce que chaque chose se doit apprecier ? La seconde est de l'affection, & la troisième des actions. Car il faut premierement sçavoir ce que la chose vaut. Secondement, temperer l'affection, & la regler; & tiercement, faire qu'entre l'affection & l'action il y ait telle correspondance, qu'en tout & par tout vous soyez conforme à vous mesme. De quoy que vous manquez de ces trois choses, il est impossible que vous ne tombiez en confusion. Car que vous sert qu'en vous mesme vous ayez examiné la valeur des choses, si vostre affection vous fait aller plus avant que vous ne devez ? Et que vous sert, de vous en rendre maistre, si quand il faut mettre la main à l'œuvre, vous laissez perdre les occasions, & ne sçavez pas quand, en quel endroit, & de quelle façon il y faut proceder ? Car l'estimation du merite des choses, l'observation des opportunités, & la discretion de se commander, sont trois considerations differentes. Quand

Paction accompagne Paffection, tout va comme il doit aller. L'affection se conçoit ardente ou froide, selon le cas que nous faisons de la chose qui nous est proposée.

III. La Philosophie Naturelle se diuise en choses corporelles & incorporelles, qui puis apres ont d'autres degrez. La premiere diuision des corporelles, c'est que les vnes engendrent, & les autres sont engendrées. Or les Elemens sont engendrez. Les vns tiennent que le Principe est simple, les autres le diuisent en la Cause mouuante, & en Elements. Il ne nous reste plus à diuiser que la Philosophie Rationnelle. Toute oraison est continuë, ou coupée par interrogations & responses, l'une s'appelle Dialectique, & l'autre Rhetorique. L'occupation de cette-cy sont les paroles, leur sens, & leur disposition. La Dialectique derechef est diuisée en conceptions, & en paroles qui les expriment. Les subdivisions qui se peuvent faire de l'un & de l'autre, sont infinies; c'est pourquoy ie ne passeray point plus auant; Aussi bien si ie voulois rediuiser les parties en autres parties, il s'en feroit vn liure entier. Ce n'est pas, Lucilius, que ie vous vueille dégouster de cette lecture; mais quoy que vous lisiez, faites que l'amendement de vostre vie soit tousiours le but où tout soit rapporté. Voyez de regler vos mœurs; excitez ce

que vous avez de languide ; reſtraignez ce que vous ſentez qui ſe laſche ; domptez ce qui ſe rebelle ; faites vne guerre irreconciliable aux cupiditez, & non pas aux voſtres ſeulement, mais à celles des hommes en general. Et quand quelques-uns vous demanderont, ſi vous n'aurez iamais qu'une chanſon, reſpondez-leur, Tant que vous ferez des fautes, ie ſuis obligé de vous aduertir. Vous voulez que les remedes ceſſent deuant la maladie. Mais vous avez beau faire, tant plus vous bouchez les oreilles, tant plus vous me faites enuie de parler. C'eſt bon ſigne, quand vn-malade qui eſt ſtupide, commence de ſentir ſon mal. En dépit que vous en ayez, ie vous conſeilleray voſtre profit. Vous orrez à la fin quelque autre choſe que des flatteries, & puis que vous ne voulez pas recevoir voſtre correction en particulier, ie la vous feray publiquement.

IV. Ne ceſſerez-vous iamais d'acquérir? Les champs de tout vn peuple ſont à vous ſeul : Juſqu'ouï penſez-vous vous eſtendre? Vous labourez des Prouinces entieres, & vous n'en avez pas encore aſſez. Les riuieres les plus celebres, & qui ſuffiſent pour eſtre les bornes de deux Nations, depuis leur ſource juſques à leur fin, ne paſſent que dans vos terres : Et cependant ſi les mers ne ſont bridées de vos poſſeſſions ; ſi

vostre fermier ne regne au delà de l'Adriatique, Ionique & Ægée; si les Isles qui furent les maisons de tant de grands Capitaines, ne vous sont des chetiues cabanes, vous ne pensez pas estre bien accommodé. Rendez vostre Domaine si grand qu'il vous plaira, faites que ce qu'on appelloit vn Empire, ne soit qu'une de vos pieces de terre, ne laissez rien de ce que vous aurez moyen d'amasser; Quand vous aurez tout fait, vous en laisserez tousiours plus que vous n'en prendrez. Je viens à cette heure à vous autres, qui ne donnez pas moins d'estendue à vostre Luxe, que ceux-là font à leur Auarice. Dites-moy, ie vous prie, avez-vous resolu qu'il ne se trouue-lac en toute la terre, où vous n'ayez vne maison dessus? Qu'il n'y ayt riuere ny grande ny petite que vous ne bordiez de quelque Palais? Par tout où il se trouuera quelque sorte d'eau chaude, vostre Luxe s'y vouldra tout aussi-tost imaginer vne retraite. En quelque lieu que la mer aura quelque petite sinuosité, comme si la terre estoit trop petite, ou que des fondemens n'eussent point de grace, s'ils n'estoient faits avec la main, vous la ferez reculer pour faire place à vostre bastiment. Je veux que vous ne puissiez aller en part, où vous ne voyez tousiours luire l'ardoise de quelque pavillon qui soit à vous; Les vns aux coupeaux:

des montagnes, qui décourent à perte de veuë sur la mer & sur la terre; Les autres en campagne raze, aussi releuez que les montagnes mesmes. Quand le nombre de vos bastiments donnera de la peine à les compter, quand la hauteur en ira jusques au Ciel, si n'avez-vous au partir de là qu'un corps, & encore bien petit. Que voulez-vous faire de tant chambres, puisque vous ne pouuez coucher qu'en vne? Celles où vous n'estes point, ne sont pas vostres. Je viens finalement à vous, de qui la Gourmandise insatiable ne laisse creux en la mer, ny coin en la terre qui ne soit foüillé; qui remplissez les eaux de lignes & de filets, qui bordez les bois de toiles & de pieges; & ne laissez en paix animaux du monde, que ceux de qui la satieté vous a dégousté. Que vous seruent tant de viandes apprestées par tant de mains? tant de sortes de venaisons prises avec tant de peril? tant de poissons recherchez de l'autre bout du monde, si vostre bouche lasse de friandises & vostre estomach affoibly de cruditez, vous en laissent bien à peine gouster quelque morceau. Pauvres gens que vous estes! vous ne connoissez pas que vous avez plus de faim que de ventre. Dites cela aux autres, Lucilius, afin de fouir vous-mesme en le disant. Escrivez-le, afin de le lire apres l'auoir escrit. Ne faites rien

que vous ne rapportiez à vostre instruction, & au reglement du desordre de vos passions. Estudiez, non pour sçavoir plus de choses que les autres, mais pour en sçavoir faire de meilleures.

---

## EPISTRE XC.

## ARGUMENT.

- I. La Philosophie nous enseigne toutes les Vertus.
- II. Du siecle d'or.
- III. Le Vice & le mauvais gouvernement des Roys, ont rendu les Loix necessaires.
- IV. Les hommes n'ont point appris de la Philosophie, les voluptez, ny les delices des villes.
- V. De la frugalité du premier siecle.
- VI. La Philosophie enseigne à connoistre Dieu, & que les choses fortuites arrivent par son Commandement.
- VII. Que l'Innocence honoroit le siecle d'or, mais que la Sagesse y manquoit.

I. **Q**VI peut nier, Lucilius, que le viure ne soit vn present des Dieux; & le bien-viure vn present de la Philosophie? S'ensuiuroit-il donc qu'autant que le bien-viure est chose plus precieuse que le viure, nous soyons plus obligez à la Philosophie que nous ne sommes aux Dieux? Il ne faut point douter que cela ne fut, si la Philosophie mesme n'estoit vne gratification, qui vient de leur main. Nous ne naissons pas Philosophes, mais nous naissons capables de Philosopher. Et certainement si c'eust esté chose commune, la Sageste eut perdu le plus grand aduantage qu'elle ait, qui est de n'estre point au nombre des choses fortuites. Tout ce qui la met en reputation, c'est que ceux qui l'ont, la tiennent d'eux mesmes, & ne la mandient point de leurs voisins. Autrement, si c'estoit chose qui passast d'une main à l'autre, que trouueriez-vous en elle qui fut digne d'admiration? Tout ce qui l'occupe, c'est le soin de trouuer la verité des choses diuines & humaines. La Iustice, la Pieté, la Religion, & generalement toutes les Vertus attachées l'une à l'autre ne l'abandonnent iamais. C'est d'elle que nous tenons la reuerence enuers les Dieux, & la dilection enuers les hommes; d'elle que nous sça-

uons que les Dieux sont maistres, & que les hommes estoient nez en égalité de condition, si l'Auarice croissant d'un siecle à l'autre, ne les en eut peu à peu distraits; & rendu pauvres ceux qu'elle auoit le plus enrichis. Nous cessâmes de rien auoir quand nous voulûmes tout auoir en propriété.

II. Les premiers hommes & ceux de quelques races après eux, non encore souillez des corruptions qui se sont introduites depuis, se conformoient entièrement à Nature, la prenoient pour guide, se rangeoient à ses loix, & s'ils cognoissoient quelqu'un qui fut plus homme de bien que les autres, ils se laissoient conduire à luy; car cette soumission du pire au meilleur est vne chose naturelle. Les bestes mesmes, s'il y en a quelqu'une, qui de grandeur de corps ou de force, ait de l'auantage sur les autres, se laissent commander par elle. Vous ne verrez iamais vn taureau lâche & sans cœur, marcher à la teste du troupeau. S'il y en a quelqu'un qui soit plus grand que les autres, ce sera luy qui aura cette prerogative. Entre les Elephans, le plus haut est le Capitaine. Entre les hommes c'est estre le plus haut qu'estre le meilleur. C'est pourquoy s'ils voyoient quelqu'un qui eust l'esprit bien fait, ils le faisoient presider sur eux; & de

cette façon ils rendoient leur condition tres-heureuse , ne souffrans d'estre surpassez en puissance , que de ceux qui les surpassoient en probité. Le moyen de pouvoir tout ce qu'on veut , c'est , de ne penser pouvoir autre chose que ce qu'on doit. Possidonius donc estime qu'en ce siecle qu'ils appelloient d'or , ils n'auoient point d'autres Roys que les Sages ; sous l'authorité desquels les violences estoient retenues en bride , & les foibles garentis de l'oppression des plus forts. Ils leur conseilloyent le bien , & déconseilloient le mal. Par leur Prudence ils pouruoyent aux necessitez de ceux qui estoient sous leur charge , par leur valeur ils les preseruoient , si quelque inconuenient les menaçoit , & par leur beneficence les accroissoient de commoditez & de richesses. C'estoit vne charge que de commander , & non pas vne Royauté ; leur force ne s'éprouuoit iamais contre ceux qui la leur auoient donnée. Comme d'eux mesmes ils n'auoient point la volonté disposée à mal-faire , on ne leur en donnoit point aussi d'occasion. Ils commandoient bien , & on leur obeysoit de mesme. La plus grande menace qu'un Roy fist à ses sujets , quand ils ne se comportoient pas comme ils deuoient , c'estoit qu'il se demettrait de sa charge.

III. Mais enfin l'introduction des vices,

& le changement des Royautez en Tyrannies, rendirent les Loix necessaires, & les Sages mesmes en furent les premiers auteurs. Solon fut celuy des Atheniens qui le mirent au nombre de ces sept, de qui la prudence fut de son temps en si grande reputation. Si Lycurgus eust esté du mesme siecle, il auroit esté le huitiesme. Zelicus & Charondas, qui n'auoient iamais veu ny Barreaux, ny Escoles, & ne scauoient que ce que le fainét & silencieux reduit de Pythagore leur auoit appris, polisserent de leurs belles Ordonnances non seulement la Sicile alors fleurissante, mais toutes les villes que la Grece auoit conquises en la coste d'Italie. Avec tout cela ie m'accorde bien avec Possidonius, mais ie ne veux pas comme luy faire cét honneur aux Arts mechaniques, que d'en attribuer l'inuention à la Philosophie.

IV. Il dit que du commencement comme les hommes estoient espars, qui d'un costé, qui de l'autre, sans autre couuert que du creux d'un rocher ou d'un arbre, ou pour le mieux, de quelque chetive cabane; ce fut elle qui leur apprit à se loger dans des Palais. Pour moy ie ne croy pas que tous ces bastimens à tant d'estages, les vns sur les autres, & si spacieux, que les villes, sont pour eux trop estroites, soient de son inuention, non plus que ces

reservoirs où les poissons sont enclos par troupes, & chacun selon leurs especes ont leur quartier à part, afin que la Friandise, quelque mauuais temps qu'il fasse sur la mer, ne soit iamais dépourueüe, & qu'elle puisse pescher sans peril quand il luy plaira. Penseriez-vous bien que la Philosophie eut inuenté les clefs, & les serrures? Ne seroit-ce pas, comme qui l'accuseroit d'auoir mis l'Auarice au monde? Penseriez-vous que pour demeurer en vne apprehension perpetuelle sous des bastimens suspendus, elle eust dédaigné tant d'agrea- bles retraites, que sans art & sans difficulté la Nature luy presentoit? Croyez-moy, ces premiers siecles où la vie estoit si heureuse, n'auoient point d'Architectes; & tous les artifices d'équarrer les poutres, & de conduire la sie dans vne ligne, sans varier ny d'vn costé ny d'vn autre, sont venus au monde avec le luxe.

*Car le bois au vieux temps de coin estoit fendu.*

Ces salles à festins, qu'on fait aujourd'huy si grandes, que toute vne ville y mangeroit, estoient alors inconnuës. On ne voyoit point vn nombre infiny de charrettes chargées de pins & de sapins, pour faire des lambrissures dorées, se suiure queüe à queüe dans les ruës, & les faire trembler

sous leur pesanteur. Deux pieux fourchus soustenoient les deux costez de leurs loges. Les couuertes en estoient de ramée, qu'ils entrelassoient l'une dans l'autre, & faisoient descendre en talut si proprement, qu'il ne pouuoit faire de pluye si longue, ny si violente, qu'elle n'eust moyen de couler.

V. Là dedans ils se tenoient assez forts, pour ne rien craindre. La liberté les accompagnoit sous le chaume. C'est dans les murailles de marbres, & sous les planchers dorez qu'habite la seruitude. Je ne suis pas aussi de son aduis, en ce qu'il croit que les Sages soient inuenteurs de tous ces outils dont se seruent les Artisans. Car, à son compte, il faudroit dire, que les mesmes Sages eussent les premiers trouué la maniere de chasser, qui est vne inuention de l'industrie des hommes, & non pas de leur sagesse. Je luy nie aussi ce qu'il dit, Que les Sages ayans veu couler quelques veines de metaux fondus, en la superficie de la terre, par l'embrasement de quelque forest, ont jugé que fouillant plus auant, il s'en trouueroit dauantage; & ont découuert les mines de cette façon. Il s'abuse; ce sont des choses qui n'ont point eu d'autres inuenteurs que ceux-là mesmes qui les mettent en besongne. Je ne trouue pas non plus cette question si

subtile comme il la fait , Qui a esté le premier en vsage ou des tenailles , ou du marteau ? L'vn & l'autre comme generalement toutes choses qu'il faut chercher avec les reins courbez , & les yeux tournez vers la terre , sont de l'invention de quelque homme qui auoit l'esprit vif & remüant , mais non pas grand & releué. Le Sage s'est tousiours contenté de peu de chose , & encore au siecle où nous sommes , il n'est iamais plus à son aise que quand il ne se trouue pas beaucoup chargé. Dites-moy , ie vous prie , qui trouuez vous auoir esté le plus sage , ou de Talus , qui fut inuenteur de la sic , ou de ce Diogene qui se mettoit en double pour coucher en vn tonneau ; & qui pour auoir veu boire vn jeune garçon au fond de sa main , rompit aussi tost vn gobelet qu'il auoit en sa besace , comme courroucé contre soy-mesme d'auoir porté jusques-là vne chose dont il auoit eue le moyen de se passer ? Et aujourd'huy mesme , qui pensez-vous estre le plus sage , de celuy qui a trouué cette façon de conduire par des tuyaux qu'on ne voit point , des senteurs en vne hauteur immense , de faire soudre & de tarir des fontaines en vn instant , & de lambrisser les salles d'vne contexture si artificielle , qu'autant de fois qu'on change de seruice , autant de fois elles changent

de planchers ; Ou celuy qui fait cette leçon aux autres , & la prend pour soy-mesme , Que la Nature ne nous a rien commandé de dur & de difficile ; Que nous ne demeurons pas sans maison pour n'auoir point de tailleurs de marbre , ny sans habits , pour estre priuez du commerce des regions d'où viennent les foyes : Que sur la terre nous auons tout ce qui nous est necessaire , & que si nous nous contentons de ce qui est raisonnable , nous auons aussi peu affaire d'un Cuisinier que d'un Soldat ? Ceux-là certainement estoient , ou Sages , ou pour le moins semblables aux Sages , qui avec si peu de frais & de sollicitude scauoient se fournir de ce qu'il leur falloit pour leur entretien. Nos necessitez ne nous coustent que peu de chose ; mais les delices coustent de la peine. Suiuons la Nature , il ne nous faut point d'artisans ; elle ne nous a point voulu tenir occupez. Si elle ne nous a contrains à quelque chose , elle nous a pourueus de ce qui nous y fait besoin. Nous ne pouons sans estre vestus , supporter le froid ; mais quoy , n'auons nous pas des peaux de bestes sauvages & domestiques , assez chaudes pour nous en garentir ? Ne voyons nous pas des peuples , qui se couurent d'escorces d'arbres , & d'autres qui se font des robes de plumes d'oyseaux ? Et encore aujourd'huy

la plupart des Tartares ne sont-ils pas vêtus de fourrures de renards & de martes, aussi delicates à l'attouchement, qu'impenetrables à la froidure ? Ouy, mais ce n'est pas tout que de se parer de l'Hyuer, les chaleurs de l'Esté ne nous sont pas moins incommodés, si nous n'auions des ombres bien espais pour les repousser. Il est vray ; mais n'auons-nous pas vne infinité de lieux secrets, que l'injure du temps, ou quelque autre accident semble auoir expressément cauez, pour estre le remede de cette incommodité. Ne pouuons nous pas comme nos peres, faire des clayes d'osier, enduites de terre, & nous mettre vn peu de chaume & de fueillages sur la teste, en sorte qu'il n'y aura rigueur quelconque de temps qui nous puisse faire mal ? N'y a-t'il pas des peuples en la coste d'Afrique, qui se retirent dans des fosses, & ne trouuent autre couuerture assez espaisse pour se garentir de l'ardeur du Soleil, que la terre mesme toute desseichée qu'elle est ? La Nature ne nous a pas voulu tant de mal, qu'ayant rendu la vie si aisée à tous les autres animaux, elle ait voulu que pour auoir la nostre, il nous faille estre sçauans en vne infinité de mestiers ; elle ne nous a pas obligez d'en apprendre vn seul. Nous auons sans exercice tout ce qui nous faut pour viure. Nous trouuons tout prest,

quand nous venons au monde ; & rien ne nous est difficile que pour le dégoust que nous auons de la facilité. Les maisons , les habits , les remedes , les viandes , & toutes ces choses où nous apportons aujourd'huy tant de façon , se rencontroient au temps de nos Peres , sans qu'ils les cherchassent. Il ne leur falloit point mettre la main à la bourse ; & sans beaucoup d'industrie , ce qu'ils desiroient estoit incontinent accommodé. Aussi n'estimoient-ils les choses qu'autant qu'ils en auoient affaire. Nous y mettons le prix & l'admiration , par les difficultez que nous y faisons naistre. La Nature nous fournit elle mesme tout ce qu'elle nous demande. Nous ne sommes trauallez que par nostre luxe , qui se reuolte contre le deuoir , qui s'irrite soy-mesme , & d'un siecle à l'autre , trouue tousiours quelque folie nouvelle , pour faire emporter aux débordemens de son siecle , le prix sur les vices des siecles passez. Nous auons commencé nostre débauche par le desir des choses superflues , & nous sommes venus aux pernicieuses. Enfin nous auons rendu le corps maistre de l'ame , & au lieu qu'on auoit accoustumé de le traiter comme esclaue , nous le faisons aujourd'huy seruir comme Seigneur. C'est pour luy que nous oyons par les rues & dans les boutiques tout ce

bruit qui nous réueille deuant qu'il soit iour. C'est pour luy que trauaillent les Passementiers, les Orphevres, & les Parfumeurs. C'est pour luy que se tiennent les escoles de bal & de Musiques effeminées. La necessité n'est plus nostre mesure; nous sommes mesquins & miserables, si nous ne voulons plus rien, quand nous auons ce qui nous suffit. Vous ne sçauriez croire, Lucilius, combien les belles paroles ont de puissance; & comme les plus judicieux se laissent persuader à leur douceur. Possidonius, qui à mon aduis est vn de ceux à qui la Philosophie a le plus d'obligation, quand premierement il veut descrire comment le fil se retord, comment il se retire de la canette, & comment la toille par le moyen des contrepoids suspendus tient l'estame droit; il dit que les Sages ont inuenté le mestier de Tisserant, & ne se souuient pas que l'invention moderne que nous en auons est bien plus subtile. Je vous prie, s'il eust veu les gazes & les crespes d'aujourd'huy, qui ne deffendent le corps ny du froid ny de la honte, qu'auroit-il dit? des Tisserants il passe aux Laboureurs, & avec la mesme eloquence il décrit les trois façons qu'on donne à la terre, afin que le grain la trouuant plus émiée, s'enracine plus facilement. Puis il dit comment on fait

les

Les semences, & comment on faicte les mauvaises herbes, de peur qu'elles ne suffoquent les bleds; & attribué aux Sages cette inuention, aussi bien que la precedente. Et non content de les auoir faits de tous ces mestiers, il les fait descendre au moulin. Car il raconte que par l'imitation de la Nature, ils ont trouué le moyen de faire du pain; & qu'ayant pris garde comment les dents par leur rencontre brisent ce qu'on met en la bouche, & que ce qui s'en écarte, y est ramené par la langue, puis détrempé de salive, pour descendre plus aisément en l'estomach, où il se digere, & s'incorpore avec nous; cette consideration leur fist à la ressemblance des dents, mettre deux pierres ensemble, vne dessous, qui est immobile, & l'autre dessus, qui tourne & retourne continuellement, iusques à ce que le grain deuienne farine, laquelle ils meslent avec de l'eau; puis à force de la manier, en font de la paste, & luy donnent forme de pain, qu'ils cuisirent au commencement dans les cendres chaudes, puis sur des tuilles ardentes, & petit à petit dans des fours, & autres engins qu'ils trouuerent moyen de chauffer à leur plaisir. Il ne s'en est gueres fallu qu'il n'ait fait les Sages sauetiers. Et certainement ie ne luy nie pas que ce ne soit à la Raison que nous deuons tous ces artifices, mais non

pas à cette Raison vertueuse, qui doit servir de regle à nostre vie. Vn homme, & non point vn Sage, a trouué toutes ces inuentions; vn homme a fait ces barques, qui nous portent sur les mers, & sur les riuieres; vn homme leur a donné des voiles, pour y receuoir le vent; & pour leur conduite, les a garnies d'vn gouuernail au derriere, dont il prit le parron sur les poissons, qui de leur queuë tournent leur course du costé que bon leur semble. Je sçay bien que Possidonius en fait le Sage, aussi bien autheur que du reste, & qu'il dit, qu'apres auoir fait ces inuentions, ne les jugeant pas dignes de son occupation, il les remit à des personnes mechaniques pour les exercer. Mais pour moy ie ne sçauois penser que d'autres les ayent inuentées, que ceux-là mesmes qui en font encore aujourd'huy profession, en effet n'auons-nous pas veu naistre beaucoup de choses nouvelles au siecle où nous sommes? comme les vitres aux fenestres, les cuues branlantes, & les tuyaux enchassez dans les parois, pour échauffer les salles, autant par haut que par bas. Je ne parle ny des marbres, qui luisent & dans nos Temples, & chez les particuliers, ny de ces arcades, sous qui nous faisons des porches, assez spacieuses pour mettre le peuple de toute vne ville à couuert, ny de ces notes

par lesquelles on a trouué moyen de recueillir vne harangue au mesme temps qu'on l'a prononcée, & d'atteindre la vitesse de la langue par la diligence de la main. Toutes ces choses sont inuentions des moindres esclaves que nous ayons. La Sageffe vole bien d'une autre aile. Les mains ne sont point ses escoliers, c'est aux esprits qu'elle communique ce qu'elle sçait.

VI. Voulez-vous sçauoir quelles sont ses occupations, & quelles choses elle met au iour? Elle ne s'amuse point à nous faire beaux danseurs, ny bons joüeurs, ou de flustes, ou de trompettes. Ses leçons ne sont point de tirer bien des armes, de flanquer bien vne muraille, ny de diuiser promptement vne armée en bataillons. Tout ce qu'elle entreprend, est profitable. Elle dispose les ames à la paix, & conuie généralement tout le monde à s'entretenir en amitié. Ce n'est point elle qui forge les outils de nos Artisans. On luy fait tort de croire qu'elle s'employe à des choses de si peu de prix. La vie est son sujet & son exercice, & par ce moyen tous les mestiers qui seruent à la vie, luy sont assujettis. Au reste, son but est de nous mettre en vne condition bien-heureuse. Elle nous y meine, & nous en montre le chemin. Elle nous éclaircit de ce qui est mal en effet, & de ce qui ne

cest que par opinion. Elle oste la vanité des  
 ames, & les remplit d'une grandeur solide,  
 applatit leurs bouffissures, qui n'ont que du  
 vent, & de la mine, leur fait iuger quelle  
 difference il y a d'estre veritablement de  
 belle taille, ou d'auoir du liege sous les  
 pieds, leur donne la connoissance de la na-  
 ture de toutes choses, & de la sienne, leur  
 apprend qui sont les Dieux, quels ils sont,  
 qui sont les Enfers, les Lares & les Genies;  
 Quel est l'estat des ames immortelles, qui  
 tiennent le second rang en la Deité, où  
 elles sejourment; à quoy elles s'occupent;  
 ce qu'elles peuuent; quelles sont leurs af-  
 fections. Auecque ces entrées, elle nous  
 fait l'ouerture, non de quelque mystere  
 commun, mais du monde, Temple gene-  
 ral de tous les Dieux; decouure ses vrais  
 simulacres & ses visages au naturel aux  
 yeux de l'ame, parce que ceux du corps sont  
 trop foibles pour les regarder. Cela fait,  
 elle s'en reuiet aux principes, considere  
 cette raison eternelle qui est infuse à l'uni-  
 uers, donne vie & figure à toutes choses, &  
 recherche la nature de l'ame, d'où elle est  
 venuë, où est son siege, pour combien de  
 temps, & en combien de membres elle est  
 esparse. Puis des choses qui ont substance,  
 passant à celles qui n'en ont point, elle  
 vient par argument à la recherche de la  
 verité, & aux resolutions des doutes, de

viure ou de mourir ; pource qu'en l'un & en l'autre , y ayant du faux meslé parmy le vray , on est bien souuent en peine comment on s'y doit comporter. Je conclus donc que les mestiers ne sont point des inuentions de la Philosophie , & qu'elle ne s'en est point retirée , comme dit Possidonius ; mais que iamais elle n'eut le courage si bas que de s'y appliquer. Il n'y a pas d'apparence qu'elle eust estimé digne de son inuention , ce qu'elle estimoit indigne de son vsage. Elle n'eust pas pris vne chose pour la quitter. Il dit qu'Anacharsis inuenta la roüe du potier , où se fait la vaisselle de terre ; Et parce que dans Homere , qui estoit long-temps deuant Anacharsis , il est parlé d'vne roüe de potier , il ayme mieux démentir le vers , que son conte. Pour moy , ie ne tiens point que cela soit , & s'il est , j'auoué bien qu'un Sage en a fait l'inuention , mais ie dy qu'il ne l'a pas inuentée comme Sage , parce que les Sages peuvent faire beaucoup de choses en qualité d'hommes , & non en qualité de Sages. Prenez le cas qu'un Sage soit grand coureur ; il passera les autres entant qu'il a bonnes jambes , mais non entant qu'il est Sage. Je voudrois bien faire voir à Possidonius vn verrier , qui de son haleine seule donne à vn verre des formes qu'il seroit mal-aisé de luy donner avec la main ; Et

cependant cette inuention s'est trouuée depuis qu'il ne se trouue plus de Sages. Il dit aussi que Democrite inuenta la maniere de bastir en arche, & de lier deux pierres vn peu courbées par vne qui porte sur l'une & sur l'autre. Pour moy ie ne crois point que cela soit, parce que deuant que Democrite fust, il estoit des ponts & des portes, de qui le haut est ordinairement ainsi courbé. Mais il oublie à dire, que Democrite inuenta la polissure de Pyuoire, & de conuertir des cailloux de riuere en esmeraudes, qui est vne certaine façon de les cuire, par laquelle encôre aujourd'huy nous donnons à nos briques telle couleur que nous voulons. Je ne dy pas qu'un Sage ne puisse auoir fait toutes ces inuentions ; mais il ne les a pas faites entant qu'il estoit Sage. Car il fait beaucoup de choses qu'un mal habile homme seroit aussi bien, & possible mieux que luy, parce qu'il y seroit plus experimenté. Voulez-vous sçauoir de quoy les Sages sont auteurs, & ce qu'ils ont mis en lumiere ? Premierement ne s'estans pas contentez de regarder, comme les autres animaux, avec les yeux, qui ne voyent goutte aux choses diuines, ils nous en ont fait auoir la connoissance. Secondement, ils ont donné des loix à la vie, qu'ils ont estenduës à toutes choses, & enseigné non seu-

lement qu'il est des Dieux, mais qu'il leur faut obeir, & receuoir tout ce qui arriue, comme autant de choses qui se font par leur commandement. Ils nous ont defendu de nous ranger aux fausses opinions, nous ont taxé toutes choses selon leur vraye valeur, ont condamné les voluptez que le repentir accompagne, donné reputation à celles de qui l'usage ne déplaist iamais, & verifié par raisons inexpugnables qu'il n'est point de felicité plus grande que de n'en desirer point, ny de puissance plus glorieuse que celle que nous auons sur nous mesmes. Je ne parle pas de cette Philosophie qui s' imagine les Dieux hors du monde, comme les bourgeois hors de leur ville, & qui fait la Vertu seruante de la Volupté, mais de celle qui ne confesse point d'autre bien que ce qui est honneste, qui se mocque des presens des hommes & de la Fortune mesme, & qui precieuse en toutes choses, Pest principalement en ce qu'il n'est rien qui soit assez precieux pour la gagner. Je ne scaurois penser, ny que cette Philosophie fust en cét âge grossier, que les mestiers estoient encore inconnus, & qu'on approuuoit l'vtilité des choses, que par leur vsage; ny qu'en ce siecle bien-heureux où l'Auarice & le luxe n'auoient point encore introduit les brigandages, ny donné à chaque

chose vn maistre particulier, les hommes fussent Sages, bien qu'ils vescuissent comme doiuent viure ceux qui le sont. Il n'est pas possible de souhaitter au genre humain vne condition meilleure que celle qu'il auoit alors; Et quand Dieu nous permettroit de former le monde à nostre fantaisie, & de donner à ceux qui l'habiteroient, les mœurs les plus sainctes & les plus religieuses que nous sçaurions imaginer, il faudroit necessairement mener celle de cet aage, où

*Le ioug au ieune bœuf n'auoit pressé les  
cornes,*

*Il n'estoit point de contre, il n'estoit point  
de bornes,*

*Et la terre pucelle, en commun espandoit  
Au peuple nonchalans plus qu'il ne dem-  
mandoit.*

VI. Comment seroit-il possible de viure plus heureusement? Toutes choses leur estoient communes. La Nature comme mere, tenoit tout en sa protection; & le moyen de ne rien garder en crainte, estoit de ne rien posseder en propriété. Pourquoy n'aüoüerons nous pas, que c'estoit vn siecle tres-riche, & vrayement vn siecle d'or, puisqu'il ne s'y pouuoit trouuer vn pauvre? Auarice n'a pü souffrir ce bel establissement, & se pensant approprier quelque cho-

se, a donné sujet aux autres de prendre leur part, & de luy faire la sienne; de maniere que de tout, reduite à peu de chose, & se trouuant les mains vuides, pour les auoir voulu remplir, elle a donné commencement à la Pauvreté, qui n'estoit point commune auparauant. Nous faisons à cette heure tout ce que nous pouuons pour reparer nostre perte; nous adjouſtons vn champ à l'autre, nous chassons nos voisins, les vns par argent, les autres par fraude & par oppression, en sorte que d'vn bout à l'autre de nos possessions, il y a du chemin pour beaucoup de journées, & que c'est plustost vne prouince qu'vn heritage. Mais quoy que nous fassions, il nous est impossible de reprendre ce qui nous est échappé; nous aurons beaucoup, au lieu que nous auions tout. La terre mesme estoit plus fertile sans estre labourée, comme si elle eust voulu gratifier les hommes de ce qu'ils ne la tourmentoient point. Si la nature auoit produit quelque commodité, eeluy qui la trouuoit, n'estoit point content, qu'il n'en eust communiqué aux autres. On n'en voyoit iamais vn qui eust trop, & l'autre peu, tout se partageoit amiablement. Le plus fort n'auoit point encore pris au colet le plus foible, ny l'auaricieux mis en thresor, ce qui ne luy seruoit qu'à laisser le necessiteux incommodé. Du

bien du prochain on en faisoit ses intereſts  
 propres ; les armes n'auoient où s'em-  
 ployer ; le ſang humain ne ſe reſpandoit  
 point ; ils ne ſçauoient haïr que les beſtes  
 ſauuages. Quand ils auoient pû rencon-  
 trer quelque lieu bien couuert du Soleil,  
 ou quelque fueillage bien eſpais, où les  
 mauuais temps ne leur pûſt faire mal, c'e-  
 ſtoit-là qu'ils paſſoient la nuit à leur aïſe  
 ſans ſoupirer, leur matelas eſtoit la terre  
 meſme. Et cependant ils y dormoient ſi  
 mollement, qu'ils auoient de la peine à ſe  
 réueiller, au lieu que dans nos lits de  
 ſoye, nous ſommes comme dans des eſpi-  
 nes. Ils n'auoient point de lambris ciſelez  
 ſur les faiſtes de leur liſt ; ils voyoient  
 marcher les Aſtres, monter & deſcendre  
 le Ciel ; & cette diuerſité de remuëmens  
 ſe faiſoit ſans bruit. La veüe d'vne ſi belle  
 maiſon leur eſtoit libre la nuit comme  
 le iour. Tantost ils regardoient vne Eſtoil-  
 le qui s'en alloit ſortir de l'Horifon, &  
 tantost vne autre qui ne faiſoit qu'y arri-  
 uer. Combien penſez-vous qu'ils fuſſent  
 plus aïſes en la contemplation de cette in-  
 finité de merueilles, que nous ne ſommes  
 aujourd'huy dans nos Palais, où nous  
 mourons de peur pour le moindre bruit  
 que nous oyons, ou d'vn ais, de qui la ſtru-  
 cture ſe lâche, ou de quelque tableau qu'on  
 n'aura pas bien attaché ? Leurs maiſons

n'estoient pas spacieuses, comme des villes, mais en recompense, ils y auoient de faire tant qu'ils en vouloient. Les rochers & les arbres leur faisoient ombre. Les belles sources & les beaux ruisseaux que nous emprisonnons dans des courses artificielles, s'égayoient librement dans le canal que Passiette du lieu leur auoit fait. Leur verdure estoit belle par la seule bonté du terroir; & au milieu de toutes ces commoditez estoit plantée leur petite cabane, que sans outil quelconque ils auoient rustiquement construite de leur propre main. Ils se pouuoient dire estre logez comme la Nature veut qu'on le soit. Ils ne craignoient ny leur maison ny pour leur maison, comme nous qui n'auons point de sujet qui nous donne plus d'alarme que la magnificence de nos Bastimens. Toutesfois quelque excellence qu'il y eust en leur vie, & quelque probité qui parût en leurs actions, ils n'estoient pas Sages.

Ce n'est pas vn nom qu'il y ait si peu de peine à meriter. Je ne veux pas dire qu'ils n'eussent les ames releuées, comme estans alors vn ouurage qui ne faisoit que partir de la main des Dieux; Et croy bien aussi, que le monde deuant qu'il fust lassé de tant d'accouchemens, pouuoit produire les choses en meilleur estat qu'il n'a fait depuis. Mais comme ils auoient la disposi-

rion plus forte & plus gaillarde, ils ne pou-  
 uoient pas auoir les esprits acheuez com-  
 me ils sont aujourd'huy. La Vertu n'est  
 point vn present de la Nature. Il y a de la  
 science à deuenir homme de bien. Il est  
 vray qu'ils n'auoient ny or ny argent; qu'ils  
 ne fouilloient point la terre jusqu'à ses  
 abismes, pour y trouuer des pierreries; &  
 que tant s'en faut, que sans peur & sans  
 colere, mais que pour le seul plaisir, ils  
 fissent mourir vn homme, que mesme ils  
 pardonnoient aux animaux. Ils ne por-  
 toient point d'habits en broderie, ils ne  
 filoient point l'or, & ne le tiroient pas seu-  
 lement de la miniere. Mais de tout cela  
 que peut-on conclurre à leur loüange, si-  
 non qu'ils estoient innocents, pour ne  
 sçauoir pas faire mal? Or il y a bien de la  
 difference de ne vouloir pas pecher, ou de  
 ne sçauoir comment le peché se fait. Ils ne  
 se pouuoient dire ny justes, ny prudens,  
 ny temperans, ny magnanimes, encores  
 que leur vie grossiere eust bien quelque  
 chose qui ressembloit à ces qualitez. La  
 Vertu ne se loge que dans vn esprit bien  
 appris, & façonné par vn exercice conti-  
 nuel. Nous naissons pour elle, mais sans  
 elle; & la meilleure nature du monde est  
 bien susceptible de Vertu, mais non pas  
 vertueuse, que premierement elle n'en ait  
 receu l'instruction.

## EPISTRE XCI.

## ARGUMENT.

- I. Il parle de la tristesse de son amy Liberalis, causée par le brûlement de la ville de Lyon.*
- II. Les ouvrages des hommes ont leur destin, & sont sujets à mourir.*

**I.** Liberalis vostre bon amy & le mien, est fort affligé des nouvelles qu'il a eues du brûlement de la ville de Lyon. C'est vn accident assez estrange, pour émouuoir toutes sortes de personnes. Je vous laisse à penser ce que ce peut estre d'vn homme affectionné comme il est, à sa patrie. Il s'estoit de tout temps par vne meditation continuelle, préparé à souffrir tout ce qu'il pensoit auoir occasion de craindre, mais il ne s'estoit point fortifié contre cét inconuenient. En effet, il n'y auoit point d'apparence qu'vne chose qui n'auoit point d'exemple, nous fist auoir de l'apprehension. Car assez souuent on a veu des villes gastées par le feu, mais iamais sans qu'il en soit demeuré quelques marques; Et quand vn ennemy victorieux propose d'en brûler

quelqu'une, à grande peine le peut-il faire si exactement qu'il ne demeure de la besogne pour le fer. Les tremblemens mesme de la terre, quelques violentes secouffes qu'ils donnent, ne font gueres de ruines où ils ne laissent quelque muraille de bastiment en son entier. Et bref, vn premier embrasement laisse tousiours quelque chose pour le second. Mais c'est grand cas que tant de Palais capables d'embellir autant de villes se sont évanouïs en vne nuict, & que le mal que cette pauvre ville ne pouuoit craindre entre les fureurs de la guerre luy est arriué parmy les delices de la paix. Qui croira que les armes estans mises bas par toute la terre, & ne se parlant de trouble ny remuement en lieu du monde, Lyon qu'on auoit accoustumé de montrer en France, y soit aujourd'huy cherché? On n'a point veu de fortunes publiques où le craindre n'ait precedé le souffrir. Il ne tombe point de grandes choses que ce ne soit avec quelque loisir. Mais en celle-cy, le changement de tout en rien, n'a point eu plus d'espace que du soir jusqu'au matin. Que voulez-vous que ie vous die dauantage? Elle a moins esté à se perdre que ie ne suis à vous conter qu'elle est perduë. Toutes ces considerations jettent Liberalis hors de la selle, bien que d'ailleurs il ait la tenuë assez bonne. Mais

certainement ie ne m'en ébahy point. Il est mal-aisé qu'on ne s'émeue de ce qu'on n'a point attendu. La nouveauté donne de la pesanteur aux infortunes ; & des inconueniens , ceux qui nous apportent de l'admiration , nous donnent aussi plus de sentiment. C'est pourquoy nous deuons tout préuoir , & faire imaginer à nostre esprit , non ce qui arriue d'ordinaire , mais generalement tout ce qui peut iamais arriuer. Car à quelles prosperitez est-ce que la Fortune ne s'attaque pas ? N'est-ce pas contre les choses de plus de lustre qu'elle se bande , avec plus de resolution de les effacer ? Quelles hauteurs luy sont inaccessibles ? Quelles seuretez inexpugnables ? Nous l'attendons par vne auenuë , elle vient par l'autre. Nous luy fermons la porte , elle entre par la fenestre. Tantost à nostre ruine , elle se sert de nos propres mains , & tantost assez forte d'elle-mesme , elle nous precipite en des perils qui n'ont point d'auteur. Toutes saisons luy sont bonnes ; & de nostre volupté mesme elle fait bien souuent naistre nostre douleur. Pensons nous estre en paix ? Voicy la guerre qui nous vient sur les bras. Et bien souuent ce que nous auons recherché pour nostre deffence , est la principale cause de nostre frayeur. L'amy se fait ennemy ; le compagnon , aduersaire. Aux plus beaux

iours de Iuin & de Iuillet, il s'esleue des tempestes à quoy Decembre & Ianvier n'ont rien de pareil. Nous receuons des coups sans que personne nous frappe; & à faute de toute autre chose qui nous ruïne, sommes tousiours dans la peur par l'excez de nostre felicité. Il n'est point d'hommes si sobres, qui ne deuiennent malades; point d'innocent, qu'on ne fasse criminel; & point de si solitaires, qui ne se puissent trouuer embarrassez, s'il se fait vne sedition. Quand le malheur veut venir à nous, il trouue tousiours quelque nouvelle procedure. Qu'on ait fait quelque ouurage d'vne infinité d'années, accompagné mesmes de la faueur du Ciel, il ne faut qu'vne journée seule pour le perdre & le dissiper. C'est faire marcher les inconueniens trop lentement, de dire, qu'il ne faut qu'vn iour pour la destruction du plus fleurissant Empire qui soit au monde, il suffit d'vne heure & d'vn moment. Ce seroit quelque consolation à nostre imbecilité, si les reparations se faisoient aussi-tost que les démolissemens, Mais celles-là vont le pas, & ceux-ey la poste. Il n'est rien de public ny de particulier qui soit durable. Les villes ont vne fin limitée, aussi bien que les hommes. Au milieu de la securité naissent les occasions d'auoir peur; & sans qu'on nous ait fait de menaces nous nous trouuons pris

par où nous pensions estre les plus asseurez. Les Royaumes, à qui ny les guerres estrangeres, ny les seditions domestiques n'auroient rien sçeu faire, se renuerseront d'eux-mesmes, quand personne ne les touchera. Combien de grandes villes me nommerez-vous, à qui leur prosperité n'ait fait courre fortune? Quand nous pensons donc à nous fortifier contre les choses casuelles, il n'en est point de si nouvelle ny de si extraordinaire qu'il ne nous faille représenter; Exil, Supplice, Guerre, Maladie, Naufrage. Il se faut tout mettre deuant les yeux. Le malheur nous peut priuer de nostre Patrie, ou nostre Patrie de nous. Il nous peut releguer en quelque desert, & aux lieux mesmes, où la foule est plus espaisse, nous faire trouver la solitude. Considerons la condition des hommes, & nous figurons, non des miseres communes, mais des plus inusitées qui puissent naistre, afin que quoy qu'il arriue, nous ne soyons iamais pris au dépourueu. Regardons la Fortune en gros; Combien de villes en Asie & en Achaïe, combien en Syrie & en Macedoine, ont esté, les vnes abatuës & les autres deuorées par les tremblemens de terre? Combien de fois ont esté affligées les Isles de Paphos & de Chypre par cét inconuenient? Ce sont nouvelles qui nous sont bien souuent contées; &

nous qui les oyons , quelle partie pensons-nous estre de l'Vniuers ? Roidissons-nous donc contre les choses fortuites , & quoy qu'il arriue , estimons-en tousiours le bruit plus grand que la verité. Vne ville riche , & qui estoit l'ornement de toute la Province , a esté brûlée , encores n'estoit-elle pas si grande , qu'elle ne fust assise sur vne seule montagne , qui n'estoit pas des plus hautes.

II. Toutes les plus grandes & les plus fameuses qui soient aujourd'huy , seront quelque iour si razées , qu'on aura de la peine d'en recognoistre les traces. Ne voyons nous pas que des plus celebres qui fussent en la Grece les fondemens sont tellement consummez , & les marques si nettement effacées , qu'elles nous seroient incognues, si les Histoires ne nous en auoient fait sçauoir le nom ? Ce n'est pas seulement aux choses faites de la main des hommes que le temps montre sa force. Les montagnes fondent ; & des Regions entieres ne se trouuent plus. Il y a des terres couuertes des flots de la mer , qui autresfois en ont esté bien éloignées. Le feu a deuoré des costaux , de qui le bois fauoit fait luyre. Nos Peres ont veu des coupeaux de rocher de qui la hauteur estoit la radresse des mariniers , & la vedette de toute vne contrée , qui sont aujourd'huy parmy

le sable le plus bas qui soit en la coste de la mer. Ne sommes nous donc pas injustes, si nous voulons que nos villes soient exemptes de ce que les ouvrages mesmes de la Nature n'évitent point? Elles ne sont debout que pour tomber, & soit que la terre venant à s'éclater par la sortie de quelques vents enclos en ses cautez les engloutisse, soit que le débordement d'une riviere les emporte, soit que la violence des flammes rompe la liaison du solage, soit que le temps, à qui rien n'est invincible, les mine par le menu, soit que le mauvais air les fasse quitter aux peuples par faute d'estre habitées, & que le relan & la chausseuse s'y mette, il n'y en a pas vne qui n'ait commencé pour finir. Je n'aurois jamais fait, si ie voulois compter par combien de voyes les choses arriuent à leur destinée. Vne chose sçay-ie bien, que les mortels ne sçauoient rien faire d'immortel; & que nous ne touchons, ny ne voyons rien qui ne perisse quelque iour. Ce sont les raisons que j'allegue à Liberalis pour le consoler de la perte de sa Patrie, de laquelle sans mentir, ie le trouue estrangement passionné. Mais qui sçait si peut-estre elle n'a point esté consumée, pour renaistre plus belle & plus florissante que iamais? la Fortune a des procédures bizarres. Elle commence quelquesfois nostre agrandisse-

ment par vne injure. Nous auons veu tomber assez de choses, qui se sont releuées plus hautes & plus grandes qu'auparant. Timagenes ennemy de la prosperité de Rome, disoit, qu'il se faschoit de la voir brûler, parce qu'il sçauoit bien qu'elle se renouuelleroit plus belle qu'elle ne se brûloit. On en peut esperer autant de Lyon. Ceux de qui les maisons ont esté perduës, en pourront faire d'autres plus spacieuses & plus assurees contre les inconueniens. Dieu vueille que ce soit sous de meilleurs auspices, & pour durer plus long-temps. Car il n'y a que cent ans que cette Colonie auoit esté menée, qui n'est que l'âge d'un homme; mais la commodité du lieu luy auoit donné cette reputation en si peu de temps. Apprenons donc à cognoistre nostre condition, formons nostre ame à la supporter, & sçachons qu'il n'est point de hardiesse dont la Fortune ne soit capable. Elle a mesme autorité sur les Empires que sur les Empereurs; & peut sur les villes ce qu'elle peut sur les habitans. Il ne s'en faut point mettre en colere, ce sont les loix du monde où nous sommes. Vous en trouuez vous bien? Suiuez-les. Vous en trouuez-vous mal? Vous auez vne infinité de portes ouuertes. Sortez par celles qu'il vous plaira. Si c'estoit quelque mauuaise volonté qu'on vous portast particuliere-

ment, & qu'il n'y eust que vous traité de cette façon, vous auriez de quoy vous plaindre. Mais puis que c'est vne nécessité qui sans élection oblige tout ce qu'il y a d'hommes sur la terre, & que les Grands n'y sont pas moins sujets que les petits, reconciliez-vous avecque le Destin; & ne vous offencez point qu'il vous fasse comme aux autres, puis qu'il fait aux autres comme à vous. Ce n'est point à la richesse, ou à la pauvreté de nos tombeaux, qu'il nous faut mesurer. La cendre des vns est comme celle des autres. Nous sommes inégaux quand nous venons au monde, mais nous sommes égaux quand nous en partons. Ce que ie dy des hommes, ie le dy des villes. Rome a esté aussi bien prise qu'Ardée. Le Legislateur Vniuersel n'a fait la distinction de la grandeur des races & de la célébrité des noms, que pour cette vie. Quand nous sommes arriuez où vont les choses mortelles, adieu la vaine gloire. Il n'y a qu'une Loy pour tout ce qui est sous la terre. A souffrir, toutes qualitez sont pareilles; le fort & le foible sont aussi mal assurez du lendemain l'un que l'autre. Il prit vn iour fantaisie au pauvre Alexandre de Macedoine d'estudier en Geometrie, comme s'il eust voulu scauoir combien c'estoit peu de chose que

toute la terre, de laquelle il n'auoit occupé  
 que la moindre portio. Le Pappelle pauvre,  
 parce qu'il affectoit vne science qui luy eust  
 fait cognoître le peu d'apparence qu'il y  
 auoit au surnom qu'il s'estoit laissé donner.  
 Car quelle grandeur y peut-il auoir en si  
 peu d'espace? Ce qu'on luy vouloit mon-  
 trer, estoit assez subtil, & digne d'une atten-  
 tion plus diligente que celle de cét Estour-  
 dy, qui durant ses leçons enuoyoit son es-  
 prit à la picorée au delà de l'Ocean. Il dit  
 à son maistre, qu'il luy enseignast des cho-  
 ses qui fussent aisées; à quoy sa responce  
 fut, Qu'il ne les pouuoit pas rendre moins  
 difficiles pour luy que pour vn autre.  
 Pensez que la Nature vous paye de la  
 mesme raison. Ce dequoy vous murmure-  
 rez, en toutes personnes est vne mesme  
 chose. Il n'y a point de moyen qu'il vous  
 soit plus facile qu'aux autres. S'il y a quel-  
 que remede, c'est par la patience, qui ne  
 peut venir d'ailleurs que de vous. Il faut  
 que vous sentiez de la douleur, que vous  
 ayez faim & soif, & que vous vieillissiez.  
 Que si vous estes long-temps au monde,  
 ce ne peut estre, que vous ne soyez mala-  
 de, que vous ne voyez perir beaucoup de  
 choses qui vous seront cheres, & que vous  
 mesmes ne perissiez à la fin. Ne croyez  
 pas neantmoins ceux qui vous viennent  
 souffler aux oreilles. Il n'y a rien de mau-

Mais en tout cela, ny rien d'estrange, tant  
 s'en faut qu'il y ait quelque chose d'insup-  
 portable. Toute vostre apprehension ne  
 vient que d'un consentement que vous  
 donnez à l'opinion commune. Vous  
 craignez de mourir, comme vous crai-  
 gnez qu'on ne parle de vous mal à propos.  
 Mais en quoy pourroit mieux montrer un  
 homme qu'il n'a point de jugement, qu'en  
 se travaillant pour des paroles? Je trouue  
 que Demetrius le Stoïque auoit bonne  
 grace, quand il disoit, Qu'il s'offençoit  
 aussi peu des propos qui sortoient de la  
 bouche des ignorans, que des vents qui  
 leur échappoient du derriere. Que m'im-  
 porte, disoit-il, qu'ils esclattent par haut  
 ou par bas? Quelle raison ay-je de me  
 tourmenter, si ie suis diffamé par des in-  
 fames? Comme l'opinion du commun  
 n'est point vne chose qu'on doie crain-  
 dre, aussi n'est-ce que vous ne craignez  
 que pour vous ranger à l'opinion du com-  
 mun. Pourquoi, si les bruits ne nous pré-  
 judicient en la conscience, en serons nous  
 incommodés en la mort? La mort a des  
 enuieux, comme beaucoup d'autres cho-  
 ses, pas vn de tous ceux qui l'accusent, n'a  
 passé par ses mains. Il y a de la temerité,  
 de condamner vne chose, & de ne sçauoir  
 ce que c'est. Mais au moins ne pouuons  
 nous ignorer, qu'une infinité d'hommes

travaillez de tourmens, de necessitez, de  
plaintes, de supplices & de langueurs,  
n'en soyent échappez par son moyen.  
Tant qu'elle est en nostre puissance, nous  
pouuons dire que nous ne sommes en la  
puissance de personne.



## EPISTRE XCII.

## ARGUMENT.

*Icy com-  
mence la  
Version  
de P. Du  
Ryer.*

- I. *Il dispute contre ceux qui estiment que la Vertu ne peut rendre l'homme heureux sans les biens de la Fortune.*
- II. *Que les biens de la Fortune ne sont ny des biens ny des maux, mais des choses indifferentes.*
- III. *Des avantages & de l'excellence de l'ame.*

**I**E m'imagine que nous sommes tous deux d'une mesme opinion. Sans doute vous croyez comme moy, qu'on n'acquiert que pour le corps les choses externes; qu'on ne respecte le corps qu'en consideration de l'ame; qu'il y a dans l'ame des facultez qui luy seruent de ser-  
uantes; que c'est par elles que nous nous remuons, & que nous prenons nourriture; & qu'elles nous ont esté données à cause de l'ame, qui est la maistresse & la principale partie de l'homme. Il y a dans cette principale partie quelque chose de raisonnable, & quelque chose d'irraisonnable. Cette dernière dépend de l'autre,

qui est seule indépendante, & qui fait dépendre de soy toutes choses. La raison diuine a vn empire souuerain sur toutes les choses du monde, & n'est sujette à pas vne seule; Et celle dont nous jouissons luy est entierement semblable, parce qu'elle en tire son origine, & qu'elle en est vn rayon. Si nous demeurons d'accord de cela, nous deuous aussi demeurer d'accord que la vie heureuse consiste en vne raison parfaite & accomplie; que pour viure heureusement il faut estre parfaitement raisonnable. Et certes il n'y a que la raison qui ne perd iamais courage; elle demeure tousiours ferme contre les attaques de la Fortune, & si nous la pouuons garder, elle nous gardera nous mesmes en toutes sortes d'occasions. Or il n'y a point de bien veritable que celuy qui ne se peut iamais dissiper; Et cét homme-là est veritablement heureux que rien ne scauroit abaisser, qui est au dessus de toutes choses, & qui n'a besoin que de soy pour son appuy. Car celuy qui est soustenu par des appuis estrangers, est tousiours dans le peril, & peut tomber à tout moment; Et s'il faut chercher nostre assurance hors de nous mesmes, alors ce qui n'est pas de nous commencera à auoir beaucoup de puissance sur nous. Mais qui voudroit s'appuyer sur l'incon-

stance de la Fortune ? & où est le Sage qui se voudroit glorifier , & entrer en admiration de soy-mesme , pour des biens qui ne luy appartiennent pas ? Qu'est-ce que la vie heureuse ? C'est vne seureté inébranlable , & vne tranquillité perpétuelle ; on ne la peut recevoir que de la grandeur de l'ame , & de cette belle constance qui demeure tousiours ferme en ce qu'on a vne fois iugé raisonnable. Mais par quelle voye y pouuons-nous arriuer ? Nous y arriuerons infailliblement si nous auons vne parfaite connoissance de la verité , & si en toutes les choses que nous voudrons faire , nous apportons de l'ordre , de la moderation , de la bien-seance , vne volonté innocente & desinteressée qui ne s'arreste qu'à la raison , qui ne s'en éloigne iamais , qui ne se porte qu'aux choses aimables & dignes tout ensemble d'admiration. Enfin , pour vous en donner vn modelle en peu de paroles , l'ame du Sage doit estre telle qu'elle puisse estre digne d'vn Dieu. Qu'est-ce que peut desirer celui qui a toutes les vertus ensemble ? Car si les vices peuuent contribuer à la condition la plus parfaite , il faut que la vie heureuse consiste en des choses avec lesquelles elle ne scauroit subsister. Mais que peut-on s'imaginer de plus brutal & de plus infame que d'attacher le bien de l'ame

raisonnable à des choses irraisonnables ? Toutesfois quelques-vns estiment que le souverain bien se peut augmenter, comme n'estant pas parfait & accompli, si la fortune ne s'y oppose, & qu'elle ne travaille elle-mesme à l'acheuer. C'est pourquoy Antipatre l'un des plus considerables Auteurs de cette secte, dit qu'il attribue quelque chose, mais fort peu, aux biens de la fortune. Voyez ie vous prie quel jugement vous feriez d'un homme qui ne se contenteroit pas de la lumiere du Soleil, s'il n'auoit encore vne chandelle pour l'éclairer ? Dequoy seruiroit vne étincelle avec de si grandes clairtez ? Si vous n'estes pas satisfait de la vertu toute seule, il faut necessairement, que vous y adjoustiez ou cette sorte de repos que les Grecs appellent Hesychie, ou la volupté. Veritablement vous pouuez en quelque façon y admettre l'un des deux ; car l'esprit est dégagé d'inquietude & de tristesse, quand il a la liberté de considerer tout l'Vniuers, & que rien ne le destourne de la contemplation de la nature. Pour ce qui concerne l'autre, ie veux dire la volupté, c'est seulement le bien d'une beste. Voudrions-nous donc faire vn mariage du raisonnable avec l'irraisonnable ; de l'infamie avec l'honneur ? Quoy, les delices & le chatouillement du corps doiuent-ils faire estimer la

vie ? Pourquoy ne diriez-vous pas aussi que  
 celuy-là est heureux qui n'a pas le goust dé-  
 praué , & qui sçait bien goustier les saulces ?  
 Oseriez-vous mettre , ie ne dis pas entre  
 les hommes vertueux , mais seulement en-  
 tre les hommes du commun , ce miserable  
 qui met son souuerain bien dans la Peintu-  
 re, dans la Musique & dans la bonne chere ?  
 Qu'on Poste du nombre de ces nobles ani-  
 maux , qui tiennent le premier rang après  
 les Dieux , & qu'on mette entre les brutes,  
 cette beste qui ne veut rien faire que pai-  
 stre. La partie irraisonnable de l'ame a  
 deux autres parties ; l'vne hardie , ambi-  
 tieuse , violente & qui ne consiste qu'en  
 passions ; L'autre basse , effeminée , lasche  
 & entierement esclaué des voluptez. Ces  
 grands Philosophes n'ont point considéré  
 la premiere qui est certes violente , mais  
 qui est en recompense la meilleure , la plus  
 forte , & la plus digne de l'homme ; & ont  
 estimé que cette partie qui est lasche , qui  
 est eneruée , & qui est sans force , estoit  
 necessaire à l'heureuse vie. Ils ont vou-  
 lu que la raison obeïst à cette infame , &  
 que le bien du plus noble des animaux  
 fust le moindre & le plus honteux de  
 tous. Ils ont voulu outre cela que ce  
 fust vn monstre composé de diuers mem-  
 bres d'animaux , & comme Virgile repre-  
 sente Scylle,

*Son visage est charmant , & iusqu'à la  
ceinture*

*C'est d'une belle fille une aymable figure ;*

*Le reste de son corps est d'un Monstre ma-  
rin ,*

*A le ventre d'un Loup , & finit en Dau-  
phin.*

Toutesfois cette Scylle est composée d'animaux sauvages , horribles , prompts & legers ; mais de quels monstres nos Philosophes ont-ils composé leur sagesse ? La premiere & la plus belle partie de l'homme est la vertu , cependant ils la reuestent d'une chair inutile , perissable & qui n'est capable , comme dit Possidonius , que de recevoir des viandes. Ils acheuent par la volupté cette diuine vertu , & attachent à ses parties superieures , qui sont venerables & celestes , vn animal lasche & qui n'a ny force , ny courage. Veritablement cette espece de repos ne profite point à l'ame , mais au moins il a la force de la tirer des embarras , & de luy oster ses empeschemens. Au contraire la volupté amollit les ames , & en ruine toutes les forces. Où pourra-on trouver vn assemblage de corps qui ayent moins de rapport ensemble ? On attache à la plus courageuse de toutes les choses , la plus lasche de toutes , à la plus serieuse la plus ridicule , &

à la plus Sainte, l'injustice & l'impertinence mesme.

II. Quoy, me dira quelqu'un, si la santé, si le repos, si la priuation de la douleur, ne seruent point d'obstacle à la vertu, ne les souhaiterez-vous pas? Je les souhaiteray non comme des biens, mais parce que ce sont des choses qui sont selon la nature, & que ie m'en sers avec raison. Quel bien y aura-il donc en cela? Celuy d'auoir fait vn choix raisonnable. Ainsi quand ie prends vn habit conuenable à ma condition, quand ie me promene avec bien-seance, & que ie ne mange pas plus que ie dois, ny le repas, ny la promenade, ny l'habit, ne sont pas des biens; mais l'intention, que j'ay de ne rien faire en toutes ces choses, qui ne soit selon la raison. I'adjousteray à cela que l'homme doit souhaiter le iugement de choisir des habits propres & honnestes, car l'homme est de sa nature vn animal propre & poly. Ce n'est pas que l'habit propre & honnestesoit vn bien de soy, mais le choix d'un habit; car le bien n'est pas en la chose, mais au choix que l'on en fait: Et c'est nostre façon d'agir qui doit estre estimée honnestes, & non pas les choses sur lesquelles nous agissons. Ce que ie vous ay dit de l'habit, imaginez-vous que ie vous l'ay dit aussi du corps; car la Nature en a

reuestu l'esprit comme d'un habillement; & en effet le corps est la couverture de l'esprit. Qui a donc iamais estimé un habit à cause du coffre où il est enfermé ? Le fourreau ne rend l'épée ny bonne ny mauvaise. Le vous diray la mesme chose touchant le corps. Si on me donnoit le choix je prendrois la santé & les forces, mais le bien qui se trouueroit en cela, consisteroit en la raison & au jugement du choix, & non pas dans les choses que j'aurois choisies. Veritablement, me dit-on, le Sage est heureux, & toutesfois il ne scauroit paruenir à la jouissance de ce souverain bien sans les organes & sans les biens de la Nature. Ainsi quiconque possède la Vertu, ne peut estre miserable; mais quiconque n'a pas les biens de la Nature, comme la santé & la vigueur entiere de ses membres, ne scauroit estre parfaitement heureux. Vous demeurez d'accord de ce qui est le plus incroyable, que pour estre dans de longues & d'excessiues douleurs, on n'est pas miserable, & que mesme on est heureux; Et vous niez ce qui est le moins difficile, qu'il soit parfaitement heureux. Car si la Vertu a la force d'empescher qu'un homme ne soit miserable, elle pourra plus facilement le rendre tres-heureux, car il y a moins de chemin à faire de l'heureux au tres-heureux, que du misé-

rable à l'heureux. Quoy, vne chose qui aura assez de force pour tirer vn homme de la misere & le rendre heureux en mesme temps, ne pourroit pas faire le reste, c'est à dire, qu'il fut parfaitement heureux? Manquera-t-elle de force estant au bout de la carriere? Il y a dans la vie des commoditez & des incommoditez, mais l'un & l'autre est hors de nous. Si l'homme de bien n'est pas miserable encor qu'il soit pressé de toutes sortes d'incommoditez, pourquoy ne sera-t-il pas tres-heureux encor que quelques commoditez luy manquent? Car comme le fardeau de l'incommodité n'est pas capable de l'opprimer jusqu'à le rendre miserable, ainsi le defect des commoditez ne peut l'empescher d'estre parfaitement heureux. Il est parfaitement heureux sans les commoditez de la vie, comme il n'est point du tout miserable avec les incommoditez qui l'accompagnent. Mais ne peut-on pas luy oster son bien, si on peut le diminuer? Je disois tantost qu'une chandelle ne pouuoit rien adjoûter à la clairté du Soleil, & qu'il estouffe par sa splendeur toute autre sorte de lumiere. Mais, dit-on, il y a des choses qui font ombre au Soleil, & qui offusquent sa clairté. Mais la force & la splendeur du Soleil est toujours entiere, au milieu mesme de ses obstacles; & bien qu'il y ait quelque chose entre luy & nous

qui nous empesche de le voir, il est neantmoins tousiours le mesme, il s'acquitte tousiours de sa charge, & continuë tousiours sa course. Quand il luit parmi des nuages, il n'est pas moins lumineux, ny moins diligent que dans les iours les plus serains; car il y a beaucoup de difference entre ce qui est au deuant, & ce qui empesche. Ainsi les choses qui sont au deuant de la vertu, n'ostent rien du tout à la vertu. Elle n'en est pas moindre en effet, mais elle luit moins en apparence. Peut-estre qu'elle ne nous paroist pas si esclatante, mais au moins elle est tousiours la mesme à son regard; & comme le Soleil qu'un nuage empesche de voir, elle exerce en secret toute sa force & sa puissance. Enfin les calamitez, les pertes, les injures n'ont pas plus de puissance sur la vertu qu'un nuage sur le Soleil. Quelques-vns soustiennent que le Sage qui ne jouït pas de la santé, n'est ny miserable ny heureux. Mais ils se trompent comme les autres, puis qu'ils égalent les choses fortunées à la Vertu, & qu'ils ne considerent pas davantage ce qui est honneste, que ce qui ne l'est pas. Y a-t-il rien de plus honteux & de plus indigne, que de comparer des choses venerables & saintes avec celles que Pon méprise? Car enfin la Foy, la Pieté, la Justice, la Force & la Prudence sont des

choses saintes & venerables. Au contraire ce sont des choses viles, & qui arriuent le plus souuent aux plus vils & aux personnes de neant, que d'auoir le jarret ferme, les bras forts, & de bonnes dents. D'ailleurs si le Sage qui a le corps infirme, n'est ny miserable ny heureux, & qu'on le laisse au milieu des deux extrémitez, sa vie ne sera ny à desirer ny à fuir. Mais peut-on rien s'imaginer de plus ridicule, que de dire que la vie du Sage n'est pas desirable ? où se peut-on rien figurer de plus incroyable, que de dire qu'il y a quelque sorte de vie, qui n'est ny à fuir ny à desirer ? Dauantage si les incommoditez du corps ne font pas vn homme miserable, elles peuuent bien luy permettre d'estre heureux. Car ce qui n'a pas la puissance de rendre nostre condition plus mauuaise, n'a pas aussi la force d'empescher qu'elle ne soit heureuse. Cependant, me peut-on dire, comme il y a des choses froides, & qu'il y en a de chaudes, & que les tiedes tiennent vn milieu entre les deux ; ainsi il y a des hommes heureux, il y en a de miserables, & d'autres qui ne sont ny miserables ny heureux. Examinons vn peu cette comparaison que l'on apporte contre nous. Si ie mets dans l'eau tiede vn peu plus d'eau froide, sans doute elle deuiendra froide. & si j'y en mets plus de chaude, aussi-tost elle deuiendra chaude. Mais

il n'en est pas de mesme de celuy que vous dites n'estre ny miserable ny heureux, car quelques maux que j'adjouste à ses miseres, il ne sera pas miserable, comme vous dites. Cette comparaison cloche donc de tous costez & ne fait rien contre nous. Mais supposons vn homme qui ne soit ny miserable ny heureux. S'il deuiet auugle, s'il deuiet perclus, & s'il tombe mesme dans de longues & d'excessiues douleurs, il ne sera pas pourtant mal-heureux. Et si tant de maux ne peuuent precipiter vn homme dans la misere, ils ne peuuent aussi l'arracher de l'heureuse vie. Si le Sage, comme vous dites, ne peut tomber d'un estat heureux en vn estat miserable, il ne peut tomber aussi en vn estat qui ne soit pas heureux. Mais comment ccluy qui a commencé à cheoir, & qui pour ainsi dire est desia en l'air pour tomber dans le precipice, pourroit-il demeurer en quelque endroit? La mesme chose qui l'empesche d'aller au fond, le soustient perpetuellement, & le retient tousiours en haut. Mais ne peut-on pas couper le cours de l'heureuse vie? Il ne peut pas seulement estre affoibly ny recevoir la moindre interruption: Il ne faut donc que la Vertu pour composer l'heureuse vie. Mais, me dira-on, le Sage qui a vescu long-temps, & qui n'a resenty aucunes douleurs, n'est-

il pas plus heureux que celuy qui a souuent combattu contre la mauuaise fortune ? Mais respondes-moy, ie vous prie, en est-il meilleur & plus vertueux ? Si cela n'est pas, il n'est pas aussi plus heureux. Car pour viure plus heureusement, il faut qu'il viue plus vertueusement, & s'il ne peut viure plus vertueusement, il ne peut viure plus heureusement. La vertu ne s'augmente point, ny par consequent l'heureuse vie, qui est l'ouurage de la vertu. Et à la verité la vertu est vn bien si grand, qu'il n'est point du tout alteré par ces petites choses, la briefueté de la vie, la douleur, & les diuerses incommoditez du corps. Quant à la volupté, elle ne merite pas seulement qu'on se détourne pour la regarder. Qu'est-ce qu'il y a de plus considerable en la vertu ? c'est de n'auoir point besoin de l'auenir, de ne compter point ses iours, & d'estre parfait en quelque espace de temps que ce soit. Toutes ces choses nous paroissent incroyables, & au dessus de la nature humaine, parce que nous mesurons sa dignité par nostre foiblesse, & que nous donnons à nos vices le nom de vertu. Mais ne deuroit-on pas trouuer estrange & aussi incroyable qu'il se soit rencontré vn homme qui ait dit au milieu des tourmens, qu'il estoit souverainement heureux ? Cependant cette parole

a esté prononcée dans l'Escole , & pour ainsi dire dans la boutique de la volupté. Mesme ce dernier iour de ma vie m'est vn iour tres-heureux , disoit Epicure dans les plus violentes douleurs d'vne retention d'vrine , & d'vne dissenterie incurable. Pourquoy donc ces mesmes sentimens sembleroient-ils incroyables parmy les adorateurs de la vertu , puis qu'ils se rencontrent dans les esclaves de la volupté ? Ces hommes lasches , & qui ont l'ame si basse , disent que le Sage ne sera ny miserable , ny heureux au milieu des douleurs & des calamitez extrêmes. Or cela est incroyable , & plus incroyable que le reste , car ie ne sçauois m'imaginer comment la vertu renuersée de son thrône , ne tombera pas en mesme temps jusques au fond du precipice. Il faut certes ou que la vertu rende l'homme heureux , ou que si elle n'a pas ce pouuoir , elle ne puisse l'empescher d'estre miserable. Tandis qu'elle subsiste & qu'elle demeure vertu , il est impossible de la vaincre , & apres tout il faut necessairement qu'elle soit vaincûe ou victorieuse. Il n'y a , dit-on , que les Dieux qui soient capables de la vertu , & de l'heureuse vie. Quant à nous , nous n'auons qu'vne ombre & qu'vne image de ses biens ; nous en approchons seulement , mais iamais nous n'y arriuons. Pour ce qui concerne la

raison, elle est commune aux Dieux, & aux hommes; elle est parfaite & accomplie dans les Dieux, & pourroit deuenir parfaite en nous; mais nos imperfections, & nos infirmités nous en ostent l'esperance. Car la partie irraisonnable, comme vn depositaire peu capable de conseruer de grands biens, & dont le jugement est tousiours chancelant & incertain, desire la satisfaction des yeux & des oreilles, elle souhaite la santé, & demande la bonne mine, vne vigueur qui dure tousiours, & vne plus longue vie que l'ordinaire. Mais par le moyen de l'autre partie qui jouit de la raison, l'on peut faire des choses dont on ne se repentira point, comme font les ignorans & les imparfaits. Car il y a en eux ie ne sçay quelle déprauation qui les fait tousiours pancher du costé du vice. Veritablement les actions de l'autre ne se sentent point de cette déprauation, & neantmoins elles sont éloignées du bien. Il n'est pas encore bon, mais il se forme pour le deuenir, car celuy-là est encore mauuais à qui il manque quelque chose pour estre bon.

*Mais si quelqu'un a dans le cœur  
Vne constance inébranlable,  
Et qu'il n'emprunte sa vigueur  
Que d'une vertu veritable.*

III. Sans doute il égale les Dieux, & se souvenant de son origine il aspire seulement au Ciel; & l'on ne peut estre blâmé de vouloir remonter aux lieux d'où l'on est descendu. Mais qui vous empêcheroit de croire qu'il y a quelque chose de divin en celuy qui est vne partie de Dieu mesme? Ce grand Tout où nous sommes compris, est vn, c'est Dieu mesme, dont nous sommes les compagnons & les membres. Il n'y a rien dont nostre esprit ne soit capable, il se peut porter jusqu'au plus haut degré de la perfection, pourueu qu'il ne se laisse point abbattre par la pesanteur des vices. Comme naturellement nos corps sont droits, & qu'ils portent la teste élevée vers le Ciel, ainsi l'on doit se représenter l'esprit. Il peut s'élever & s'estendre tout autant qu'il luy plaist, la nature l'a formé avec intention qu'il voudra les mesmes choses que les Dieux, qu'il se servira comme eux de ses forces, & qu'il prendra toute l'estendue qui luy est possible. Et certes s'il vouloit s'efforcer de monter en haut par vn secours estranger, il auroit beaucoup de peine de monter jusques dans le Ciel où il retourne comme chez soy. Quand il en a trouué le chemin, il marche courageusement, il méprise toutes choses, il estime l'or & l'argent digne des mesmes tenebres qui les enseuelissoient

sous la terre auant qu'on les en eust tirez. Il n'a garde de faire cas de cette trompeuse lueur, qui ébloiit les yeux du vulgaire, & les destourne de la contemplation du Ciel. Il sçait que tous ces tresors sont faits de la mesme terre d'où les arrache nostre auarice. Il sçait dis-je que les veritables richesses sont autre-part que dans le monde, & qu'il est plus auantageux de remplir son ame que son coffre. On luy peut raisonnablement attribuër la domination de toutes choses, & le mettre en la possession de toute la nature, de sorte qu'il n'ait point d'autres bornes que l'Orient, & l'Occident, & qu'il possede toutes choses, comme les Dieux, & que du haut degré où il sera, il méprise les richesses & les riches de la terre; Entre lesquels il n'y en a point de si contents de son propre bien qu'ils sont enuieux de celuy d'vn autre. Quand l'esprit se sera eleué si haut, il ne considerera plus son corps comme l'objet de ses tendresses, mais comme vn fardeau necessaire dont il doit auoir quelque soin, & ne s'assujettira pas à cette masse à laquelle il doit commander. Quiconque obeit à son corps, ne peut estre estimé libre. Car pour ne point parler des autres Maistres, dont le trop grand soin que nous auons de nostre corps, nous a desia rendus les esclaves, son empire est trop

fâcheux & trop effeminé. Quelquesfois l'ame s'en retire doucement, & quelquesfois par vn effort de son courage ; & ne se met pas en peine de ce que deuiendront ses dépouilles. Comme nous ne nous soucions plus du poil qu'on nous a coupé, ainsi quand l'ame qui est diuine veut enfin sortir de l'homme, qu'on jette son corps au feu, que les bestes le deschirent, ou qu'on le mette dans la terre, elle n'estime pas s'en deuoir plus soucier que l'enfant qui vient de naistre, des peaux où il estoit enuélé dans le ventre de sa mere. En effet soit qu'un corps soit impitoyablement abandonné aux Corbeaux,

*Ou qu'on le donne en proye aux Monstres de la Mer.*

Tout cela ne regarde point l'esprit. Si mesme quand il estoit parmy les hommes il n'a pas apprehendé leurs menaces, les redouteroit-il après la mort ? Non, non, dit-il, ie ne suis point espouuanté ny par l'appareil des bourreaux, ny par le déchirement du corps abandonné aux opprobres ; Toutes ces choses ne paroistront horribles qu'à ceux qui en seront les témoins. Ie ne prie point mes amis de me rendre les derniers deuoirs, ie ne leur recommande point mon corps, la Nature a donné ordre, que personne ne demeurast sans sepulture. Le temps enterre les hom-

mes que l'inhumanité des Tyrans a fait jeter dans les campagnes ; Et Mecenas , disoit fort bien ,

*Il n'importe pas à mon corps  
Qu'on luy donne vne sepulture ;  
La Nature enterre les morts  
Qu'on a laissez à l'avanture.*

Vous croyez sans doute , que celuy qui a prononcé cette parole , estoit vn homme genereux. En effet il auoit l'esprit grand & digne d'vn homme , s'il ne feust point enerué luy-mesme , & qu'il ne se fust point laissé corrompre par les flatteries de la fortune.

## EPISTRE XCIII.

### ARGUMENT.

- I. *Qu'il faut mesurer la vie par les bonnes actions , & non pas par le temps qu'on a vescu.*
- II. *Que la vie a esté assez longue, quand elle a esté vertueuse.*

I. **A** PRES auoir veu la Lettre par laquelle vous vous plaignez de la mort du Philosophe Metronacte , comme s'il eust pû ou qu'il eust dû viure dauantage , j'y ay trouué à redire vostre moderation, & vostre constance ordinaire. Cette belle qualité

dont vous avez tousiours eu de reste dans toutes sortes de rencontres, enfin vous a manqué dans la mesme occasion où elle manque à tout le monde. I'en ay veu beaucoup qui sont justes & équitables enuers les hommes, mais ie n'en ay veu pas vn qui le fust enuers les Dieux. Nous disons à tous momens des injures à la Prouidence; Et comme si elle nous deuoit rendre compte, nous luy demandons en la blasmant, Pourquoy cét homme est-il mort en la fleur de son âge? Pourquoy celuy-là ne meurt-il pas? Et pourquoy traîne-t-il sa vie jusqu'à vne vieillesse importune & à luy-mesme, & à tous les autres? Dites-moy, ie vous prie, lequel vous jugez le plus raisonnable, ou que vous obeyssiez à la nature, ou que la nature vous obeysse? Mais pourquoy vous inquieter de sortir bien-tost d'un lieu, d'où vous deuez sortir quelque iour? Il ne faut pas nous soucier de viure long-temps, mais de viure assez. Car pour viure long-temps, nous auons besoin d'une grace particuliere du destin; mais pour viure assez, nous n'auons besoin que de courage. La vie est longue quand elle est parfaite. Or elle est parfaite, quand l'ame a bien sceu se seruir de ses biens, & qu'elle s'est donnée la domination & l'empire de soy-mesme. Que sert à celuy-là d'auoir vescu quatre-vingts ans

& de les auoir passez dans Poyssueté ? Certainement il n'a pas vescu, il a seulement demeuré dans le monde. Il n'est pas mort bien tard, mais il a esté long-temps à mourir. Il a vescu quatre-vingts ans; mais vous pouuez commencer par tous les iours de sa vie à compter celuy de sa mort. Veritablement celuy-cy est mort ieune, & en la fleur de son âge; mais il a fait tous les deuoirs d'un bon Citoyen, d'un bon amy, & d'un bon fils. Il ne s'est espargné en aucune occasion, il n'a iamais cessé de bien faire. Encore que son âge soit imparfait, toutesfois sa vie est parfaite. L'autre a vescu quatre-vingts ans, ou pour parler plus sainement, il a esté quatre-vingts ans sur terre, si ce n'est peut-estre que vous vouliez dire qu'il a vescu, comme on dit que viuent les arbres. Je vous prie, Lucilius, que nous fassions en sorte que comme les choses precieuses, nostre vie soit considerée par son poids, & non pas par son estenduë. Mesurons-la par nos actions, & non pas par le temps. Voulez-vous scauoir la difference qu'il y a entre cét homme vigoureux, qui a méprisé la fortune, & qui a eu sa part de tous les accidens de la vie humaine, & qui enfin est arriué au souuerain bien ? Voulez-vous, dis-je, scauoir quelle difference il y a entre cét homme, & celuy qui a passé beaucoup d'an-

nées. L'un vit encore apres sa mort, & l'autre estoit desia mort, auant-mesme que de mourir. Donnons donc des loiianges & tout ensemble vne place dans le nombre des bien-heureux à celuy qui a bien employé le peu de temps qui luy auoit esté donné pour viure. Il a iouÿ de la veritable lumiere, il n'a pas esté du commun, il a vescu, il a triomphé. Il a eu quelquesfois de belles iournées, & quelquesfois, comme il arriue dans le monde, il a veu tonner sur sa teste. Demandez-vous combien cét homme a vescu? Il a vescu iusques à la posterité, il a passé mesme au-delà, & s'est rendu immortel dans la memoire de tous les hommes. Ce n'est pas que ie voulusse refuser de viure long-temps; mais ie n'ay garde de dire qu'il a manqué quelque chose à vne vie heureuse, si l'on en a retranché le cours. Car ie ne me suis iamais attendu de partir seulement au iour, qu'une esperance insatiable m'auoit promis, comme le dernier de la plus longue vie des hommes; mais il ne s'en est point passé que ie n'aye considéré cōme le dernier de ma vie. Pourquoi me demandez-vous en quel temps ie nasquis, & si ie suis encore ieune? Ne vous en informez point, j'ay mon compte. Comme vn homme peut estre parfait, encore qu'il soit de petite taille; ainsi la vie peut estre parfaite dās vn petit espace de temps.

II. L'âge doit estre mis entre les choses estrangeres; il ne dépend pas de moy de viure long-temps, mais il dépend de moy de bien viure durant le temps que ie viuray. Exigez cela de moy, afin que ie ne passe point ma vie dans les tenebres comme vne personne inconnuë, & que ie ne viue pas seulement, mais que ie viue comme ie dois. Demandez-vous quel est l'espace le plus considerable de la vie? C'est de viure iusques à ce qu'on ait acquis la sagesse. Cehuy qui est paruenu à ce point, a eu sans doute la meilleure & la plus belle part de la vie, s'il n'a pas eu la plus longue. Il peut hardiment se glorifier, il peut rendre aux Dieux des actions de graces; & quand il sera deuant eux, il peut s'attribuer la gloire de son estre aussi-bien qu'à la Nature. Et certes il se l'attribuëra avec raison; car il est veritable qu'il a rendu sa vie beaucoup meilleure qu'il ne l'auoit receuë. Il a laissé le modèle d'un homme de bien, il a montré ce qu'il estoit; Et s'il eust pû adjouster quelque chose à sa vie, ce qu'il y eust ajoutté, eust esté semblable au passé. Mais combien de temps viuons-nous? Cependant durant le peu de temps que nous viuons, nous voulons auoir la connoissance de toutes choses. Nous sçavons les commencemens d'où la Nature s'esleue si haut, l'ordre qu'elle a estably

dans le monde, par quelles reuolutions  
 elle renouuelle les années, comment elle  
 fait finir toutes choses, & de quelle façon  
 elle s'est faite soy-mesme la fin de soy-mes-  
 me. Nous sçauons que les astres roulent  
 par vn mouuement qui leur est propre,  
 qu'il n'y a rien de stable que la terre, & que  
 toutes les autres choses ont vne course, &  
 vne rapidité continuelle. Nous sçauons  
 pourquoy la Lune acheue plustost son  
 cours que le Soleil, pourquoy estant plus  
 lente que luy, elle le laisse après elle, luy  
 qui est bien plus viste qu'elle; Comment  
 elle reçoit sa lumiere, & comment elle  
 la perd, ce qui nous amene la nuit, & ce  
 qui nous ramene le iour. Mais il faut aller  
 aux lieux d'où vous verrez de plus près tou-  
 tes ces choses. Et comme dit vn Sage, ce  
 n'est point l'esperance que j'ay d'aller re-  
 trouuer mes Dieux, qui me fait sortir du  
 monde avec tant de resolution & de con-  
 stance; l'ay merité d'estre receu en leur  
 compagnie, j'ay desia conuersé avec eux,  
 j'ay fait monter mon ame jusqu'à eux, &  
 ils ont fait descendre la leur jusqu'à moy.  
 Supposons toutefois que ie perisse entie-  
 rement, & qu'il ne reste rien de l'homme  
 après la mort, ie n'en ay pas vn moindre  
 courage, bien qu'au partir de ce lieu ie  
 ne doine aller nulle part. Mais il n'a pas  
 vescu tout le temps qu'il pouuoit viure.

Il se

Il se trouue de petits liures qui sont neantmoins vtils, & qui meritent qu'on les lise. Vous avez oüy parler des Annales de Tamusius. Vous sçavez qu'elles ne sont pas fort belles, & comment on les appelle. La vie de quelques-vns est longue de la mesme sorte, & ressemble à ces Annales. Estimez-vous plus heureux le gladiateur qui est tué le soir d'une feste publique, que celuy qui l'est à midy? Et croyez-vous qu'il y en ait quelqu'un si follement amoureux de la vie, qu'il ayme mieux auoir la gorge coupée dans l'endroit où l'on porte les blesses, que de mourir sur l'arenet? Nous ne suiurons pas de plus loia ceux qui sont passez deuant nous. La mort se jette indifferemment sur tout le monde, celuy qui meurt, suit vn autre qui vient de mourir. Celuy qui tué suit de près celuy qu'il a tué. Enfin ce temps dont nous nous mettons en si grande peine, est fort peu de chose; & après tout de quoy nous sert de fuir pour quelques momens ce qu'il nous est impossible d'éuiter.

## EPISTRE XCIV.

## ARGUMENT.

1. *Dispute sur les enseignemens & les preceptes de la Philosophie.*

11. *De leur usage.*

I. **Q**VELQUES-VNS n'ont fait estat que de cette partie de la Philosophie, qui donne à chaque personne les enseignemens qui luy sont propres, & qui ne s'amuse point à former l'homme en general. Ils n'ont estimé que cette partie de la Philosophie qui enseigne à l'homme comment il doit viure avec sa femme; au Pere, comment il doit élever ses enfans; au Maistre, comment il doit gouverner ses seruiteurs; & ont rejeté toutes les autres, s'imaginans qu'elles estoient inutiles & incapables de nous profiter; comme si quelqu'un nous pouvoit donner de bons conseils pour vne partie de la vie, s'il n'auoit eu auparauant vne connoissance entiere de toute la vie. Au contraire Ariston, Philosophe Stoïcien, estime que cette partie de la Philosophie n'est point du tout considerable, & qu'elle ne va pas iusqu'au cœur. Mais il dit, que celle qui

ne s'occupe point à donner des instructions particulieres , apporte de grands avantages , que les maximes generalles de la Philosophie establiſſent le ſouuerain bien , & que quiconque en a connoiſſance , ſe peut preſcrire luy-meſme ce qu'il faut faire en chaque choſe. Comme celuy qui apprend à tirer , taſche du commencement de donner toujours en vn certain lieu , & forme ſa main & ſon bras pour y enuoyer tout droit ſon dard ou ſa flèche ; Mais lors que par le trauail & par l'exercice il a enfin acquis cette habitude , il ſ'en fert par tout où il luy prend enuie de tirer ; car il a appris de frapper non pas vne choſe ou vne autre , mais tout ce qui luy viendra dans l'eſprit. Ainſi celuy qui ſ'eſt inſtruit pour toute ſa vie n'a point beſoin de preceptes particuliers , puis qu'il ſçait generally toutes choſes. Il n'importe qu'il ayt appris comment il faut viure avec ſa femme ou avec ſon fils , c'eſt aſſez qu'il ayt appris à bien viure ; Car cela comprend de quelle façon il faut viure avec ſa femme & ſes enfans. Veritablement Cleanthes eſtime que cette partié eſt vtile en quelque choſe ; mais qu'elle eſt foible d'elle meſme , ſi elle ne tient à tout le corps , & qu'elle n'ayt la connoiſſance des maximes generalles de la Philosophie , & des principales choſes

qu'elle contient. On diuise donc ce discours en deux questions. Premièrement on demande si cette partie de la Philosophie est vtile ou inutile? Et enfin si elle suffit toute seule pour faire vn homme de bien, c'est à dire, si elle est superflüë, ou si elle rend les autres superflüës? Ceux à qui il semble que cette partie est inutile & superflüë, se seruent de ces argumens pour confirmer leur opinion; S'il y a, disent-ils, quelque chose deuant les yeux qui empesche la veüe, il faut faire en sorte de l'oster, & si on ne l'oste pas, celuy-là sans doute perd son temps qui vous dit, Vous marcherez ainsi, vous porterez là vostre main. Tout de mesme si quelque chose aueugle l'ame, & l'empesche de connoistre ce qui est de son deuoir, celuy-là ne fait rien du tout qui s'efforce de vous enseigner, que vous viurez ainsi avec vostre pere, & ainsi avec vostre femme. Car les preceptes particuliers ne seruiront iamais de rien tant que les tenebres de l'erreur seront repandüës dans vne ame. Mais quand vous les aurez dissipéz, alors vous connoistrez clairement ce que vous deuez à chacun. Autrement ce n'est pas guerir vn homme, c'est seulement luy enseigner ce qu'il doit faire quand il sera guery. Vous montrez à vn pauvre à bien vser des

richesses, mais comment voulez-vous qu'il se serue de vos instructions, tandis qu'il sera dans la pauvreté ? Vous monstrez à un miserable qui meurt de faim, ce qu'il doit faire quand il sera rassasié ; Ostez luy plustost la faim qui luy deuore les entrailles. Je vous diray la mesme chose des vices, il les faut oster de l'ame, & non pas enseigner ce qu'il est impossible de faire tandis qu'ils demeureront dans l'ame. Si nous ne nous dépouillons des fausses opinions qui nous tourmentent, ny l'auare ne comprendra iamais comment il faut se seruir de l'argent, ny le timide comment on peut mépriser les dangers. Il faut faire en sorte de luy imprimer dans l'ame que les richesses ne sont ny des biens ny des maux ; il faut luy faire voir que les plus riches sont les plus miserables ; que tout ce que craint le vulgaire, la douleur mesme, & la mort, ne sont pas tant à craindre que l'on se figure, que mesme en la mort, qui est vne loy commune & vne necessité inéuitable, on trouue cette consolation, qu'on ne la souffre iamais deux fois ; & que le remede de la douleur est de s'armer d'vne constance d'esprit qui se rend plus supportable tout ce qu'il a enduré courageusement ; Que la douleur a cela de favorable, que si elle est violente, elle ne peut

estre de durée, & que si elle est de durée, elle ne peut estre violente ; Qu'il faut enfin supporter constamment tout ce que nous impose la necessité des choses du monde. Lors que par ces maximes vous luy aurez mis deuant les yeux l'estat de sa condition ; lors qu'il aura reconnu que ce n'est pas la volupté, mais seulement la nature qui compose l'heureuse vie ; lors qu'il aura descouvert que la vertu est l'vnique bien de l'homme, & que le vice est le seul mal qu'il se doit mettre en peine d'éviter ; enfin lors qu'il aura compris que toutes les autres choses, comme les richesses, les honneurs, la santé, les forces, les commandemens, sont des choses indifferentes, & qu'on ne les doit compter ny entre les biens ny entre les maux, il n'aura que faire de personne qui luy donne des avis & des instructions pour chaque chose, & qui luy dise de quelle façon il doit marcher, à quelle heure il faut qu'il mange, ce qui est du deuoir de l'homme, de la femme, de celuy qui est marié, & de celuy qui ne l'est point. Car enfin ceux qui donnent des leçons si exactes de toutes ces choses, ne les peuvent pratiquer eux-mesmes. Le Precepteur les enseigne à son écolier, la bonne femme aux petits enfans ; Et vn maistre qui se met tousiours en colere,

tafche de faire comprendre qu'il ne se faut point mettre en colere. Si vous entrez dans vne Escole, vous trouuerez que l'on enseigne aux enfans tout ce que les Philosophes agitent avec vn visage si serieux. Enfin enseignerez-vous des choses manifestes & conuës de tout le monde, ou seulement des choses douteuses ? Pour les choses conuës il n'est pas besoin de les enseigner ; Et l'on n'adjouste point de croyance à celuy qui en enseigne de douteuses. Il n'est donc pas necessaire de donner des enseignemens. C'est pourquoy vous deuez obseruer cette methode en instruisant, d'appuyer par de bonnes preuues les choses obscures & douteuses que vous enseignez ; & les raisons que vous en apporterez, seront fortes & conuainquantes d'elles-mesmes. Vous vous gouuerez ainsi avec vn amy, (pouuez-vous dire) ainsi avec vn Citoyen, ainsi avec vn compagnon, pourquoy ? Parce que cela est iuste. La Iustice mesme me fait cette leçon, ie trouue en cela vne equité desirable d'elle mesme, à laquelle nous ne sommes point forcez par la crainte ny attirez par la recompense. Enfin, ie trouue que celuy-là n'est pas iuste, qui aime autre chose en cette vertu qu'elle mesme. Quand ie me suis persuadé tout cela, & que ie me le suis imprimé dans l'ame,

dequoy profitent des preceptes qui instruisent seulement vne personne desia instruite ? C'est vne chose inutile de donner des preceptes à vn homme qui les scait desia ; & ce n'est pas faire assez que d'en donner à vn ignorant ; car il doit apprendre non seulement ce qu'on luy enseigne, mais aussi pourquoy on l'enseigne. Mais à qui les preceptes sont-ils necessaires ? à celuy qui a les veritables opinions touchant le bien & le mal, ou à celuy qui ne les a pas ? Celuy qui ne les a pas, ne recura de vous aucun secours, parce qu'il aura desia les oreilles pleines d'un bruit contraire à vos enseignemens ; Et celuy qui a vne parfaite connoissance de ce qu'il faut fuir & ce qu'il faut desirer, scait bien ce qu'il est obligé de faire, sans que vous vous mettiez en peine de luy en parler. Ainsi l'on peut mespriser avec raison cette partie de la Philosophie qui s'occupe à donner des enseignemens. Il y a deux choses qui sont cause des fautes que nous commettons ; Ou nous auons dans l'esprit vne certaine malice qui s'y est contractée par de mauuaises opinions, ou quand mesme il ne seroit point préoccupé par l'erreur, il y est disposé, il y est enclin, & se laisse bien-tost corrompre par vne apparence qui l'entraîne, où il ne faudroit pas qu'il allast. C'est pour-

quoy si nostre ame est malade, nous devons nous efforcer de la guerir & de la purger de ses vices ; ou si elle n'est pas malade, & qu'elle ait seulement de la disposition au mal, il faut le prevenir par les remedes. Or les maximes de la Philosophie font l'un & l'autre, & partant les preceptes particuliers sont inutiles. D'ailleurs si nous voulons donner des preceptes à chacun en particulier, nous entreprenons vne besogne qui n'aura jamais de fin. Car nous devons donner d'autres aduis à vn vsurier qu'à vn Laboureur, d'autres à vn Marchand qu'à vn homme de Cour, d'autres à celuy qui ayme ses pareils, qu'à celuy qui ayme ses inferieurs. Il faudra pour ce qui concerne le mariage, que vous enseigniez comment il faudra viure avec vne femme que l'on aura espousée fille, comment avec vne autre qui aura desia esté mariée, comment avec vne riche, & comment avec celle qui ne vous aura rien apporté en mariage. Mais pensez-vous qu'il n'y ait point de difference entre vne femme sterile, & celle qui ne l'est pas ; entre vne femme âgée & vne jeune fille, entre vne mere & vne marastre ? Il est presque impossible de s'imaginer toutes ces diuerses especes, & cependant chacune en particulier veut des preceptes particuliers. Mais les loix de la

Philosophie sont courtes, & ne laissent pas d'embrasser toutes ces choses. Adioustez à cela que les preceptes du Sage doivent estre limitez & certains. S'il y en a que l'on puisse limiter, ils n'ont pas la marque de la Sagesse, qui connoist les bornes de toutes les choses. Il faut donc que cette partie de la Philosophie, de qui toute la fonction est de donner des preceptes particuliers, soit ostée hors du commerce, parce qu'elle ne peut donner à beaucoup de monde ce qu'elle promet à peu de personnes. Mais au contraire la sagesse respand ses faueurs de tous costez, & veut estre vtile à tous les hommes. Il n'y a point de difference entre la folie de tout le monde, & celle dont les Medecins entreprennent la guerison, sinon que l'une procede de la corruption des humeurs, & que l'autre prend naissance de la fausseté des opinions. L'une tire les causes de sa fureur, de l'indisposition des corps, & l'autre est vne maladie d'esprit. Si quelqu'un vouloit apprendre à vn furieux de quelle façon il doit parler, & de quelle façon il doit marcher, comment il se doit gouverner en public, & comment en particulier, il seroit sans doute plus insensé que celuy qu'il voudroit instruire. Il faut premierement purger la melancolie & oster les causes du mal. On doit faire la

mesme chose en cette autre fureur de l'esprit, il faut Parracher de son siege; autrement tous les aduertissemens seront inutiles, & qui se voudra mesler d'instruire perdra son temps & ses paroles. Voila les raisons d'Ariston. Mais nous donnerons des responses particulieres à chacune en particulier. Je respondray premierement à ce qu'il dit, que s'il y a quelque chose deuant les yeux qui empesche la veüe, il faut necessairement l'oster, Je confesse que l'œil n'a point besoin de precepte pour voir, mais de remedes qui nettoient la veüe & en ostent l'empeschement. Car c'est par la Nature que nous voyons, & celuy qui oste l'obstacle de la veüe, ne fait que luy rendre son vsage; mais la nature ne nous enseigne pas ce qu'il faut faire en chaque chose, & ce qui est du deuoir de chaque homme en particulier. Au reste, celuy à qui l'on vient d'oster vne raye, n'a pas pour cela la faculté de rendre aux autres la veüe, mais celuy qu'on vient de guerir du vice, en peut en mesme temps guerir les autres. Il n'est pas besoin d'exhortations ny de conseils pour faire connoistre à l'œil la difference des couleurs; il distinguera bien le noir d'auec le blanc sans que personne l'en auertisse. Au contraire l'esprit a besoin de quantité d'enseignemens pour regarder sainement

ce qu'il faut faire dans la vie. Apres tout le Medecin ne traite pas seulement les yeux malades, mais il donne encore des auis pour leur conseruation. Il ne faut pas, dit-il, qu'ayant les yeux encores foibles vous alliez tout d'un coup au grand iour; prenez l'ombre en sortant de l'obscurité de la chambre, apres cela donnez-vous vn peu plus de hardiesse, & accoustumez-vous peu à peu au grand iour. Ne vous mettez point à l'estude aussi-tost apres le repas, ne forcez point vos yeux quand ils sont encore bouffis & enflés, gardez que le vent & le froid, ne vous viennent frapper au visage. Il donne quantité de semblables auis qui ne profitent pas moins que les medicamens; & enfin la Medecine adjouste les conseils aux remedes. L'erreur, dit-on, est cause des fautes que nous commettons; mais les preceptes ne l'arrachent pas de nostre ame, & ne renuersent pas les fausses opinions que nous auons des biens ou des maux. Je confesse que les preceptes seuls ne sont pas capables d'eux mesmes de destourner l'ame d'une mauuaise opinion, mais il ne s'ensuit pas de là qu'ils ne puissent profiter si on n'y adjouste d'autres choses. Premièrement ils rafraichissent la memoire, & en suite ils produisent cet effet, que les choses qu'on ne void

que confusément dans le general, sont considerées plus exactement quand elles sont divisées. Vous pourriez dire le mesme que toutes les consolations & les exhortations sont inutiles. Cependant elles ne sont pas inutiles, ny par consequent les aduertissemens. C'est vne folie, dit-on, de prescrire à vn malade ce qu'il doit faire quand il sera en santé, puis qu'il faut auparauant luy faire recouurer la santé, sans laquelle tous les preceptes qu'on luy donne, seront vains & inutiles. Mais ne se trouue-il pas quelque chose de commun aux malades & aux sains dont on peut leur donner auis, comme de ne manger point trop viste, & d'euiter le trop grand travail ? Il y a des preceptes pour le pauvre & pour le riche, qui sont communs à tous les deux. Guerissez l'auarice, dit Ariston, & vous n'aurez plus besoin de conseiller ny le pauvre ny le riche, quand ils n'auront plus de conuoitise. Mais n'est-ce pas autre chose de ne desirer point de richesses, & autre chose de bien vser des richesses, dont la mesure n'est point conuë par les auares, ny l'vsage par les prodigues ? Ostez, dit-on, les erreurs, & les preceptes seront inutiles. Cela est faux. Car supposons que l'auarice se soit élargie, que la prodigalité se soit resserrée,

que la temerité ait pris vn frein , & qu'on ait donné des éperons à la timidité & à la paresse , encore est-il nécessaire d'apprendre ce qu'il faut faire , & comment nous devons agir quand nous sommes dépoüillez des vices. Les aduertissemens, dit-il , ne produiront aucun effet contre les vices inueterez. Veritablement les medecines ne peuuent rien sur les maladies incurables ; & toutesfois on ne laisse pas de s'en seruir , pour remede en quelques-vnes , & pour soulagement en d'autres. Mais quand la Philosophie entiere feroit des efforts inutiles , & qu'elle employeroit en vain toute sa puissance , pour arracher vne maladie qui auroit vieilly dans l'ame , & qui s'y seroit confirmée ; il ne faut pas conclure de là qu'elle ne peut rien guerir parce qu'elle ne guerit pas tous les maux. Que sert , dit le mesme Philosophe , d'enseigner des choses connües ? Cela sans doute profite beaucoup ; car quelquesfois nous auons des connoissances , & nous ne pensons pas les auoir. La remontrance n'enseigne pas , mais elle aduertit , mais elle excite le courage , mais elle entretient la memoire , & empesche qu'elle ne s'échappe. Nous ne prenons pas garde à beaucoup de choses qui sont neantmoins deuant nos yeux. La remontrance est vne espece d'exhor-

tation, l'ame dissimule souuent & feint de ne connoistre pas ce qu'elle connoist. C'est pourquoy il luy faut faire vne image & luy donner comme vne nouvelle connoissance des choses les plus conuës. Il se faut mettre icy en memoire ce que disoit Caluius, contre Vatinius; Vous sçavez que l'on a fait vne grande brigue, & chacun sçait que vous le sçavez. Vous sçavez qu'il faut auoir les amitez en vne sainte veneration, & cependant vous n'en faites rien. Vous sçavez que celuy-là est vn meschant qui veut que sa femme soit pudique & qui va corrompre la pudicité des autres. Comme vous sçavez qu'elle ne doit point auoir d'adultere, vous sçavez aussi que vous ne deuriez point auoir de concubine, & neantmoins vous en auez vne. Il est donc necessaire de rapeller vostre memoire, & qu'elle soit tousiours deuant vos yeux. Nous deuons souuent parler des choses qui peuuent nous estre salutaires, non seulement afin que nous les connoissions, mais afin que nous les trouuions tousiours prestes, & que nous puissions nous en seruir aux occasions. Adjoustez à cela que ce qui est desia connu se fait encore mieux connoistre. Si ce que vous enseignez, est douteux, dit le mesme Philosophe, il faut que vous apportiez des preuues; & par consequent

ce seront ces preuues qui profiteront, & non pas les preceptes. Mais n'arrive-il pas souuent que mesme sans toutes ces preuues, l'autorité de celuy qui instruit est vtile & profitable? Les responses des Iuriconsultes sont suiuiues, encore qu'on n'en rende point les raisons. Dauantage les preceptes ont d'eux-mesmes beaucoup de force, si on les comprend en quelques Vers, ou qu'on les resserre comme vne sentence en peu de paroles de Prose, à l'exemple de ceux-cy qui sont de Caton. *N'achete point les choses inutiles, mais seulement les necessaires. Quand on n'achetteroit qu'un liard. les choses dont on n'a pas besoin, c'est tousiours les acheter trop cher.* Ainsi ces preceptes qui ont esté rendus par les Oracles ou les autres semblables, sont compris en peu de paroles; *Mesnage le temps; Connois-toy soy-mesme.* Mais quand quelqu'un vous dira ces Vers, en demanderez-vous la raison?

*L'oubly guerit les injures.*

*La fortune ayde les grands cœurs.*

*Le paresseux se nuit soy-mesme.*

Certes toutes les choses semblables n'ont point besoin d'Aduocat, elles entrent facilement dans nos sentimens; & par elles seules elles se rendent vtils & profitables. Il y a dans toutes les anses des semences

des choses honnestes , qui se réueillent par les aduertissemens , comme vne estincelle s'estend & produit vne grande flame par vn petit soufflé de vent. Quand on touche & que l'on choque la vertu , elle ne manque pas de s'éleuer & de paroistre en mesme temps. Enfin , nous auons dans l'ame quelques choses , mais nous ne pouons si promptement les trouuer ; & aussi-tost que l'on en parle , elles se presentent à nos yeux. Il y en a d'autres qui sont respanduës en diuers lieux , qu'vn esprit pesant & qui manque d'exercice , ne peut recueillir de luy-mesme. Il faut donc les ramasser , & les assembler ensemble , afin qu'elles ayent plus de vigueur , & qu'elles donnent à cét esprit vn plus grand secours. Ou si les preceptes ne seruent de rien , il faut mespriser toutes les façons d'instruire , & nous contenter de la seule nature. Ceux qui parlent de la forte , ne prennent pas garde qu'il y en a qui ont l'esprit prompt & eleué , que d'autres sont grossiers & pesans , & qu'enfin les vns sont plus subtils & plus ingenieux que les autres. La force de l'esprit reçoit sa nourriture & son accroissement des preceptes. Il adiouste ainsi de nouvelles persuasions à celles qui sont nées avec luy , & corrige par ce moyen ses deprauations & ses erreurs.

preceptes generaux vont toujours les premiers. Mais, dit-on, les preceptes sont infinis. Le responds que cela est faux; car les preceptes des choses de consequence & des choses necessaires ne sont pas infinis. Ils ont veritablement quelques legeres differences selon l'occurrence du temps, des lieux & des personnes; mais encore donne-t-on pour tout cela des preceptes generaux. Personne, dit-il, ne peut guerir la fureur par les preceptes, ny par consequent la malice & la depravation de l'ame. Cela n'a point de rapport, & est entierement dissemblable; Car si vous ostez la fureur, vous rendez en mesme temps la sante. Mais aussi-tost que nous avons arraché de l'ame les mauvaises opinions, nous ne voyons pas encore ce qu'il faut faire, & quand nous le verrions, l'advertissement fortifie le sentiment veritable que nous avons du bien & du mal. Mais il est mesme faux de dire, que les preceptes ne peuvent rien sur les furieux. Car s'ils n'ont pas seuls assez de force, au moins ils aydent à la guerison; Et la menace & la reprehension ont souvent retenu des furieux. Je parle icy de ces furieux qui n'ont pas entierement perdu l'esprit, mais qui l'ont seulement égaré. Les Loix mesmes, dit Ariston, n'ont pas la force de nous faire faire ce que nous

deuons ; & que sont les Loix autre chose , que des preceptes meslez de menaces. Premièrement, elles ne persuadent point par ce qu'elles menacent ; mais les Preceptes ne contraignent point , & ce qu'ils obtiennent, ils l'obtiennent comme par priere. Outre cela, les Loix destournent du crime par la crainte qu'elles donnent, & les Preceptes nous exhortent doucement à nostre deuoit. Adjoustez que les Loix seruent de beaucoup aux bonnes mœurs, pourueu qu'elles ne fassent pas seulement des commandemens, mais qu'elles donnent encore des instructions. Je ne puis m'accorder en cela avec Possidonius, & ie n'approue point ces longues Prefaces qui sont au deuant des Loix de Platon : Car il faut que la Loy soit concouë en peu de paroles, afin que comme vne voix enuoyée du Ciel elle s'imprime plus facilement dans l'esprit de tous les hommes. Il faut qu'elle commande en Souueraine, & qu'elle ne s'amuse point à disputer. Et apres tout, ie ne voy rien de plus froid, ny de plus impertinent qu'une Loy qui ne marche qu'apres vn long preambule. Ordonnez, & dittes-moy seulement ce que vous voulez que ie fasse, ie n'écoute pas pour m'instruire, mais pour obeir. Elles sont donc vtils & profitables, & en effet vous recognoistrez que

les villes qui ont eu de mauuaises Loix, ont esté des villes débauchées & remplies de mauuaises meurs. Mais, me dira-t-on, elles ne profitent pas à tout le monde. La Philosophie mesme, toute puissante qu'elle est, n'a pas ce pouuoir. Cependant elle n'est pas inutile ny incapable de former les ames. Et qu'est-ce aussi que la Philosophie, que la Loy de la vie humaine? Mais supposons que les Loix ne profitent pas; il ne s'ensuit pas de là que les aduertissemens ne profitent point. Ou bien il faudra que vous disiez que les consolations; les persuasions, les exhortations, les reprimandes, les reproches, les loüanges ne peuuent produire aucuns effets. Toutes ces choses sont des especes d'aduertissemens, c'est par leur moyen qu'on arriue à l'estat de perfection. Il n'y a rien qui imprime mieux dans l'ame les bonnes choses; Et rien qui ramene plus promptement dans les bonnes voyes ceux qui en sont égarés, & qui panchoient du costé des vices, que la conuersation des gens de bien. Elle s'insinuë peu à peu dans les cœurs; & les voir & les entendre souuent, nous tient lieu d'instruction, & a la mesme force que les preceptes. Enfin la rencontre seule des Sages est vtile, & l'on peut apprendre quelque chose d'un homme vertueux encore qu'il ne parle point.

Mais ie ne pourrois pas dire aussi facilement comment cela profite, que ie sens qu'il a profité. Il se trouue quelques petits animaux, dit Phedon, dont on ne sent point les piqueures, tant leur aiguillon est subtil & delié. Il n'y a que la tumeur qui découure qu'ils ont picqué, & encore dans la tumeur mesme on ne void les marques d'aucune picqueure. La mesme chose vous arriuera dans la conuersation des Sages, vous ne reconnoistrez pas de quelle façon, & en quel temps elle a commencé à vous estre profitable, mais vous reconnoistrez enfin qu'elle vous a profité. Mais à quoy, me direz-vous, peut seruir tout ce discours? A vous faire comprendre que si vous faites souuent reflexion sur les bons Preceptes, ils vous seront aussi profitables que les bons exemples. Pythagore dit, que ceux qui entrent dans les Temples, ou qui regardent de prés les simulacres des Dieux, ou qui attendent la response de l'Oracle, sentent que leur esprit se change & deuiet tout autre qu'il n'estoit. Mais qui me pourroit nier que mesmes les plus ignorans & les plus stupides sont vilement touchez par certains Preceptes? Comme de ces sentences courtes, & qui ont neantmoins beaucoup de forces.

*Rien de trop.*

*D'aucun profit l'auare ne se sauille,  
Attends d'autruy, ce que tu fais aux  
autres.*

Cela nous donne comme vn grand coup; quand nous l'entendons, il n'est pas permis d'en douter, ny d'en demander la raison. Tant il est indubitable que la verité n'a que faire de raisons, & est assez forte toute seule pour faire impression dans les cœurs. Mais si le respect a la force de retenir les esprits & de reprimer les vices, pourquoy l'aduertissement n'en seroit-il pas capable? Si la reprimende donne de la honte, pourquoy non l'aduertissement, quand mesme il ne se seruiroit que des preceptes tous simples? L'aduertissement le plus fort & qui penetre plus auant est celuy qui confirme par des raisons ce qu'il enseigne; & qui apprend outre cela pourquoy il faut faire chaque chose, & quel fruit en doit attendre celuy qui obeit aux Preceptes. Si l'on peut profiter aux autres par le moyen du commandement, on le peut aussi par les remonstrances; Or on profite par les commandemens utiles, & par consequent par les remonstrances. On diuise la Vertu en deux parties, en la contemplation de la verité, & en l'action. L'enseignement nous excite à la contemplation, la remonstrance à l'action, & l'action droite & iuste, exerce & montre

montre tout ensemble la Vertu. Or si celuy qui persuade, profite à celuy qui va faire quelque chose, pourquoy celuy qui remontre, ne profitera-il pas de la mesme sorte? Si donc la bonne action est necessaire pour faire voir la vertu, & que la remonstrance enseigne les bonnes actions, il ne faut point douter que la remonstrance ne soit necessaire à la vertu. Il y a deux choses qui donnent à l'esprit beaucoup de force, la croyance de la verité, & la confiance. Or la remonstrance fait l'un & l'autre; car comme on y adjouste de la foy, l'ame en devient plus hardie & se remplit de confiance. Et partant la remonstrance ou l'aduertissement n'est pas inutile. M. Agrippa, cét homme courageux, qui de tous ceux que les guerres Ciuiles auoient rendus puissans & renommez, fut seul estimé heureux de tout le monde, auoit accoustumé de dire qu'il deuoit beaucoup à cette sentence, *Que les plus petites choses deuiennent grandes par la concorde, & par la paix; & que les plus grandes se ruinent par la discorde & par la guerre.* Enfin, il disoit que par cette sentence il estoit deuenu bon frere & parfait amy. Si donc ces sortes de discours qui s'introduisent familièrement dans l'ame, la peuuent former, pourquoy cette partie de la Philosophie qui ne consiste qu'en de semblables

discours, ne fera-elle pas la mesme chose? Vne partie de la vertu consiste en instruction, & vne partie en action; Car il faut que vous appreniez, & que vous confirmiez par vostre action, ce que vous avez appris. Que si cela est ainsi, non seulement les maximes generales des Philosophes sont profitables, mais encore les preceptes qui repriment, & qui emprisonnent nos passions, comme si c'estoit par vn Arrest. La Philosophie, dit Ariston, est diuisée en la science, & en l'habitude de l'ame. Car celuy qui l'a apprise, & qui a connu par son moyen ce qu'il doit faire, & ce qu'il doit éuiter, n'est pas neantmoins encore sage, si son esprit ne s'est transformé en ces choses mesmes qu'il a apprises. Mais cette troisieme partie qui consiste en enseignemens, dépend des maximes generales & de l'habitude; Et partant elle n'est pas necessaire pour acheuer la vertu, puis que ces deux choses suffisent. Il faut donc conclurre de là que les consolations ne seront pas necessaires, parce qu'elles procedent tout de mesme de ces deux choses; Il faut donc conclurre le mesme des exhortations, de la persuasion, & des raisonnemens, puis que tout cela vient aussi de l'habitude & de l'exercice d'un bon esprit. Mais encore que toutes ces choses viennent de l'habitude de l'ame, toutesfois cer-

te bonne habitude de l'ame vient elle-mesme des maximes & des preceptes. Dauantage, ce que vous dites, est d'un homme desia parfait, & qui est arriué au faiste de la felicité humaine, où l'on n'arriue que bien tard. Cependant il est necessaire de montrer à celuy qui est encore imparfait, & qui commence neantmoins à profiter, quelle voye il doit tenir dans les choses qu'il faut qu'il fasse. Peut-estre que sans les aduertissemens, la Sageffe pourra elle mesme s'ouuir cette voye, lors qu'elle aura mené vn esprit si auant qu'il ne pourra plus agir que pour la vertu. Mais il faut que quelqu'un marche deuant les foibles pour leur montrer le chemin. Il est besoin qu'on leur apprenne ce qu'ils doiuent faire & ce qu'ils doiuent éviter. Car si l'on veut attendre le temps, qu'on ait appris de soy-mesme ce qu'il faut faire comme le meilleur, on commettra cependant beaucoup de fautes; on ne pourra iamais arriuer à ce point, qu'on puisse estre content de soy mesme. Il faut donc que l'on nous conduise, lors que nous commençons à pouoir nous mesmes nous conduire. Les enfans apprennent suiuant les regles qu'on leur donne; on leur tient au commencement les doigts; & la main du Maistre les conduit sur le crayon qu'il a fait des Lettres. Apres cela il leur donne vne exemple pour l'imiter, & pour former

là-dessus leur main. Ainsi nostre esprit reçoit beaucoup de secours, quand il est instruit par regles, & qu'on luy donne vn modele qu'il puisse suivre. Voila les choses par lesquelles on peut prouuer que cette partie de la Philosophie n'est pas inutile. Mais on demande apres cela si elle suffit toute seule pour faire vn Sage? Nous parlerons vne autrefois sur ce sujet. Cependant, sans nous amuser dauantage à ces argumens, ne semble-il pas que nous ayons besoin d'vn Maistre qui nous donne des Preceptes contre les enseignemens du peuple?

II. Il n'y a point de parole qui frappe impunément nos oreilles. Ceux qui font pour nous des souhaits, nous nuisent; & ceux-là nous nuisent encore qui nous donnent des maledictions. Car les maledictions des vns nous impriment dans l'ame de fausses craintes; & l'amour des autres nous instruit mal, en nous souhaitant du bien, parce qu'il nous renuoye à des biens éloignez, incertains & passagers, lors que nous pouuons trouuer nostre felicité dans nostre maison. Ainsi nous ne pouuons nous mettre dans le bon chemin. Nos parens nous en font prendre de mauvais, nos seruiteurs font la mesme chose, personne ne peche pour luy seul, mais il répand ses erreurs sur son prochain, dont il en reçoit de nouvelles. C'est ce qui est cau-

se que les vices de tout vn peuple sont en chaque particulier, parce qu'il les a contractez en viuant avec le peuple, qui en rendant les autres pires, s'est rendu luy-mesme plus méchant. Il a appris le mal, & ensuite il l'a enseigné. Enfin, la dépravation est deuenüe prodigieuse, lors qu'on a ramassé comme en vn corps tout ce que chacun sçauoit de plus méchant. Il est donc nécessaire, que nous ayons quelqu'un qui nous garde, qui nous tire quelquesfois l'oreille, qui en repousse les bruits du vulgaire, & qui contredise les louanges & les applaudissemens des peuples. Vous vous trompez si vous auez la croyance que les vices naissent avec nous, ils sont arriuez depuis nous; On les a fait loger en nous, on les a poussez dans nos ames. Efforçons-nous donc par de fréquentes remonstrances d'estouffer ces bruits & ces vaines opinions qui resonnent eternellement à l'entour de nos oreilles. La nature ne nous donne point de commerce avec le vice, elle ne nous a point assujettis à ce monstre, elle nous a fait naistre libres, & avec vne puissance souueraine. Elle n'a pas mis à découuert ce qui peut irriter nostre auarice, elle a mis sous nos pieds l'or & l'argent, pour nous apprendre à le mépriser. Elle a voulu que nous foulissions aux pieds tout ce qui est cause qu'on nous

foule, & qu'on nous opprime. Elle nous a formez la teste haute & élevée vers le Ciel, & a voulu que nous vissions tout ce qu'elle a fait de magnifique & d'admirable, le leuer, le coucher, le mouuement rapide du Ciel, qui nous découure durant le iour la beauté de la terre, & durant la nuit les merueilles qui sont en luy; Le cours des Astres qui est lent, si vous le comparez au tout, mais que vous iugerez rapide, si vous considerez les grands espaces qu'ils parcourent sans repos, & avec vne si grande viffesse; Les Eclipses du Soleil & de la Lune; & enfin ces autres merueilles du Ciel, soit qu'elles viennent selon l'ordre qui leur a esté prescrit, soit qu'elles naissent subitement, comme ces longues traînées de feu, qu'on voit de nuit; ces éclairs qui sortent sans coup & sans bruit du Ciel entre-ouuert, ces colonnes, ces poutres, & tant d'autres simulachres de flammes. La nature a mis au dessus de nous toutes ces choses, & a caché sous la terre l'or, l'argent, & mesme le fer, qui nous oste tousiours la paix, à cause de ces deux autres metaux. Enfin la Nature nous les a cachez comme si elle ne pouuoit nous les confier qu'avec peril. Mais nous auons fait voir le iour à ce qui est l'origine de nos desordres & de nos querelles; & apres auoir remué le grand

fardeau de la terre, nous en auons tiré les causes de tant de dangers, & les instrumens de nos miseres. Nous auons mis entre les mains de la Fortune les maux qu'elle répand sur nous; & nous ne rougissons pas d'auoir esleué si haut ce que la Nature auoit mis au lieu le plus bas de la terre. Voulez-vous sçauoir combien cette lueur qui touche vos yeux, est fausse? Il n'y a rien de plus sale, il n'y a rien de plus obscur que l'or & l'argent tandis qu'ils sont encore plongez & enseuelis dans leur fange. En effet, lors qu'on les tire des tenebres des mines, lors qu'on les façonne, & qu'on les separe de leurs impuretez, il n'y a rien de plus difforme, & de plus desagreable. Regardez mesme les ouuriers qui travaillent à nettoyer cette espece de terre sterile & sans forme, vous verrez de quelle façon ils sont enfumez; à peine les prendriez-vous pour des hommes. Cependant ces choses soüillent dauantage l'esprit que le corps; & il y a encore plus de saleté & d'ordure en celuy qui les possede qu'en celuy qui y travaille. Il est donc necessaire d'estre instruit, & d'auoir ensuite vn homme de bon sens, qui parmy le bruit des erreurs & des fausses opinions, vous fasse pour le moins entendre vne seule voix veritable. Mais quelle sera cette voix? Ce sera celle qui apres que vous aurez esté

estourdy par tant de bruits qui ne parlent que d'ambition, vous soufflera aux oreilles des paroles salutaires. Ce sera celle qui vous dira, que vous n'avez pas sujet de porter enuie à ceux que le peuple appelle grands & heureux, qu'il ne faut pas que les applaudissemens des peuples ayent la force de vous oster ce bon sens, & cét estat tranquille qui se rencontre tousiours dans vne ame bien-faite; Qu'il ne faut pas que cét homme paré de la Pourpre, & deuant qui l'on porte les faisceaux, vous fasse mépriser vostre repos; Que vous ne deuez pas estimer plus heureux celuy à qui l'on fait faire place dans les ruës, que ceux que l'Huissier fait retirer de son chemin pour passer plus à l'aise & plus honorablement. Si vous voulez auoir vn Empire qui vous soit vtile, & qui ne soit fascheux à personne, chassez les vices. On en trouue plusieurs qui mettent le feu dans les Villes, qui renuersent des fortresses que des siècles n'auoient pû abattre, qui font des leuées de terre aussi hautes que des Tours, & qui font choir par la force de leurs machines des murailles éléuées à vne hauteur prodigieuse. Il s'en trouue plusieurs qui chassent deuant eux de grandes armées, qui battent tousiours leurs ennemis, & qui passent iusqu'aux bouts du monde, couverts & souillez du sang des Peu-

plés ; Mais ceux-là mesmes sont vaincus par leur conuoitise, en mesme temps qu'ils sont vainqueurs de leurs ennemis. Personne ne leur a résisté, quand ils ont commencé à parestre ; mais aussi ils n'ont résisté ny à l'ambition, ny à la cruauté ; & quand ils persecutoient les autres, ils estoient eux-mesmes persecutez. Vne furieuse ambition de ruiner des peuples Estrangers, tourmentoit le mal-heureux Alexandre, & l'enuoyoit comme son esclave en des pais inconnus. Pensez-vous que ce Prince soit en son bon sens qui commence ses destructions & ses meurtres par la Grece mesme où il auoit esté élevé, qui oste à tout le monde ce qu'il a de plus precieux, qui contrainct Lacedomone de luy obeir, & Athenes de se taire ? Non content de la ruine de tant de Villes, que Philippes auoit vaincuës ou achetées, il va en d'autres lieux en ruiner de nouvelles. Il porte la guerre par tout le monde, sa cruauté ne se peut assouir nulle part, & ressemble aux bestes sauvages qui en déchirent beaucoup plus que leur faim ne leur demande. Il a desia fait vn seul Estat de plusieurs Royaumes ; Desia les Grecs & les Perses le craignent ; Desia les Nations qui estoient libres durant le regne de Darius, en reçoient le joug ; Et neantmoins au delà de l'Ocean & du So-

leil, il n'est pas encore satisfait, & il se fasche d'arrester le cours de ses victoires sur les traces d'Hercule & de Bacchus, enfin il veut faire violence à la Nature. Cét ambitieux ne veut pas aller; mais il n'a pas la puissance de s'arrester; Il est comme les choses pesantes que l'on jette de haut en bas; elles ne sçauroient s'arrester qu'elles ne soient tout à fait tombées. Ce ne fut mesme ny la vertu ny la raison, qui persuada à Pompée ou les guerres ciuiles, ou les guerres estrangeres; mais vn amour desordonné d'une grandeur imaginaire le pouffoit tantost en Espagne contre Sertorius, & le jettoit tantost en Mer pour la purger de Corsaires. Il se faisoit des pretexts de toutes ces choses pour faire durer sa puissance. Qui l'attira en Afrique, & dans le Septentrion? Qui le fit marcher contre Mithridate? Qui le fit aller dans l'Armenie, & dans tous les coins de l'Asie? Vne passion immodérée de s'agrandir, parce qu'il ne se trouuoit pas assez grand, lors que tout le monde l'appelloit grand. Qui pouffa Cesar à se perdre & à perdre la Republique? La gloire & l'ambition, & cet infatigable desir de se voir élevé par dessus les autres. Il n'en pût souffrir vn seul deuant luy, bien que la Republique mesme en souffrit deux au dessus d'elle. Pensez-vous que Marius, qui ne fut qu'une fois Consul, car

il n'obtint qu'un Consulat & emporta les autres de force ; Pensez-vous , dis-je , qu'il ait esté poussé par un mouuement de vertu parmy de si grands perils , lors qu'il tailloit en pieces les Teutons & les Cimbres , & qu'il poursuiuoit Iugurthe par les deserts de l'Afrique ? Marius conduisoit l'armée , & l'ambition Marius. Pendant que ces ambitieux ébranloient tout le monde, ils estoient eux-mesmes renuersez. par la violence de leurs passions. Ils ressembloient à des tourbillons qui font tourner avec eux tout ce qu'ils emportent, mais qui tournent auparauant eux-mesmes , & vont d'une plus grande force parce qu'il n'y a rien en eux qui soit capable de les arrester. C'est pourquoy après auoir esté pernicieux à beaucoup de monde, enfin ils ressentent eux-mesmes cette cruelle violence qui les a rendus nuisibles à tant de personnes. Il ne faut pas que vous vous imaginiez que quelqu'un deuienne heureux par les infortunes d'autrui. Vous deuez rejeter tous ces exemples que l'on vous met deuant les yeux , & dont on frappe vos oreilles. Vous deuez purger vostre cœur de tous les mauuais discours que l'on y a fait entrer. Il y faut introduire la vertu comme dans vne place qu'on auroit usurpée sur elle , afin qu'elle en chasse les mensonges agreables ; qu'elle nous separe du

peuple à qui nous donnons trop de croyance, & qu'elle fasse reuenir dans nostre ame les bons & les veritables sentimens. Et certes, c'est vn effet de la sagesse de reuenir à foy-mesme, & de se laisser ramener aux mesmes lieux d'où l'erreur publique nous auoit emportez. C'est estre à demy-guery que de s'estre separé des mauuais Conseillers, & de ces dangereuses compagnies où chacun nuit à son compagnon. Mais afin que vous connoissiez combien cela est vray, Considerez que chacun vit en public d'vne autre façon qu'en particulier. Veritablement la solitude ne peut d'elle-mesme nous enseigner l'innocence; & les champs ne nous enseignent pas la moderation, & la sobriété. Mais lors que nous n'auons plus de témoins ny de spectateurs, alors on void disparoistre les vices dont le plaisir est de se monstrier & d'estre veus. Car, dites-moy, ie vous prie, qui se voudroit reuestir de la pourpre pour ne la faire voir à personne? Qui a eu la passion de se faire seruir en vaisselle d'or, afin de manger en secret? Qui est celuy qui estant seul dans les champs, couché à l'ombre d'vn arbre, a voulu déployer ses beaux meubles, & les marques de sa dissolution? Il n'y a point d'homme qui veuille faire le magnifique pour foy seulement, ny mesme pour vn petit nombre de ses amis; mais

selon le nombre & la qualité des personnes qui le regardent , il fait monstre de ses vanitez , & de l'appareil de ses vices. Il ne faut donc point douter que tous ceux qui nous regardent , & qui nous admirent , ne seruent d'amorce à nos vices , & ne soient coupables de nos folies. Vous ferez en sorte que nous n'aurons plus de conuoitises , si vous pouuez faire en sorte que l'on ne nous voye point. L'Ambition, le Luxe & l'Orgueil ont besoin d'un Theatre ; mais enfin vous en guerirez , si vous auez la force de les cacher. Si nous sommes donc obligez de demeurer au milieu du bruit des villes , ayons tousiours auprès de nous quelque personne qui nous conseille , & qui s'opposant à ceux qui loüent excessiuement les grands biens , donne des loüanges à celuy qui se tient riche de peu de chose , & qui ne mesure les richesses que par le besoin qu'il en a. Que contre ceux qui éleuent si haut la faueur & la puissance , il vante le repos qu'on rencontre dans l'estude , & le plaisir que l'on trouue d'auoir retiré son ame de l'embarras des biens estrangers , & de l'auoir remise dans les siens. Qu'il fasse voir que ces hommes qui sont heurieux au iugement du peuple , tremblent & sont tousiours en crainte dans ce haut degré d'honneur perpetuellement enuié ; & qu'ils ont vne opinion

d'eux-mesmes, bien differente de celle que les autres en ont. Car ce qui semble élevé aux autres, ne leur paroist qu'un precipice. C'est pourquoy ils tremblent, & meurent de crainte toutes les fois qu'ils jettent les yeux sur leur grandeur. Ils se representent sans cesse toutes ces diuerses cheutes qui sont d'autant plus dangereuses qu'on est plus hant élevé. Alors ils redoutent ce qu'ils auoient désiré; & cette mesme felicité qui les rend insupportables aux autres, leur est insupportable à eux-mesmes. Alors ils loüent ce doux repos qui ne dépend de personne. Leur splendeur leur est odieuse; & ils cherchent un chemin pour fuyr au milieu de leurs prosperitez. Alors vous verrez que la crainte les aura rendus Philosophes, & que dans leur mauuaise fortune ils prendront de bons conseils. Car comme si la bonne fortune & le bon sens ne pouuoient s'accorder ensemble, nous sommes ordinairement plus sages dans nos malheurs, que dans nos prosperitez, qui nous dépouillent de la raison, & nous ostent le iugement.

## EPISTRE XCV.

## ARGUMENT.

- I. Il adjouste quelque chose à l'Epistre precedente & fait voir que pour rendre l'homme sage, les maximes generales, & les preceptes particuliers de la Philosophie ne suffisent pas seuls; mais qu'il les faut joindre ensemble.
- II. Il monstre l'utilité des preceptes, & des images qu'on fait des choses pour les mieux imprimer dans l'ame.

**L** VOUS demandez que ie vous paye aujourd'huy ce que ie vous auois promis de payer vne autre fois. Vous demandez que ie vous escriue si cette partie de la Philosophie qui consiste en preceptes, & que les Grecs appellent Parenetique, suffit toute seule pour la perfection de la Sageſſe. Je ſçay bien que si ie vous refuſois, vous prendriez mon refus en bonne part. Je vous en fais neantmoins vne promesse toute nouvelle; \* Et ie n'ay garde de violer vne parole que ie vous ay publiquement donnée, mais vne autre fois ne demandez pas vne chose que vous ne

\* Oubien, & ie feray ce sur te qu'on ne verra pas encore perir le Proverbe: Ne demande point ce que tu ne voudrois pas obtenir.

voudriez pas obtenir. Car nous demandons quelquesfois avec empressement ce que nous refuserions si quelqu'un nous le presentoit. Que cela s'appelle legereté ou complaisance, on ne sçauoit mieux punir l'un ou l'autre qu'en promettant facilement. Nous desirerons faire croire que nous voulons beaucoup de choses que nous ne voulons pas en effet. Quelqu'un aura apporté vne longue Histoire escrite en lettre fort menuë; Et après en auoir leu vne bonne partie, il dira qu'il est prest de cesser si on le desire; & neantmoins ceux qui voudroient qu'il fust deuenu muet à l'heure mesme qu'il a commencé à lire, ne laissent pas de luy crier qu'il continuë. Souuent nous voulons vne chose & nous en demandons vne autre. Nous dissimulons mesme avec les Dieux; Nous ne leur disons pas la verité en les priant; mais ou ils ne nous exaucent point, ou bien ils ont pitié de nous. Pour moy, j'ay resolu de me vanger, sans vous faire aucune grace; & pour vôtrepunition ie veux vous donner la peine de lire vne longue Lettre. Si la lecture vous en déplaist, dites que vous vous estes procuré ce mal; Mettez-vous au nombre de ceux qui sont persecutez par la femme mesme qu'ils ont espousée, apres l'auoir recherchée avec de grandes passions. Mettez vous entre ceux qui ne sont pas en repos parmy

les grandes richesses qu'ils ont acquises avec trauail ; entre ceux qui sont gésnez par les honneurs qu'ils ont poursuiuis par tant de brigues , & enfin entre tous les autres , qui sont eux-mesmes cause de leurs infortunes. Mais sans m'amuser à vous faire vn exorde , j'entreray d'abord en matiere. L'heureuse vie , dit-on , consiste à faire de bonnes actions ; Or les preceptes conduisent aux bonnes actions , & partant ils suffisent pour rendre la vie heureuse. Neantmoins les preceptes ne conduisent pas tout seuls aux bonnes actions , il faut que l'esprit y contribuë de son costé , & qu'il leur rende obeïssance ; Et c'est bien souvent en vain qu'on les propose, lors que de mauuaises opinions se sont emparées de nostre ame. D'ailleurs encore que l'on fasse bien , on ne croit pas quelquefois bien faire. Car si d'abord vn homme n'est bien instruit , & qu'il n'ait toutes les lumieres qu'on luy pourroit souhaitter, il est impossible qu'il puisse scauoir quand il faut faire telle ou telle chose ; quelle mesure il y faut apporter , avec quelles personnes, & comment il faut agir , enfin il est impossible qu'il sçache toute l'estenduë de ses deuoirs. Ainsi toutes ses forces ne luy suffisent pas pour arriuer aux bonnes choses , il ne peut mesme les faire réglément , ny se porter volontiers du costé de la vertu , il ne fera

rien qu'à tastons, il sera perpetuellement en doute. Si, me dit-on, les bonnes actions procedent des preceptes, les preceptes ne sont que trop suffisans pour rendre la vie heureuse; Or cette derniere proposition est veritable, & l'autre par consequent. Nous répondons à cela que les actions vertueuses procedent non seulement des preceptes, mais encore des Maximes generales. Mais si, dit-on, les autres sciences se contentent des preceptes, la Sageffe qui est la science de bien viure, s'en doit aussi contenter. Celuy-là monstre à gouverner vn Vaisseau, qui ordonne qu'on manie le gouvernail de telle ou de telle façon, qui commande de donner aux voiles plus ou moins de vent, qui monstre comment il se faut gouverner durant la tempeste, & durant vn vent favorable, ou quand il est inconstant & qu'on ne scauroit s'y fier. Enfin les preceptes confirment les autres Artisans dans leur art. Pourquoi donc les Maistres de la vie, ceux qui enseignent à bien viure, ne feroient-ils pas la mesme chose? Je réponds à cela que toutes ces sciences ne s'appliquent qu'aux choses qui seruent à la vie, & non pas à regler la vie. C'est pourquoy elles sont retenuës & empeschées par vne infinité d'accidents qui viennent du dehors, comme par l'esperance, par la conuoitise, par la vanité. Mais cette illu-

stre Science qui fait profession d'enseigner à viure , ne rencontre point d'obstacles, qui empeschent son exercice. Elle rompt les empeschemens , & vient facilement à bout des difficultez. Voulez-vous sçauoir quelle difference il y a entre cét art & les autres ? On est plus excusable dans les autres de faillir volontairement que par ignorance ; mais en celuy-cy la plus grande faute qu'on puisse commettre, c'est de faillir volontairement & par connoissance. Vn Grammairien par exemple , ne rougira point de faire vne faute contre la langue, s'il la fait de dessein formé ; mais il en aura honte s'il la fait par ignorance. Vn Medecin qui ne connoist pas que son malade va mourir , fait vne plus grande faute , au moins en ce qui concerne son art , que s'il le connoissoit , & qu'il n'en dist rien. Mais dans la science de la vie , les plus honteuses fautes sont les fautes volontaires & que l'on connoist. Adjoustez à cela que la pluspart des Arts , & principalement des Arts liberaux , ont aussi non seulement leurs preceptes particuliers , mais encore leurs maximes generales. Comme par exemple , la Medecine. C'est pourquoy il y a vne Secte qu'on appelle la Secte d'Hippocrate , vne autre celle d'Asclepiades , & vne troisième , celle de Themison. D'ailleurs, il n'y a point de science cõtèplatiue

qui n'ait ses maximes generales, que les Grecs appellent Dogmata, & que nous appellons Decrets ou Maximes generalement receuës, comme vous en trouuerez dans la Geometrie & dans l'Astronomie. Or la Philosophie est contemplatiue, & actiue; Elle fait des speculations, & met aussi la main à Pourage. Vous vous trompez si vous croyez qu'elle ne promette que des operations terrestres, elle a le courage plus haut, elle fait de plus belles entreprises. Je fais, dit-elle, des recherches par tout l'Vniuers, ie ne suis pas limitée par le commerce que j'ay avec les hommes; ie ne me contente pas de vous persuader ce que vous deuez embrasser, & de vous destourner de ce que vous deuez fuir; ie m'occupe à des choses plus grandes, & qui sont au dessus de vous.

*Je t'apprends à parler du mouvement des Cieux,*

*Je t'apprends pour ton bien à connoistre les Dieux.*

*Je te decouriray la naissance des choses,  
Et qui fait leur durée & leurs metamorphoses.*

*Et comment la Nature impuissante à son tour,*

*Laisse aller au neant ce qu'elle mit au iour.*

C'est ainsi que parle Lucrece. Il faut donc qu'elle ait ses Decrets, puis qu'elle est contemplative. Mais en effet, n'est-il pas vray que personne ne s'acquittera jamais bien de ce qu'il doit faire, si on ne luy a comme inspiré cette raison par laquelle il pourra en toutes choses s'acquitter parfaitement de son devoir? Certainement il ne pourra jamais arriuer à ce point de perfection, s'il n'a rien appris que les preceptes. Car ce qu'on enseigne par lambeaux, est foible de soy-mesme, & est pour ainsi dire sans racines. Mais les maximes generales nous fortifient, defendent la raison & la tranquillité de l'ame, & contiennent en soy toute la vie & toute la nature des choses. Il y a entre les Decrets de la Philosophie & les Preceptes, la mesme difference qu'entre les Elemens & les membres. Les membres dépendent des Elemens, & les Elemens sont les causes des membres & de toutes les autres choses. L'ancienne Sagesse, dit-on, n'a rien enseigné que ce qu'il falloit faire, & ce qu'il falloit éviter. Cependant les hommes estoient alors beaucoup meilleurs qu'aujourd'huy; & depuis qu'on a veu paroistre vn si grand nombre de Sçauans, les gens de bien ont disparu. Car cette vertu toute simple, & qui n'aimoit que la franchise, s'est chan-

gée en vne science obscure & remplie de subtilitez & d'artifices; enfin on nous apprend seulement à disputer & non pas à viure. Veritablement, comme vous dites, cette Sageſſe des Anciens, ne fut pas moins rude ny moins groſſiere en ſa naiſſance que les autres Arts, à qui le temps a donné plus de politeſſe & de ſubtilité. Mais auſſi n'auoit-on pas beſoin en ce temps-là de remedes ſi prompts & ſi recherchez. La deprauation n'eſtoit pas encore montée ſi haut, & ne s'eſtoit pas répandue ſi auant. Les remedes ſimples ſuſſiſoient pour de ſimples maladies. Mais maintenant il eſt neceſſaire d'auoir des deffences d'autant plus fortes, que les armes qui nous attaquent ſont plus puiffantes & plus redoutables. Autrefois la Medecine conſiſtoit en la cognoiſſance de peu d'herbes, par leſquelles on arreſtoit le ſang, & l'on guerilloit les bleſſures, & depuis elle s'eſt multipliée iuſqu'à cette prodigieuſe quantité de diuers remedes que nous auons. Et certes il ne s'en faut pas eſtonner; elle auoit moins de beſogne en ce temps-là que les corps eſtoient mieux composez & plus robuſtes, & qu'ils ſe ſeruoient de viandes fatiles, plus proportionnées à la nature, & qui n'eſtoient point corrompues par la volupté, ny par les artifices de la débauche. En meſme

temps qu'on a commencé à les chercher, plustost pour irriter l'appetit que pour se rassasier, & qu'on a inventé tous ces ragoûts differens qui ne seruent qu'à réveiller la gourmandise, ce qui seruoit d'aliment à ceux qui en auoient besoin, ne sert aujourd'huy que de fardeau à ceux qui en sont remplis. De là vient cette paleur de visage, & ce tremblement de nerfs affoiblis & appesantis par le vin. De là vient ce chancellement perpetuel qui ressemble à celuy que cause Pyuresse. De là se forment les enfleures & les hydroisies, tandis qu'on s'accoustume à son malheur à prendre plus que l'on ne peut. De là sont causez ces espanchemens de bile; le visage deuiet défiguré; le corps se desseiche comme par vn feu secret qui le deuore; les doigts se tordent & se retirent. De là vient cét engourdissement de nerfs, & ce tressaillement de membres qui n'a ny fin ny intermission. Que diray-je des vertiges & des tournoyemens de teste? Des douleurs des yeux & des oreilles, de ces agitations d'vn cerueau qui boult, & de ces vlcères qui rongent interieurement toutes les parties, par où le corps se décharge? Que diray-je de cette infinité de diuerses fièvres? Les vnes sont violentes en mesme-temps qu'elles naissent; les autres

plus lentes s'emparent peu à peu du corps  
 Et quelques-vnes viennent par frissons,  
 & par vn tremblement de tous les mem-  
 bres. Qu'est-il besoin de parler de ces au-  
 tres maladies sans nombre, qui sont les  
 peines & les chastimens de la débauche?  
 On estoit exempt de tous ces maux, lors  
 qu'on ne s'estoit pas encore abandonné  
 aux delices; lors que l'on commandoit à  
 ses passions, & qu'on n'auoit point pour  
 soy d'autre seruiteur que soy-mesme. Les  
 corps s'endurcissoient alors par le travail,  
 & quand on s'estoit lassé ou à la course,  
 ou à la chasse, ou à labourer la terre, on  
 venoit prendre vn repas, qui ne pouuoit  
 estre agreable qu'à ceux qui auoient de  
 l'appetit. C'est pourquoy on n'auoit pas  
 besoin de tout cét équipage de la Medecine,  
 de tant de ferremens ny de boëtes.  
 Les maladies estoient legeres, parce que  
 leurs causes estoient legeres. La quantité  
 des viandes a fait la quantité de maladies.  
 Voyez, ie vous prie, combien la gour-  
 mandise, qui dépeuple la mer & la terre,  
 mesle de choses differentes pour les faire  
 passer par vne seule bouche. Il est sans dou-  
 te impossible, que tant de choses diuerses  
 se puissent accorder ensemble; la digestion  
 ne s'en peut bien faire; elles se font la  
 guerre l'vne à l'autre; chacune veut produi-  
 re son effet. Il ne se faut pas estonner si de

tant de viandes differentes on voit naistre cette grande diuersité de maladies ; & si les choses qui sont contraires de leur nature, & qu'on a voulu contraindre de s'vnir, regorgent & se separent l'vne de l'autre. Il arriue donc de là, que nous contractions autant de maladies que nous vsons de sortes de viandes. Ce Pere fameux des Medecins, & tout ensemble de la Medecine, a dit que les femmes ne deuenoient iamais chaues, & qu'elles n'auoient iamais la goutte aux pieds. Cependant aujourd'huy les cheveux leur tombent, & elles sont sujettes à la goutte. Ce n'est pas qu'elles ayent changé de nature, mais elles ont changé de façon de viure. Car comme elles ont voulu se jeter dans la mesme licence que les hommes, elles ont aussi rencontré leurs incommoditez & leurs maladies. Elles ne veillent & ne boient pas moins que les hommes ; elles les défont au vin & à l'huile ; Elles rejettent comme eux ce qu'elles ont pris de trop, & malgré leur estomach. Elles remesurent par le vomissement, tout le vin qu'elles ont beu ; & mangent de la neige comme les hommes pour le soulagement de l'estomach qui est en feu. Quant à la lubricité, elles ne le cedent pas aux hommes. Pourquoi donc s'estonneroit-on que le plus grand des Medecins, & qu'un esprit si sçauant des

les secrets de la Nature se trouue conuaincu d'un mensonge, en ce qu'on voit aujourd'huy tant de femmes chauues & trauaillées de la goutte ? Elles ont perdu par leurs vices les auantages, & les priuileges du sexe ; & parce qu'elles se sont dépouillées du personnage de femme, elles ont esté condamnées aux infirmités, & aux maladies des hommes. Les anciens Medecins n'auoient garde de donner si souuent à manger, ils ne sçauoient pas reestabli avec le vin vn poux languissant & abatu. Ils ne sçauoient point saigner si souuent, ny guerir vne longue maladie par le bain & par les sueurs. Ils ne sçauoient point la façon de lier les cuisses & les bras, pour attirer aux extremités la force qui estoit cachée au dedans. Aussi n'estoit-il pas besoin de se fortifier de tant de diuers secours, puis qu'il y auoit si peu de dangers. Mais maintenant jusques où s'estendent les maux, & combien voyons-nous de diuerses sortes de maladies ? Ainsi nous payons l'vsure des voluptés que nous auons désirées contre toute regle & toute raison. Vous estonnez vous de voir des maladies innombrables ? Comptez le nombre de vos Cuisiniers. On voit cesser l'estude des bonnes lettres ; & les Professeurs des sciences demeurent seuls, & n'ont point d'autres auditeurs que des bancs & des murailles.

Les Écoles des Rhetoriciens & des Philosophes sont conuerties en des solitudes. Mais au contraire , combien les Cuisines sont-elles deuenües celebres, & quelle foule de jeunesse voyons-nous deuant le feu & à la table de tant de prodigues ? Je ne parle point de ces malheureux garçons, que d'autres outrages attendent après le festin dans la chambre. Je ne parle point de ce grand nombre de Pasticiers, de Rotisseurs, & de ces autres Valets qui apportent la viande aussi-tost qu'on en a donné le signal. Bons Dieux ! A combien d'hommes le ventre tout seul donne-il d'exercice & de peine ? Hé quoy ! vous imaginez-vous que les champignons , ce poison voluptueux , ne trauaillent point secrettement à vostre ruyne , encore qu'ils ne semblent pas vous nuire à l'heure que vous les mangez ? Hé quoy ! pensez-vous que la neige ne vous causé pas des duretez dans le foye ? Pensez-vous donc que ces huïstres dont la chair est visqueuse & nourrie de fange , ne portent point avec elles dans vostre estomach vne pesanteur terrestre & limoneuse ? Vous imaginez-vous que cette fausse qu'on appelle le Garum des alliez , & qui n'est rien autre chose qu'une precieuse corruption du sang de quelques mauuais poisons , ne vous brûle pas les entrailles par le sel qui entre dedans ? Pensez-vous que

cette pourriture qu'on vous porte de dessus le feu dans la bouche, se puisse esteindre dans vos entrailles, sans vous nuire? Que ces vents qui remontent, sont puants & capables d'engendrer la peste. Qu'ils apportent de dégoust, & qu'ils sont insupportables à ceux là mesmes qui exhalent de leur estomach ces fumées de leur vieille débauche. Sçachez que ce qu'ils mangent, se pourrit, & qu'il ne se digere pas. Il me reuiet en memoire d'auoir ouïy parler de ce fameux plat où vn débauché qui se precipitoit à sa ruyne, auoit fait entrer tout ce que les plus magnifiques pourroient manger en vn iour. Les Vrenes, les huitres & tous ces poissons qu'on tire de Pécaille, y estoient distinguées par des Herissons de mer; & Pon couuroit tout cela de chair de Barbeaux dont on auoit osté les arrestes. On se fasche de n'auoir qu'une viande dans chaque plat; On mesle ensemble dans vn seul plat quantité de gousta differens; On fait à table, ce qui se doit faire dans le ventre; l'attends maintenant que Pon y serue des viandes routes machées. En effet il ne s'en faut guere; Car n'est-ce pas presque la mesme chose d'ap-prester des hachis si mélangez, ou que le Cuisinier fasse la fonction des dents? Il y auroit trop de peine d'aller chercher son appetit dans chaque plat, il faut que Pon

mette ensemble toutes choses, & qu'on en fasse vne mesme fausse. Pourquoy me donneray-je la peine d'estendre la main pour ne prendre qu'un morceau ? Il faut tout d'un coup en faire venir plusieurs ensemble. Il faut que toutes les viandes qui feroient l'honneur d'un festin, & qui pourroient faire plusieurs plats, n'en fassent qu'un seul, pour satisfaire le ventre. Que ceux qui disent qu'on vouloit se faire connoistre, & acquerir de la reputation par le moyen de toutes ces choses, sçachent que l'on n'en faisoit point de monstre, puis qu'on prenoit plaisir à se cacher en commettant tous ces excès. Que tout ce qu'on sert sur vne table, soit arrosé d'une mesme fausse ; Qu'on n'y remarque aucune difference, & que toutes sortes de poissons soient cuits & meslez ensemble ; la viande de ceux qui vomissent ne seroit pas mêlée d'autre sorte. Or comme tout cela est mélangé, il en naist aussi diuerses maladies, contre lesquelles la Medecine a commencé à s'armer par plusieurs sortes de remèdes & par diuerses obseruations. Je dis la mesme chose de la Philosophie ; Elle estoit autrefois plus simple lors que les vices n'estoient pas si grands, & qu'on pouuoit plus aisément les guerir. Mais aujourd'huy il faut tout mettre en vſage contre vne si generale corruption des mœurs. Et pleust à

Dieu qu'on pût vaincre le mal par ce moyen. Nous ne sommes pas seulement furieux en particulier, mais encore aux yeux de tout le monde. Veritablement nous punissons les homicides & les meurtres particuliers. Mais que dirons-nous des guerres & des massacres des Nations entieres? Ne sont-ce pas des crimes que nous estimons glorieux? L'avarice & la cruauté n'ont point de regle ny de mesure; mais au moins tandis qu'elles s'exercent en secret & seulement par quelques personnes, elles sont moins nuisibles & moins monstrueuses. Maintenant on commet les crimes par les deliberations du Senat, & par l'Ordonnance du peuple; Et l'on commande au public ce qu'on deffend aux particuliers. Ce que l'on puniroit de mort si vn homme priué l'auoit commis, reçoit de hautes loüanges, quand il est commis en public, & les armes sur le dos. Les hommes qui sont nez pour la douceur, n'ont-ils point de honte de se plaire dans le sang des hommes, de se faire la guerre les vns aux autres, & de la laisser à leurs enfans comme vne dette de leur succession, veu mesme que les bestes sauuages viuent en paix l'vne avec l'autre? Il a donc esté besoin que la Philosophie ait plus puissamment trauaillé contre vne fureur si puissante, & qui s'est répanduë si auant. Il a donc fallu qu'elle ait

trouué autant de forces qu'il en estoit arri-  
 ué aux ennemis qu'elle se proposoit de  
 combattre. Il estoit facile de reprendre  
 ceux qui n'estoient sujets qu'au vin, & qui  
 n'auoient point d'autres vices que la deli-  
 cateffe des viandes. Il ne falloit pas beau-  
 coup de force pour ramener l'esprit à la so-  
 brieté, qu'il auoit peu à peu abandonnées;

*Mais il faut maintenant à l'adresse  
 & la force.*

On cherche de la volupté en toutes cho-  
 ses, il n'y a point de vice qui demeure  
 dans ses limites. Le luxe & la dissolution  
 se precipitent dans l'auarice; on a mis  
 l'honneur en oubly, on ne trouue plus de  
 honte où il y a du gain à faire. L'homme  
 qui est vne chose sacrée, est tué par l'hom-  
 me mesme par diuertissement & par jeu.  
 C'estoit autrefois vn crime de l'instruire à  
 porter ou à receuoir des coups, il y est  
 maintenant exposé tout nud & sans armes,  
 & l'on se fait vn diuertissement de sa mort.  
 Il est donc besoin dans vne si grande cor-  
 ruption de mœurs de quelque plus gran-  
 de force que l'ordinaire, pour chasser  
 des maux inueteréz. Il faut employer les  
 Decrets & les Maximes generales, pour  
 oster les impressions que les fausses opi-  
 nions ont fait dans nostre ame. Si nous y  
 adjoûtons les preceptes, les consolations,

& les remonstrances, elles pourront sans doute profiter, mais elles n'ont point de force d'elles-mêmes. Si nous voulons arracher des liens du vice ceux qui s'y sont laissez engager, tâchons de leur apprendre en quoy consiste le mal, & en quoy consiste le bien; Tâchons de leur faire comprendre que toutes choses changent de condition, si l'on en excepte la vertu; & qu'elles sont tantost bonnes, & tantost mauuaises. Comme le premier lien qui attache vn homme à la guerre, est le serment, l'amour qu'il a pour ses enseignes, & la honte de les abandonner; & qu'en suite il est aisé de commander, & de faire executer toutes choses à ceux qui ont presté le serment; Ainsi quand vous voulez conduire quelqu'un à l'heureuse vie, il faut premierement en jeter les fondemens dans son ame, & luy inspirer la vertu. Il faut faire en sorte de le rendre Religieux pour elle jusqu'à la superstition; Il faut qu'il l'ayme, qu'il veuille viure avec elle, & qu'il ne veuille pas viure sans elle. Quoy donc, ne s'est-il pas trouué des hommes qui sont deuenus gens de bien, sans vne institution si subtile, & qui ont fait de grands progres par la conduite des seuls preceptes? Je le confesse, mais ils auoient l'esprit excellent, & ont pris comme en passant, ce qui leur estoit salutaire. Et cer-

tes comme les Dieux n'ont point appris la vertu, parce qu'ils sont nez avec elle, & que la bonté fait vne partie de leur essence; De mesme il se rencontre des hommes d'vne nature si excellente, qu'ils comprennent sans beaucoup d'estude, ce qu'on a de coustume d'enseigner, & embrassent les choses vertueuses aussi-tost qu'on les met deuant leurs yeux. Enfin il y a des esprits assez fertiles d'eux-mesmes, & qui sont pour ainsi dire les rauisseurs de la vertu. Mais il y a des hommes grossiers & pesans; & qui se sont laissez vaincre par vne mauuaise habitude, sur qui il faut faire de longs efforts, pour oster cette rouille qui défigure leurs esprits. Au reste, comme celuy qui enseigne les maximes generales de la Philosophie, menera bien-tost à la perfection ceux qui ont de l'inclination au bien, il aydera sans doute les foibles, & leur fera perdre leurs mauuaises opinions. Voyez donc combien les maximes generales sont necessaires.

I I. Il y a certaines opinions qui nous rendent lasches & paresseux pour quelques choses, & qui nous rendent temeraires pour d'autres. Or on ne sçauroit reprimer cette temerité ny réveiller cette paresse, si l'on n'en oste les causes, comme la fausse admiration & la fausse crainte. Tandis que ces choses seront maistresses

de nos ames , on aura beau crier , vous devez cela à vostre Patrie , cela à vos enfans , cela à vos amis , cela à vos hostes ; L'avarice s'opposera tousiours à nostre deuoir. Vous sçaurez bien qu'il faut combattre pour la Patrie , mais la peur vous en dissuadera. Vous sçaurez bien qu'il faut travailler pour vos amis jusqu'à la derniere extremité , mais vous en serez empesché par la consideration de vos plaisirs. Vous sçaurez bien que la plus grande injure que vous puissiez faire à vostre femme , c'est d'auoir vne concubine , mais la lubricité ne manquera point de charmes qui vous y poussent. Il ne peut donc seruir de rien , de donner des preceptes , si vous n'ostez auparauant ce qui peut s'opposer aux preceptes ; comme il seroit inutile de mettre vos armes en veüe , & d'en approcher seulement , si vous ne déliez vos mains pour vous en seruir. Il faut donc retirer l'esprit de ses liens si nous voulons qu'il embrasse les preceptes que nous luy donnons. Supposons que quelqu'un fasse ce qu'il faut faire , il ne le fera pas également , parce qu'il ne sçait pas pourquoy il le fait. Veritablement il fera quelques bonnes choses par accident ou par habitude, mais il n'aura pas la regle en main sur laquelle il puisse mesurer ses actions , & qui luy fasse reconnoistre que ce qu'il a fait , est bien fait.

Celuy qui n'est bon que par accident, ne peut se promettre de l'estre tousiours. Peut-estre que les preceptes vous apprendront à faire ce qu'il faut faire, mais ils ne vous apprendront pas à le faire, comme il faut: Et s'ils ne peuvent vous apprendre cela, ils ne peuvent aussi vous conduire à la vertu. On fera ce qu'il faut faire, pourueu qu'on y soit exhorté, j'en demeure d'accord; mais ce n'est pas assez de cela, parce que la louïange n'est pas en l'action, mais en la façon d'agir. Se peut-on rien imaginer de plus blasmable, & de plus pernicious que ces somptueux festins qui épuisent en vn iour tout le bien d'un homme riche? Y a-il rien de plus digne de la condamnation des censures que de donner cette dépence, comme disent les débauchez, à son genie & à son plaisir? Cependant il y a eu des hommes fort moderez, qui à l'entrée de leurs Magistratures ont fait des festins de soixante & quinze mille escus. Si l'on fait vne chose pour satisfaire à son ventre, elle est honteuse; & si on la fait pour l'honneur, on ne la sçauroit blasmer. Aussi n'est-ce pas l'excez qui est honorable, mais la façon de dépenser. On auoit enuoyé à Tibere vn poisson exquis d'une grandeur excessiue; Adjousteray-je sa pesanteur, pour en donner enuie aux gourmands? il pesoit plus de

cinquante livres. Tibere commanda qu'on le portast vendre au marché, & dist, qu'il seroit bien trompé si Apicius ou Octavius ne l'achetoient. Il ne fut pas trompé dans son opinion, & Peffer alla encore plus loin qu'il ne pensoit. On mit le poisson en vente, Octavius l'emporta, & acquist vne grande gloire d'auoir acheté deux cens escus ce poisson que Tibere auoit fait vendre, & qu'Apicius n'auoit osé acheter. Ce fut sans doute vne chose honteuse à Octavius, d'auoir donné tant d'argent pour ce poisson, & non pas à celuy qui l'auoit acheté pour en faire present à Tibere. Je pourrois neantmoins le blâmer aussi; mais enfin il admira ce poisson, & le iugea digne d'estre présenté à vn Empereur. Si quelqu'un se tient près du liect de son amy malade, veritablement il en est louïable, mais s'il y demeure pour auoir sa succession, c'est vn Vautour qui attend la charogne. Ainsi les mesmes choses peuvent estre quelquesfois honteuses, & quelquesfois honorables. Il importe donc de sçauoir pourquoy on les fait, & comment on les doit faire. Or toutes choses se feront avec honneur, si nous nous attachons à la vertu, & que nous puissions nous persuader qu'il n'y a point d'autre bien parmy les hommes que la vertu & ce qui en procede. En effet les autres biens

ne font que des biens par occasion. Nous devons donc nous imprimer dans l'ame vne opinion qui regarde toute la vie, & c'est ce que j'appelle Decret ou Maxime generale. Telle que sera cette opinion, telles seront nos actions, & nos pensées; Et telles enfin qu'elles seront, telle aussi sera nostre vie. Ce n'est pas assez à celuy qui doit ordonner de tout, de ne commander que les choses particulieres. M. Brutus donne dans le Liure qu'il a intitulé des Devoirs, vn grand nombre de preceptes pour les peres, pour les enfans, & pour les freres; mais personne ne les executera, comme il doit, s'il n'a vne fin à laquelle il les rapporte. Il faut que nous nous propositions tousiours le souuerain bien, que nous fassions nos efforts pour y arriuer, que toutes nos actions, & toutes nos paroles s'y rapportent: Et comme si nous allions sur Mer, nous devons auoir vne estoille qui regle & qui conduise nostre course. La vie qui n'a point de but, est inconstante & remplie d'erreurs. Or si nous voulons nous proposer quelque fin, les Decrets & les Maximes generales commencent à estre necessaires. Je m'imagine que vous demeurerez d'accord qu'il n'y a rien de plus honteux à l'homme que d'estre tousiours en doute, tousiours dans la crainte, & tousiours dans vne incertitude, qui fais

tantost auancer le pied, & qui tantost le fait retirer. Cependant cela nous arriuera en toutes sortes d'occasions si nous n'arrachons de nos ames tout ce qui les retient, & qui les empesche de se seruir de leurs forces. On a de coustume d'enseigner comment il faut adorer les Dieux. Deffendons qu'on n'allume des lampes les iours de feste, parce que les Dieux ne manquent pas de lumiere, & que les hommes mesmes ne prennent pas plaisir à se repaistre de fumée. Deffendons ces reuerences & ces saluations du matin, & de s'asseoir à la porte des Temples. C'est par ces sortes de deuoirs que l'on charme, & que l'on abuse l'ambition & la vanité des hommes. Celuy-là adore Dieu qui le connoist. Remonstrons qu'il n'est pas besoin de presenter à Iupiter des linges & des frottoirs, ny de tenir vn miroir deuant Iunon; Dieu n'a que faire de valets ny de Ministres. C'est luy-mesme qui sert les hommes, & qui leur donne toutes choses; il est present par tout, & à tout le monde. Que l'on apprenne tant que l'on voudra comment on se doit gouverner dans les Sacrifices, & comment il faut s'éloigner de ces importunes superstitions; On n'auancera iamais beaucoup si on ne conçoit Dieu comme on le doit concevoir, ayant toute chose en sa puissance, donnant toute cho-

se, & faisant gratuitement des biens-faits. Quelle est la cause qui oblige les Dieux de faire du bien ? Leur nature. On se trompe si on croit que les Dieux ayent la volonté de nuire. Cela n'est pas en leur puissance, ils ne peuvent faire d'injures, comme ils n'en peuvent recevoir ; car il y a de la relation entre offenser & estre offensé. Les Dieux qu'une nature parfaite & accomplie a rendus exempts de dangers, ne sçauroient estre dangereux. Le premier culte qu'on rend aux Dieux, c'est de croire qu'il y en a, & ensuite de reconnoître leur Majesté, & leur bonté, sans laquelle n'y a point de Majesté. Il faut sçavoir que ce sont eux qui président à l'Univers, qui gouvernent toutes choses par leurs propres forces ; & qui ont pris la protection de tout le genre humain, faisant quelquefois éclatter leur providence en des personnes particulieres. Ils ne font point de mal, comme ils n'en reçoivent point ; mais ils en punissent quelques-uns, & les punissent bien souvent, comme s'ils vouloient leur faire du mal. Voulez-vous avoir les Dieux favorables ? soyez homme de bien. Quiconque les imite, les adore en les imitant. Mais voicy une autre question ; on veut sçavoir comment il se faut gouverner avec les hommes. Que ferons-nous ? Quels enseignemens leur donnerons-nous ? Leur di-

rons-nous qu'ils ne répandent point le sang des hommes. Mais c'est bien peu de chose que de ne nuire point à celuy qu'on est obligé de secourir ; Et enfin, ce n'est pas à l'homme vne grande loüange d'auoir de la douceur & de la benignité pour l'homme. Leur dirons-nous qu'ils donnent du secours à celuy qui fait naufrage, qu'ils montrent le chemin à ceux qui s'égarrent, & qu'ils partagent leur pain & leur nourriture avec celuy qui meurt de faim ? Pourquoy m'amuserois-je à dire tout ce qu'il faut faire, & tout ce qu'il faut éviter, ven- que ie puis en peu de paroles vous donner la forme & la regle de tous les deuoirs de l'homme. Tout ce que vous voyez qui enferme les choses Diuines & les choses humaines, n'est qu'un grand corps dont nous sommes les membres. La nature nous a tous fait naistre parens, puis qu'elle nous a tous formez des mesmes principes, & nous destine tous à mesme fin. C'est-elle qui a mis dans nos ames vne amour mutuelle, & qui nous a rendus sociables. C'est-elle qui a fait la Iustice & l'Équité ; Et suiuant ses constitutions & ses loix, il est plus désauantageux à l'homme de faire injure, que de la receuoir. Enfin si quelqu'un se montre prest de donner du secours à vn autre, c'est par les ordres & par le commandement de la Nature. Que

ce vers soit toujours dans vostre cœur & dans vostre bouche.

*Je suis homme, & doÿ tout à l'homme.*

Souuenons-nous que nous sommes nez pour vivre les vns avec les autres. La société humaine est semblable à vne voûte qui tomberoit bien-tost si les pierres dont elle est bastie ne se soustenoient l'vne l'autre. Après auoir rendu nos deuoirs aux Dieux & aux hommes, considerons de quelle façon nous deuous nous seruir des choses du monde. En vain nous donnerons des preceptes si nous ne sçauons auparauant quel sentiment nous deuous auoir de chaque chose, comme de la pauureté, des richesses, de la gloire, de l'ignominie, de la Patrie, du bannissement. Considerons toutes ces choses sans nous arrester à l'opinion que l'on en a. Regardons ce qu'elles sont en effet, & non pas comment on les nomme. Mais enfin passons aux vertus. Quelqu'vn me dira qu'il faut que nous estimions la prudence, que nous embrassions la constance, que nous aymions la tempérance; Et que si cela est possible, nous nous attachions plus estroittement à la Iustice qu'à pas vne de toutes les autres. Mais nous ne ferons aucuns progresz si nous ignorons ce que c'est que la vertu; s'il n'y en a qu'vne ou plusieurs, si elles

font separées ou si elles sont jointes , si celui qui en a vne a toutes les autres , & s'il y a quelque difference entr'elles. Il n'est pas besoin à vn Artisan de s'informer de l'origine & de l'usage de son Mestier , non plus qu'à vn Basteleur de rechercher l'origine de l'Art de sauter. Toutes ces sortes d'Arts se connoissent , & l'on n'y trouue rien à redire , parce qu'ils ne regardent pas toute la vie. Mais la vertu est vne science & de toutes les autres choses & de soy-mesme. Il faut se faire instruire par elle ; afin que la volonté s'instruise au bien. L'action ne peut estre iuste , si la volonté n'est iuste ; car c'est d'elle dont l'action prend sa naissance & ses qualitez. Dauantage, la volonté ne sera pas iuste si l'habitude de l'ame n'est iuste ; car c'est de cette habitude que la volonté est ce qu'elle est. Au reste , l'ame ne sera pas en vn estat parfait, si elle n'a la connoissance de tout ce qui concerne la vie, si elle ne sçait le iugement qu'on doit faire de toutes choses, & qu'elle ne les ait reduites dans les termes de la verité. La tranquillité ne se donne qu'à ceux qui connoissent parfaitement les choses, & qui en font vn iugement certain , qu'on ne peut iamais reuoquer. Les autres tombent ou se releuent selon les foibles lumieres qu'ils ont. Ils flottent perpetuellement entre les choses qu'ils ont quistées & cel-

les qu'ils desirent. Ces irresolutions procedent de ce qu'on ne peut s'asseurer en vne conduite incertaine, comme est l'opinion du peuple qu'ils prennent pour regle & pour guide. Si vous voulez tousiours vouloir les mesmes choses, il faut que vous vouliez les choses veritables; Mais on n'arriue point à la verité sans les Decrets ou les Maximes generales, qui s'estendent sur toute la vie. Ce qui est bon, ce qui est mauuais, ce qui est honneste, ce qui est infame, les choses iustes & les injustes, la pieté & l'impieté, les vertus & leurs vsages, la possession des choses commodés, la reputation, les dignitez, la santé, les forces, la viuacité des sens, enfin toutes ces choses demandent quelqu'un qui les mette à prix, & qui montre combien on doit attribuer à chacune. Car vous vous trompez dans l'estime que vous en faites, & vous croyez que quelques-vnes sont plus precieuses qu'elles ne sont. Vous vous trompez de telle sorte, que ce qui est parmy vous en plus grande consideration, comme les richesses, le credit & la puissance, ne merite point du tout qu'on les considere. Mais vous ne sçaurez iamais cela, si vous ne regardez les raisons dont ces choses reçoient leur prix. Comme les feuilles ne peuvent conseruer leur verdeur d'elles-mesmes, & qu'il leur faut vne bran-

che à laquelle elles soient attachées , & d'où elles tirent leur nourriture ; Ainsi les preceptes seuls languissent, & pour auoir de la force il faut qu'ils soient attachez aux Maximes generales. D'auantage ceux qui ostent les Maximes generales, ne connoissent pas qu'ils les confirment en pensant les oster. Car enfin que disent-ils ? Que les preceptes expliquent assez ce qu'il faut faire dans la vie, & que les regles & les Maximes generales sont inutiles. Or cela mesme est vne Maxime generale , aussi bien que si ie disois qu'il faut rejeter les preceptes comme estans vains & inutiles , & s'appliquer seulement aux Maximes generales ; car en disant qu'il ne se faut point foucier des preceptes, ie donnerois en mesme temps vn precepte. Il y a quelques choses où l'on a besoin des aduertissemens de la Philosophie, & plusieurs qui veulent des preuues, parce qu'elles sont obscures & cachées, & qu'on ne les scauroit comprendre qu'avec beaucoup de peine & de lumiere. Si donc les preuues sont necessaires, les Decrets ou les Maximes generales , qui montrent la verité par des argumens infailibles , ne le sont pas moins. Il y a des choses claires & connues , il y en a qui sont obscures ; les connues sont celles que l'on comprend par les sens , & les obscures sont celles qui sont hors de la connoissance des

sens. Mais la raison ne se contente point des choses connues & manifestes, sa meilleure & sa plus belle partie consiste à découvrir celles qui sont obscures & cachées. Or les choses cachées ont besoin de preuves, mais on ne peut faire des preuves sans les Maximes generales; les Maximes generales sont donc necessaires. La mesme chose qui forme le sens commun, sert aussi à le rendre parfait, ie veux dire, la persuasion de la verité, sans laquelle il n'y a rien dans l'ame qui ne flotte & qui ne soit dans un branle perpetuel. Donc les Maximes generales sont necessaires, parce qu'elles rendent l'ame capable de faire des iugemens certains & qui ne sont point sujets au changement. Enfin quand nous aduertissons quelqu'un de considerer son amy autant que soy-mesme, de songer que son ennemy peut deuenir son amy, d'augmenter son amitié pour l'un, & de moderer sa haine pour l'autre, nous ne manquerons pas d'ajouter que cela est iuste & honneste. Or ce qui est iuste & honneste, est compris dans la raison des Maximes generales; Et partant cette raison sans laquelle le iuste & l'honneste ne sont rien, est necessaire. Mais il faut joindre l'un & l'autre. Aussi bien les branches ne peuvent viure sans racines, & les racines mesme sont aydées par des choses qu'elles ont produites. Personne ne

peut ignorer combien on tire d'utilité des mains, parce qu'elles nous ayent visiblement; mais le cœur dont elles reçoivent la vie, la force & le mouvement, est caché, & ne se voit pas. Je puis dire la mesme chose des preceptes, ils sont connus & manifestes, mais les Decrets & les Maximes generales de la Sageffe sont cachées. Comme les Docteurs seulement sçauent ce qu'il y a de plus saint dans les mysteres; Ainsi il y a des secrets dans la Philosophie qui ne se décourent qu'aux sçauans, & à ceux qui ont esté receus dans le sanctuaire de la sageffe. Mais les preceptes, & les choses semblables, sont connus mesmes des profanes. Possidonius estime que non seulement les enseignemens sont necessaires, mais encore la persuasion, la consolation, & les exhortations. Il adjouste à cela la recherche des causes que nous oserons bien appeller *Ætiologie*, puis que les Grammairiens qui sont les protecteurs de la Langue, luy ont attribué ce nom, par la puissance qu'ils ont sur les mots. Il dit donc que la description de chaque vertu seroit profitable; Il l'appelle *Ætiologie*, & quelques-uns caractere, c'est à dire des signes, & des marques de chaque vice & de chaque vertu, par lesquelles on reconnoist la difference qu'il y a entre les choses qui se ressemblent. Cela sans doute a la mesme force.

que le precepte ; car celuy qui le donne, vous dit que vous fassiez telle chose, si vous voulez estre temperant ; & celuy qui en fait vne description, vous dit que celuy-là est temperant qui fait telle chose, & qui s'abstient de telle chose. Me demandez-vous quelle difference il y a entre l'un & l'autre ? L'un donne des preceptes de vertu, & l'autre en donne vn exemple. Mais enfin ie demeure d'accord que ces descriptions, ou ces images sont vtilles. Proposons des choses loüables, on ne manquera pas de trouuer des imitateurs. Vous avez besoin de sçauoir les marques par lesquelles on connoist vn bon cheual, de peur que vous ne soyez trompé, quand vous en voudrez acheter, & que vous ne perdiez vostre argent en vne méchante beste. Mais combien nous est-il plus auantageux de connoistre les marques d'une ame vertueuse & bien-faite, puis que nous pouuons nous les appliquer ?

*Vois un ieune cheual sorty d'un bon  
haras,*

*Sa force & sa vigueur paroist au premier  
pas,*

*Il court dans la campagne, Et d'un mes-  
me courage*

*Aux trauers des Torrens il se fait un  
passage.*

*A des flots inconnus il s'ose abandonner,  
Et la foudre & le bruit ne peuvent l'étonner.*

*Il a la crouppe grasse, & la tefte menüe,  
Ventre court, le col haut, la poitrine  
charnuë:*

*Si la Trompette fonne, on ne peut l'arrestter,*

*Et contre bride & frein il semble difputer,*

*Il bat du pied la terre, il ne souffle que flamme.*

Lors que Virgile semble faire autre chose, il fait la description d'un homme vertueux. En effet, ie ne voudrois pas faire autrement l'image d'un homme de cœur, quand j'aurois entrepris de faire le Tableau de Caton, qui ne s'estonna iamais parmy les tempestes, & les foudres des guerres Civiles. Non certes, lors qu'il attaqua le premier les armées qui estoient desia proches les Alpes, & qu'il s'opposa le premier aux fureurs de la guerre ciuile, ie ne voudrois pas luy donner un autre visage, ny une autre contenance. Et à la verité, personne n'a iamais pû monter plus haut que celuy qui s'éleva tout ensemble contre Cesar & contre Pompée, & qui en mesme-temps que les vns suiuoient la fortune de Cesar, & les autres celle de Pompée, desia genereusement l'un & l'autre,

l'autre , & montra que la Republique avoit encores quelques bonnes parties. Ce seroit peu de dire en faueur de Caton,

*Les faux bruits ne l'estonnent point.*

Et pourquoy s'en estonneroit-il , puis qu'il n'a point de peur de ceux qui sont vrais , & qui se font autour de luy ; Puis que malgré dix Legions , malgré le secours des Gaules , & les forces des Barbares mêlées avec celles de nos Citoyens , il a encore la hardiesse de parler librement , & d'exhorter la Republique de ne pas perdre courage quand il faut deffendre la liberté , mais d'endurer plustost toutes choses ; luy estant bien plus honorable de tomber dans la seruitude , que de s'y porter d'elle-mesme. Que cét esprit a de vigueur & de courage , & qu'il montre de confiance dans vne crainte vniuerselle ! Il sçait qu'il est seul dont la condition n'est point douteuse , & qu'on ne demande pas si Caton est libre , mais s'il est avec des personnes libres. C'est de-là que procedoit ce mépris qu'il faisoit des dangers & des violences. Quand ie considere la constance invincible de ce grand homme , qui n'est pas seulement ébranlé au milieu des ruines publiques , ie prends plaisir à dire,

*C'est un cœur généreux , une ame grande & forte.*

Il sera toujours profitable , non seulement de montrer ce que sont ordinairement les gens de bien , & d'en faire des portraits ; mais de représenter encore ce qu'ils ont esté , & d'exposer aux yeux des hommes cette dernière & puissante playe de Caton , par laquelle la liberté rendit Pame. Il sera avantageux de faire voir la sagesse de Letius , & cette union parfaite qui estoit entre Scipion & luy ; les grandes actions de l'autre Caton , tant durant la paix que durant la guerre ; les tables que Tuberon fit dresser en public ; les peaux de cheureau dont il les couvrit au lieu de riches tapis ; & la vasselle de terre qu'il fit servir à son festin , deuant le Temple de Iupiter. N'est-ce pas là releuer la pauvreté , & la consacrer dans le Capitole ? Quand il n'auroit rien fait d'assez grand pour m'obliger à le mettre au rang des Catons , croirions-nous que cela seul ne suffiroit pas ? C'estoit faire au peuple de Rome vne correction & non pas vn festin. O que les hommes qui sont amoureux de la gloire , connoissent peu en quoy elle consiste , & qu'ils sont ignorans de la façon de l'acquérir ! Le peuple vid ce iour-là les meubles précieux de plusieurs Citoyens , & n'admira que ceux de Tuberon. L'or & l'argent de tous les autres s'est dissipé,

mais la vaisselle de terre de Tuberon durera perpetuellement.

## EPISTRE XCVI.

### ARGUMENT.

- I. *Que toutes les choses qui nous arrivent, viennent de Dieu.*
- II. *Qu'il faut que nous nous y soumettions, ou plustost que nous y donnions nostre consentement.*

**L**Vous ne pouvez donc vous empêcher de vous fascher ou de vous plaindre de certaines choses; Et vous ne connoissez pas que tout le mal qu'il y a en cela, c'est de vous fascher & de vous plaindre. Si vous me demandez mon advis, ie croy qu'il n'y a rien de fascheux & de miserable pour l'homme, que de penser qu'il y a quelque chose de fascheux & de miserable. Je me rendray insupportable à moy-mesme aussi-tost que ie n'auray pû supporter quelque accident. Je me porte ce mal; c'est vne partie de l'ordonnance du Ciel. Mes esclaves sont-ils morts? mes creanciers me pressent-ils? ma maison tombe-elle? me voy-je accablé de pertes,

de blessures , de travail & de crainte? Cela arriue ordinairement aux hommes. C'est trop peu pour s'en mettre en peine. Toutes ces choses se doiuent faire , elles ont esté arrestées dans le Ciel , elles n'arriuent point par hazard.

II. Si vous me voulez croire , lors que ie vous découure avec tant de franchise mes plus secrets sentimens , ie vous diray que c'est ainsi que ie me gouerne dans toutes les choses qui semblent facheuses à supporter ; Je n'obeïs pas à Dieu , mais ie luy donne mon consentement. Je le suy librement , & non pas par nécessité ny par force , il ne m'arriuera iamais rien que ie reçoie avec tristesse , & avec vn mauvais visage , & ie ne payeray iamais malgré moy aucun tribut. Or toutes les choses qui nous attachent des gemissemens , & qui nous donnent de la crainte , sont des tributs de la vie. Il ne faut donc pas , Lucilius , que vous en esperiez , ny que vous en demandiez vne décharge. Vous avez esté persecuté de la pierre , vous avez perdu l'appetit , vous avez ressentý des maux continuels ; ie passeray plus auant , vous avez esté en danger de la vie ; Mé quoy , ne sçauiez-vous pas que vous souhaittiez toutes ces choses quand vous souhaittiez la vieillesse ? Tout cela se rencontre dans vne longue

vie, comme la poudre, la fange & la pluye  
 dans vn long voyage. Mais, me direz-  
 vous, i'eusse bien voulu viure, & n'estre  
 pas sujet à toutes ces incommoditez. Cer-  
 tes cette parole effeminée n'est pas digne  
 d'vn homme. Prenez ce souhait que ie vay  
 faire pour vous, de quelque façon qu'il  
 vous plaira; mais ie le fais tout ensemble  
 avec generosité & avec affection. Ie prie  
 donc les Dieux de permettre que iamais la  
 fortune ne vous flatte par des prosperitez  
 & des delices. Demandez-vous à vous-  
 mesme, lequel vous aymeriez le mieux, si  
 quelque Dieu vous en donnoit le choix,  
 ou de viure dans vn marché, ou de viure  
 dans vne armée. Vous devez croire, Lu-  
 cilius, que viure n'est rien autre chose que  
 faire la guerre. Ceux qui sont toujours en  
 action, qui montent & descendent tou-  
 jours par des rochers & des precipices, qui  
 n'entreprennent que des expéditions ha-  
 zardeuses, sont ceux que l'on estime cou-  
 rageux, & les premiers des armées. Mais  
 ceux qui au milieu d'vne paix publique  
 s'amusent à faire bonne chere, & se tien-  
 nent dans Poyssueté, tandis que les au-  
 tres trauaillent, sont des bestes qui s'en-  
 graissent, ils ne sont assurez que par le  
 mépris qu'on fait d'eux, & par la honte  
 qui les accompagne.

## EPISTRE XCVII.

## ARGUMENT.

- I. Les mesmes vices qui semblent auoir pris naissance dans nostre siecle, estoient desia connus aux siecles passez.*
- II. Les hommes imitent plus facilement les mauvaises actions que les bonnes.*
- III. Les méchans ne sont iamais assurez.*

**V**OUS vous trompez, Lucilius, si vous vous imaginez que le vice soit vn enfant de nostre siecle, & que le luxe, le mespris des bonnes mœurs, & tous les autres deffauts que chacun reproche à ce siecle, ayent pris naissance de nostre temps. Tout cela procede des hommes, & non pas du temps; il n'y a point de siecles innocens, & qui ayent esté exempts de vices. Si vous voulez faire reflexion sur le libertinage de chaque siecle, j'ay honte de le dire, la dépravation n'a iamais esté si grande qu'aux yeux mesme de Caton. Pourroit-on croire

qu'on eust fait agir l'argent dans le jugement de ce procez, où Clodius estoit accusé d'auoir commis vn adultere avec la femme de Cesar, dans le Temple de la bonne. Deesse, au mépris de ce sacrifice qui se fait, dit-on, pour le peuple Romain, & d'où l'on éloigne les hommes de telle forte, que l'on couvre mesme les peintures des animaux males? Cependant on donna de l'argent aux Iuges, & ce qui est encore plus honteux, on stipula aussi pour recompense, & comme par dessus le marché, qu'on les feroit coucher avec quelques femmes de condition, & avec quelques ieunes hommes des meilleures maisons de la ville. Certes le crime ne fut pas si détestable que l'abolition. Vn coupable d'adultere fit vn partage d'adulteres, & ne crût pas son salut assuré, qu'il n'eust rendu ses Iuges criminels. Voila ce qui fut fait en ce procez, où, ce qui deuoit sans doute suffire, Caton mesme auoit esté ouy en témoignage. Seruons-nous icy des paroles de Cicéron, puis que la chose surpasse l'imagination & la croyance; *Il les fit venir chez luy, il leur fit de belles promesses, il s'obligea pour eux, il leur donna ce qu'il leur auoit promis. Mais, ô Dieux immortels! voicy vne chose espouventable, on fit coucher quelques Iuges avec certaines femmes; On leur mena quelques ieunes hommes*

de condition, comme pardessus la récompense qui leur avoit esté promise. Il ne faut point parler du prix dont on convint avec eux, le pardessus est beaucoup plus considerable. Voulez-vous la femme de cét homme chagrin & fevere ? Le vous la donneray. Voulez-vous celle de ce riche ? ie la rendray dans vostre lect. Condamnez les adulteres apres que vous en aurez commis. Cette belle que vous desirez, ne manquera pas de venir. Le vous prometa vne nuit avec cét autre, & ie ne differe point l'exécution de ma promesse, vous en verrez l'effet avant qu'il soit vingt-quatre heures. Il est sans doute bien plus criminel de faire ce partage d'adulteres que de les commettre. Car l'un fait sçavoir aux femmes qu'on a pour elles de la passion, & l'autre montre qu'on se moque d'elles. Ces Juges de Clodius demanderent au Senat des gardes, qui ne leur estoient necessaires qu'au cas qu'ils le voulussent condamner, & obtindrent ce qu'ils demandoient. Aussi Catulus leur dit plaisamment apres que le coupable eust esté absous, *Pourquoy demandiez-vous des gardes ? estoit-ce pour empescher qu'on ne vous ostast vostre argent ?* Cependant cette raillerie n'empescha pas que ce méchant qui avoit esté aduftere devant le jugement, & maquercau pendant le proces, ne demeurast impuny, & qu'il n'eust sa

condamnation, par vn crime plus grand que celuy qui luy auoit fait meriter d'estre condamné. Vous pouuez vous imaginer quelque chose de plus corrompu que les mœurs de ce temps-là, où le respect des Sacrifices, ny la force des iugemens ne pût donner de bornes à la pailardise; où durant mesme l'information qui se faisoit extraordinairement par vn Arrest du Senat, on commettoit de plus grands crimes que ceux pour lesquels on informoit. On demandoit si apres vn adultere on pouuoit viure en seureté; mais au contraire, on reconnoît qu'on ne pouuoit viure en seureté, sans commettre des adulteres. Cela a esté commis en la presence de Pompée & de Cesar, de Cicéron & de Caton. De Caton, dis-je, qui fut si seueré, que durant qu'il estoit en charge, on dit que le peuple n'osa demander les jeux floraux, où l'on voit les femmes débauchées danser toutes nues par la ville. Ne croyez pas pourtant que les hommes de ce temps-là ayent eu l'œil plus seueré que le iugement. Les mesmes choses se feront tousiours, & se sont faites de tout temps; Et la licence des villes pourra bien quelquesfois estre reprimée, par la discipline & par la crainte, mais on ne la reprimera jamais volontairement. Il ne faut donc pas que vous pensiez que

le vice soit aujourd'huy plus puissant qu'autresfois, & que les loix ayent moins de credit & d'autorité. Car la ieunesse d'aujourd'huy est beaucoup plus moderée que celle de ce temps-là, où le coupable nioit l'adultere deuant ses Iuges, & où les Iuges le confessoient deuant le coupable; où l'on promettoit des adulteres pour le gain d'une cause; où Clodius ayant trouué grace par les mesmes crimes qui l'auoient rendu coupable, pratiquoit des amourettes, tandis qu'on traualloit à son procez. Qui le pourra croire? Celuy qui estoit accusé d'adultere, a esté absous par le moyen de plusieurs adulteres. Tous les siecles produiront des Clodius, mais ils ne produiront pas tous des Catons.

II. Nous nous laissons aisément aller dans le mal, parce que nous ne manquons ny de compagnons ny de guides; Et d'ailleurs le mal passe de luy-mesme assez auant, sans auoir de guide, ny de compagnon. Le chemin du vice n'est pas fait seulement en pante, mais en precipice. Et ce qui empesche tant de monde de se corriger, c'est que les fautes des autres arts sont honteuses & préjudiciables aux Artisans, & qu'au contraire, on prend plaisir aux fautes des meurs & de la vie. Un Pilote ne se réjouit point de voir son vaisseau couler à fond. Le Medecin ne se

réjouiit point de voir son malade mort. L'Advocat ne se réjouiit point si ses parties perdent leur procez par sa faute. Au contraire dans ce qui concerne les mœurs, il n'y a personne qui ne fasse son plaisir de la faute mesme. Celuy-cy se plaist dans vn adultere, où la difficulté mesme luy a seruy d'alléchement. Celuy-là se plaist dans les fourbes & dans les larcins; Et la faute n'a iamais commencé à luy déplaire que quand l'évenement ne luy en a pas esté agreable. Cela procede sans doute d'une mauvaise habitude. Et pour vous faire connoistre qu'il y a dans les ames les plus abandonnées au mal, quelque sentiment du bien; & qu'elles n'ignorent pas ce qui est infame & honteux, mais qu'elles ne veulent pas l'éviter, tous les hommes veulent dissimuler leurs vices. Et bien qu'ils leur réussissent heureusement, & qu'ils en retirent le fruit, neantmoins ils sont bien aises de les cacher, & de n'estre pas reputez ou voleurs ou adulteres. Mais vne bonne conscience cherche le grand iour & veut estre veüe; & la méchanceté craint toujours, non seulement la lumière, mais encore les tenebres.

III. C'est pourquoy il me semble qu'Epictete a fort bien dit, Qu'un méchant se pouvoit cacher, mais qu'il ne se pouvoit croire caché. Ou plustost pour

mieux expliquer le sentiment d'Epicure, il est inutile à ceux qui font mal de se cacher, parce qu'encores qu'ils en ayent les moyens, ils ne s'estiment nulle part en seureté. Veritablement il se peut faire que le crime ne sera iamais poursuiuy, mais il ne se peut faire qu'il soit iamais en assurance. Pourueu que nous expliquions ces choses de la sorte, ie ne pense pas qu'elles repugnent à nostre secte des Stoïciens. En effet, la premiere & la plus grande peine de ceux qui pechent, c'est d'auoir peché. De quelques honneurs que la fortune couvre le crime, quelque protection qu'elle luy donne, quelque vengeance qu'elle luy promette, il ne demeure iamais impuny, parce que le supplice du crime est le crime mesme; Néantmoins cette peine est toujours suivie d'une seconde, comme de craindre sans cesse, de s'épouuenter d'une ombre, de se défier de son assurance. Pourquoy voudrois-je aussi deliurer le crime de ce châtiment? Pourquoy ne le laisseray-je pas dans vne inquietude perpetuelle? Ne soyons pas de l'opinion d'Epicure, lors qu'il dit que rien n'est iuste de nature, & qu'il faut fuir le crime, parce qu'on ne peut éviter la crainte & les remords qui en procedent. Mais soyons de son avis, quand il dit, que la conscience est le bourreau des

méchantes actions, qu'elles trouvent d'assez grands supplices en ce qu'elle est sans cesse gésnée par l'inquietude qui la ronge, en ce qu'elle ne peut adjouster de foy à ceux qui luy promettent de la seureté. Car c'est-là l'argument d'Epicure, que nous auons naturellement de l'aersion du crime, parce qu'il n'y a point de criminel qui ne rencontre de la crainte au milieu mesme de ses seuretez. La fortune en deliure plusieurs de la peine, mais pas vn de la crainte; d'autant que nous auons naturellement horreur des choses que la nature a condamnées. C'est pourquoy vn criminel qui se cache, ne croit iamais estre bien caché, parce que sa conscience l'accuse sans cesse, & le découure tousiours à luy-mesme. Et apres tout, c'est le propre des coupables de trembler eternellement. Puis que plusieurs crimes se déroben à la loy, au Iuge, & aux chastimens, ce seroit pour nous vn grand malheur, si aussi tost qu'on les a commis, on ne se sentoit persecuté par ces chastimens naturels & rigoureux & que la crainte ne prist pas dans l'ame la place de repentir pour luy seruir de punition.

## EPISTRE XCVIII.

## ARGUMENT.

I. Il ne se faut fier qu'aux biens internes.  
Les autres sont aussi légers que la fortune qui les donne.

II. On doit regarder toutes choses comme périssables, & se préparer de bonne heure à les perdre.

III. Exemples de plusieurs qui ont supporté tout ce qui sembloit insupportable.

I. **V**ous ne devez point estimer heureux celuy dont la félicité est toujours douteuse, qui n'est iamais appuyée que sur des choses fragiles, & qui ne fonde ses plaisirs que sur des biens estrangers. La joye qui entre dans l'ame, ne manque iamais d'en sortir; Mais celle qui prend naissance de l'ame mesme, est constante & assurée; elle trouue tousiours de nouvelles forces, & ne finit qu'avec l'homme. Toutes les autres choses, que le peuple admire, ne sont que des biens d'un iour. Quoy donc? ne peuvent-ils pas nous seruir, & ne pouons-nous en

tirer de la satisfaction ? Oüy certes, & personne ne le deffend ; mais il en faut vser de telle sorte qu'ils dépendent de nous, & que nous ne dépendions pas d'eux. Tous les biens qui dépendent de la fortune, apporteront sans doute de l'vtilité & du plaisir, pourueu que celuy qui les possède, se possède en mesme temps, & qu'il ne soit pas en la puissance de ses biens. Car, mon cher Lucilius, ceux-là se trompent grandement qui s'imaginent que la fortune soit capable de nous apporter du bien ou du mal. Elle nous donne seulement la matiere des biens ou des maux, & le commencement des choses qui reüssiront chez nous à nostre bien ou à nostre mal. L'esprit est plus fort que toutes les forces de la fortune. Il est le Maistre des affaires, il les fait tourner où il luy plaît, & enfin il a le pouuoir de faire ses maux ou ses biens. Le méchant conuertit toutes choses en mal, & mesme celles qui estoient venues sous vne apparence de bien. Au contraire vn esprit droit & vertueux corrige mesme les deffauts de la fortune, adoucit par la patience tout ce qu'elle a de rude & de fascheux, reçoit les prosperitez avec vne belle modestie, & les aduersitez avec de la constance & du courrage.

II. Mais encore qu'il ait toute la prudence que l'on se puisse imaginer, qu'il

fasse toutes choses avec jugement, qu'il n'entreprenne rien qui ne soit proportionné à ses forces, il ne trouuera iamais ce bien parfait, qui est au dessus des menaces de la fortune, s'il n'est ferme & resolu contre les caprices & les incertitudes de la fortune. Soit que vous vouliez obseruer les autres, car nous jugeons plus volontiers des affaires d'autrui que des nostres, soit que vous vouliez juger de vous-mesme sans faueur & sans flatterie, vous sentirez ce que ie dis, vous confesserez qu'en toutes ces choses qui semblent si cheres & si desirables, il n'y a rien d'utile & d'auantageux; si vous ne vous estes preparé contre la legereté de la fortune, & les accidens qui la suivent; si à mesure qu'il vous arrive quelque perte, vous ne dites sans cesse & sans vous plaindre: *Dieu en a ordonné autrement que ie ne pensois.* Mais afin de vous apprendre encore vne parole, qui puisse d'autant plus fortifier vostre esprit, dites toutes les fois qu'il vous arrivera quelque chose contraire à vos esperances,

*Le Ciel me peut donner de meilleures fortunes.*

Ainsi il ne peut rien arriver qui ébranle vñ esprit preparé à toute sorte d'éuenemens. Or il s'y preparera, s'il fait réflexion sur

Inconstance des choses humaines, de-  
 uant qu'il en ressent les effets. S'il consi-  
 dere sa femme, ses enfans, & ses richesses,  
 comme s'il ne les deuoit pas toujours  
 auoir, & comme s'il n'en deuoit pas estre  
 plus mal-heureux quand il aura cessé de les  
 auoir. L'esprit qui s'inquiete de l'aduenir,  
 est miserable; & celuy qui se met en peine  
 s'il aura toute sa vie la jouissance des cho-  
 ses qui luy plaisent, est mal-heureux auant  
 que de l'estre. En effet, il ne sera iamais  
 en repos; & par l'apprehension du futur  
 il perdra les biens presens, dont il pou-  
 uoit jouir avec auantage. Et certes ie ne  
 mets point de difference entre la douleur  
 que donne la crainte de perdre, & la perte  
 mesme. Ce n'est pas que ie voulusse vous  
 conseiller de ne vous soucier de rien. Dé-  
 tournez-vous au contraire de tout ce qui  
 est à redouter; preuoyez par la prudence  
 tout ce qu'on peut preuoir par ses lumie-  
 res; Considérez ce qui peut vous estre pre-  
 judiciable long-temps auant qu'il arriue,  
 & tâchez de l'éuiter. Vne ferme resolution  
 de supporter constamment toutes choses,  
 vous seruira beaucoup en ce dessein. Ce-  
 luy qui peut supporter la fortune, peut  
 aussi se défendre, & triompher de la for-  
 tune; elle ne porte iamais le trouble dans  
 la tranquillité de la vertu. Mais il n'y a  
 rien de plus miserable ny de plus lâche que

d'estre tousiours en crainte ; & n'est-ce pas vne folie que d'aller au deuant du mal ? Au reste , pour vous dire mon sentiment en peu de paroles , de ces esprits inquietez , & qui se sont eux-mesmes à charge , ils sont aussi impatiens dans leurs infortunes , qu'auant qu'elles arriuent. Celuy-là se plaint plus qu'il n'est besoin , qui se plaint auant qu'il en soit besoin. Et la mesme foiblesse qui luy fait iuger que la douleur est insupportable , l'empesche aussi de s'y resoudre , & de l'attendre de pied-ferme. Elle luy fait imaginer que sa felicité doit estre eternelle. Elle luy fait croire que tout ce qui luy arriue de favorable , doit non seulement durer tousiours , mais croistre perpetuellement ; & mettant en oubly les caprices de la fortune qui remui sans cesse les choses humaines , il se promet imprudemment qu'elle aura pour luy de la fermeté & de la constance. C'est pourquoy il me semble que Methrodore dit fort bien dans vne Lettre , où il console sa sœur de la perte de son fils , *Que les biens des mortels , sont mortels*. Il parle de ces biens , apres lesquels on voit courir tant de monde. Car le veritable bien ne seuroit finir , il est stable , il est eternel , c'est la sagesse , c'est la vertu , qui est le seul bien immortel que les hommes puissent posseder. Au reste , ils sont si auengles

& si déprauez, ils ont si peu de connoissance du chemin qu'ils prennent, & de ce-luy que chaque iour leur fera prendre, qu'ils s'estonnent de perdre quelque chose, bien qu'un iour ils doiuent tout perdre. Toutes les choses dont on vous appelle le Maistre, sont veritablement chez vous, mais elles ne sont pas à vous. Il n'y a rien de ferme pour un infirme, & rien d'eternel pour ce-luy qui doit perir. Perir & perdre est vne mesme necessité, & si nous pouuions bien comprendre cela, ce nous seroit vne grande consolation, de perdre constamment ce qui doit infailliblement perir. Quel soulagement pourrons-nous donc trouuer contre les pertes? Que nous ne perdions pas la memoire des choses perduës, & que nous ne perdions pas avec elles le fruit que nous en auons retiré. On peut nous empescher d'auoir, mais non pas nous empescher d'auoir eu. Celuy-là est sans doute bien ingrat, qui apres auoir perdu un bien, ne s' imagine pas estre redeuable de l'auoir receu. La fortune peut bien nous oster vne chose, mais elle nous en laisse le profit, & nous le perdons seulement par nostre impatience, & par l'injustice de nos regrets.

III. Dites-vous à vous-mesme que de routes ces choses qui semblent si terribles, il n'y en a pas vne d'indomptable; Nous

en auons desia veü plusieurs qui les ont surmontées. Sceuole a vaincu le feu , Regulus les gesnes , Socrate le poison , Rutilius le bannissement , Caton la mort qu'il enfonça luy-mesme dans son sein avec vn poignard. Taschons aussi de vainere quelque chose. D'ailleurs , tous ces biens qui charment le vulgaire par de si belles apparences de grandeur & de felicité , n'ont-ils pas esté souuent méprisez , & mesme par quantité de personnes ? Fabricius dédaigna les richesses , estant General d'Armée , & les condamna lors qu'il estoit Censent. Tuberon estima que la pauureté estoit digne de luy & du Capitole , lors que se seruant de vaisselle de terre en vn festin public , il donna à connoistre que les hommes se doiuent contenter des mesmes choses , qu'on employoit au seruice des Dieux. Sextius le pere fit vn genereux refus des honneurs , car encor qu'il fût né pour l'administration de la Republique , il ne voulut point receuoir la dignité de Senateur , que Iule Cesar luy offroit , parce qu'il scauoit bien que ce qui pouuoit estre donné pouuoit estre osté tout de mesme. Entreprenons-donc aussi de faire quelque chose avec courage , & donnons-nous vne place entre les fameux exemples. Pourquoi nous laissons-nous abattre ? Pourquoi desespérons-nous ? Tout ce qui a pü se faire

autresfois, peut bien se faire encore aujourd'huy. Nous n'auons qu'à purger nostre ame, & à suiure la Nature, de qui Pon ne peut s'éloigner, sans se jeter dans les conuoitises, sans se precipiter dans les crainces, sans estre esclau de la fortune. On peut encore reuenir dans le bon chemin, on peut estre restably dans ses droits, & reprendre son courage. Efforçons-nous donc de le reprendre, afin que nous puissions endurer toutes sortes de douleurs, de quelque costé qu'elles puissent attaquer le corps; & dire enfin à la fortune, *C'est un homme que tu attaques, cherche ailleurs qui tu puisses vaincre.* Ainsi Pon peut adoucir la douleur de cette blesseure dont ie souhaitterois, ou le soulagement, ou la force de la supporter, & de vieillir avec elle.

\* Mais ie suis assure de la vertu de ce *\* C'est en-*  
grand homme; il ne s'agit icy que de no-*droit*  
stre interest, puis que nous deuous estre *semble*  
priuez de l'agrecable societé de cét illustre *corrom-*  
vieillard. Il a desia vescu vne longue vie, *pu.*  
& s'il desire qu'elle soit plus longue, ce  
n'est pas pour luy qu'il le desire, mais pour  
ceux-là seulement à qui elle pourroit estre  
utile. On peut dire que s'il vit encore,  
c'est vne liberalité qu'il nous fait, vn autre  
eust desia finy des douleurs si excessiues;  
mais il croit qu'il est aussi honteux de re-  
courir à la mort que de fuir lâchement la

mort. Quoy donc ? ne sortira-t-il pas de la vie, si on luy en donne le conseil ; Mais pourquoy n'en sortiroit-il pas, s'il ne peut plus estre utile à personne ; s'il ne peut plus demeurer au monde que pour souffrir, & pour estre le but de la douleur ? C'est ainsi, mon cher Lucilius, qu'on met en pratique la Philosophie, & qu'on s'exerce à la vertu. C'est ainsi que l'on connoist ce qu'un homme sage a de force contre la mort & la douleur, lors que l'une approche, & que l'autre presse. Il faut apprendre à travailler de celuy-là mesme qui travaille. Nous n'avons rien fait jusques icy que de chercher par des raisons si l'on peut résister à la douleur, & si les approches de la mort peuvent épouvanter les grandes ames. Qu'est-il besoin de tant de paroles ? Rendons nous les spectateurs de la chose mesme. Ny la mort ne rend pas l'homme plus fort contre la douleur, ny la douleur contre la mort. Il ne s'arme que de soy-mesme contre l'un & l'autre ; il ne souffre point constamment par l'esperance de la mort ; & ce n'est point par le dégoût d'une douloureuse vie qu'on le voit mourir si librement. Il supporte la douleur, & attend la mort.

## EPISTRE XCIX.

## ARGUMENT.

*Cette Epistre est vne consolation à Marullus, sur la mort de son fils.*

**J**E vous ay enuoyé la Lettre que j'écris à Marullus touchant la mort de son fils encore petit, & sur le bruit qui couroit qu'il supportoit cette perte avec trop d'impatience & de foiblesse. Je n'y ay pas gardé ma coutume; & j'ay crû qu'il ne falloit pas le flatter ny le traiter doucement, parce qu'il estoit plus digne de reprimande que de consolation. Veritablement il faut accorder quelque chose à vn esprit affligé, & qui a receu vne grande playe. Il faut qu'il s'affouisse de pleurs, ou au moins luy laisser pousser les premiers transports de Passiõion. Mais quand quelqu'un a, pour ainsi dire, entrepris de faire son occupation de ses larmes, il faut aussi-tost le corriger, & luy faire comprendre qu'il y a dans les soupirs de la lascheté, & de la folie. Vous attendez des consolations, mais receuez des injures. Quoy, vous montrez tant de foiblesse, à la mort de vostre fils? Que feriez-vous si

vous auiez perdu vn amy ? Hé bien , vous  
 auez perdu vn petit enfant dont vous ne  
 pouuez rien esperer de certain , ce sont  
 peu de iours qui sont perdus. Nous ne  
 cherchons que des sujets de tristesse ; nous  
 voulons nous plaindre injustement de la  
 fortune , comme si elle ne pouuoit nous  
 donner de iustes sujets de nous plaindre.  
 Mais ie m'estois imaginé que vous auiez  
 assez de courage & de force contre les  
 maux veritables , & que par consequent  
 vous n'en manqueriez pas contre des maux  
 en apparence , dont on ne pleure que par  
 coustume. Si vous auiez fait la plus gran-  
 de perte que l'on puisse faire , ie veux dire  
 si vous auiez perdu vn amy , vous vous  
 deuriez plustost réjoüir de l'auoir possédé,  
 que de vous plaindre de l'auoir perdu. Mais  
 la pluspart des hommes ne comptent point  
 ce qu'ils ont receu , ny combien de temps  
 ils en ont jouï. La tristesse a particuliere-  
 ment ce mal que non seulement elle est  
 inutile , mais qu'elle est ingrante. Faut-il  
 donc que vous ayez perdu vostre temps ,  
 pour auoir eu vn si bon amy ? Et n'auriez-  
 vous rien profité durant tant d'années , de  
 la société que vous auez eüe avec luy , &  
 des études que vous auez faites ensemble ?  
 Auez-vous donc mis vostre amitié on mes-  
 me tombeau que vostre amy ? Pourquoi  
 vous plaignez-vous de l'auoir perdu , si  
 vous

vous n'avez tiré aucun profit de l'auoir possédé ? Croyez qu'une grande partie de ceux que nous auons aymez, & que la mort nous a raiis, demeure encore avec-que nous. Car tout le temps qui est passé, est à nous; & il n'y a rien de plus certain que ce qui a esté. L'esperance des biens futurs nous rend ingrats & méconnoissans de ceux que nous auons desia receus; comme si ce qui nous doit arriuer, ne deuoit pas aussi-tost estre mis entre les choses passées. On limite bien estroittement la satisfaction qui vient d'une chose, si l'on ne se réjouit que du fruit present qu'on en reçoit. Le futur & le passé sont capables de donner de la joye, l'un par l'esperance de le posséder, & l'autre par la memoire de l'auoir possédé; mais l'aduenir est douteux, il peut ne pas arriuer, & il ne se peut faire que l'autre ne soit arriué. N'est-ce donc pas vne folie que d'abandonner le plus certain ? Contentons-nous des choses que nous auons desia receuës, si toutesfois elles ne sont pas sorties de nostre esprit en mesme temps qu'elles y sont entrées. Nous auons vne infinité d'exemples de ceux qui ont fait les obseques de leurs enfans sans pleurer, qui en reuenant de leurs funeraill-les, sont retournéz au Senat, ou à l'exercice de quelqu'autre charge publique, & qui à l'instant de leur affliction ont fait autre-

chose que de s'amuser à se plaindre. Et certes, il ne sert de rien de vous plaindre, puis que vostre plainie ne vous apporte aucun profit. D'ailleurs il y a de l'injustice à vous plaindre d'une chose, qui est arriuée à vn homme, & qui doit arriuer à tous. Enfin toutes vos plaintes, & vos regrets tiennent quelque chose de la folie, puis qu'il y a si peu de chemin entre la mort & celuy qui le regrette. Nous deuons endurer sa perte avec d'autant plus de patience que nous suiurons de fort près ceux que nous auons perdus. Considerez la vitesse & la legereté du temps; voyez combien cette carriere que nous courons si viste, est d'une petite estendue. Faites reflexion sur cette longue suite des hommes qui tiennent tous vn mesme chemin; ils ne se suiuent iamais d'une distance fort éloignée, quand mesme il paroist entr'eux beaucoup d'interualle. Celuy que vous pensez auoir perdu, est seulement allé deuant. Y a-il donc rien qui tienne plus de la folie que de pleurer celuy qui est party deuant vous, lors que vous avez à faire vn mesme voyage? On pleure vne chose qu'on sçauoit bien qu'elle deuoit arriuer, ou l'on s'est moqué de soy-mesme, si l'on n'a pas songé que cet homme deuoit mourir. On pleure enfin vne chose de qui l'on a dit mille fois qu'il estoit impossible qu'il

le n'arrivast pas. Quiconque se plaint que quelqu'un est mort, se plaint aussi qu'il ait esté homme. Tous les hommes sont obligez à la mesme loy, & quiconque est né, doit s'attendre de mourir. Nous sommes distinguez des vns des autres par quelques interualles de temps, mais nous sommes tous semblables par nostre fin. Tout cét espace qui est entre le premier & le dernier iour de la vie, est variable & incertain. Si vous le mesurez par les miseres, il est sans doute bien long, quand on n'auroit vescu que l'âge d'un enfant; & si vous le mesurez par sa vitesse, il est sans doute bien court, quand mesme on auroit vescu jusqu'à vne extrême vieillesse. Il n'y a rien en tout cét espace qui ne soit glissant & qui ne nous trompe; il passe plus viste que les faisons, il n'y a point de vent qui ait plus de legereté ny d'inconstance. Toutes choses y sont dans un mouvement perpetuel, & selon que la fortune l'ordonne, elles prennent tantost vne face, & tantost vne autre. Enfin parmy vne si grande agitation des choses humaines, il n'y a rien d'asseuré que la mort. Neantmoins tout le monde s'en plaint, & cependant c'est vne chose en quoy personne ne se peut tromper. Mais il est mort qu'il n'estoit qu'enfant. Je ne veux pas dire encore que celuy qui meurt bien-tost est traité le plus favora-

blement. Passons à celuy qui a vieilly. De combien a-il surpassé cét enfant ? Imaginez vous le profond abysme du temps , considerez l'eternité ; apres cela comparez-y ce qu'on appelle l'âge de l'homme ; & alors vous reconnoistrez combien est petit ce que nous souhaitons, & ce que nous prenons tant de peine à prolonger. En effet, combien les déplaisirs & les inquietudes ? combien la mort que nous souhaitons tant de fois avant qu'elle vienne ? combien les maladies & la crainte ? combien l'enfance incapable de toutes choses nous dérobent-elles de ce temps ? Je ne dis point que nous en dormons la meilleure partie. Adjoustez à cela les travaux, les afflictions, & tant d'occasions dangereuses ; & puis vous confeserez que ce qu'on appelle viure est vn espace bien court, mesme dans la plus longue vie. Mais qui ne demeurera pas d'accord que celuy-là est le plus heureux qui est bien-tost de retour d'un voyage, & qui en a fait tout le chemin, avant qu'il se soit lassé ? La vie n'est ny vn bien ny vn mal, mais c'est le lieu où se trouue le mal & le bien. C'est vn jeu de hazard où il se faut défier de tout. Ainsi celuy qui est mort, n'a rien perdu que le dé, qui tourne plus souuent à perte qu'à gain. Mais il pouvoit acquerir de la sagesse & de la pri-

dence ; il pouuoit par vostre soin se rendre plus honneste homme ; mais plustost , ce qu'il falloit craindre , il pouuoit se rendre semblable à beaucoup d'autres. Regardez ces ieunes hommes des meilleures maisons de la ville , que le luxe & la débauche ont reduits à la misere , & precipitez dans Pazerne \* pour donner du plaisir au peuple. \* *A se faire glai diateurs.* Voyez ces autres qui ne s'exercent qu'à contenter leur impudicité , & qui ne laissent point passer de iours , sans se noyer dans le vin , & sans se deshonorer par quelque méchanceté signalée. Vous direz infailliblement , qu'il y auoit plus à craindre qu'à esperer. Vous ne deuez donc pas chercher des occasions de douleur , ny faire croistre vne affliction legere , à force de vous plaindre , & de vous desesperer. Au reste , ie ne vous exhorte pas de faire sur vous des efforts , ie n'ay pas si mauuaise opinion de vous , que de croire que vous ayez besoin d'appeller contre vostre perte tout le secours de la vertu. Ce n'est pas vne playe que vous auez receuë , c'est seulement vne piquette , & cependant vous voulez en faire vne playe. Sans doute , vous auez tiré vn grand profit de la Philosophie , si vous supportez constamment la perte d'vn fils qui n'estoit pas encore si bien connu de son pere que de sa nourrisse. Quoy donc ? veuz-je vous persuader la dureté ?

veux-je que mesme à l'enterrement de vôtre fils vous alliez la teste haute ? & ne puisse seulement souffrir que vous en ayez le moindre ressentiment ? Non certes, ie n'exige pas cela de vous ; ce seroit montrer le s'inhumanité & non pas de la vertu, que le paroistre insensible dans la separation de ses amis, & de regarder la mort de nos parens des mesmes yeux que nous les verrions eux-mesmes ? Mais supposez que ie vous deffende la plainte ; il y a quelques choses qui ne sont pas en nostre puissance ; les larmes tombent quelquesfois quand on voudroit les retenir, & seruent de soulagement à l'esprit. Nous pouons donc iustement permettre que les larmes tombent, mais nous ne deuons pas le commander. Qu'il en tombe autant que la douleur en pourra pousser, & non pas autât que l'exemple & l'imitation en demanderont. Ne contribuons point à nostre tristesse, & ne l'augmentons point par l'exemple d'autrui. L'apparence de la tristesse est plus insatiable, & exige dauantage que la tristesse mesme. Et en effet, y a-il quelqu'un qui voulust paroistre si triste s'il n'auoit que luy à contenter ? On jette de plus grands soupirs lors qu'on pense estre entendu, & l'on est tranquille, lors que l'on est en secret & sans témoins. Mais si on voit venir quelqu'un, on renouelle aussi-tost ses plaintes,

on s'arrache les cheveux, on veut faire toutes les choses qu'on eust faites plus facilement, quand on n'estoit empesché de personne. Ou souhaite la mort, on se jette du liét à terre; mais la douleur cesse aussi-tost qu'elle n'a plus de spectateurs. Nous auons ce deffaut aussi bien en cete occasion, qu'en toutes les autres, que nous nous conformons sur l'exemple d'autrui, & que nous considerons moins ce qu'il faut faire par deuoir que ce qu'on fait par coustume. Nous nous éloignons de la nature, nous nous abandonnons aux caprices du peuple qui ne fut iamais cause d'aucun bien, & qui est aussi leger en cela qu'en toutes ses autres actions. S'il void quelqu'un qui souffre patiemment son infortune, il l'appellera dur & insensible. S'il void quelqu'un qui se laisse abatre par l'aduersité, il l'appellera foible & effeminé. Mais il faut mesurer toutes choses par la raison, & non pas par le iugement du peuple. Il n'y a rien qui tienne plus de la folie que de chercher de la reputation par sa tristesse, & par ses larmes, dont neantmoins ie fay ce iugement que quelques-vnes sont permises au sage, & que les autres doiuent tomber d'elles-mêmes. Voulez-vous sçauoir quelle difference il y a entre l'un & l'autre? Quand on nous apporte la nouvelle de quelque

mort, & que nous embrassons vn corps que nous ne deuons quitter que pour le laisser aller en terre, la nature nous arrache des larmes, & comme l'esprit est pressé par la douleur, il presse aussi tout le corps, & par consequent les yeux, & en fait sortir l'humeur qui est à l'entour, & ces larmes sortent malgré nous par vne espeece d'expression. Il y en a d'vne autre sorte, auxquelles nous ouurons nous-mêmes le passage, lors que nous entendons parler de ceux que nous auons perdus, & que nous auons aymez. On trouue ie ne sçay quelle douceur dans cette tristesse, en se souuenant de leurs discours, de leur agreable conuersation, des bons offices qu'ils ont rendus, & alors on verse des larmes comme dans la joye. Enfin nous sommes indigens aux vnes, & nous ne pouuons retenir les autres. Il ne faut donc pas que vous pleuriez, ou que vous reteniez vos larmes à cause de ceux qui vous regardent. Il est plus honteux de les feindre que de les essuyer, ou de les répandre. Qu'elles coulent d'elles-mêmes, & sans artifice; les plus tranquilles, & les plus moderez en peuuent verser. Le Sage mesme en a quelquesfois répandu, sans offenser sa dignité; mais avec vn si iuste temperament qu'elles ne manquoient ny d'humanité ny de bien-séance. Enfin on

peut obeir à la nature , & conseruer fa dignité. I'ay veu des hommes venerables aux funerailles de leurs parens , qui mon-  
troient bien par leur visage l'amitié qu'ils auoient pour eux , sans affecter toutes ces larmes qu'on ne donne souuent qu'à l'apparence ; & l'on ne voyoit rien en eux que ce qu'une veritable affection a accoustumé de produire. Il y a aussi dans la plainte & dans la tristesse vne certaine bien-seance, que le Sage doit garder ; Et comme dans toutes les autres choses , il doit y auoir de la mediocrité dans les larmes. Il n'y a que les foibles dont les tristesses aussi bien que les joyes soient immoderées. Receuez avec patience ce qui doit necessairement arriuer. Qu'arriue-il d'incroyable ? qu'arriue-il de nouveau ? Combien fait-on tous les iours d'entremens ? combien y en aura-il qui porteront le deuil apres vous ? Toutes les fois que vous penserez qu'il estoit encore enfant , pensez aussi qu'il estoit homme ; Pensez que l'homme ne peut rien attendre d'asseuré , que la bonne fortune ne l'accompagne pas jusqu'à la vieillesse , & qu'elle le laisse où il luy plaist. Je ne vous empesche pas de parler souuent de luy , ny de donner à sa memoire tout autant de loüanges que vous pourrez. Il vous reuiendra plus souuent dans la pensée , quand ce ne fera pas la

tristesse qui le remettra dans vostre esprit ; car il n'y a personne qui prenne plaisir en la conuersation d'un homme triste , ny par consequent à la tristesse. Si vous en auez ouï avec plaisir quelques discours & quelques naïuetez d'enfant, qu'elles soient souuent dans vostre bouche , & persuadez-vous fortement qu'il auroit répondu aux esperances que l'amour paternelle vous en faisoit concevoir. Il y a de l'inhumanité de mettre les siens en oubly, d'enseuelir leur memoire en mesme tombeau que leur corps, de les pleurer beaucoup, & de s'en souuenir peu de temps. Ainsi les oyseaux, ainsi les bestes sauvages ayment leurs petits. Leur amour est violente, & pour ainsi dire furieuse, mais ils la perdent avec leurs petits. Cela ne seroit pas bien seant à vn sage ; il faut qu'il se souuienne tousiours des siens, & qu'il cesse bien-tost de les pleurer. Je ne scaurois approuuer ce que dit Methrodore, qu'il y a quelques plaisirs attachez à la tristesse qu'il faut prendre lors que l'on est triste. Je rapporte ses paroles mesmes, & ie ne doute point du sentiment que vous en aurez. Y a-il rien aussi de plus honteux que de prendre du plaisir dans le deüil, ou par le deüil, & de chercher parmy les larmes quelque chose qui vous contente ? Ce sont neantmoins ces Phi-

lofophes qui nous reprochent vne trop grande rigueur, & qui accusent nos preceptes d'inhumanité, parce que nous disons, ou qu'il ne faut point endurer que la tristesse entre dans l'ame, ou qu'il faut bien-tost l'en chasser. Mais enfin lequel des deux est le plus impossible ou le plus inhumain, de n'auoir point de ressentiment de la perte d'un amy, ou de chercher du plaisir dans la douleur de sa perte. Ce que nous voulons enseigner est honneste & sans doute bien-seant; Que quand l'affection aura poussé quelques larmes, on ne s'abandonne point à la douleur & à la tristesse. Quoy, dites-vous qu'il faut mêler quelque volupté à la douleur? Ainsi l'on appaise les enfans en leur donnant quelques friandises; Ainsi on les empêche de crier, en leur presentant la mamelle. Vous ne ferez donc pas cesser vos plaisirs à l'instant mesme qu'on fait les obseques de vostre fils, ou que vostre amy se meurt; mais au contraire vous chatouillerez vostre douleur, & vous y chercherez de la satisfaction. Lequel est le plus honneste ou de chasser de l'ame la douleur, ou d'y rendre la volupté comme compagne de la douleur? Que dis-je, comme compagne: On la trouue dans la douleur mesme. Il y a, dit-il, vne espee de volupté qui est attachée à la dou-

leur. Il appartiendroit aux Stoïciens de publier cette doctrine, & non pas aux Sectateurs d'Epicure, qui ne connoissent point d'autre bien que la volupté, ny d'autre mal que la douleur, car quelle alliance peut-il y avoir entre le bien & le mal? Mais supposons qu'il y en ait. C'est maintenant qu'il est besoin de la découvrir, & de considerer si la douleur a quelque chose en soy d'agréable & de voluptueux. Il y a certains remedes qui sont salutaires à quelques parties du corps, mais parce qu'ils sont sales, on ne voudroit pas les appliquer aux autres parties; & ce qui seruiroit sans honte en vn endroit, ne seroit pas honneste en vn autre lieu. Ne rougissez-vous donc point de vouloir guerir la tristesse par la volupté? Il faut pour cette playe vn remede plus violent. Dites piuttosto, que le sentiment du mal ne va pas iusqu'à celuy qui est mort; car s'il va iusques à luy, il n'est pas mort. Il n'y a rien qui puisse blesser celuy qui n'est plus; s'il peut estre blessé, il est vivant. Croyez-vous qu'il est malheureux, à cause qu'il n'est plus, ou parce qu'il est encore quelque chose? S'il n'est plus, il ne peut ressentir de mal; car quel sentiment, celuy qui n'est plus, pourroit-il encore auoir? S'il est encore quelque chose, il ne scauroit estre mal-heu-

reux ; car il est deliuré du plus grand mal qu'apporte la mort , qui est de n'estre plus. Disons aussi à celuy qui pleure & qui regrette son enfant , que tous les hommes, ieunes & vieux , en comparaison de l'eternité , sont égaux , pour ce qui concerne la briéueté de la vie ; Car ce que nous auons de cette immense eternité , est encore moindre que ce qu'on peut s'imaginer de plus petit. Ce qu'il y a de plus petit en vne chose , ne laisse pas d'en faire vne partie , mais le temps que nous vivons , n'est presque rien. Et cependant nous sommes si insensé que nous y faisons des desseins comme sur vn plan de grande estenduë. Au reste , ie vous ay écrit cette lettre , non pas comme si apres auoir long-temps attendu , vous auiez besoin d'vn remede qui vint si tard , car ie me souuiens de vous auoir desia entretenu de toutes les choses que vous y lirez. Ie vous écris seulement pour condamner ce petit espace de temps pendant lequel vous vous estes éloigné de vous-mesme ; Et enfin pour vous exhorter de montrer du courage contre la fortune , & de regarder tous ses maux , non comme des choses qui peuent arriuer , mais comme des choses qui arriueront infailliblement.

## EPISTRE C.

## A R G V M E N T.

*De quelle façon doit estre le langage  
d'un Philosophe.*

**V**OUS m'avez écrit que vous aviez leu exactement les liures que Fabianus Papius a composez des choses civiles, mais que vous n'avez pas trouvé qu'ils répondissent à l'opinion que vous en aviez. Apres cela oublie que'il s'agissoit de iuger d'un Philosophe, vous avez blasmé sa façon d'écrire. Je suppose que ce que vous en dites soit véritable, & qu'il debite quantité de choses sans donner à son discours aucune forme. Premièrement cette façon d'écrire, a ses beautés, & le discours qui coule doucement, a quelque grâces qui luy est propre & particulière. Car ie croy qu'il y a bien de la différence entre un discours qui coule, & un discours qui se precipite; & mesme ce que ie vay dire, est bien différent de ce que vous pensez. Il me semble que Fabianus ne precipite pas ses paroles, mais qu'il les fait couler agreablement. Il est vray que son discours est

estendu , mais il est sans confusion , & ne manque pas de force ny de vehemence. Au moins il confesse , & veut bien que l'on sçache qu'il n'est pas estudié , & qu'il n'a pas esté à la torture dans son esprit auant que de sortir de sa bouche. Enfin il est tel qu'on reconnoist aisément qu'il vient de Fabianus. Mais ie veux qu'il soit comme vous me le figurez ; Il ne veut pas enseigner à bien parler , il veut seulement enseigner les bonnes mœurs , & a écrit pour l'ame & non pas pour les oreilles. Outre cela , si vous l'auiez entendu parler , vous n'auriez pas eu le temps de considerer les particularitez de son discours , car la piece entière vous eust rayé ; & bien souuent ce qui plaist quand on le prononce avec action , n'a pas le mesme effet quand il est reduit par écrit. Mais enfin , c'est auoir beaucoup fait que d'auoir touché d'abord , bien qu'apres vne plus longue contemplation on trouue dequoy reprendre en ce qui auoit plû aux premiers regards. Si vous m'en demandez mon aduis ; Celuy qui surprend l'estime des hommes , est sans doute plus glorieux que celuy qui l'a meritée. Je sçay bien que le dernier est le plus assésuré , & qu'il se promet plus hardiment de la reputation au temps à venir. Au reste un langage trop estudié ne sied pas bien

à vn Philofophe. Mais fi Pon a peur des paroles , où monſtrera-on ſa force & ſa conſtance ? où fera-on épreuue de ſoy ? Fabianus ne faisoit point voir de negligence dans ſes diſcours ; mais il y faisoit voir de la conſiance & vne belle hardieſſe. Auſſi n'y trouueriez vous rien de bas ny de lâche ; ſes paroles ſont choiſies, mais elles ne ſont point affectées ; il ne renuerſe point ſes façons de parler & n'en a point de bigearres ny d'extrauagantes, à la mode de noſtre ſiecle. Ses paroles ſont claires & intelligibles ; & bien qu'elles ſoient populaires , elles n'expriment que de beaux & de magnifiques ſentimens , qui ne ſont pas reſſerrez en peu de mots comme vne ſentence , mais qui s'eſtendent plus auant , & qui menent plus loin les eſprits. Nous n'y verrons rien qui

*\* Les perſonnes de condition auoient chacun vne chambre qu'ils appeloient ainſi, où ils alloient faire quelque fois des repas de pauures.*

ſoit retranché mal à propos , qui n'ait vne belle ſtructure , & qui ne tienne de la politesse d'aujourd'huy. Enfin quand vous aurez regardé de tous coſtez , vous n'y verrez rien de vuide , vous n'y verrez rien d'inutile. Veritablement vous ne trouueriez dans ce baſtiment ny des marbres de diuerſes couleurs , ny cette diuerſité de canaux qui charment la veüe , ny ce qu'on appelle la \* chambre du pauvre , ny enfin tout ce que le luxe qui ne ſe contente iamais d'vn ſimple ornement, eſt capable

de mettre en usage ; mais comme on dit ordinairement , vous verrez vne maison bien bastie. Au reste , nous ne sommes pas d'accord quelle façon d'écrire est la meilleure. Quelques-vns veulent vn style qui tiene vn peu de la negligence, d'autres le veulent rude , & pour ainsi dire rabotteux ; Et si quelques periodes semblent finir doucement , ils les diuisent & les entrecouperent tout exprés , afin qu'on n'entende autre chose que ce qu'on auoit attendu. Lisez Ciceron , sa façon d'écrire est tousiours semblable , & marche tousiours d'vn mesme pas ; Elle est trauaillée ; elle est douce , elle est delicate , sans qu'il y ait rien de lasche & d'ef-feminé. Au contraire , celle de Pollion est inégale , elle ne va que par bonds , & vous quitte lors que vous y pensez le moins. Enfin dans Ciceron tout se termine agreablement , mais il n'y a rien dans Pollion qui ne tombe , si vous en exceptez peu de choses. Dauantage vous dites que toutes choses vous semblent basses dans Fabianus ; mais i'estime que ce n'est pas là son vice. Elles ne sont point basses , mais elles sont modestes , comme procedant d'vn esprit bien ordonné ; elles ne sont pas entassées , mais elles sont par tout égales ; elles n'ont pas cette vehemence d'Orateur , ny ces pointes que vous cherchez,

ny ces sentimens qui vous surprennent. Mais considerez tout le corps ; bien qu'il ne soit pas si soigneusement paré , il est honnestement couuert. Son discours n'a point de grace , me direz-vous , mais montrez-moy quelqu'un que vous puissiez preferer à Fabianus. Si vous alleguez Ciceron dont les Liures de Philosophie sont en aussi grand nombre que ceux de Fabianus , ie confesse qu'il l'emporte par dessus luy ; mais il ne faut pas dire qu'une chose soit fort petite pour estre un peu moindre qu'une grande. Si vous m'alleguez Asinius Pollion , ie ne vous contrediray point encore , mais aussi ie vous répondray que c'est exceller en une chose de cette importance que d'auoir la premiere place apres ces deux grands personages. Nommez-moy encore Liuius ; car outre les Liures qu'il a particulièrement composez de la Philosophie , il a fait des dialogues que vous pouuez mettre aussi raisonnablement entre les Liures de Philosophie qu'entre les histoires. Je le laisseray encore passer deuant Fabianus, mais considerez ie vous prie , combien on en void apres ce Philosophe qui ne void deuant luy que trois hommes , & les plus eloquents que l'on se puisse imaginer. Mais il n'a pas toutes les choses qu'on pourroit souhaitter en luy. Son discours n'est

pas fort, encore qu'il soit élevé; il n'est ny violent ny impetueux, encore qu'il soit beaucoup estendu; & bien qu'il soit assez pur, il n'est pas tousiours bien clair. Vous souhaitteriez, direz-vous, qu'on parlast severement contre les vices, avec courage contre les dangers, avec orgueil contre la fortune, & avec injure contre l'ambition. Je veux que la dissolution soit blasmée, ie veux que l'on condamne l'impudicité, & que l'on reprime la colere; Que le discours d'un Orateur soit fort & vehement; que celui d'un Poëte Tragique soit graue, & que celui d'un Comique soit bas & populaire. Mais voulez vous que le Philosophe s'amuse à ce qu'il y a de moins considerable, c'est à dire aux paroles? Il ne s'attache qu'aux choses, sans s'arrester à l'eloquence, qui ne laisse pas de le suiure comme l'ombre suit le corps. Sans doute tout ce qu'il fera, ne sera pas entierement acheué, ny ne fera pas en soy un corps si parfait, & ie confesse que chaque mot ne touchera pas. Il dira beaucoup de choses qui ne porteront point de coup, & quelquesfois son discours finira sans avoir produit aucun effet. Mais vous trouuerez par tout quantité de belles lumieres, & iamais rien qui vous ennuye. Enfin il vous fera reconnoistre qu'il auoit les sentimens qu'il a écrits, & qu'il enten-

doit fort bien toutes les choses qu'il a dites. Vous apprendrez que son dessein a esté de vous faire voir ce qui luy plaisoit, & non pas de vous plaire & de vous flatter. Il ne cherche pas l'applaudissement, il tasche seulement à profiter & à rendre l'ame meilleure. Je ne doute point que ses écrits ne soient de la façon que ie viens de les représenter, encore qu'il m'en reste plustost vne ombre qu'vne veritable memoire; car ie n'en ay qu'vne idée confuse, & il ne m'en ressouient qu'en gros, comme des choses qu'on a sçeuës il y a long-temps. Au moins lors que ie l'entendois discourir, j'en auois les mesmes sentimens que ie vous escrits. Ce n'est pas que ses discours me semblasent tous parfaits; mais ils estoient remplis de bonnes choses, qui pouuoient donner courage à vne ieunesse bien née, & l'attirer à la vertu, sans luy faire desesperer d'vn bon succez. Cette façon d'exhorter me semble sans doute la plus vtile & la plus efficace. Car on rebute les ieunes gens lors qu'on leur donne l'ennuy de bien faire, & qu'on leur en oste l'esperance par de trop grandes difficultez. Enfin Fabianus estoit abondant en paroles, sans prendre garde autrement à la iustesse des periodes, & son discours en general estoit grand & magnifique.

## EPISTRE CI.

## ARGUMENT.

- I. De la mort subite & inopinée. Qu'il ne se faut rien promettre, & ne s'asseurer en rien.
- II. Il blasme ceux qui ne se soucient pas de vivre dans l'infamie & dans la douleur, pourveu qu'ils vivent long-temps.

**L** n'y a point de iour, il n'y a point d'heure qui ne nous montre nostre neant, qui ne nous remette en memoire quelque nouveau témoignage de nostre fragilité que nous auons oubliée, & qui ne nous contraigne de regarder la mort, quand mesme nous ne semblons faire des desseins que pour l'eternité. Vous serez peut-estre en peine par le commencement de cette lettre, du sujet de cette lettre. Vous auez connu Cornelius Senecion Cheualier Romain, ce personnage si splendide & si officieux. Il ne deuoit sa fortune qu'à luy-mesme; & d'un petit commencement, il s'estoit élevé si haut, qu'il s'estoit rendu le chemin facile pour

monter encor plus haut. Car les honneurs croissent plus facilement qu'ils ne commencent ; & le premier argent qu'un pauvre gagne avant que de deuenir riche , est celuy qui luy couste plus de sueur & plus de travail. Senecion aspiroit aussi aux grands biens ; & deux choses contribuoient à luy conduire , la science d'en acquerir , & celle de les conseruer , dont l'une des deux seulement estoit capable de le rendre riche. Cét homme si temperant , & qui n'auoit pas moins de soin de son corps que de son bien , m'auoit visité le matin selon sa coustume ; il auoit demeuré tout le long du iour auprès du liét d'un ses amis malade & abandonné du Medecin ; & enfin apres auoir soupé en bonne santé & avec plaisir , il fut surpris d'une esquinancie qui l'estouffa en fort peu de temps. Ainsi il mourut apres auoir rendu à ses amis tous les deuoirs qu'un homme sain est capable de leur rendre. Ce personnage qui cherchoit de l'argent par mer & par terre , qui mettoit tout en vsage pour en amasser , est mort inopinément , lors que ses affaires se portoient le mieux , & que l'argent luy venoit en foule de tous costez.

*Plantez apres cela des poiriers & des vignes.*

Qu'il y a donc d'extrauagance de vou-

loir disposer de tous ses iours, puis que mesme le lendemain n'est pas en nostre puissance ! Que les longues esperances de ceux qui font de grands desseins, sont de veritables folies ! l'achepteray, ie bastiray, ie presteray de l'argent, ie poursuivray des honneurs, j'en auray la jouissance, & enfin quand ie seray las, ie passeray ma vieillesse avec plaisir, & en repos. Croyez qu'il n'y a rien d'assuré, mesme pour les plus heureux. Vous ne vous devez rien promettre de l'advenir; ce qu'on pense tenir dans ses mains, s'en échappe & s'évanouit, & vn petit accident fera tomber les appuis où nous pensions nous soustenir. Les choses du monde coulent sans cesse par vne loy certaine & inuiolable, bien que les voyes en soient obscures. Mais que m'importe que ce qui est certain & connu à la Nature, me soit incertain & inconnu ? Nous nous proposons de longs voyages sur mer, & de ne retourner que bien tard en nostre pais, apres auoir parcouru tous les riuages estrangers; Nous faisons dessein d'aller à la guerre, nous nous promettons des recompenses, qui n'arriueront que bien-tard; nous esperons de grands emplois, & d'aller de degré en degré jusqu'aux plus hautes charges de la milice, & cependant nous ne prenons pas garde que la mort est à nos costez.

Comme nous n'y songeons jamais qu'en voyant mourir les autres, il faut quelques fois apporter des exemples de nostre fragilité; mais ils ne demeurent pas plus longtemps dans nostre ame, que l'estonnement que nous en avons. - Y a-il rien qui tienne davantage de la folie que de s'estonner de voir arriver quelquesfois ce qui peut arriver tous les iours? Nous ne manquerons pas de finir où la providence de Dieu a planté les bornes de nostre vie; mais personne ne sçait de combien il en est près. Disposons donc nostre esprit, comme si nous estions arrivez à nostre terme; ne prenons point de delais, & soyons prests à toute heure de rendre compte de nostre vie. Le plus grand deffaut qu'elle ait, c'est qu'elle est toujours imparfaite, & qu'il nous reste toujours quelque chose à achever. Mettons-y donc tous les iours la dernière main, & nous n'avons pas besoin du temps. C'est de ce besoin qu'on voit naistre la crainte, & une passion de sçavoir l'avenir, qui ronge & qui devore le cœeur. Et apres tout, il n'y a rien de plus fascheux & qui gese davantage que de se mettre en peine de sçavoir des choses qui ne sont pas arrivees. Un esprit qui est en cette inquietude, est persecuté d'une crainte, dont il ne peut jamais sortir. Comment donc pourrons-nous chasser de nostre ame cece

importune

importune séuerie ? en ne prolongeant point nostre vie par de vaines imaginations, mais en la ramassant de telle sorte que l'on en voye tousiours la fin. Car celuy à qui le present est inutile, & qui ne scauroit s'en contenter, ne peut regarder l'auenir sans trouble & sans apprehension. Mais quand ie me suis rendu compte de ce que ie me deuois, quand mon esprit affermy a compris qu'il n'y a point de difference entre vn iour & vn siecle, il voit venir apres cela comme d'un lieu élevé, & le temps & la fortune, & ne considere qu'en ziant cette longue suite de siecles. En effet, pourquoy seroit-il troublé par l'inconstance & par la diuersité des choses du monde, s'il est resolu & préparé contre toutes ses vicissitudes ?

I L. Haltez-vous donc de viure, Lucilius, & imaginez-vous que chaque iour est vne vie. Celuy qui se gouvernera de la sorte, & qui a considéré chaque iour comme tout le temps de sa vie, est tousiours en seureté. Mais ceux qui ne vivent que d'esperances, ne jouissent pas mesme du temps present, il leur eschappe sans cesse, ils ont vne auidité insatiable de l'auenir & ce qui est encore plus miserable, & qui rend toutes choses miserables, ils sont tousiours persecutez par l'apprehension de la mort. C'est ce qui a fait faire à Mecenas ce souhait honteux, qu'il vouloit bien estre

infirme, estre difforme, & souffrir les plus rigoureux tourmens, pourueu que parmy tant de maux, il se pût conseruer la vie.

*Que de tous maux ie sois le centre,*

*Que ie sois bossu dos & ventre,*

*Que ie n'aye aucuns membres sains,*

*Que ie sois goutteux pieds & mains;*

*Que la tristesse me poursuiue,*

*Tout va bien pourueu que ie viue.*

Ainsi l'on souhaite ce qui eust esté vn mal extrême, s'il fust arrivé; & l'on demande comme la vie, la longueur, & la continuation des suplices.

J'estimois vn homme bien lasche, s'il vouloit iure jusqu'à ce qu'il fust au gibet; & toutesfois en voicy vn qui vous dit, Otez-moy les forces, rompez-moy les membres, pourueu que l'ame demeure dans ce corps déchiré & inutile à toutes choses. Défigurez-moy, ie le veux bien; si ne m'importe pas d'estre monstrueux & contrefait, pourueu que ma vie soit prolongée de quelques momens. Enfin, mets-moy à la torture, attache-moy si tu veux en croix, tout cela n'est rien pourueu que ie viue. La vie est elle donc si considerable, qu'on doite dissimuler ses maux, & demeurer à vn gibet miserablement déchiré, pourueu qu'on puisse retarder ce qu'il y a de meilleur dans le supplice, ie veux dire la fin du supplice. Est-il donc si avantageux de vivre, qu'on

veuille conseruer la vie, afin de la perdre à tout moment? Quel plus grand mal pourriez-vous souhaiter à ce lâche, sinon que les Dieux l'écontent, & qu'ils exaucent ses souhaits; Que nous veulent dire des vers si honteux & si effeminez? Que croirons nous de cette ridicule crainte, qui demande à viure à des conditions si infames? Et pourquoy mandier avec tant de lâcheté le prolongement de la vie? Pensez-vous que Virgile, ait iamais recité deuant Mecenas,

*Est-ce vn si grand mal heur que de cesser  
de viure?*

Il souhaite les maux extrêmes, & desire que l'on prolonge ce qui est le plus difficile à supporter. Quelle recompense en espere-il? Vne plus longue vie. Mais en quoy consiste la vie de ce miserable? A mourir long-temps. S'est-il donc pû trouver vn homme qui aime mieux languir dans les supplices, perir membre à membre, & rendre mille fois fame par ses playes, que de la perdre tout d'vn coup? S'est-il donc pû trouver vn homme, qui se voyant attaché sur vn miserable liét, desja languissant & sans force, contrefait de tous costez, & qui outre tous ces maux, auoit desja veu à l'entour de luy tant de sujets de mourir, veuille traîner encore vne

vie accompagnée de tant de tourmens ?  
 Dites apres cela, que la necessité de mourir  
 n'est pas vn grand benefice & vn  
 grande grace de la Nature. Il y en a neant-  
 moins qui sont prests de demander la vie à  
 des conditions plus honneuses. Ils trahi-  
 ront leurs amis & afin de viure plus long-  
 temps, & profiteront euz-mesmes leurs  
 enfans pour continuer vne vie si criminelle.  
 Il faut, il faut se dépoüiller de cette  
 amour de la vie & enfin il faut apprendre  
 à ne se pas moure en peine en quel temps  
 on souffrira vne chose, qu'il faut necessai-  
 rement, souffrir quelque iour, qu'il n'im-  
 porte qu'on viue long-temps, pourueu que  
 son viue bien. Quelquefois on a bien  
 rescu, parce qu'on n'a pas long-temps  
 rescu.

## EPISTRE CII.

### ARGUMENT.

I. De la gloire & de la louange des  
 hommes.

II. Si la louange & la reputation contribue  
 à nostre felicité apres nostre mort.

Le COMME celui que réueille quel-  
 qu'un d'ya bien songé, luy est fait.

DE SENE QV&E 259

chou de importun, parce qu'il le priue  
 d'vn plaisir qui pour estre faux, ne laissoit  
 pas de produire le mesme effet que s'il eust  
 este veritable. Ainsi vostre Lettre m'a fait  
 vne injure, parce qu'elle m'a retiré d'vne  
 paisse qui me plaisoit, & m'a empesché  
 d'aller plus avant. Je prenois plaisir à dis-  
 courir en moy-mesme de l'immortalité de  
 l'ame; & mesme j'estois bien-aise de la  
 crone. En effet, ie me laissois facilement  
 persuader par les opinions de ces scauans  
 hommes, qui nous donnoient plustost des  
 promesses que des preuues d'vne chose si  
 agreable. Je m'abandonnois entierement  
 à vne si haute esperance, ie me dégoustois  
 desir de moy-mesme, ie méprisois les restes  
 de ma vie, considerant l'Eternité, dont ie  
 deuois entrer en possession. Mais comme  
 j'estois sus vne meditation si douce, vostre  
 lettre m'a réueillé, & m'a fait perdre vn si  
 beau songe. Je le reprendray neantmoins  
 aussi-tost que ie vous auray quitté, & que  
 j'auray fait avec vous. Vous dites que dans  
 ma premiere lettre ie n'ay pas entierement  
 acheué cette dispute, où ie taschois de  
 prouuer ce que croient les Stoïciens; que  
 le plaisir qui nous suit apres la mort, est vn  
 bien; & que ie n'ay pas répondu à cette  
 objection qu'on apportoit au contraire,  
 que des choses distantes & éloignées il ne  
 se forme aucun bien; Et ce que vous me

demandez, Lucilius, dépend sans doute de la mesme question; mais nous en traiterons en vn autre lieu. C'est pourquoy j'auois differé de parler non seulement de cela, mais de beaucoup d'autres choses qui en dépendent, car vous scauez bien qu'il y a des questions de Morale qui sont mêlées avec celle de la Logique. Je n'ay donc pas parlé que de cette partie, qui concerne directement les mœurs. J'ay demandé si ce n'estoit point vne folie & vne chose superflue de se mettre en peine de ce qui doit arriuer apres nostre mort, si nos biens perissent avec nous, s'il n'en reste rien à celuy qui n'est plus; & si deuant qu'on en puisse gouster le fruit, nous ne sentirons rien de ce qu'on en peut ressentir. Toutes ces choses regardent les mœurs, aussi en auons-nous traité en leur lieu; mais il a fallu separément discourir de ce que les Dialecticiens opposent à cette opinion, & nous en auons aussi discouru separément. Maintenant parce que vous demandez toutes les choses qu'ils disent, ie vous les exposeray toutes; & ensuite ie répondray à chacune en particulier; mais si ie ne faisais auparauant comme vne espece de Preface, on ne pourroit facilement comprendre ce que nous réfuterons. Je diray donc qu'il y a des corps continus comme l'homme; qu'il y en a de composez, comme vne maison, ou vn nauire, &

toutes les autres choses qui sont faites de parties différentes, mais attachées ensemble par quelque sorte de liaison; enfin, qu'il y en a quelques-uns qui sont composez de parties éloignées & distantes, & dont les membres sont separez, comme le peuple, comme vne armée, comme vn Senat. Car ceux qui composent ces especes de corps, sont véritablement vns ensemble, par la loy ou par le deuoit; mais ils sont distingués de leur nature, & chacun fait vn corps à part. J'adjousteray à cela, que nous ne pensons pas qu'il y ait aucun bien qui soit composé de choses distantes & éloignées; parce qu'un bien ne doit adoir, pour ainsi dire, qu'un esprit, & qu'une chose principale. Cela se prouuera de soy-mesme, si vous en demandez la preuve; & cependant il a esté nécessaire de le supposer, pour mieux appuyer nostre discours. Vous croyez, dit-on aux Stoïciens, qu'il n'y a point de bien qui soit composé de choses distantes & éloignées; & neantmoins la gloire est vne opinion favorable des gens de bien. Car comme la bonne renommée n'est pas le discours d'un seul homme, & que l'infamie n'est pas aussi la mauuaise estime d'un seul; ainsi la gloire ne consiste pas à plaire à un seul homme de bien. Il faut que quantité de grands hommes, illustres & considérables s'accordent dans vn mesme



que chose. Premièrement, on demande si quelque bien se peut former de choses différentes, & l'un & l'autre opinion a des raisons & des raisons. Puis la gloire n'a pas besoin de suffrage de plusieurs, & peut estre laissée au jugement & de la recommandation d'un seul homme de bien, car un seul homme de bien juge de tous les gens de bien; & son jugement est celuy de tous. Quoy donc, la renommée procedra-elle de l'estime d'un seul homme, & toute de mesme s'infirmit des mauvais discours d'un seul? Mais pour vne plus grande reputation n'est-il pas besoin de consentement de plusieurs? Si un homme de bien m'estime, je suis en mesme rang, & ce m'est un aussi grand avantage que si tous les gens de bien m'estimoient; car s'ils me connoissoient tous, ils auroient tous les mesmes sentimens de moy. Ils ont tous le jugement semblable, & passant comme ils s'arrestent tous à la verité, ils ne peuvent estre d'une opinion differente. C'est donc vne mesme chose d'estre estimé d'un seul homme de bien, que de plusieurs; parce qu'il ne se peut faire qu'ils n'ayent pas les mesmes sentimens. Mais, me dit-on, pour la gloire & la renommée, l'opinion d'un seul n'est pas suffisante? Le sentiment d'un seul a autant de pouvoir en cela que celuy de tous; parce qu'ils vous diroient tous la mes-

me chose, si vous leur demandiez leur opinion. On objecte, que comme les affaires du monde sont diverses, & le jugement en est divers, & les affections différentes; Que toutes choses sont troubles, incertaines & suspectes, & qu'il ne faut pas s'imaginer que l'opinion d'un seul soit celle de tous les autres, veu qu'un seul homme n'est pas tousiours d'accord avec luy mesme. Mais au moins la verité plait tousiours aux gens de bien, & la verité ne change iamais ny de force, ny de visage. Au contraire, les choses dont les meschans demeurent d'accord, sont autant de faussetez, & il n'y a point de fermeté dans les faussetez; elles varient sans cesse, il y a tousiours en elles de la repugnance. Mais, dit-on, la loüange n'est autre chose qu'une voix, & la voix n'est pas un bien. Quand ils disent que la reputation est une loüange des gens de bien, ils ne rapportent pas cela à la voix, mais à l'opinion. Car ce n'est qu'un homme de bien ne parle point, celui qu'il estime digne de loüange, ne laisse pas d'estre loüé. D'ailleurs quand nous disons qu'un homme est digne de loüange, nous ne luy promettons pas les paroles favorables des hommes, mais leur estime. Ainsi la loüange peut venir de celui-là mesme qui ne parlera point, pourveu qu'il estime quelqu'un, & qu'il le loue en soy mesme.



Sera ce celuy qui loue, ou celuy qui est loué? L'un & l'autre en jouyra. Bien receuray de l'auantage, moy qui suis loué, parce que la nature m'a fait naistre avec l'amour de tous les hommes; & ie me réjouis d'auoir bien fait, & d'auoir trouué des esprits qui reconnoissent la vertu. C'est sans doute vn bien & vn auantage en ceux qui la reconnoissent, mais c'est aussi le bien particulier. Car j'ay fame faite de telle sorte, que ie croy que le bien des autres est le mien; & principalement de ceux à qui j'ay causé ce bien. La louiange est aussi de bien de ceux qui louent; car elle procede d'un mouuement de vertu; & toute action de vertu est vn bien. Mais cela n'auoit pu leur auoir, si ce n'eusse esté loüable; c'est donc le bien de l'un & de l'autre d'estre loué avec raison, comme auoir iugé iustement esle bien du iugé, & de ceulx en faueur duquel il a iugé. Ne croyez vous pas que la iustice est le bien de ceulx qui l'auoir, & de ceulx à qui elle donne ce qu'elle doit? Or il y a de la iustice à louer ceulx qui le meritent; c'est donc le bien de ceulx qui louent, & de ceulx qui est loué.

Il. Mais enfin, nous auons fait à nos maillens des réponses assez amples, & nous n'auons pas dû nous proposer d'en faire des subtilitez, & d'arracher la Philosophie du thronne de la Majesté, pour la redire à

l'estroit. N'est-il pas plus avantageux d'aller par les grands chemins, que de prendre des détours qu'on ne peut après remonter qu'avec peine? Certes toutes ces disputes ne sont rien autre chose que des diuersions de personnes qui se veulent tromper doctement. Voyez plustost combien il est naturel à l'homme d'estendre son esprit sur tout l'Vniuers. L'esprit de l'homme est grand & généreux, il ne veut point souffrir de bornes, & elles ne luy sont communes avec Dieu. Premièrement il n'a pas une petite Patrie, & ne voudroit pas auoir pour son pays, ou Ephese ou Alexandrie, ou quelque autre ville plus fameuse. Tout ce que l'Vniuers embrasse, est sa Patrie. C'est cette grande & prodigieuse voûte, sous qui la mer & la terre s'estendent, sous qui l'air qui separe les choses humaines d'avec les diuines, ne laisse pas de les unir ensemble, sous qui tant d'intelligences disposées par ordre, font la charge de les fonctions qui leur ont esté ordonnées. D'ailleurs il ne scauroit permettre qu'on prescriue des bornes à sa durée. Tous les temps, dit-il, sont à moy. Il n'y a point de siècles qui soient leués aux grands esprits, il n'y a point de temps où ne puisse aller la pensée. Quand le iour sera venu qui separera l'humain d'avec le diuin, ie laisseray ce corps

qui vous sont deſia ſuperflus, & quitter librement de corps où il y a deſia long-temps que l'ame ne peut plus habiter. Il ſera décollé, il ſera couuert de terre, il perira entièrement. De quoy vous affligez-vous ? Eſt-ce vne choſe nouvelle Les peaux qui recouurent les enfans qui naiſſent, ſe perdent & ſe pourriſſent. Pourquoy aimez-vous les biens du monde, comme ſ'ils eſtoient à vous ? Vous en eſtes ſeulement vobiers. Il viendra vn jour qui vous en dépolliera, & qui vous dégagera d'vn venin ſi puant & ſi infect. Taſchez vous-mefme ſautant que vous le pourrez, de vous en retirer par auance, & montrez de bonne heure vne genereuſe aſſerion de toutes les choſes qu'il faut neceſſairement quitter. Commencez ſur la terre des meditations plus hautes & plus releuées. Tous les ſecrets de la Nature vous ſeront vn jour découuerts. Ces tenebres qui vous environent, ſe ſont diſſipées, & vne lumière toute pure relaira de tous costez à l'entour de vous. Imaginez vous la ſplendeur de tant d'étoiles qui offrent enſemble leurs clartés. Il n'y aura point d'ombre qui trouble la pureté de ſaiz. Le Ciel ſera de vous costez également lumineux. Les nuëes ſeules ſont des viſitades, & des changemens de ſaiz inferieur, & de plus proches

de la teste. Vous diriez que vous n'avez  
 veu que dans les tenebres, lors que rien  
 ne vous empeschera de regarder toute  
 l'immenfité de cette lumiere, dont vous  
 ne voyez maintenant, & encore avec de  
 la confusion, qu'une petite partie, par les  
 petites fenestres de vos yeux. Mais si  
 vous ne laissez pas de l'admirer, bien que  
 vous la voyez de fobline, combien la clar-  
 té divine vous semblera-t-elle merueilleuse,  
 quand vous la regarderez dans son throné  
 Cette pensée ne se peut souffrir dans la  
 mémoire de foudide, rien de bas, rien de  
 trivial. Elle vous dit que les Dieux sont  
 témoins de toutes choses; elle vous ex-  
 horté de leur être agréable, de vous pro-  
 prier pour eux, & de vous proposer l'E-  
 ternité. Celui qui la bien comprend, n'a  
 point d'apprehension des armées, ni s'in-  
 quiète point des trompettes, & mé-  
 prise toutes les menaces qui peuvent don-  
 ner de la crainte. En effet, que pour-  
 riez vous craindre celui qui espere de mourir  
 Et pourquoi ne voudroit-il pas servir  
 d'un bon exemple, & d'un exemple qui estime  
 que sa flamme ne vit pas plus long temps  
 que son corps, & qu'elle se dissipe aussi  
 tost qu'elle est sortie de son gouvernail  
 de telle sorte qu'il puisse aussi encore  
 servir à la memoire. En toutes ces choses  
 que nous ayons perdues, la patience, &

282 LES EPISTRES  
qu'il ait esté enleué à nos yeux, tous  
refois

*La vertu de ces hommes, & l'honneur de  
sa race  
Passe souvent dans l'ame, & souvent se  
repasse.*

Imaginez-vous combien les bons exem-  
ples profitent, & vous reconnoistrez que  
le souvenir des grands hommes n'est pas  
moins utile que leur présence.

---

## EPISTRE CIII.

### ARGUMENT.

- I. *L'homme est le plus grand ennemy  
de l'homme.*
- II. *Comment on se doit gouverner dans  
ce desordre.*

**P**OVRQVOY faites-vous tant de ré-  
flexion, sur les choses qui peuvent  
vous arriuer, & qui peuvent aussi ne vous  
arriuer jamais? Je parle des embrasemens,  
des ruines, & des autres accidens qui  
nous surviennent, sans qu'on leur ait  
donné de pance, afin de tomber sur nous.  
Songez plustost à fuir les choses qui sont

à Pentour de nous , qui nous affiegent , & qui tafchent de nous furprendre. Ce font faits doute de grands malheurs que de faire naufrage , & de tomber d'un caroffe dans un précipice , mais au moins ces malheurs font rares ; au contraire , le danger où Phomme enuelope Phomme , est ordinaire & arriue tous les iours. Préparez-vous contre cela ; regardez cela attentivement ; car il n'y a point de mal qui foit plus commun , ny plus difficile à vaincre , il n'y en a point qui ait plus d'amorces. La tempefte menace deuant qu'elle fe leue ; les bafimens fe creuent auant que de tomber , & la fumée annonce toujours l'embrafe-ment ; mais le mal qui vient de Phomme , est prompt & foudain , & plus il s'approche de vous , plus on apporte de foin à le cacher. Vous vous trompez fi vous croyez tous les vilages qui fe prefentent deuant vous. Ils ont l'exterieur d'un homme , mais ils ont l'interieur des beftes fauuages. Veritablement leur fureur est plus dangereufe aux premiers qu'elles rencontrent , & qui ne fe peuuent fauer par la fuite ; mais au moins il n'y a que la neceffité qui les oblige à faire mal. Elles ne viennent au combat que quand la crainte ou la faim les y pouffent ; au contraire , Phomme fait fon plaifir & fon diuertiffement de détruire Phomme.

II. Toutesfois ne pensez pas si fort aux malheurs qui vous peuuent arriuer par l'homme, que vous ne pensiez aussi quel est le deuoir de l'homme. Regardez celuy-là, de peur qu'il ne vous offense, & regardez celuy-cy, de peur que vous ne l'offensiez. Réjouissez-vous du bien de tous les hommes, & soyez affligé de leurs maux. Souvenez-vous enfin, de ce que vous deuez faire, & de ce que vous deuez vous donner de garde. Vous obliendrez en viuant de la sorte, non pas qu'on ne vous nuira iamais, mais au moins, qu'on ne pourra facilement vous tromper. Au reste, retirez-vous autant que vous le pourrez, dans le sein de la Philosophie elle vous protégera par ses diuins embrassemens, vous serez en sécurité dans son sanctuaire, ou pour le moins vous y serez beaucoup plus effeuré qu'ailleurs. Il est impossible que deux hommes se heurtent & s'entre-choquent, s'ils ne marchent en mesme endroit. Mais vous ne deuez point vous vanter de la posséder, elle a souvent esté dangereuse à ceux qui s'en font insolamment glorifier. Il faut qu'elle vous auaise vos vices, & qu'elle n'en reproche point aux autres. Elle ne doit point dénigrer les coutumes publiques, ny se proposer de telles fins qu'elle semble condamner tout ce qu'elle ne fait pas. On peut estre sage sans ostentation & sans enuie.

## EPISTRE CIV.

## ARGUMENT.

*L. Du bien & du mal qu'on peut tirer de la solitude.*

*IN De l'excellence de l'esprit de l'homme.*

*III. Exemples sur ce sujet.*

**I.** **J**'Ay pris la fuite dans ma maison de Nomentum, non pas tant pour quitter la ville, que pour m'échapper de la fièvre qui commençoit à me prendre. Comme ie sentis qu'elle avoit déjà jetté la main sur moy, ie commanday qu'on mist les chevaux au carrosse; bien que ma femme fist tous ses efforts pour me retenir. Le Medecin mesme m'ayant tasté le pouls, & l'ayant trouvé inégal, me disoit que c'estoit un commencement de fièvre, & nonantmoins ie ne laissay pas de partir. Il me vint alors dans la bouche une parole de Gallien. \* Monseigneur, qui estant en Achaye, & voyant qu'il commençoit à avoir la fièvre, se mit aussitost sur un cheval, disant que cette maladie ne prece doit pas de son corps, mais du lieu où il estoit.

*\* Les Anciens appelloient ainsi par honneur, leurs peres, leurs freres, & ceux qui estoient plus vieux qu'eux.*

Je disois la mesme chose à ma femme,  
 qui me recommandoit ma santé. Et cer-  
 tes, comme ie sçay qu'elle vit en moy, &  
 que sa vie dépend de la mienne, ie com-  
 mence à auoir soin de moy, pour auoir  
 soin d'elle en mesme-temps. Ainsi encor  
 que la vieillesse m'ait fortifié contre beau-  
 coup de choses, ie perds insensiblement  
 ce bien de mon âge. Je m'imagine qu'il  
 y a dans ce vieillard vn ieune-homme  
 qu'on veut conseruer. De sorte que ne  
 pouuant obtenir d'elle qu'elle m'ayme  
 avec plus de courage & de patience, elle  
 obtient de moy que ie m'ayme, avec plus  
 de precaution & de soin. Mais il faut ac-  
 corder quelque chose aux affections hon-  
 nestes. Et bien que, quelquefois les affai-  
 res pressent, il faut toutesfois en faueur  
 de ses amis, rappeler son ame qui fuit,  
 & la retenir sur ses lèvres, quand cela ne  
 se pourroit faire qu'avec vne peine prodigieuse; parce qu'vn homme de bien doit  
 viure, non pas autant qu'il y prendra plai-  
 sir, mais autant de temps qu'il est neces-  
 saire. Celuy qui fait si peu d'estat, ou de  
 sa femme ou de son amy, qu'il ne vou-  
 droit pas prolonger sa vie pour eux, &  
 qu'il s'obstineroit à vouloir mourir, est  
 sans doute vn delicat qui manque de for-  
 ce & de courage. Il faut que l'ame se  
 commande de demeurer dans le corps, si

l'envie des biens le demande; Et non feu-  
 lement si elle veut mourir; mais si elle a  
 commencé à mourir, il faut qu'elle réar-  
 de quelque temps & qu'elle s'accommode  
 à la nécessité des ans. Il n'appartient  
 qu'aux grandes âmes de revenir à la vie  
 par la considération d'autrui; ce que quan-  
 tité de personnes illustres ont bien sou-  
 vent exécuté. J'estime aussi que comme  
 le plus beau fruit de la vieillesse est de vi-  
 vre avec plus de repos, & plus de mo-  
 deration que devant, il y a beaucoup d'au-  
 manté de se conserver soigneusement  
 dans cet âge, si vous connoissez que cela  
 soit doux, utile & honorable à quelqu'un  
 des vôtres. Davantage vous en recevez  
 une grande joye & une grande recom-  
 pense. Car enfin y a-t-il rien de plus doux  
 que d'estre si cher à la femme qu'on en  
 devient plus cher à soy-mesme? Ainsi  
 la crainte que ma chere Pauline a pour  
 moy est cause aussi que ie crains pour  
 moy. Mais voulez-vous sçavoir ce qui  
 succeda de mon voyage? Aussitost que ie  
 fus éloigné du mauvais air de la ville, &  
 de l'odeur des cuillines, qu'on ne sçaitoit  
 nettoyer qu'elles n'exhalent cette vapeur  
 empestée qui y croupissoit, ie sentis en  
 moy un changement favorable. Mais  
 combien pensez-vous que ie me sentis  
 forestié quand ie me vis dans mes vignes & jardin.

Je commençay à reuiure selon ma coustume, ie me trouuay tout entier en cét endroit ; ie ne demeuray pas long-temps avec cette langueur, qui sembloit me menacer d'vn plus grand mal ; enfin ie commençay à estudier de toutes mes forces. Veritablement le lieu ne contribüé pas beaucoup à cela, si l'esprit ne s'ayde luy-mesme ; car il trouuera, s'il veut, au milieu des occupations, vne retraite & vne solitude profitable. Au contraire, celuy qui fera choix des lieux, & qui affectera quelques endroits, pensant y viure plus en repos, trouuera par tout quelque chose qui le destournera de son dessein. On dit que Socrate fit cette réponse à quelqu'vn qui se plaignoit que ses voyages ne luy auoient de rien seruy. *Cela, dit-il, ne vous est pas arriué sans raison, c'est que vous auez tousiours voyagé avec vous mesme.* O ! que quelques-uns s'en trouuoient bien, s'ils pouuoient s'égarer d'eux-mesmes, parce qu'ils sont les premiers à se forger des inquietudes, à se corrompre, à se faire peur. Que sert de trauerser les mers & d'aller de ville en ville ? Si vous voulez vous deliurer des passions qui vous tourmentent, il n'est pas besoin que vous foyez autre-part ; mais seulement que vous foyez autre que vous n'estiez. Imaginez-vous que vous estes à Athones, ou à Rhodes,

Rhodes, choisissez vne autre ville à vostre fantaisie; Que vous seruiront les mœurs de cette ville, si vous y auez porté les vôtres? Vous estimerez tousiours que les richesses sont vn bien, la pauureté vous tourmentera, & ce qui est plus déplorable, vne fausse pauureté. Car encore que vous possediez de grands biens, toutesfois parce que vostre voisin en a dauantage, il vous semble qu'il vous en manque autant que l'autre en a plus que vous. Si vous pensez que les honneurs, & les grandes charges sont des biens, vous serez fasché que celuy-là soit créé Consul, & que celuy-cy le soit pour la seconde fois; vous vous mettrez en colere, autant de fois que vous trouuerez dans les fastes le nom d'vn mesme homme. Vostre ambition sera si grande, que vous ne croirez pas que personne marche apres vous, si vous voyez quelqu'vn deuant vous. Vous croirez que la mort est le plus grand de tous les maux, bien qu'il n'y ait point d'autre mal en la mort que la crainte qui la precede. Vous serez épouuanté non seulement par les dangers, mais encorè par les soupçons. Enfin, vous serez tousiours agité par de vaines inquietudes. Que vous seruira donc  
à brs,

*De bonis esse sanus parmy sans d'enne-*  
*mis.*

La paix mesme vous fournira des matieres de crainte. Vous ne trouuerez point d'assurance dans les choses les plus assurees, si l'epouuante se saisit vne fois de vostre ame. Et certes, lors qu'une ame a pris l'habitude de s'epouuenter soudainement de toutes choses, elle se rend incapable de se deffendre & de trauailler pour son salut. Car alors elle n'euire plus le mal, elle prend seulement la fuite, & nous sommes plus en danger quand nous fuyons, que quand nous taschons à nous defendre. Vous vous imaginerez que c'est vn grand mal que de perdre quelqu'un que vous aymez. Et cependant il y a aussi peu de raison de pleurer pour ce sujet que de repandre des larmes, parce que les feüilles tombent des arbres, qui donnoient à vostre maison vn ombrage delicieux, & qui en estoient l'ornement. Toutes les choses qui vous donnent du plaisir, ne sont pas d'une autre nature. La fortune vous en oste vne demain, & apres-demain vne autre. Mais comme la perte des feüilles est facile à supporter, parce qu'elles renaissent tous les ans; ainsi il est aisé de supporter la mort de ceux que vous aymiez, & que vous estimiez les delices de vostre vie; parce qu'ils se renouellent bien qu'ils ne renaissent pas. Mais ils ne seront pas les mesmes; mais vous-mesme, vous ne serez

pas le meſme. Il n'y a point de iour, il n'y a point d'heure qui ne vous change, & ne vous dérobe quelque choſe, mais ce larcin paroift plus facilement en la perſonne des autres. Nous ne nous apperceuons pas de celuy qui ſe fait en nous, parce qu'il ſe fait peu à peu. Quelques-vns nous ſont d'un coup ravis par la mort; mais elle nous dérobe inſenſiblement à nous-meſmes. Ne penſerez-vous iamais à cela? N'appliquerez-vous iamais l'appareil à vos bleſſures? Au contraire, vous vous donnerez par tout des occaſions d'inquietude, en eſperant certaines choſes, & en deſeſperant des autres. Si vous eſtes ſage, vous ſerez vn mélange de l'un & de l'autre, vous n'eſpererez point ſans deſeſpoir, & vous ne deſeſpererez point ſans eſperance. Quelle vtilité a-t-on iamais tirée des grands voyages? Ils n'ont iamais réglé les voluptez; ils n'ont iamais donné de frein aux conuoitifes; ils n'ont iamais réprimé la colere; ils n'ont iamais ſurmonté l'indomptable violence de l'amour; ils n'ont iamais eu la force d'arracher aucuns vices de l'ame; ils n'ont iamais rendu le iugement; ils n'ont iamais diſſipé l'erreur, mais ils ont quelque temps arrêté l'eſprit par la nouveauté des choſes, comme vn enfant qui admire tout ce qui luy eſt inconnu. Au reſte l'agitation irrite l'inconſtance de

Fame, & la rend plus volage & plus legere. A peine est-on arriué en vn lieu, où l'on auoit grande passion d'aller, qu'on a encore plus de passion de le quitter. On s'en uole, pour ainsi dire, comme des oyseaux passagers, & l'on s'en retourne plus viste que l'on n'estoit arriué. Les voyages vous feront connoistre des peuples; ils vous feront voir de nouvelles formes de montagnes, de grandes campagnes que vous n'auiez iamais veües, des vallons arrosez d'eaux, qui ne seichent iamais, & la nature de quelque fleue, dont on aura fait quelques obseruations. Vous verrez comment le Nil se déborde en Esté, comment le Tigre s'éuanouït, & qu'apres auoir fait vn long chemin sous la terre, il se remonstre & se découure avec la mesme estenduë qu'il auoit. Vous verrez comment le Meandre, qui est le jeu & l'exercice de tous les Poëtes, fait vne infinité de tours & de détours; comment il approche en beaucoup d'endroits de son propre list, & comment il s'en détourne, quand il semble qu'il se va jeter dans soy-mesme. Mais au reste, tous ces voyages ne vous rendent ny meilleur, ny plus auisé. Il faut se jeter dans l'estude, & parmy les Maïstres de la Sageffe, pour apprendre ce que les autres ont cherché, & pour chercher ce qui n'est pas encore trouué; Il faut enfin retirer

d'une miserable seruitude, & la remettre en liberté. Tandis que vous ignorerez ce qu'il faut fuir, ce qu'il faut desirer, ce qui est necessaire, ce qui est superflu, ce qui est iuste, ce qui est honneste, vous vous égarerez plutôt que vous ne voyagerez. Toutes vos courses ne vous apporteront point de secours, parce que vous voyagez avec vos passions, & que vos vices vous suivent par tout. Pleust à Dieu qu'ils vous suivissent seulement, au moins ils seroient éloignés de vous; mais vous ne les menez pas, vous les portez avec vous. C'est pourquoy ils vous pressent par tout, & vous font par tout la mesme peine. Il faut donc chercher vn remede au malade, & non pas vn autre país. Quelqu'un s'est-il rompu la cuisse, ou s'est-il donné quelque entorse, il ne se met ny dans vn carosse, ny dans vn vaisseau; Il fait venir le Medecin pour réjoindre les os rompus, ou pour luy remettre la jambe. Comment donc vous pourriez-vous imaginer que vostre esprit, qui est, pour ainsi dire, demis de sa place, par tant de lieux qu'il a veus, puisse guerir par le changement des lieux? Ce mal est trop grand pour recevoir la guerison en se faisant porter tantost en vn lieu, tantost en vn autre. Les grands voyages ne rendront pas vn homme Medecin, ny Orateur; enfin Pon n'acquiert

pas la Science en se promenant. Hé quoy? seroit-il possible que la sagesse, à qui toutes choses sont inferieures, s'apprist en passant chemin? Il n'y a point de voyage, il n'y a point de lieu qui vous puisse retirer de vos conuoitises, reprimer vostre colere, & arrester vostre ambition, ou s'il y en auoit, on y courreroit en foule de tous costez. Tant que vous porterez avec vous les causes de ces maux, vous en serez persecuté, vous serez en leur puissance en quelque lieu que vous aliez, sur la mer ou sur la terre. Vous estonnez-vous que vostre voyage ou vostre fuite ne vous ait point rendu plus honneste homme? C'est que toutes les choses que vous fuyez, sont avec vous. Corrigez-vous donc vous-mesme, déchargez-vous de vostre fardeau, & donnez au moins quelque mesure à vos desirs. Ostez de vostre esprit toute sorte de dépravation & de vice. Voulez-vous faire des voyages agreables? guerissez celuy qui vous accompagne. L'auarice demeurera avec vous aussi long-temps que vous aurez commerce avec vn auaricieux. L'orgueil ne vous quittera point, tandis que vous frequenterez vn orgueilleux. Vous ne perdrez iamais la cruauté dans la frequention d'vn bourreau, & la compagnie des adulteres allumera vostre impudicité.

II. Si vous avez enuie de vous dé-  
 pouiller de vos vices , éloignez-vous  
 tant que vous pourrez de l'exemple des  
 vices. L'auare , le corrupteur , Pinhu-  
 main , le trompeur , qui vous seroient  
 pernicious , s'ils estoient seulement pro-  
 ches de vous , sont en vous-mesme.  
 Passez-donc dans la compagnie des gens  
 de bien : Viuez avec les Catons , avec  
 Lelius , avec Tuberon ; & si vous vou-  
 lez aussi frequenter les Grecs , hantez So-  
 crate & Zenon. L'un vous apprendra à  
 mourir , quand vostre heure sera venuë,  
 & l'autre vous apprendra la mesme chose,  
 auant que le temps en soit venu. Viuez  
 avec Chrysispe & Possidonius , ils vous  
 donneront la connoissance des choses di-  
 uines & humaines. Ils vous enseigneront  
 à éviter Poisueté , & non seulement à bien  
 parler , & à contenter l'oreille de ceux qui  
 vous écoutent , mais encore à fortifier vô-  
 tre cœur contre toutes sortes de menaces.  
 Car le port le plus assuré de cette vie ora-  
 geuse , & perpetuellement agitée , c'est de  
 mépriser tout ce qui peut arriuer , c'est de  
 demeurer tousiours ferme , de recouir  
 courageusement les coups de la fortune,  
 sans se cacher en homme lasche , & sans luy  
 tourner le dos. La nature nous a engendrez  
 magnanimes ; & comme elle a donné la  
 cruauté à quelques animaux , à d'autres la

fineſſe, & à quelques-vns la crainte; ainſi elle nous a donné vn eſprit grand & courageux, qui cherche où il viura avec plus d'honneur, & non pas avec plus de ſeureté, qui reſſemble aux Dieux, qu'il imite & qu'il ſuit, autant que le pas d'vn homme le peut permettre. Il s'expoſe à la veüe du monde, il eſt bien-aiſe d'eſtre loué, il eſt bien aiſe d'eſtre veu. Il eſt le Maïſtre de toutes choſes; il eſt au deſſus de toutes choſes; c'eſt pourquoy il ne ſe rend eſclané d'aucune choſe; il ne trouue rien de rude, il ne trouue rien de peſant qui le faſſe courber ſous ſon poids.

*La mort & le travail ſont horribles à voir.*

Non certes, ſi on les peut regarder d'vn œil ferme, & diſſiper les tenebres qui nous les reſentent ſi épouuantables. Beaucoup de choſes ont fait peur durant la nuit, dont on ne fait que rire quand il eſt iour.

*La mort & le travail ſont horribles à voir.*

Virgile a fort bien parlé de cela. Il n'a pas dit que ces choſes fuſſent horribles en effet, mais ſeulement à la veüe; c'eſt à dire

qu'elles semblent horribles, mais qu'elles ne le sont pas en effet. Que trouue-t'on aussi de formidable en ces choses que ce que l'opinion commune en a fait croire? Dites-moy, ie vous prie, Lucilius, pourquoy vn homme apprehenderoit-il le travail, & pourquoy redouteroit-il la mort? Il y en a qui estiment que tout ce qu'ils ne peuvent faire, est impossible, & qui disent que nous proposons des choses qui sont au dessus des forces humaines. Mais j'ay beaucoup meilleure opinion d'eux, qu'eux-mesmes. Ils peuvent faire toutes les choses qu'ils s'imaginent impossibles, mais ils ne veulent pas les faire. En effet, qui n'en est pas venu à bout quand il a voulu éprouver ses forces? Qui ne les a pas trouuées faciles quand il a mis la main à l'œuvre? Si nous n'osons les entreprendre, ce n'est pas qu'elles soient difficiles; mais elles semblent difficiles, parce que nous n'osons les entreprendre.

III. Que si vous desirez des exemples, representez-vous vn Socrate, ce patient vieillard. Il a esté persecuté par toutes sortes de maux, & neantmoins il n'a iamais esté vaincu, ny par la pauvreté, que les ennuis domestiques luy deuoient rendre plus importune, ny par les travaux qu'il a soufferts dans la guerre, ny par ceux qui l'ont exercé dans sa maison, soit que vous con-

sideriez sa femme, qui estoit fâcheuse & insupportable, soit que vous regardiez ses enfans, qui ressembloient plus à leur mere qu'à leur pere. Ainsi il a presque tousiours esté, ou dans la guerre, ou dans la tyrannie, ou dans vne liberté plus cruelle que la guerre & les Tyrans. On combattit vingt-sept ans, & apres qu'on eust quitté les armes, la ville fut abandonnée à l'inhumanité de trente Tyrans, dont la pluspart estoient ses ennemis. Enfin, il fut condamné comme coupable des plus grands crimes. On l'accusoit de vouloir changer la Religion, de corrompre les ieunes gens, de les exciter contre les Dieux, contre leurs peres, & contre la Republique; & apres tout cela, il fut mis en prison & empoisonné. Mais toutes ces choses touchèrent si peu l'esprit de Socrate, que son visage n'en parut pas seulement alteré. Il conserva iusqu'au dernier moment de sa vie cette merueilleuse loüange qui luy a esté particuliere, qu'on n'a iamais veu Socrate, ny plus triste, ny plus joyeux, & qu'il fut tousiours égal dans vne si grande inégalité de la fortune. Voulez-vous vn autre exemple? Mettez-vous deuant les yeux le dernier Caton, que la fortune a trahy plus inhumainement, & avec vne cruauté plus opiniastre. Elle luy résista en tous lieux, & luy résista encore en sa

mort. Il donna toutesfois témoignage, qu'un homme de cœur peut viure malgré la fortune, & mourir malgré la fortune. Toute sa vie s'est passée, ou dans les guerres ciuiles, ou durant le temps qu'on en jettoit les semences. Vous pourriez dire raisonnablement, qu'il n'a pas moins vescu dans la seruitude que Socrate, si ce n'est que vous croyez que Pompée, Cesar, & Crassus s'estoient vnis ensemble pour la défense de la liberté. On n'a iamais veu changer Caton parmy tant de changemens de la Republique. Il a tousiours esté égal parmy tant de diuerses occasions, dans la Preture, dans les refus qu'on luy a faits des grandes charges, dans les accusations, dans les gouuernemens, dans les assemblées du peuple, dans les armées, dans sa mort, & dans cette épouuante generale de la Republique. Enfin, lors que d'un costé on voyoit Cesar avec les dix plus fortes Legions, & que de l'autre on voyoit Pompée avec toutes les forces des Nations estrangeres, il fut tout seul assez fort contre des tempestes si espouuantables. Lors que les vns se jettoient dans le party de Cesar, & les autres dans celuy de Pompée; il composa tout seul vn party, qui fut celuy de la Republique. Si vous voulez vous représenter l'image de ce temps-là, vous verrez d'un costé le peuple amoureux des

nouueautez ; vous verrez de l'autre costé le Senat, les Cheualiers, & tout ce qu'il y auoit de plus considerable dans la ville ; & au milieu de tout cela, vous ne verrez que deux choses, la Republique & Caton. Enfin, vous vous estonnerez, quand vous aurez regardé,

*Priam, Agamemnon, & le fameux Achile*

*Contraire à tous les deux.*

Car il ne peut approuver ny l'un ny l'autre ; il veut desarmer l'un & l'autre ; & voicy le sentiment qu'il a de tous les deux. Il dit qu'il mourra si Cesar est victorieux, & qu'il se bannira luy-mesme si Pompée demeure le Maistre. Que pouuoit craindre ce grand homme, qui s'estoit desia ordonné, soit qu'il fust vainqueur, soit qu'il fut vaincu, tout ce que les plus cruels ennemis eussent pû ordonner contre luy ? Ainsi il mourut par les ordres & par le commandement qu'il s'en donna. Voulez-vous voir que les hommes peuuent endurer le travail ? Il a conduit des armées parmi les deserts de l'Afrique. Voulez-vous voir qu'on peut endurer la soif ? Lors qu'il conduisoit les restes de son armée defaite & vaincüe par des montagnes arides, sans auoir prouision de viures, il endura la soif avec les armes sur le dos ; & toutes les fois

qu'il se presentoit occasion de boire, il beuvoit tousiours le dernier. Voulez-vous voir qu'on peut mépriser l'honneur & l'infamie ? Le mesme iour qu'on luy refusa le Consulat, on le vid jouër à la paulme dans la mesme place où il auoit esté refusé. Voulez-vous voir qu'on peut mépriser la puissance des plus grands ? Il fit vn deffi à Pompée & à Cesar, bien que personne n'osast offencer l'vn des deux que pour gagner les bonnes graces de l'autre. Voulez-vous voir qu'on peut mépriser aussi bien la mort que l'exil ? Il se condamna luy-mesme au bannissement & à la mort, & cependant il resolut de faire la guerre. Nous pouuons donc montrer autant de courage, pourueu que nous voulions nous affranchir & rompre nos fers. Premièrement, il faut renoncer aux voluptez ; elles eneruent, elles effeminent, & demandent beaucoup de choses qu'il faut demander à la fortune. Apres cela il faut mépriser les richesses, qui sont le prix & les recompenses de la seruitude. Il faut quitter l'or & l'argent, & tout ce qui sert de charge & d'embarras aux grands Seigneurs. On ne peut auoir gratuitement la liberté, il faut traouailler pour l'acquérir, & si vous l'estimez beaucoup, vous estimerez peu toutes choses.

## EPISTRE CV.

## ARGUMENT.

I. *Des causes de la ruine de l'homme, & des moyens de les éviter.*

I. I. *En quoy consiste la plus grande partie du repos de l'esprit.*

I. IL faut que ie vous dise ce que vous devez observer pour viure dans vne grande tranquillité. Mais ie suis d'avis que vous receuiez ces preceptes, comme si ie vous prescriuois de quelle façon vous devez vous gouverner pour conseruer vostre santé dans le pais \* d'Ardée. Considerez \* L'air y estoit fort mauvais. combien il y a de choses qui sollicitent l'homme à la ruine de l'homme mesme. Vous trouuerez dans ce nombre, l'esperance, l'ennuy, la haine, la crainte, le mépris. Mais parmy toutes ces choses le mépris est si peu considerable, que plusieurs l'ont recherché, comme vne sauue-garde & vn azile. Veritablement celuy qui en méprise vn autre, luy donne, pour ainsi dire, vn coup de pied; mais pour le moins il passe outre. Personne ne s'opiniastre de nuire à celuy, dont il ne fait point de compte, personne ne cherche les moyens

de Poffenser. Ainsi dans vne bataille on ne s'amuse point à ceux qui sont renuersez par terre, mais on attaque celuy qu'on trouue debout. Vous ne donnerez point d'esperance aux méchans, si vous n'auz rien qui réueille la conuoitise & la malice d'autruy, si vous ne possédez rien d'éclatant & de remarquable. Car les choses éclatantes sont auidentement desirées, encore qu'on ne les connoisse qu'à demy. Quant à Penuie, vous vous en deffendrez facilement, si vous n'affectez point d'estre veu, si vous ne vantez point vos biens, & que vous sçachiez cacher en vous mesme vos satisfactions & vos joyes. Pour la haine, qui est comme la fille des injures & des offenses, vous l'éuiterez sans doute, si vous n'offensez personne volontairement; & le sens commun est capable de vous tirer de ce danger qui a perdu tant de monde. Quelques-uns ont eu de la haine, & toutesfois ils n'ont point eu d'ennemis qu'ils pussent combattre. La mediocrité de vostre fortune, & la facilité de vostre esprit vous donneront l'auantage de n'estre pas craint, & principalement quand on verra qu'on vous peut offenser sans peril. Qu'il soit aisé de se reconcilier avec vous, & que vostre reconciliation soit assurée. Au reste, il est aussi dangereux d'estre craint en sa maison par ses esclaves, &

par ses enfans , que d'estre redouté au dehors. Personne ne manque de force pour nuire , outre que celuy qui est craint , n'est pas luy-mesme exempt de crainte. Enfin personne ne s'est jamais rendu redoutable , sans qu'il ayt luy-mesme tremblé. Il reste maintenant à parler du mépris , dont le remede est sans doute en la puissance de celuy que l'on méprise , & qui le supporte patiemment ; parce qu'il veut bien le souffrir , encore qu'il ne l'ait pas mérité. On en évite aussi le mal par le moyen des bonnes lettres , & par l'amitié de ceux qui sont puissans auprès des personnes puissantes. En effet , il vous sera vtile de vous approcher d'eux , sans toutefois vous y engager , de peur que le remede ne soit plus fascheux que le mal.

II. Mais apres tout , rien ne vous profitera davantage que de ne point faire de bruit , que de parler peu avec les autres , & beaucoup avec vous. Il y a ie ne sçay quel charme dans l'entretien & dans le discours qui flatte , qui gagne insensiblement l'ame , & qui n'a pas moins de force que le vin ou l'amour pour faire découvrir des secrets. Personne ne sçauroit taire ce qu'on luy a dit , & personne ne rapporte les choses comme il les a entendues. Celuy qui ne taira pas la chose , n'en taira pas aussi l'Autheur ; car il n'y a

personne qui n'ait quelque amy à qui il se  
 fie autant que l'on s'est fié à luy. Et pensant  
 bien retenir sa langue, & ne dire sa pensée  
 qu'à vn seul, il la découure à tout vn peu-  
 ple; de sorte que ce qui estoit vn secret, de-  
 vient bien-tost vn bruit commun. Le meil-  
 leur moyen de viure en seureté, c'est de ne  
 rien faire d'injuste. Comme les superbes, &  
 les méchans menent vne vie déreglée, &  
 toute remplie de confusion, ils ont autant  
 de crainte qu'ils font de mal, & ne sont ia-  
 mais en repos. Ils tremblent aussi-tost qu'ils  
 ont fait vne mauuaise action; ils sont tou-  
 jours en inquietude, leur conscience ne  
 leur donne point de relasche, & les force de  
 se regarder eux-mesmes. Quiconque at-  
 tend la peine, la ressent desia; & quiconque  
 la merite, l'attend. Il y a des choses qui  
 peuvent garantir vn méchant de peine; &  
 mais il n'y en a point qui le puissent mettre  
 en repos. Il songe qu'il peut estre décou-  
 uert, encore qu'on ne le découure pas. Les  
 nuicts n'ont point pour luy de bons son-  
 ges, son crime le réueille à tout moment;  
 & toutes les fois qu'il entend parler de ce-  
 luy d'un autre, il pense qu'on parle du sien.  
 Il luy semble qu'il ne sera iamais assez ou-  
 blié, ny assez couuert. Enfin vn méchant  
 homme a eu quelquefois assez de bonne  
 fortune pour se cacher; mais il a tousiours  
 eu ce mal heur qu'il ne pense iamais estre  
 caché.

## EPISTRE CXL.

## ARGUMENT.

R. Il demande si le bien & le mal sont des corps.

R. Que l'on perd trop de temps en la consideration des choses vaines & inutiles.

R. **S**I ie répons vn peu tard à vos lettres, ce n'est pas que les affaires m'en ostent le temps. Je ne veux point vous apporter cette excuse, ie n'ay point d'affaires, & tous ceux qui n'en veulent point auoir, n'en ont point. Les affaires ne suivent personne, mais on va au deuant d'elles. On les recherche, on les embrasse, & l'on s'imagine que la quantité des affaires est vn témoignage de la felicité d'vn homme. Qui m'a donc empesché de vous faire promptement réponce sur ce que vous m'auiez demandé? La question mesme que vous me faisiez qui deuoit trouuer vne place dans mon ouurage; car vous sçavez que i'ay dessein de faire vne Philosophie Morale, & d'éclaircir toutes les questions qui en dépendent. Ainsi i'ay douté

si ie deuois differer à vous respondre iusqu'à ce que ie fusse au lieu où ie deuois traiter de ce sujet, ou si ie deuois vous donner vne audience extraordinaire. Mais enfin il m'a semblé qu'il n'estoit pas raisonnable de retenir plus long-temps vn homme qui vient de si loin. Je tireray donc du corps & de la suite de mon discours ce que vous voulez sçauoir ; & si ie trouue d'autres choses, ie vous les enuoyeray librement, sans attendre que vous me les demandiez. Voulez-vous sçauoir ce que c'est ? Ce sont des choses dont la connoissance donne plus de plaisir que d'utilité, comme ce que vous demandez, si ce qu'on appelle bien, est vn corps. Je vous dis que c'est vn corps puis qu'il agit. Ce qui agit, est corps ; or le bien agit sur l'ame, la forme & l'entretient en quelque façon. Donc, comme les biens du corps sont des corps, les biens de l'esprit en sont aussi ; car mesme l'esprit est vn corps. Puis que l'homme est corporel, il faut nécessairement que son bien soit corps. Je mentirois si ie disois que ce qui le nourrit, que ce qui conserue la santé, ou ce qui la restablit, n'est pas corps. Il faut donc croire que le bien de l'homme est corporel. Mais pour ne point remplir cette Lettre d'une chose que vous ne demandez pas, ie pense que vous ne doutez

point que les passions ne soient des corps, comme la colere, l'amour, la tristesse. Si vous en doutez, voyez si elles ne changent pas le visage; si elles ne font pas rider le front, si elles n'y impriment pas la ioye, si elles ne nous font pas rougir & pâlir? Pourriez vous donc croire que des marques si sensibles püssent estre imprimées sur vn corps par vne autre chose que par vn corps? Si les passions sont des corps, les maux de l'ame sont aussi des corps, comme l'auarice, la cruauté, & ces vices inueterez qui sont deuenus plus forts que toutes sortes de corrections. Ainsi la méchanceté & toutes ses especes sont des corps; comme la malignité, l'enuie, l'orgueil. Il faut donc tirer de tout cela cette consequence, que les biens sont aussi des corps; Premièrement, parce qu'ils sont contraires aux maux, & puis parce qu'ils en donnent les mesmes indices. N'avez-vous iamais pris garde à cet éclat, que le courage donne aux yeux? Combien la prudence y fait prestre de soins? le respect, de tranquillité & de modestie? la joye, de satisfaction? la seuerité, de rigueur? & la verité, d'assurance? Il ne faut donc point douter que ce qui change la couleur & la disposition du corps, & que ce qui exerce sur luy vn empire si souuerain, ne soit aussi corporel. Enfin

toutes les vertus dont ie viens de parler, & tout ce qui en procede, sont des biens. Et peut-on reuoquer en doute qu'une chose qui en peut toucher vne autre, ne soit corps ?

*Ce qu'on touche & qui touche, est sans doute vn vray corps, comme dit Lucrece.*

Or toutes les choses que i'ay dites, ne feroient pas changer le corps, si elles ne le touchoient. Elles sont donc corporelles. Et certes, il y a grande apparence, que ce qui a tant de force que de pousser, que de contraindre, que de commander, soit corps. Quoy donc, la crainte ne retient-elle pas les hommes ? l'audace ne les pousse-elle pas ? le courage ne les emporte-il pas dans les dangers, ne leur donne-t-il pas de la violence, & de l'impetuosité ? La moderation ne reprime-elle pas les esprits, & ne les retient-elle pas dans le deuoir ? La joye ne nous emporte-elle pas hors de nous-mesme ; & la tristesse n'a-elle pas la force de nous ramener à nous-mesmes ? Enfin tout ce que nous faisons, nous le faisons par le commandement ou du vice, ou de la vertu. Ce qui commande au corps, est corps, ce qui luy fait de la violence est corps. Le bien du corps est corporel, le bien de l'homme est aussi le bien

du corps, & partant il est corporel.

.II. Mais maintenant que ie vous ay satisfait, comme vous l'avez souhaité, il faut que ie me dise à moy-mesme, ce que ie m' imagine que vous me diriez. Nous ne faisons que jouier aux eschets, nous perdons nostre temps en de vaines subtilitez. Toutes ces disputes ne rendent pas les hommes meilleurs, mais seulement vn peu plus sçauans. Il y a plus de franchise, & plus de simplicité dans la veritable Sagesse; & il n'est pas besoin de beaucoup de science pour rendre l'ame bonne, & pour faire vn homme de bien. Mais comme de nos autres biens, nous nous jouions de la Philosophie, nous en faisons des profusions, & nous ne pouuons ménager les sciences, non plus que les autres choses. Enfin nous n'estudions pas pour nostre vie, mais pour l'école; Nous ne voulons pas estre meilleurs, mais seulement plus sçauans.

---

## EPISTRE CVII.

### ARGUMENT.

- I. *Il console Lucilius de la fuite de ses Esclaves.*
- II. *Que les pertes sont ordinaires dans*

*la vie, & partant qu'elles ne doivent point estre inopinées.*

**J.** **Q**V'AVEZ-VOUS fait de vostre sagesse ? où est cette prévoyance qui vous faisoit jeter les yeux de tous costez ? où est enfin cette grandeur de courage ? De si petites choses ont-elles la force de vous toucher ? Hé bien, vos occupations & vos affaires ont donné à vos Esclaves l'occasion de prendre la fuite. Si vous avez perdu vos ennemis (car ie veux bien leur laisser ce nom qu'Epicure leur a donné) quelle partie de vos biens avez-vous perduë ? Vous ne manquez que de ceux qui vous donnoient de la peine, & qui vous rendoient fascheux aux autres : il n'y a rien en cela d'extraordinaire, rien que l'on ne doive attendre, & rien qui ne soit cent fois arriué. Il est aussi ridicule de s'offenser de cela, que de vous plaindre d'auoir esté mouillé dans la ruë, & qu'on ait fait réjallir des crottes sur vous. Il en est de la vie comme des bains, de la foule, & des ehemins. On jettera quelques choses sur vous, & quelques-vnes y tomberont. La vie n'est pas vne chose où il faille rechercher tant de delicatesse. Vous vous estes engagé dans vn long chemin. Il faut necessairement que vous y chopiez quelques-fois, que l'on vous choque, que vous rom-

biez, que vous vous lassiez; & que vous criez souuent, ô mort, c'est à dire, que vous mentiez. Vous quitterez vostre compagnon en vn endroit, vous ferez les funeraillies en vn autre, & en vn autre vous en aurez de la crainte. Il faut acheuer vn chemin si rude parmy de si fascheuses incommoditez. Il faut preparer son esprit contre toutes choses, & luy apprendre qu'il est arriué,

*Où le deüil, les foucis, les miseres, la peste,  
Ont fondé pour iamais leur demeure funeste.*

Il faut passer sa vie dans vne si fascheuse compagnie. Il est impossible de la fuïr mais vous pouuez la mépriser. Or vous la mépriserez si vous y pensez souuent, & que vous jettiez souuent les yeux sur l'auenir. Il n'y a personne qui n'ait marché avec plus de force & de courage au deuant des occasions, contre lesquelles il s'estoit préparé. Il n'y a personne qui n'ait résisté aux plus grands maux, s'il les a considerez auparauant de l'esprit & de la pensée. Au contraire celuy qui ne s'y est iamais préparé, s'épouente des choses mesmes les plus legeres.

I I. Il faut faire en sorte qu'il ne nous arriue rien de subit & d'inopiné; & d'autant que

que

que toutes choses ne nous semblent facheuses, que par leur nouveauté, la meditation que vous en ferez, produira au moins eét effet, que vous ne serez point nouveau soldat dans la milice de la fortune. Hé bien ! vos esclaves vous ont quitté. Mais ils en ont dérobé vn autre, ils en ont accusé vn autre, ils en ont tué vn autre, ils en ont trahy vn autre, ils en ont foulé vn autre aux pieds, ils en ont attaqué vn autre par le poison, & vn autre par des calomnies. Tout ce que vous pouuez dire est arriué deuant nous à plusieurs, & arriuera encore apres nous. Il y a vne infinité de maux differens, dont nous sommes le but. Les vns sont desia dans nous-mesme, les autres se lancent contre nous, & quelques-uns qui vont tomber sur nos voisins, ne laissent pas de nous donner de la douleur & de la peine. Ne nous estonnons point des choses pour lesquelles nous sommes nez. Personne ne s'en doit plaindre, puis qu'elles arriuent également à tout le monde; ie dis également, car celuy qui a éuité quelque mal, pouuoit neantmoins le ressentir. D'ailleurs vne loy est iuste & equitable, non pas à cause que tout le monde en sent l'effet, mais parce qu'elle a esté faite pour tout le monde. Souuenons-nous de nostre condition; & payons sans aucun murmure les tributs de l'humanité.

L'Hyuer fait venir le froid, il faut donc auoir froid. L'Esté ramene les chaleurs, il faut donc auoir chaud. La corruption de l'air attaque la santé, il faut donc estre malade. Vne beste sauuage nous attaquera en vn endroit, & l'homme qui est plus cruel que toutes les bestes sauuages, nous poursuura en vn autre. L'eau nous osterá vne chose, & le feu vne autre. Nous ne pouuons changer cette condition, qui est attachée aux choses du monde. Mais nous pouuons nous armer d'vn grand courage, qui sera digne d'vn homme de bien. Ainsi nous supporterons constamment les accidens de la vie, & nous consentirons aysément aux ordonnances de la Nature. Elle gouuerne tout ce grand Empire que vous voyez par des changemens perpetuels. Le beau temps succede aux broüillards; La mer se trouble apres auoir esté calme & tranquille; Tantost vn vent souffle, & tantost vn autre; Le iour suit la nuit; Vne partie du Ciel se leue, tandis que l'autre s'abaisse; Et enfin, l'Eternité est composée de choses contraires. Il faut que nostre ame s'accommode à cette loy, qu'elle la suiue, & qu'elle luy obeisse. Il faut qu'elle croye que tout ce qui arriue, deuoit arriuer, & qu'elle se garde de dire des injures à la Nature. On ne scauroit mieux faire dans la necessité, que de souffrir constam-

mett ce qu'on ne sçauroit corriger, & de  
 suiure Dieu sans murmure, luy qui est l'Au-  
 theur de tout ce qui arriue dans le monde.  
 Il n'y a que les mauuais Soldats qui suiuent  
 leur General en pleurant. C'est pourquoy  
 receuons avec allegresse les ordres & les  
 commandemens du Ciel; ne quittons pas  
 vne trame, où tout ce que nous deuons  
 souffrir, est tissu & entre-mélé; Et parlons  
 à Iupiter, qui conduit la machine du mon-  
 de; avec les mesmes Vers dont Cleante luy  
 parloit. Je croy qu'à l'imitation de Cice-  
 ron, il me sera permis de les mettre en no-  
 stre langue. S'ils vous plaisent, à la bonne  
 heure; s'ils vous déplaisent, vous sçaurez  
 au moins qu'en cela j'ay suiuy l'exemple  
 d'un grand homme,

*Arbitre souverain du Ciel & de la terre,  
 Conduits moy dans la paix, conduits moy  
 dans la guerre;*

*Par tout où ton vouloir appellera mes pas,  
 Je suis prest de marcher, ie ne resiste pas.*

*Dans le bien, dans le mal, ie veux te re-  
 connoistre,*

*Je veux ce que tu veux, le destin est le  
 maistre;*

*Il mene doucement celuy-là qui le suit,*

*Et traïsne avec horreur le lasche qui le suit.*

Ainsi nous deuons viure, ainsi nous de-  
 uons parler. Il faut que la destinée nous  
 trouue prests & diligens à la suiure. Il

n'appartient qu'à vn grand courage de se donner entierement à Dieu. Au contraire, il n'y a que les foibles & les petits esprits qui luy sont opiniastrés, qui ont de mauuais sentimens de la prouidence, & qui ayment mieux blasmer les Dieux, qu'eux-mesmes.

## EPISTRE CVIII.

### ARGUMENT.

I. *Comment il faut estudier, & de quelle façon il faut lire, ou écouter les Philosophes.*

II. *Que les ieunes gens sont ordinairement plus ardens à l'estude de la Philosophie, que les vieux.*

III. *Censure de ceux qui estiment que la Philosophie consiste plustost à faire des questions & des disputes, qu'à régler la vie.*

I. **L**A question que vous me faites est du nombre des choses qu'il faut sçauoir, pour dire que l'on est sçauant. Mais puis que vous me pressez de telle sorte, & que vous ne voulez pas attendre les liures où ie traite avec ordre de toute la Philosophie

Morale, ie vay promptement vous satisfaire. Neantmoins afin que cette passion d'apprendre, dont ie voy que vous brûlez, ne se nuise pas elle-mesme, il faut que ie vous dise auparauant comme vous la deuez ménager. Il ne faut pas tout d'un coup se jeter sur toutes choses. C'est par le moyen des parties qu'on vient à la connoissance du tout. Il faut proportionner le fardeau à nos forces, & ne pas plus entreprendre qu'elles le permettent. Il ne faut pas puiser tout autant que vous voulez, mais autant que vous en pouuez tenir. Ayez seulement bon courage, & vous en prendrez tout autant que vous voudrez. Plus vne ame se remplit, plus elle deuiet grande, plus elle s'estend. Lors que j'assiegeois, pour ainsi dire, l'Escole d'Attalus, où ie venois toujours le premier, & d'où ie sortois toujours le dernier; lors mesme que dans la promenade nous prouoquions à la dispute ce Philosophe, qui non seulement estoit toujours prest, mais qui venoit ordinairement au deuant de nos questions, il me souuient de luy auoir oüy dire, que le Maistre & l'Escollier deuoient auoir vn mesme but; que l'un doit auoir intention d'apporter du profit, & l'autre d'en receuoir. Celuy qui frequente les Escoles des Philosophes doit tous les iours en emporter quelque fruit, & s'en retourner plus sain en sa maison, ou au moins

plus en estat d'estre guery. Et certes, cela ne manquera pas d'arriuer. Car la Philosophie a vne vertu merueilleuse, qu'elle profite non seulement à ceux qui y estudient, mais encore à ceux qui frequentent les Philosophes. Celuy qui va au Soleil, ne laisse pas de se haller, encore qu'il n'y aille pas pour cela. Ceux qui ont demeuré quelque temps dans la boutique d'un Parfumeur, en emportent l'odeur avec eux; & ceux qui ont eu la frequentation d'un Philosophe, y contractent necessairement quelque chose qui leur est vtile, quand mesme ils ne s'en seroient pas souciez. Prenez garde que ie parle de ceux qui ne s'en seroient pas souciez, & non pas de ceux qui en auroient eu de la repugnance. Car enfin, n'auons-nous pas veu des personnes qui ont demeuré beaucoup d'années auprès des Philosophes, & qui n'en ont pas receu la moindre teinture de la Philosophie? Ouy certes, nous en auons veu qui ne manquoient point d'assiduité; & ie ne les appelle pas les disciples, mais les hostes des Philosophes. Quelques-vns y viennent pour écouter, & non pas pour apprendre, comme nous allons au theatre pour y auoir du plaisir, ou par les discours, ou par les musiques, ou par les sujets qui s'y representent. Vous verrez que la plus grande partie des auditeurs, vont dans l'école d'un Philoso-

phe comme en vne promenade , & en vn lieu de diuertissement. Ils n'y vont pas pour se dépoüiller de quelque vice , ny pour apprendre quelque regle sur laquelle ils forment leurs mœurs ; mais pour donner du plaisir à leurs oreilles. Il y en a qui y vont avec des tablettes , non pour retenir les choses ; mais pour remarquer quelques paroles qui ne profitent , ny à eux ny aux autres. Quelques-vns sont émeus par les grands discours qu'ils y entendent ; ils entrent dans les passions de ceux qui parlent ; ils montrent sur leur visage la satisfaction de leur esprit , mais ils ne sont pas émeus d'une autre façon que \* des danseurs qui \* *Ou bien que les Prestres de Cibelle qui sembloient se mettre en furie au son de la floute.* font cent postures furieuses, à la cadance & au son de quelque instrumēt. D'autres sont ravis & charmez par la beauté des choses, & non pas par le son des paroles. Si l'on fait quelque puissant discours contre la mort, si l'on parle avec mépris de la fortune , ils veulent aussi-tost executer tout ce qu'ils ont oüy dire. Ceux-là véritablement sont touchés, & auroient les qualitez qu'on demande , si cette noble impression pouuoit demeurer dans leur ame , & que le peuple ennemy de la vertu, n'en chassast pas aussi-tost vne passion si illustre. Enfin il y en a peu qui puissent porter iusques chez eux cette ferme resolution qu'ils auoient prise dans Pécole. Il est facile d'exciter vn desir

vertueux dans l'ame de ses auditeurs ; car la Nature a mis dans tous les hommes des principes & des semences de vertu. Nous sommes nez , tant que nous sommes , pour toutes les belles choses & quand quelqu'un nous y exhorte, alors ces biens de l'ame qui avoient esté comme assoupis, se réveillent. Ne voyez-vous pas comment les Theatres resonnent toutes les fois qu'on y dit des choses qui sont approuvées de tout le monde , & reconnues pour véritables par un consentement vniuersel ?

*S'il manque au pauvre quelque chose,  
 Tout manque à l'auaricieux ;  
 Il n'est bon à personne, & quoy qu'il se  
 propose,  
 Il est à soy pernicieux.*

Vn auare applaudit à ces vers , & se réjoit de voir détester son vice. Mais combien pensez-vous que les mesmes choses aient plus de force & de puissance quand vn Philosophe le prononce ? Quand ces vers sont entre-meslez de preceptes salutaires, n'estimerez-vous pas qu'ils entreront plus aisément dans l'ame de la multitude ignorante , & qu'ils s'y imprimeront plus fortement ? Cleanthe disoit que comme nostre souffle rend vn son plus clair & plus éclatant , lors que la trompette ayant receu par vne emboucheure étroite , le laisse

Sortir par vne ouuerture plus grande. & plus large ; De mesme , la contrainte & la mesure du vers , rend nos sens plus penetrans , & les aiguise dauantage. En effet , on entend les mesmes choses avec plus d'indifference , & mesme elles touchent moins quand on les recite en prose. Mais quand les vers viennent au secours , & qu'un certain nombre de syllabes mesurées enferme vn beau sentiment , ce mesme sentiment est poussé dans l'ame , comme par vn fort & robuste bras. On dit quantité de choses pour faire mépriser les richesses ; & l'on employe de grands discours pour persuader aux hommes, que la veritable richesse n'est pas dans vn grand patrimoine , mais dans l'ame ; que celuy-là est riche qui s'accommode à sa pauvreté , & qui se met à son aise avec peu de chose. Mais l'ame est plus puissamment touchée , quand les mesmes sentimens sont exprimez en ces vers.

*On a besoin de peu de bien*

*Lors que peu de chose on souhaite.*

*On a tout ce qu'on veut , on ne manque de rien*

*Lors que ce qui suffit , rend l'ame satisfaite.*

Quand nous entendons cela , ou quelque chose de semblable , nous sommes plus aisément persuadez à reconnoistre la

verité. Ceux-là mesmes qui ne se contentent iamais, & qui n'ont iamais assez, en ont de l'admiration, en poussent des cris d'applaudissemens, & voudroient eux-mesmes inspirer la haine & l'aersion des richesses. Quand vous les verrez avec ce sentiment, ne les quittez point, pressez-les de près, & rebattez tousiours la mesme chose, & ne vous amusez point à toutes ces fineses de Sophistes, à tant d'argumentations, & à ces vaines subtilitez. Parlez de toutes vos forces contre l'auarice, parlez contre le luxe, & quand vous aurez reconnu que vous aurez fait impression sur l'esprit de vos auditeurs, pressez-les encore avec plus de force & de violence. On ne scauroit dire le fruiet & l'vtilité qu'apporte ce discours, qui ne tend qu'à donner du remede, & qui n'a point d'autre but que le bien des auditeurs. On imprime facilement dans les ames tendres l'amour de l'honneur, & de la vertu; Et si la verité rencontre vn bon Aduocat, elle se saisit aisément des esprits dociles, & qui ne sont que legerement corrompus. Pour moy, lors que j'ay entendu discourir Attalus contre les vices, contre les erreurs, & les maux de la vie, j'ay eu souuent pitié du genre humain; & j'ay crû que ce Philosophe estoit en vn degré au dessus de l'homme, & de toutes les grandeurs humaines. Il disoit

qu'il estoit Roy, mais il me semble qu'il estoit plus que les Rois, puis qu'il luy estoit permis de reprendre & de censurer les Rois. Mais quand ie l'ay entendu louer la pauvreté, & qu'il faisoit voir que toutes les choses dont on n'a que faire, estoient des fardeaux inutiles, ou qui ne seruent qu'à empescher ceux qui les portent, j'ay souvent souhaitté de sortir pauvre de son Escole. Quand il avoit commencé à condamner nos voluptez, à louer la chasteté du corps, vne table sobre, & la pureté de l'ame, il me prenoit vne extrême enuie de me retrancher non seulement les plaisirs illicites, mais encore les choses permises. Veritablement, Lucilius, j'en ay retenu quelque fruit, car ie m'attachois à tous ses discours avec vne passion violente. Depuis ce temps-là, comme j'ay esté reduit à viure dans la ville, j'ay encore conserué quelque partie de ses diuines instructions. J'ay donné congé aux huistrés & aux champignons pour tout le reste de ma vie. Car il ne faut pas les appeller des viandes, mais des voluptez, qui nous forcent encore à manger, quand mesme nous n'en auons plus d'enuie. Ce sont des choses agreables seulement aux goulus, & à tous ceux qui donnent plus à leur ventre qu'il n'est capable de tenir; parce que ces sortes de friandises y descendent facilement, & en sortent

tout de mesme. Depuis ce temps-là j'ay entièrement renoncé à l'usage des parfums, parce que la meilleure odeur qu'on puisse auoir sur le corps, c'est de n'en auoir point du tout. Depuis ce temps-là ie ne charge point mon estomach de trop de vin, & j'ay resolu de quitter le bain pour tout le reste de ma vie. Ie pense qu'il n'y a point de profit & qu'il y a trop de mollesse à se faire cuire le corps, & à le dessecher par les sueurs. Mais les autres choses que j'auois quittées, me sont venu retrouver. Toutefois ie ne laisse pas d'observer en celles dont ie m'étois desia abstenu, vne mediocrité qui approche de l'abstinéce, & qui est, peut-estre, plus difficile; car il y a des choses qu'on arrache de l'esprit plus facilement qu'on ne les modere. Mais puis que j'ay commencé à vous dire que j'auois embrassé la Philosophie en ma ieunesse, avec plus d'ardeur & de passion que ie ne fais en ma vieillesse, ie n'auray point de honte de vous confesser combien Sotion m'a donné d'amour & d'inclination pour la doctrine de Pythagore. Il m'enseignoit pourquoy ce Philosophe s'étoit abstenu de manger de la chair des animaux, & pourquoy Sextius auoit fait apres luy la mesme chose. L'vn & l'autre en auoit vne raison differente; mais la raison de l'vn & de l'autre estoit belle & magnifique. Sextius estimoit que l'homme auoit

assez d'autres alimens, sans se nourrir de sang, & qu'on s'accoustumoit à la cruauté par le plaisir qu'on prenoit à déchirer de la chair. Il adjoustoit à cela qu'il falloit oster le luxe & sa cause & sa nourriture; & enfin, il disoit que la diuersité des alimens estoit contraire à la santé, & prejudiciable à nos corps. Mais Pythagore disoit qu'il y auoit vne alliance entre toutes choses, qu'il se faisoit vn commerce entr'elles, & qu'elles passoient des vnes aux autres. Si vous le voulez croire, il n'y a point d'ame qui meure, & qui cesse seulement son action, si ce n'est durant le peu de temps qu'elle va prendre place dans vn autre corps. Nous examinerons quelque iour combien il luy faut de temps, combien elle doit déloger de fois, auant que de reuenir loger dans l'homme. Cependant il imprime dans les cœurs la crainte du crime & du parricide; parce qu'il dit que sans y penser, nous pouuons nous adresser à l'ame de nostre pere, & offencer ou par le fer ou par les dents vn animal où estoit l'ame de quelque parent. Apres que Sotion eust exposé cela, & qu'il l'eust confirmé par quantité de raisons; Quoy, dit-il, ne croyez-vous pas que les ames passent d'vn corps en vn autre, & que ce que nous appellons la mort, n'est autre chose qu'vn changement de demeure? Ne croyez-vous pas que l'ame qui

estoit autres-fois dans vn homme , est maintenant dans quelque brebis , ou dans vne beste sauuage , ou dans vn poisson ? Ne croyez-vous pas que rien ne perit dans le monde , & que les ames ne font que changer de lieu ? Non seulement les corps celestes tournent tousiours ; mais mesmes les animaux ont leurs reuolutions , & les ames sont conduittes comme dans vn cercle. Il y a eu de grands hommes qui ont esté de cette opinion ; c'est pourquoy suspendez vn peu vostre iugement, & ne prononcez rien encore sur toutes ces choses. Si elles sont veritables, c'est conseruer son innocence que de s'abstenir de manger de la chair des animaux ; si elles sont fausses, c'est temperance & sobrieté. Quelle perte vous causera cette opinion ? Le ne vous oste que la viande dont se nourrissent les Lions & les Vautours. Pour moy m'estant laissé persuader par ces raisons ie commençay à m'abstenir de la chair des animaux ; Et apres auoir obserué cela , l'habitude m'en fut non seulement facile , mais encore douce & agreable. Je croyois que mon esprit en auroit plus de pointe , & plus de vigueur. Neantmoins ie ne voudrois pas aujourd'huy vous assurer si en effet il estoit plus vif , & plus vigoureux. Vous voulez peut-estre sçauoir comment i'ay discontinué ? Lors que Tibere regnoit,

i'estois encore assez ieune , l'on chassa alors les Religions estrangeres , & l'on mettoit entre les superstitions l'abstinence de quelques viandes. Ainsi à la priere de mon pere , qui ne craignoit pas le blasme , mais qui haïssoit la Philosophie , ie retournay dans ma premiere façon de viure , & l'on n'eut pas beaucoup de peine à me persuader de faire vn peu meilleure chere que ie ne faisois. Attalus auoit accoustumé de loüer vn liët dur , & qui resistoit au corps ; Et tout vieux que ie suis , ie couche dans vn liët où l'on ne peut voir de marque que i'y aye couché.

I I. Ie vous ay dit cela pour vous faire connoistre combien les ieunes gens auroient de passion & d'ardeur aux bonnes choses , si quelqu'vn les exhortoit , & les pouſſoit à la vertu. Il y a bien souuent de la faute de nos Maîtres , parce qu'ils nous enseignent à disputer , & non pas à viure. Il y a aussi de la faute des Disciples , parce qu'ils portent chez les Philosophes plustost vn desir de polir l'esprit , que de perfectionner l'ame. Ainsi ce qui s'appelloit Philosophie , est deuenu \* Philologie. Il importe beaucoup de regarder avec quelle intention on s'applique à chaque chose. Cekuy qui examine Virgile pour deuenir bon Grammairen , ne s'amuse pas à considerer ce beau Vers :

\* *Amor*  
*des Let-*  
*tres.*

*Le temps qui fut toujours , ne retourne  
iamais.*

Il est donc besoin de vigilance ; si nous ne nous hastons, nous demeurerons derriere les autres. Le temps nous emporte, & s'emporte luy-mesme. Enfin nous sommes enleuez, sans y prendre garde. Cependant nous remettons toutes choses au lendemain, & nous sommes lents & paresseux, mesme au milieu des precipices. Le Grammairien observe seulement en lisant ce Vers, que toutes les fois que Virgile parle de la vitesse du temps, il use du mot de fuit.

*Le meilleur de nos iours passe & fuit le  
premier.*

Mais celuy qui ne s'arreste qu'à la Philosophie, considere ces mesmes choses, comme on doit les considerer. Iamais, dit-il, Virgile n'a dit seulement le temps s'en va, mais qu'il fuit ; parce que c'est la façon d'aller la plus viste & la plus prompte, & que les plus beaux iours de la vie nous sont ravis les premiers. Pourquoi donc ne faisons-nous pas nos efforts pour égaler nostre vitesse à celle de la chose du monde qui va le plus viste ? Le plus beau temps s'enuole, & le plus triste luy succede. Comme ce qu'il y a de meilleur, & de

plus pur dans vn tonneau, en sort le premier, & que la lie & ce qu'il y a de plus pesant demeure au fonds; Ainsi ce qu'il y a de meilleur & de plus exquis dans la vie, s'en va le premier. Nous ne feignons point de l'épuiser en faveur d'autruy, pour nous en reseruer la lie. Que ce Vers demeure donc imprimé dans nostre esprit, & n'en faisons pas moins d'estat que si e'estoit la réponse d'un Oracle.

*Le meilleur de nos iours passe & fuit le premier.*

Pourquoy le meilleur? parce que tout ce qui reste est incertain. Pourquoy le meilleur? parce que nous pouuons beaucoup apprendre en nostre ieunesse, & faire tourner nostre ame, encore facile & traitable, du costé de la vertu; parce que ce temps-là est le plus propre à supporter la peine, à exercer l'esprit dans l'estude, & le corps dans le travail. Ce qui reste de la vie, est le temps le plus lâche, le plus languissant, & le plus proche de sa fin. Pensons-y donc de tout nostre esprit; & sans nous amuser aux choses qui ont accoustumé de nous détourner, & de nous donner tant d'occupations, ne traouillons qu'à vne seule, de peur que nous ne connoissions trop tard combien

le temps est rapide, & qu'on ne ſçauroit le retenir. Il faut que nous eſtimions chaque iour, comme ſi e'eſtoit le meilleur de noſtre vie. Il faut ſ'en ſeruir comme d'une choſe qui eſt proprement à nous; & nous emparer de ce qui fuit. Cela n'eſt pas conſideré par celuy qui n'apporte à la lecture des vers de Virgile, que des yeux de Grammairien.

III. Ainſi les premiers iours ſont les meilleurs, parce que les maladies viennent en ſuite, parce que la vieilleſſe preſſe, & qu'elle eſt deſia ſur noſtre teſte, quand nous penſons eſtre encore dans la ieuneſſe. Mais le Grammairien dira, que Virgile met rouiſſous enſemble la vieilleſſe & les maladies. Et à la verité, ce n'eſt pas ſans raiſon; car la vieilleſſe eſt vne maladie incurable. Outre cela, dit-il, il appelle la vieilleſſe triſte.

*Les maux marchent en ſuite & la triſte  
vieilleſſe.*

Mais il ne faut pas vous eſtonner, ſi d'une meſme choſe chacun tire ce qui peut ſeruir à ſes occupations, & à ſes eſtudes. On void dans le meſme pré le bœuf chercher de l'herbe, le chien vn lièvre, & la cigogne vne laiſarde. Quand vn curieux prend les Liures que Ciceron a compoſez de la Republique, quand vn Grammairien les

prend, quand vn Philosophe les lit, l'un y considere vne chose, & l'autre en considere vne autre. Le Philosophe s'estonne qu'on ait pû dire tant de choses contre la iustice; Et le curieux remarque, qu'il y a eu deux Roys à Rome, dont l'un n'a point de pere, & l'autre de mere. Car on est en doute de la mere de Seruius, & Pon ne connoist point du tout le pere d'An-cus, encore qu'on dise qu'il soit petit-fils de Numa. Il remarque que celui que nous appellons Dictateur, & qui porte ce nom dans nos histoires, estoit appellé chez les anciens Maistre du peuple, comme on le trouue encore aujourd'huy dans les liures des Augures, où il y a vn témoignage que celui qu'il nommoit, estoit appellé Maître des Cheualiers. Il remarque tout de mesme que Romulus disparut durant vne Eclipse de Soleil; Qu'on pouuoit appeller au peuple du iugement des Roys; & quelques-uns comme Fenestella, estiment que cela est compris dans les liures des Pontifes. Mais quand vn Grammairien se mesle d'expliquer les mesmes liures, il ne manque pas de mettre dans ses Commentaires que Ciceron a dit *Reapse*, au lieu de *Reipsa*, & qu'il s'est seruy tout de mesme de *Sepse*, pour *Seipse*. De là il passe aux mots que l'usage du siecle a changez. Il fait en suite vn recueil de vers d'Ennius,

& principalement de ceux qu'il compoſa pour Scipion l'Affriquain, & montre comment les meſmes mots ſignifient quelque-fois diuerſes choſes. Dauantage le Grammaïrien ſ'eſtime bien-heureux d'auoir trouué la raiſon qui a fait dire à Virgile,

*Sur qui tonne du Ciel la grande & vaſte porte.*

Il dit qu'Ennius a dérobé cela d'Homere, & Virgile d'Ennius. Mais pour ne pas faire moy-meſme ou le Pedant, ou le curieux des belles lettres, ſous pretexte de vouloir faire autre choſe, ie vous auertis qu'il faut rapporter tout ce qu'on entend dire aux Philoſophes, & toutes les lectures que Pon fait, au deſſein de la vie heureuſe; Il n'y faut pas chercher les vieux mots, ny les mauuiſes metaphores, ny les vicieuſes façons de parler. Mais il y faut chercher les preceptes profitables, & ſ'imprimer dans le cœur des ſentimens genereux qu'on execute en meſme temps. Apprenons-les de telle ſorte, que ce qui n'eſtoit qu'une parole, deuienne enfin vn bel effet. Ie croy qu'il n'y a point d'hommes qui ſoient plus pernicioſes aux hommes que ceux qui ont appris la Philoſophie comme vn meſtier à gagner de l'argent, & qui viuent d'une autre façon qu'ils ne nous enſeignent à viure. Car ils

se produisent pour exemple , que cette science est inutile , estans sujets à tous les vices , à quoy ils semblent faire la guerre. Je ne croy pas qu'un Maistre de la sorte me puisse plus profiter , qu'un Pilote yure dans vne tempeste. Il faut conduire le gouvernail , malgré les flots qui le détournent , il faut combattre contre la mer ; il faut abaisser les voiles qui estoient déjà au vent. A quoy donc me pourroit servir un Pilote remply d'estonnement & de vin ? Mais combien pensez-vous que les tempestes qui troublent la vie , sont plus grandes que celles qui agitent un vaisseau ? Il ne faut pas parler , il faut conduire. Toutes les choses qu'ils disent , & qu'ils vantent deuant le monde qui les entend , ne viennent pas d'eux ; Platon les a dites , Zenon les a dites , Chrysippe , & Possidonius les ont dites , & un grand nombre qui leur ressemblent. Si vous voulez sçavoir comment ils pourroient prouuer que ce qu'ils disent , est à eux , & qu'ils ne l'ont pas emprunté , il faut qu'ils fassent ce qu'ils disent. Mais puis que ie vous ay déjà dit ce que ie voulois qu'on vous allast dire , il reste maintenant à satisfaire à vostre desir. Je mettray donc dans vne autre lettre tout ce que vous auez souhaitté de moy , afin que quand il faudra voir vne doctrine plus

334 LES EPISTRES  
difficile, & qui doit estre plus attentivement écoutée, vous ne soyez ny las de lire, ny las d'entendre.

---

## EPISTRE CIX.

### ARGUMENT.

- I. Le sage peut profiter à vn autre sage.*
- II. On est souvent plus capable de conseiller autruy que soy-mesme.*

**L**Vous desirez sçauoir si vn sage peut profiter à vn autre sage. Nous disons que le sage est remply de toutes sortes de biens, & qu'il a acquis tout ce que l'on peut acquerir. C'est pourquoy l'on demande comment il se peut faire que quelqu'un profite à celuy qui possède le souuerain bien ? Mais ie répons à cela que les gens de bien sont vtils les vns aux autres, parce qu'ils tiennent les vertus en exercice, & qu'ils conseruent la sagesse dans le glorieux estat où elle doit estre. Les vns & les autres desirent quelqu'un avec lequel ils conferent. Comme les bons luiteurs s'entretiennent par le moyen de l'exercice, &

que le Musicien reçoit conseil de celuy qui sçait la musique; Ainsi le sage a besoin de la pratique des vertus, & comme il s'excite soy-mesme, il est encore excité par vn autre sage. En quoy, me demanderez-vous, le sage pourra-t'il profiter au sage? Il luy donnera de la force, il luy découvrira les occasions de faire des actions vertueuses. Outre cela, il luy communiquera ses pensées, & luy enseignera ce qu'il aura inuenté. Car il restera toujours au sage quelque chose à rechercher, & où il puisse faire promener son esprit. Le méchant est pernicieux au méchant, & le rend encore plus méchant en excitant sa colere & sa crainte, en flattant sa melancholie, en loüant ses voluptez; Et enfin, le méchant est entièrement méchant, quand les vices de plusieurs se sont confondus ensemble, & qu'ils se sont assemblez en vn. Ainsi par la raison des contraires, l'homme de bien profitera à l'homme de bien. Comment cela, me direz-vous? Il luy donnera de la satisfaction, & confirmera son assurance; & par l'agrecable aspect de leur tranquillité mutuelle, la joye de l'vn & de l'autre s'augmentera. Davantage il luy donnera la connoissance de certaines choses; car vn sage ne sçait pas toutes choses; & quand même il sçauroit tout, vn autre

peut luy enseigner des chemins plus courts pour arriuer plustost à son but. Le sage profitera au sage, non seulement par ses forces, mais par les forces mesmes de celuy qu'il ayde. Veritablement le sage abandonné de tout le monde, & n'ayant pour luy que luy seul, peut se seruir de ses bonnes qualitez; il peut faire son deuoir, il peut bien employer ses forces, & neantmoins il est vray, que celuy-là luy donne de l'ayde, qui l'anime dans sa course. Au reste, vn sage ne profite pas seulement à vn autre sage, mais encore à soy-mesme. Vous me direz au contraire, ostez-luy ses propres forces, il ne pourra rien faire du tout. Ainsi vous pouvez dire qu'il n'y a point de douceur au miel. Car celuy qui en mange doit auoir la langue & le palais disposé à le sauou- rer, & il y a des personnes à qui vne maladie fait trouuer le miel amer. Il faut que l'vn & l'autre soit composé de telle sorte, que l'vn puisse profiter, & que l'autre soit capable de receuoir du profit. Il seroit inutile, dit-on, à celuy qui a tout le chaud qu'il est possible d'auoir, de se chauffer dauantage; Et tout de mesme, il n'y a rien qui puisse encore profiter à celuy qui est en possession du souuerain bien. Vn Laboureur qui est instruit de tout ce qui concerne l'agriculture, ne  
 cherche

cherche pas de se faire instruire. Vn Soldat qui est équipé de tout ce qui luy est nécessaire pour vne bataille, demande-t'il encore des armes ? Vn sage tout de mesme, ne souhaite rien dauantage, il sçait assez pour la conduite de sa vie, il a des armes assez fortes. Celuy qui a toute la chaleur qu'on peut auoir, n'a pas besoin d'en auoir dauantage pour estre dans le plus haut degré de la chaleur. Et la chaleur, dit-on, se conserue & s'entretient par elle-mesme. Je répons à cela, premierement que vos comparaisons ne sont pas iustes. Car la chaleur est toujours vne, & profiter est vne chose differente selon les occasions. D'ailleurs la chaleur ne deuiet pas plus chaude par l'addition d'vne nouvelle chaleur. Mais le sage ne peut demeurer dans vne mesme situation d'esprit, s'il n'a la société de quelques amis qui luy ressemblent, & avec lesquels il communique ses vertus. Adioustez à cela que toutes les vertus ont de l'amitié entr'elles. Et par consequent celuy-là profite qui ayme en vautre les vertus pareilles aux siennes, & qui donne occasion de faire aussi aymers les siennes. Les choses qui ont de la ressemblance, se plaisent les vnes aux autres, principalement quand elles sont honnestes & vertueuses, & qu'elles peu-

uent faire connoître leur mérite , & connoître celuy d'un autre. Dauantage il n'y a personne qui puisse émouuoir l'esprit d'un sage , qu'un autre sage , de mesme qu'il n'y a que l'homme qui puisse persuader l'homme par la force de la raison. Comme on a donc besoin de la raison , pour émouuoir la raison , il se faut seruir tout de mesme de la raison parfaite pour émouuoir la raison parfaite. L'on dit que ceux-là nous profitent , qui nous donnent des commoditez , comme l'argent , le credit , les prosperitez , & toutes les autres choses qui sont agreables , & necessaires pour l'usage de la vie ; En quoy l'on pourroit dire aussi que mesme un insensé est capable de profiter à l'homme sage. Or profiter n'est autre chose qu'exciter l'ame selon la Nature par sa propre vertu , ou par la vertu de celuy que l'on excite. Ce qui ne se fera pas que ce ne soit à l'auantage de celuy-là mesme qui profite , car il faut necessairement qu'il exerce sa vertu , en voulant exercer celle d'autruy.

IL Mais sans nous arrester aux biens souverains , ou aux choses qui les produisent , il est vray que les sages peuuent profiter les vns aux autres. Et certes , c'est vne chose qui est de soy-mesme desirable à un sage , que de rencontrer un

autre sage , parce que tout ce qui est bon , est naturellement aymé des bons ; & que tout homme de bien n'a pas plus de peine à faire amitié avec vn homme de bien , qu'avec soy-mesme. Il faut que ie passe de cette question à vne autre qui s'y rapporte. On demande si le sage ayant affaire quelque deliberation , appellera quelqu'vn à son conseil. Sans doute cela luy est necessaire , quand il s'agit des affaires ciuiles & domestiques , ou pour mieux dire , des choses mortelles. Il a besoin en cette occasion du conseil d'autruy , comme d'vn Medecin , comme d'vn Pilote , comme d'vn Aduocat, selon les diuerses occasions. Le sage profitera donc quelquesfois au sage ; car il luy donnera des auis , & mesme , comme nous auons desia dit , il luy sera encore utile dans les choses grandes & diuines , en discourant ensemble de la vertu , & en faisant vn beau mélange de leurs esprits , & de leurs pensées. Dauantage il est selon la Nature d'aymer nos amis , & de nous réjouir de leurs bonnes actions , comme de celles que nous aurions faites nous mesmes. Car si nous n'agissons de la sorte , la vertu qui se rend plus forte en s'exerçant, ne pourra demeurer long-temps avecque nous. La vertu nous persuade de bien ordonner les choses presentes , de prendre

conseil pour les futures, de les examiner attentiuement, & de les regarder tousiours. Or il ne faut point douter que celuy qui en consultera vn autre, ne trouue plus de facilité à s'en deméler, & ne rencontre plus de lumieres pour en sortir. Il doit donc chercher vn homme parfait ou vn homme auancé dans la sagesse, & qui soit proche de la perfection. Et cét homme parfait apportera beaucoup de profit s'il ayde de ses conseils, & de sa prudence, les resolutions d'vn autre. On dit que les hommes voyent plus clair dans les affaires d'autruy, que dans leurs affaires. En effet, cela arriue à ceux qui se sôt laissez aueugler par l'amour qu'ils ont pour eux-mesmes; & à qui la crainte des dangers fait perdre le iugement, & tout ensemble la connoissance de ce qu'il leur seroit vtile. On ne commence à estre sage, que quand on se voit en assurance, & qu'on est loin de la crainte. Cependant il y a certaines choses que les sages mesmes remarquent mieux en autruy qu'en eux. Outre cela, le sage fera pour le sage ce qui est le plus doux, & le plus grand bien de la vie; c'est à dire, qu'ils auront tous deux les mesmes volontez, & les mesmes auersions. Ils porteront ensemble vne belle charge. Ainsi ie vous ay payé ce que vous m'avez demandé, encore que tout cela soit compris dans mes liures de la Philo-

sophie Morale. Mais faites reflexion sur ce que ie vous ay dit tant de fois, que nous exerçons en toutes choses seulement la pointe de l'esprit. Car enfin, ie retourne tousiours au mesme discours. A quoy me pourra seruir cette dispute ? En deuiendray-je plus genereux, plus iuste, plus moderé ? Ie ne puis encore me promener, j'ay encore besoin du Medecin. Pourquoi donc m'apprenez-vous vne science inutile ? Vous ne m'auiez promis que de grandes choses, & ie n'en voy que de petites. Vous me disiez que ie n'aurois iamais de crainte, quand ie verrois luire des épées à l'entour de moy, & que la pointe du poignard me toucheroit desia la gorge. Vous me disiez que ie serois tousiours en seureté, quand mesme ie me verrois environné de feux & de fers, & qu'une tempeste inopinée ouueroit mon vaisseau de tous costez. Enseignez-moy seulement à mépriser la gloire, & la volupté, Vous m'enseignerez apres cela à débrouiller les choses difficiles, à distinguer les douteuses, à éclaircir les obscures. Enfin apprenez-moy maintenant ce qui m'est le plus necessaire.

## EPISTRE CX.

## ARGUMENT.

- I. *Du plus grand mal qui puisse arriver à l'homme.*
- II. *Que la Philosophie donne à l'homme l'esprit de discernement.*
- III. *Que la vie heureuse ne consiste point en des choses indifferentes.*

**I**E vous donne le bon-jour de ma maison de Nomentum, & vous conjure d'auoir tousiours la conscience nette, c'est à dire, d'auoir tousiours les Dieux fauorables. Car quiconque est bien avec soy-mesme, est bien aussi avec les Dieux. Mettez maintenant à part ce que disent quelques-vns, que chacun de nous reçoit en naissant vn Dieu pour guide & pour precepteur, non pas veritablement vn des grands Dieux, mais vn Dieu de plus bas ordre, & du nombre de ceux qu'Ouide appelle du commun des Dieux. Je veux neantmoins que vous mettiez ce sentiment à part de telle sorte, que vous ne laissiez pas de vous souuenir que nos ancestres qui ont eu cet-

te pensée ; estoient Stoïciens , & donnoient à chacun un \* Jupiter & une Iu- \* *Genie.*  
 non. Apres cela , nous verrons si les Dieux ont tant de loisir , qu'il leur reste encore du temps pour prendre le soin des affaires des particuliers. Sçachez cependant , soit que nous soyons commis à la garde de quelque Dieu , soit que nous soyons abandonnez au hazard & à la fortune , que vous ne pouuez rien souhaitter à l'homme de plus funeste & de plus pernicieux , que si vous luy souhaittez d'estre mal avec soy-mesme. Il ne faut point souhaitter à un méchant , que vous jugerez digne de peine , qu'il ait les Dieux contraires & ennemis ; car il l'éprouue , & le reconnoist assez encore qu'il paroisse fauorisé de leurs fains & de leur amour. Considerez attentivement les choses du monde , non par les noms qu'on leur donne , mais par la nature , & vous reconnoistrez que nous nous procurons plus de maux que la fortune ne nous en fait. Combien de fois ce qu'on appelloit malheur , a-t'il esté la cause & le commencement d'un bonheur ? Combien de fois une chose que l'homme a receuë avec joye , l'a-t-elle conduit à la perte ? Combien en a-t-elle fait tomber qui estoient desia bien haut , & qui paroiffoient si bien appuyez , qu'il n'y auoit point d'apparence qu'ils pussent tomber du lieu

d'où ils sont tombez en vn instant ? Mais cette cheute mesme n'a point de mal en soy, si vous confidez l'issüe au delà de laquelle la Nature ne pousse personne. Toutes choses sont proches de leur fin, aussi bien les prosperitez d'où l'homme heureux est precipité, que les infortunes d'où est éléué le mal-heureux. Nous estendons les biens & les maux, & nous les rendons plus longs par l'esperance ou par la peur. Mais si vous estes sage, mesurez toutes choses par la condition humaine; & réduisez à l'éroit & ce qui vous donne de la crainte, & ce qui vous donne de la joye. Il vaut mieux n'auoir pas de si longues joyes, & n'auoir pas aussi de si longues craintes. Mais pourquoy veu-x-je restreindre le mal à ce point. Il n'y a rien que vous puissiez craindre raisonnablement. Toutes les choses qui nous ébranlent, & qui nous estonnent, sont fausses & vaines. Personne n'a encore examiné ce qu'il y a de solide en cela; mais les hommes se sont donnez de la crainte l'un à l'autre, & l'ont, pour ainsi dire, fait passer de main en main. Personne n'a eu encore la hardiesse d'approcher du fantôme qui le trouble, & qui le fait trembler, ny de s'efforcer de connoistre la nature, & le bien de sa crainte. Ainsi vne chose fausse & vaine, trouue encore de la creance parmy les hommes;

parce qu'elle n'a encore esté ny conuaincûe , ny condamnée. Mais éprouuons enfin combien il importe d'ouuir les yeux. Nous verrons combien les choses que nous craignons , sont de peu de durée, combien elles sont incertaines , & que bien souuent nous craignons ce qui nous doit donner de l'assurance. Enfin le desordre de nostre esprit est tel que Lucrece nous le represente,

*Ainsi que les enfans craignent tous dans la nuit,*

*Nous craignons en plein iour.*

N'auons-nous donc pas moins de raison que des enfans , puis que nous craignons en plein iour ? Mais cela est faux, Lucrece, nous ne craignons pas en plein iour , puis que de toutes choses nous nous sommes fait vne nuit & de profondes tenebres. Nous ne voyons plus rien du tout , ny de ce qui nous peut nuire , ny de ce qui nous est auantageux ; Nous sommes vagabonds durant toute nostre vie , nous ne nous arrestons iamais, & nous ne prenons pas garde où nous allons mettre le pied. Vous sçavez bien qu'il n'y a rien de si furieux que de courir dans les tenebres ; & toutefois nous nous abandonnons. Il semble que nous soyons bien-aises , que s'il faut nous rappeler, on nous rappelle de bien loin ; &

quoy que nous ne sçachions pas où nous courons, nous ne laissons pas de courir où nostre passion nous emporte.

II. Mais le iour peut reuenir, si nous en auons la volonté; mais il ne peut reuenir que par vn moyen, si Pon s'instruit dans la science des choses diuines & humaines, si Pon ne s'arreste pas seulement à la surface, mais qu'on s'y plonge entiere-ment; si encore qu'on sçache cette science, on la repasse dans son ame, & qu'on se l'applique bien souuent; si Pon recherche en quoy cōsistent les vrais biens & les vrais maux, & à quoy Pon donne ces noms fausement & sans raison; si Pon se met en peine de sçauoir en quoy consistent les choses honnestes & les vicieuses, & ce que c'est que la prouidence. En effet, la curiosité de l'esprit humain ne s'arreste pas entre des bornes si estroites. Il monte au dessus de l'Vniuers, il veut voir son mouuement, dequoy il a esté basty, & à quelle fin tend la course precipitée de toutes les choses qu'il embrasse. Mais nous auons retiré nostre esprit de cette contemplation diuine, pour le plonger dans des choses basses & honteuses; pour le rendre esclau de Pauarice, pour le faire sortir du Ciel & de la conuersation des Dieux, pour le faire fouïller dans la terre, & tirer de ses entrailles ce qu'elle a de plus funeste, non contents de

ce qu'elle presente à la veüe. Dieu qui est nostre bon pere, a mis proeche de nous tout ce qui pouuoit nous estre profitable, & nous apporter quelque bien. Il n'a pas attendu que nous prissions la peine de le chercher, il nous l'a donné liberalement, & a caché bien auant dans terre ce qui estoit capable de nous nuire. Nous ne pouuons nous plaindre que de nous-mêmes. Nous auons esté chercher ce qui pouuoit nous faire perir, & nous l'auons mis au iour, malgré la Nature qui le cachoit. Nous auons soumis nostre ame à la volupté, à qui faire seulement bon visage, est vn commencement de tous mal-heurs. Nous nous sommes abandonnez à l'ambition, aux applaudissemens des peuples, & à toutes les autres choses qui ne sont pas moins vaines & pernicieuses. Que vous conseilleray-je donc de faire ? Rien de nouveau. Aussi bien ne cherchons-nous pas des remedes à de nouveaux maux. Mais ie vous conseille premierement de considerer ce qui est necessaire, & ce qui est superflu. Les choses necessaires ne manqueront pas de se presenter par tout deuant vous ; mais il faudra toujours que vous cherchiez avec peine les superflus.

III. Au reste, ne vous imaginez pas auoir vn grand sujet de vous louer, quand vous auez méprisé les lits d'or, & les meu-

bles les plus précieux. Y a-t'il de la vertu à mépriser les choses superflues ? Commencez à vous admirer quand vous commencerez à mépriser les nécessaires. Vous ne faites pas vne chose fort merueilleuse de pouuoir viure sans la pompe, & la magnificence des Rois, sans desirer, ny de sangliers, ny de langues de Phénicopteres, ny tous ces autres prodiges de la dissolution qui est maintenant dégouffée des animaux entiers, & qui n'en choisit plus que quelques parties, afin de se mettre en appetit. Je vous admireray quand vous ne refuserez pas du pain bis ; quand vous vous persuaderez dans vne nécessité que les herbes ne naissent pas seulement pour les bestes, mais pour l'homme ; quand vous reconnoistrez que les pointes des arbres peuvent rassasier vn ventre, où vous entassez tant de choses précieuses, comme si c'estoit vn lieu pour les conseruer. Veritablement il le fait remplir sans dégouff ; mais pourquoy prendre garde de si près à ce qu'on luy donne, puis qu'il doit perdre ce qu'il reçoit. Vous vous plaisez à regarder d'as vn festin tout ce que la terre & la mer auront pû former de delicates. Il y aura des choses qui vous plairont, parce qu'elles sont nouvelles, & d'autres qui vous agréeront davantage parce qu'on les a nourries long-temps pour les engraisser, & qu'elles se fondent toutes en graisse.

Enfin vous prenez plaisir à l'odeur que l'art peut donner à tous ces ragousts ; mais toutes ces sortes de viandes qu'on a si soigneusement préparées, & qu'on diversifie en tant de façons, ne sont pas si tost entrées dans le ventre, qu'elles se conuertissent en mesme chose, & prennent vne mesme puanteur. Voulez-vous mépriser le plaisir que donnent les viandes ? regardez ce qu'elles deuiennent. Il me souuient qu'Attalus parloit quelques-fois en ces termes, avec l'admiration de tout le monde ; Les richesses, disoit-il, m'en ont fait souuent accroître. L'estois comme rauy de moy-mesme, lors que ie les voyois éclater tantost en vn endroit, & tantost en vn autre. Je pensois que ce qui en estoit caché, estoit semblable à ce que l'on en découuroit. D'ailleurs ie vis vn jour dans vne cérémonie toutes les richesses de la ville, tout ce qu'il y auoit d'or & d'argent, & ce qui surpassoit le prix de l'or & de l'argent, des couleurs rares, & des vestes qu'on auoit apportées, non seulement des frontieres de nostre Empire, mais de plus loin encore que les frontieres de nos ennemis. Il y auoit d'vn costé des troupes de jeunes esclaves ; qui estoient considerables par leurs magnifiques habits, & par leur beauté extraordinaire. Il y auoit d'vn autre costé vn grand nombre de femmes, &

quantité d'autres choses , que la fortune d'un grand Empire. exposoit aux yeux de tout le monde , comme pour faire la reueüe de ses biens. A quoy , dis-je , peut seruir tout cela , qu'à irriter la conuoitise des hommes , qui s'excite assez d'elle-mesme ? Que signifie cette pompe , & ce grand amas d'argent ? Nous nous sommes sans doute assemblez pour apprendre l'auarice. Mais pour moy , ie iurerois bien que i'importe d'icy moins de desirs & de conuoitises , que ie n'y en auois apporté. I'ay méprisé les richesses , non parce qu'elles sont vaines & superflues , mais parce qu'il n'y a rien de si petit , & de si peu considerable. Auez-vous pris garde en combien peu de temps toute cette pompe est passée , encore que l'on marchast en bel ordre , & fort doucement ? Quoy faut-il que ce qui n'a pû occuper nos yeux vn iour entier , nous occupe toute nostre vie ? Toutes ces choses , adjoustoit-t-il à cela , me sembloient aussi peu utiles à ceux qui les possedoient , qu'à ceux qui les regardoient passer. C'est pourquoy ie me dis à moy-mesme toutes les fois que quelque chose de semblable me frappe les yeux ; Toutes les fois que ie vois vne maison splendide , & magnifiquement meublée ; Vne armée , pour ainsi dire , d'esclaves bien vestus ; Vne litiere portée par des valets de

bonne mine; Qu'admires-tu? & de quoy es-tu si rayuy? c'est vn triomphe que tu regardes; On ne fait que voir ces choses, on ne les possède pas, elles passent & s'évanouissent au mesme instant qu'elles plaisent & qu'elles flattent les yeux. Tourne-toy donc du costé des veritables richesses: Apprens à te contenter de peu de chose, & pousse avec courage cette genereuse parole, Ayons de Peau, ayons du pain, nous disputerons de la felicité mesme avec Iupiter. Mais faisons, ie vous prie, la mesme chose encore que nous manquions de l'un & de l'autre. S'il est honteux d'establi-  
 r la vie heureuse en l'or & en l'argent, il n'est pas moins honteux de la faire dépendre d'un peu de pain & d'un peu d'eau. Que deviendray-je donc si ie n'en ay point? Voulez-vous sçavoir le remede de la paureté? La faim mesme fait cesser la faim. Autrement qu'importe que ce soit quelque chose de grand, ou quelque chose de petit qui vous contraigne de servir, s'il faut que vous soyez contraint de servir? L'eau mesme & le pain sont en la puissance d'autruy. Or celuy-là seulement est libre, non pas sur qui la fortune a peu de pouuoir, mais sur qui elle n'en a point. Vous ne devez rien desirer, si vous voulez défier Iupiter qui ne desire rien du tout. Attalus nous a dit cela, la Nature le dit à

tout le monde. Si vous y voulez souvent penser, vous travaillerez à vous rendre heureux, & non pas à le paroistre; à le paroistre à vous-mesme, & non pas aux autres.

---

## EPISTRE CXI.

### ARGUMENT.

*Difference du Sophiste & du Philo-  
sophe.*

**V**OUS m'avez demandé comment on rendroit en nostre langue ce mot Grec *Sophismata*. Plusieurs se sont efforcés de luy donner un nom, mais il ne luy en est demeuré pas un. Car comme la chose n'estoit pas receüe parmy nous, & qu'elle n'y estoit pas en usage, on ne s'est pas aussi soucié de luy donner un nom. Neantmoins celuy dont Ciceron s'est seruy, me semble bien propre, car il appelle cela tromperies. Celuy qui s'y applique, y attache quantité de petites questions subtiles & affectées; mais au reste il ne fait aucun profit pour les mœurs, il n'en devient ny plus ferme, ny plus modéré, ny plus genereux. Au contraire, celuy qui se fait un remede de la Philoso-

phie, en acquiert vn grand courage, se remplit d'une belle confiance, se rend invincible, & paroist tousiours plus grand, à mesure qu'on s'approche de luy. Comme les grandes montagnes ne paroissent pas si hautes à ceux qui les regardent de loïn, & que quand on en approche de plus près, on connoist manifestement leur hauteur; Ainsi, Lucilius, il en est d'un Philosophe qui est Philosophe en effet, & non pas par de fausses subtilitez. Il est sur vn lieu éminent, il est admirable, il est haut, il a vne grandeur veritable, & qui n'est point empruntée. Il ne marche point sur des échasses ny sur la pointe du pied, comme ceux qui veulent ayder leur taille par artifice, & paroître plus grands qu'ils ne sont; il n'en demande pas davantage, il est content de sa grandeur. Mais pourquoy ne s'en contenteroit-il pas, puis qu'il est monté si haut que la fortune ne peut porter sa main iusqu'à luy? Il est donc au dessus des choses humaines, De quelque façon que tournent ses affaires, il est tousiours en mesme situation; soit que sa vie s'écoule par vn chemin de fleurs, soit qu'elle ne trouue en son chemin que des épines, que des aduersitez, que des tempestes. Ces subtilitez & ces tromperies, dont ie viens de parler, ne peuvent donner cette constance. Elles seruent de jeu, & de diuertisse-

ment à l'esprit ; mais elles ne luy profitent point ; & le Philosophe qui s'en jouë , jette la Philosophie du haut en bas de son throné. Je ne vous deffendray pas neantmoins de vous en servir quelquesfois ; mais ie vous conseilie de vous en servir, quand vous ne voudrez rien faire du tout. Neantmoins elles ont cela de dangereux qu'elles font trouver en elles des charmes , & qu'elles amusent & arrestent l'esprit par des apparences de raison. Cependant il y a tant de choses importantes qui vous appellent ailleurs ; & à peine toute nostre vie est-elle suffisante pour nous apprendre seulement à mépriser la vie. Mais ne direz-vous rien de la bien conduire ? C'est vn second ouvrage qui dépend du premier ; car, personne ne l'a bien conduite , s'il ne l'a auparavant méprisée.

---

## EPISTRE CXII.

### ARGUMENT.

- 1. Qu'il est difficile de reformer vn esprit mal fait , & endurcy dans le vice.*

**I.** VÉRITABLEMENT ie voudrois bien que vostre amy püst se corri-

ger, & receuoir la teinture que vous desirez. Mais nous le prenons en vn temps où il est déjà bien endurcy, ou plustost, ce qui est encore plus fascheux, nous le prenons trop amolly & trop corrompu par vne mauuaise habitude. Il faut que ie vous rapporte vn exemple d'vn mestier que ie pratique quelques fois. Toute sorte d'arbre n'est pas propre pour estre greffé, s'il est trop vieux & rongé des vers, s'il est trop foible & trop menu, ou la greffe ne reprendra pas, ou il ne la pourra nourrir. C'est pourquoy on a de coustume de le picquer assez haut au dessus de la terre, afin que si l'on ne reüssit pas, on tente vne autre fois la fortune, en le greffant jusques dans la terre. Celuy dont vous m'écriuez, n'a point de forces, il s'est abandonné dans les vices, il est tout gasté, il est enfin trop endurcy, il ne peut receuoir la raison, il ne la scauroit nourrir. Mais, me direz-vous, il souhaite de se corriger. Ne vous imaginez pas cela. Ce n'est pas que ie veuille dire qu'il vous trompe, car il pense luy-mesme souhaiter sa correction. Il s'est dégousté de la débauche, il l'a comme rejetée, mais elle rentrera bien-tost en grace avec luy. Il dit neantmoins que sa vie luy déplaist; Je n'en doute point, car à qui ne déplaist-elle pas? Les hommes aiment leur vie, & la haïssent tout ensemble. Il faut

donc attendre à parler de vostre amy, inſqu'à ce qu'il nous ait témoigné par de bons effets, que la débauche luy eſt odieuſe. Car maintenant la débauche & luy, ſont ſeulement en diſpute enſemble.

## EPISTRE CXIII.

## ARGUMENT.

- I. *Si les Vertus ſont animaux, comme les Stoïciens l'affeurent. Il ſe mocque de ces réveries, & enſeigne ce qu'on doit croire.*
- II. *Il ne faut pas employer le temps en ces ſortes de diſcours.*

I. **V**OUS deſirez que ie vous écrive mon ſentiment touchant cette queſtion qui eſt agitée par les Stoïciens, ſi la Juſtice, la Force, la Prudence, & les autres vertus ſont des animaux. Nous faiſons croire, Lucilius, par toutes ces ſubtilitez, que nous exerçons noſtre eſprit en des choſes vaines, & que nous perdons le temps en des diſputes qui ne peuvent ſervir de rien. Ie feray toutes-fois ce que vous deſirez, & vous diray le ſentiment des Stoïciens, mais ie vous proteſte,

que ie suis d'une autre opinion. L'exposcray premierement les raisons dont nos Anciens se laissoient persuader. Il est constant, disoit-on, que l'ame est animal, puis que c'est par elle que nous sommes animez, & que les choses qui vivent, en ont pris le nom d'animees. Or la vertu n'est autre chose que l'ame qui se possede par quelque moyen; Et partant elle est animal. D'ailleurs la vertu fait quelque chose; Or rien ne se peut faire sans quelque mouvement. Si elle a du mouvement, elle est animal, parce que le mouvement ne se trouue que dans l'animal. Si, me dit-on, la vertu est animal, elle contient en soy la vertu mesme. Ouy certes, elle se contient elle-mesme. Comme le Sage fait toutes choses par la vertu; ainsi la vertu fait toutes choses par soy-mesme. Il faut donc conclurre de là, que tous les arts, que toutes nos pensees, que toutes les choses qu'on embrasse par l'entendement, sont des animaux. Il s'en suit donc de là que plusieurs milliers d'animaux habitent dans la petite estendue de nostre cœur; il faut que tous les hommes soient chacun plusieurs animaux, ou que nous en ayons en nous vne infinité. Voulez-vous sçauoir ce qu'on répond à tout cela? Que chacune de ces choses sera animal, mais qu'elle ne sera pas plu-

sieurs animaux. Je vous en diray la raison, si vous voulez m'écouter. Chaque animal doit auoir vne ame & vne substance particuliere. Or tous ces animaux n'ont qu'une ame. Et partant chacun pourra subsister, & ne pourra pas estre plusieurs. Je suis animal & homme, & cependant vous ne direz pas que ie sois deux; parce que pour estre deux, il faut que l'un soit separé de l'autre. Tout ce qui est fait vn de plusieurs corps, tombe sous vne mesme nature, & ne fait qu'un corps. Mon ame est animal, & ie suis animal, cependant nous ne sommes pas deux animaux, parce que mon ame fait vne partie de moy-mesme. Lors qu'une chose subsistera d'elle-mesme, on la considerera par elle-mesme; mais tant qu'elle sera partie d'une autre, on ne la pourra considerer autrement. La raison de cela est, qu'afin qu'une chose soit autre, elle doit estre toute à foy, elle doit estre particuliere, elle doit faire vn tout, & estre parfaite en foy. J'ay protesté que ie n'estois pas de ce sentiment; Car si on reçoit cette doctrine, les vertus ne seront pas seulement des animaux, mais les vices & les passions qui leur sont contraires, comme la colere, la crainte, la tristesse, le soupçon, nous passerons mesme plus auant, nous trouverons bien d'autres animaux; Toutes les

opinions , toutes les pensées seront des animaux ; ce qu'il ne faut pas recevoir, car tout ce que l'homme fait, n'est pas homme. Qu'est-ce, dit-on, que la Justice ? c'est vne ame qui se possède par quelque moyen. Donc si l'ame est animal, la Justice est animal. Non certes, car la Justice est vne habitude, & vne qualité de l'ame. La mesme ame prend véritablement diuerses formes ; mais elle n'est pas vn autre animal, toutes les fois qu'elle fait vne autre chose ; & ce que l'ame fait, n'est pas animal. Si la Justice est animal, si la Force, si les autres vertus sont animaux, cessent-elles quelquefois d'estre animaux pour recommencer vne autre fois à l'estre, ou sont-elles tousiours animaux ? Si les vertus ne peuuent cesser d'estre vertus, il y a donc dans l'ame plusieurs animaux, ou plustost il y en a vn nombre infiny. Il n'y en a pas plusieurs, me dit-on, mais vn seul composé de plusieurs qui sont ses membres & ses parties. Il faut donc nous représenter l'ame comme vne Hydre qui a plusieurs testes, & dont chaque teste est assez forte de soy pour combattre toute seule, & pour nuire aussi toute seule. Neantmoins aucune de ces testes n'est animal, mais vne teste de l'animal, & toute l'Hydre ne fait qu'vn seul animal. Personne n'a dit que le Lyon

ou le Dragon estoient des animaux dans la chimere, ils en faisoient seulement des parties, & les parties ne sont pas des animaux. D'où pouvez-vous conclure que la Justice est vn animal; Elle fait quelque chose, dites-vous, & apporte du profit; Or ce qui fait quelque chose, & apporte du profit, a du mouvement, & ce qui a du mouvement, est animal. Cela est véritable si elle a vn mouvement qui luy soit propre; mais elle n'en a point qui luy soit propre; car celuy qu'elle a, vient de l'ame. Tout animal est jusqu'à sa mort, ce qu'il a esté en naissant. L'homme est homme jusqu'à sa mort; Le cheual & le chien sont de mesme, ils ne scauroient estre conuertis en vne autre chose. Supposons apres cela que la Justice, c'est à dire, vne ame qui se possède par quelque moyen, soit animal; Supposons la mesme chose de la Force, qui est aussi vne ame qui se possède par quelque moyen. De quelle ame nous parlez-vous? Celle qui estoit maintenant Justice, est enfermée dans le premier animal; il ne luy est pas permis de passer dans vn autre, il faut qu'elle demeure dans celuy où elle a commencé d'estre. D'ailleurs vne ame ne peut estre l'ame de deux animaux, ny à plus forte raison de plusieurs. Si la Justice, la Force & les autres vertus sont des

des animaux, comment n'auront-elles qu'une seule ame ? Il faut necessairement qu'elles ayent chacune la leur, ou autrement elles ne sont pas animaux. Davantage on demeure d'accord qu'un seul corps ne peut estre le corps de plusieurs animaux. Quel corps aura donc la Justice ? l'ame. Quel corps aura donc la Force ? la mesme ame. Mais un seul corps ne peut estre le corps de deux animaux. La mesme ame, me dit-on, prend l'habitude de la Justice, de la Force, & de la Temperance. Cela se pourroit bien faire, si lors que la Justice est dans une ame, la Force n'y estoit point, & que lors que la Force y est, la Temperance ne s'y trouvoit pas. Mais toutes ces vertus y sont ensemble; Comment donc chacune d'elles pourroit-elle estre animal, puis qu'il n'y a qu'une ame, qui ne scauroit faire plus qu'un animal ? Apres tout, il n'y a point d'animal qui soit partie d'un autre animal; Or la Justice est une partie de l'ame, elle n'est donc pas un animal.

II. Mais il me semble que ie perds ma peine, en voulant prouver une chose dont personne ne doute; En effet, il y a plus de raison de se mocquer de cela, que d'en faire un sujet de discourir. Il n'y a point d'animal qui soit partie d'un autre animal. Considerez le corps de tous les animaux,

vous n'en trouuez point qui n'ait sa couleur, qui n'ait sa forme & sa grandeur particuliere. Entre les memoilles qui font admirer la main du Createur de toutes choses, ie trouue encore cela d'admirable, que parmy cette prodigieuse abondance de ses ouurages, il n'en a iamais fait deux qui se ressemblassent. Si vous comparez mesme ceux qui paroissent les plus semblables, vous y trouuez de la difference. Il a fait vn si grand nombre de feuilles, & n'en a fait pas vne qui n'ait sa marque & sa proprieté particuliere. Il a fait vn si grand nombre d'animaux, & pas vn ne ressemble à l'autre; il s'y rencontre toujours quelque chose de different. Il s'est luy mesme imposé cette loy de donner à chaque indiuidu quelque marque particuliere, & de rendre dissemblable ce qui est le mesme. Toutes les vertus, comme vous dites, sont semblables; mais elles ne sont pas des animaux. Il n'y a point d'animal qui ne fasse quelque chose de soy-mesme; mais la vertu ne peut rien faire toute seule, il faut qu'elle soit assistée de l'homme. Tous les animaux sont, ou raisonnables, comme les hommes, & les Dieux; ou irraisonnables, comme les bestes. Les vertus aussi sont raisonnables, & cependant elles ne sont ny hommes ny Dieux, & partant elles ne sont pas des animaux. Tout animal

raisonnable ne fait rien, s'il n'est auparavant excité par quelque chose apparente. Apres cela son appetit s'émeut, & en suite son consentement confirme son appetit. Voulez-vous sçavoir ce que c'est que le consentement? vous le verrez par cet exemple. Il faut que ie me promene? Et enfin, ie me promene, lors que ie me le suis enjoint moy-mesme, & que j'ay trouvé cela raisonnable. Il faut que ie me tienne assis, c'est pourquoy ie veux me tenir assis. Ce consentement ne se rencontre point en la vertu. Mais supposons que la Prudence soit vn animal; comment donnera-t-elle son consentement? Il faut que ie me promene, c'est la Nature qui fait cela; & la Prudence qui ne prend garde qu'à celuy en qui elle est, & non pas à soy, ne peut ny se promener, ny s'asseoir. Elle n'a donc point de consentement. Ce qui n'a point de consentement, n'est pas animal raisonnable. Mais si la vertu est vn animal, c'est vn animal raisonnable. Or elle n'est pas animal raisonnable, & par consequent elle n'est pas animal. Si la vertu est vn animal, & que la vertu soit vne bonne chose, toute bonne chose est animal. Les Stoïciens en demeurent d'accord. Il est bon de s'employer à la conservation de son Pere; Il est bon de dire prudemment son opinion dans le Senat; Il est bon de juger avec lu-

stice. S'employer à la conseruation de son Pere, est donc vn animal ; parler sagement est donc vn animal ; Enfin cette absurdité iroit si auant que vous ne pourriez vous empescher de rire. Se taire prudemment, & bien souper, sont de bonnes choses ; se taire & souper sont donc des animaux. Je ne scaurois m'empescher de rire moy-mesme de ces subtiles & ingenieuses bagatelles. Si la Iustice & la Force sont des animaux, ce sont sans doute des animaux terrestres. Or tout animal terrestre a froid, a faim, a soif. Donc la Iustice a froid, la Force a faim, & la Clemence a soif. Mais ne pourrois-je pas leur demander quelle forme ont ces animaux ? S'ils ont celle d'un homme, d'un cheual, ou d'une beste sauvage ? S'ils luy ont donné vne forme toute ronde comme \* à Dieu ? Je pourrois bien leur demander si l'auarice, si la débauche, si la folie sont rondes ; car ce sont aussi des animaux. Et lors qu'ils les auront arrondies, ie leur demanderay encore si vne sage promenade est vn animal ou non. Il faudra necessairement qu'ils le confessent, & qu'ils disent apres cela que la promenade est vn animal, & vn animal tout rond. Mais afin que vous ne pensiez pas que ie sois le premier des Stoiciens qui parle sans fondement, & selon mes imaginations, Cleanthes, & Chrysispe son disciple, ne sont pas d'accord ensemble

\* Comme au monde, qui étoit Dieu dans l'opinion des Stoiciens.

sur ce que c'est que se promener. Cleanthes dit que c'est vn esprit qui se répand de la principale partie de l'ame iusqu'aux pieds; & Chrysispe veut que ce soit cette principale partie de l'ame. Pourquoy donc à l'exemple de Chrysispe chacun ne s'arrestera-il pas à ce qu'il iugera le plus raisonnable, & ne se mocquera-il pas de ce nombre d'animaux, qui est si prodigieux, que tout l'Vniuers entier ne les pourroit contenir. Les vertus, dit-on, ne sont pas plusieurs animaux; & toutefois elles sont animaux. Car comme vn homme peut estre tout ensemble Orateur & Poëte, & que neantmoins il n'est qu'vn; de mesme les vertus sont animaux, mais non pas plusieurs animaux. La mesme ame peut estre iuste, sage, genereuse, & auoir l'habittude de toutes les vertus. Ainsi la question est resoluë, & enfin nous sommes d'accord, car apres tout, ie confesse que l'ame est vn animal. Ie regarderay apres cela quel iugement ie feray du reste. Mais ie nie que les actions de l'ame soient des animaux. Autrement on fera autant d'animaux que l'on prononcera de paroles, & que l'on composera de Vers. Car si vn sage discours est vne bonne chose, & que toute bonne chose soit vn animal, le discours est aussi vn animal. Vn vers bien fait est vne bonne chose; or toute bonne chose est animal, vn Vers est donc vn

animal. Et partant,

*Le chance d'un Heros la force & les combats,*

C'est vn animal, qu'on ne sçauroit dire estre rond, puis qu'il a six pieds. Certes, me dites-vous, toute cette dispute est vne chose vaine & ridicule; & ie ne puis m'empescher de rire, quand ie me represente qu'vn solecisme, vn barbarisme, & vn syllogisme sont des animaux, & que ie tâche, comme vn Peintre, à faire des viâges qui leur ressemblent. Cependant nous faisons les serieux, & nous fronçons le sourcil, quand nous disputons sur ce iijet. Le ne sçauois me seruir en cét endroit de cette parole de Cecilius, O tristes folies! car elles sont plaisantes & ridicules. Parlons donc plutôt de quelque chose qui nous soit vtile & salutaire, & cherchons les moyens d'arriuer à la vertu, & des chemins qui nous y conduisent. Enseignez-moy, non pas si la Force est vn animal; mais qu'il n'y a point d'animal qui soit heureux sans la Force, s'il ne s'est affermy contre les choses fortuites, & si par la meditation & la préuoyance, il n'a surmonté tous les accidens de la fortune, deuant mesme qu'ils soient arriuez. Qu'est-ce que la Force? C'est le rempart inébranlable de l'infirmité humaine. Celuy qui en est couvert, demeure ferme, & assésuré contre

tous les affauts qu'il faut soustenir dans la vie ; il ne doit sa protection à personne, & se deffend de ses propres armes. Il faut que ie vous rapporte en-cet endroit le sentiment de Possidonius. Il ne faut pas, dit-il, que vous vous croyez assurez, tandis que vous ne serez deffendu que par les armes de la fortune. Combattez contre elle-mesme avec vos propres forces, on n'est iamais bien armé de ce qui dépend du hazard. Nous sommes armez quand il faut combattre nos ennemis ; mais nous sommes nuds & desarmez quand il faut combattre la fortune. Veritablement Alexandre gaignoit des victoires, il mettoit en fuite les Perses, les Hircaniens, les Indiens, & tout ce que l'Orient embrasse de Nations jusqu'à la mer Oceane ; mais luy-mesme tantost ayant tué vn amy, & tantost en ayant perdu vn autre, il s'alloit plonger dans les tenebres ; & quelquesfois tourmenté par le remords, & quelquesfois par le regret, ce victorieux de tant de Rois & de Peuples, se laissoit vaincre lachement par la fureur & par la tristesse. Aussi auoit-il plus traouillé à reduire toutes choses sous son obeissance, que ses propres passions. O que les hommes sont auugles de vouloir porter au delà des mers leur domination & leur puissance ; de s'imaginer estre heureux, quand ils ont gagné beaucoup de

Prouinces par la violence des armes, & de  
 ne reconnoistre pas quel est l'Empire le  
 plus grand & le plus aisé à conquerir. Se  
 commander soy-mesme est l'Empire le plus  
 grand, que l'on se puisse figurer. Que l'on  
 m'apprenne combien la Iustice est sainte  
 & sacrée, qu'elle ne regarde que la conser-  
 uation du bien d'autrui, qu'elle se donne  
 gratuitement à tout le monde, qu'elle ne  
 veut rien pour soy que la jouissance, & l'v-  
 sage de soy-mesme, qu'elle n'a rien de com-  
 mun avec l'ambition & la vaine gloire, &  
 qu'elle ne veut plaire qu'à elle-mesme. Il  
 faut que chaacun se persuade sur toutes cho-  
 ses qu'il doit estre iuste gratuitement. Ce  
 n'est pas assez, il faut qu'il se persuade qu'il  
 luy est commandé d'embrasser volontaire-  
 ment cette vertu, afin d'éloigner sa pensée,  
 le plus qu'il luy sera possible, des interests  
 particuliers. La plus grande recompense  
 que vous deuez esperer d'une action iuste,  
 c'est d'estre iuste. Imprimez-vous encore  
 dans l'esprit, ce que ie vous ay desia dit,  
 qu'il n'importe combien le nombre sera  
 grand de ceux qui sçauront que vous estes  
 iuste. Celuy qui veut en public faire mon-  
 tre de sa vertu, ne travaille pas pour la  
 vertu, mais seulement pour la vaine gloi-  
 re. Peut-estre que vous ne voudriez pas  
 estre iuste sans gloire; cependant vous  
 deuez quelquesfois estre iuste avec infia-

mie. Et alors, si vous estes sage, vne mau-  
 uaise reputation, que de bonnes actions  
 vous auront acquise, vous donnera du  
 contentement.

## EPISTRE CXIV.

### ARGUMENT.

*I. Que la corruption du langage procede  
 bien souuent de la corruption des  
 mœurs.*

*II. Discours contre la dissolution.*

**I.** VOUS me demandez d'où vient  
 qu'en de certains temps le langage  
 s'est corrompu; comment les esprits ont  
 eu tant d'inclination à de certains deffauts  
 que quelquesfois le discours enflé a empor-  
 té toute l'estime, & quelquesfois le stile  
 coupé & mesuré comme vne chanson?  
 Pourquoi on s'est plû en vn temps dans les  
 sentimens hardis, & qui sont au dessus de  
 toute croyance; Pourquoi en vn autre  
 temps on s'est exprimé en des termes  
 courts, & pour ainsi dire deffians, qui en  
 faisoient plus imaginer qu'ils n'en faisoient  
 pas entendre. Pourquoi il y a eu vn siecle  
 où l'on a impudemment abusé des meta-

phores, & des paroles figurées. Je vous apporteray pour raison de tout cela vn Proverbe des Grecs, Que telle est la vie des hommes, tel est aussi leur langage. Comme l'action de chaque particulier se rapporte à son discours; ainsi la façon de parler imite souuent les mœurs du public. Quand la discipline d'une ville s'est laissée corrompre, & qu'elle s'est abandonnée aux voluptez & aux delices, la mollesse du discours est vn témoignage de la depravation publique, pourueu qu'elle ne se rencontre pas en vn ou en deux seulement, mais qu'elle soit approuuée & receuë de tout le monde. L'esprit ne sçauroit auoir vne autre teinture que l'ame. Si l'ame est saine, si elle est bien faite, si elle est graue, si elle est modérée, l'esprit sera sobre & modéré. Mais si l'ame se corrompt, l'esprit s'infecte de la corruption. Ne voyez-vous pas que quand l'ame est en langueur, les membres ne font que se traîner, & les pieds ont de la peine à se mouuoir. Si l'ame est molle & effeminée, cette mollesse paroist en la façon de marcher de la personne. Si elle est prompte & violente, le marcher est tout de mesme. Si elle est furieuse, ou ce qui approche de la fureur, si elle se met en colere, on voit alors vn trouble vniuersel dans le mouuement du corps; il ne marche pas, mais il est impetueusement em-

porté. Combien pensez-vous que ce desordre soit plus grand & plus funeste dans l'esprit qui est entierement meslé, & confondu avec l'ame ? C'est sur elle que l'esprit se forme, c'est à elle qu'il obeyt, c'est d'elle qu'il reçoit la loy. Tout le monde sçait comment Mecenas a vescu, sans qu'il soit icy besoin de faire vne image de sa vie. Tout le monde sçait de quelle façon il marchoit, combien il estoit delicat, avec quelle passion il desiroit estre veu, & qu'il ne vouloit point cacher ses vices. Son discours n'est-il pas aussi mol qu'il estoit luy-mesme effeminé ? Ses paroles ne sont-elles pas aussi polies que ses habits, que son train, que sa maison, que sa femme ? Veritablement c'estoit vn homme considerable & de grand esprit, s'il eust pris vn meilleur chemin, s'il n'eust point affecté de n'estre point entendu, & qu'il n'eust point esté superflu iusques dans ses paroles mesmes. Enfin vous verrez que Pelloquence d'un homme yure est embrouillée, qu'elle ne suit aucunes regles, & qu'elle est toute pleine de licence. Quand vous aurez leu les discours de Mecenas, comme vous n'y verrez que de l'affectation, il vous viendra bien-tost dans l'esprit, qu'ils viennent de celuy qui marchoit tousiours dans la ville, la robe trainante. Car lors qu'il commandoit à

Rome, durant l'absence de Cesar, il donnoit le mot en cét équipage d'effeminé. Vous vous imaginerez facilement, que c'est celuy qui n'a iamais paru dans le Palais sur les Tribunes, & dans les Assemblées publiques, que la teste couverte de son manteau, excepté les deux oreilles, comme ceux qui fuyent, & qui ne veulent pas estre veus, sont introduits dans les Comedies. Vous vous imaginerez que c'est celuy qui durant la fureur des guerres Ciuiles, & que toute la ville estoit en trouble & en armes, marchoit en public, accompagné de deux Eunuques qui estoient neantmoins plus hommes que luy. Vous vous imaginez que c'est celuy qui s'est marié \* plus de raille fois, bien qu'il n'ait iamais eu qu'une femme. Enfin ses paroles si soigneusement arrangées, si negligemment prononcées, & si éloignées de l'usage, montrent manifestement que ses mœurs n'estoient pas moins nouvelles, moins depraüées, ny moins particulieres. On dit qu'il auoit beaucoup de douceur & d'humanité, & on luy en donne de hautes loüanges. Il épargna le fer & le sang, & ne montra iamais en aucune chose, ce qu'il auoit de credit & de pouuoir, qu'en la licence & en la delicatesse de sa vie. Neantmoins il effaça luy-mesme cette loüange par les monstrueuses affecteries de son langage; car il est trop

\* Parce  
qu'il  
estoit  
toufiour  
en dis-  
pute a-  
uec Te-  
rentia sa  
femme.  
Et qu'il  
falloit  
toufiours  
les ac-  
corder.

manifeste qu'il n'estoit ny doux ny humain, mais qu'il estoit mol & effeminé. Cét embarras de son discours, ces paroles jettées à la traaverse, ces grands sentimens qu'il concevoit quelquefois, mais qui n'auoient point de vigueur quand ils sortoient de sa bouche, feront eternellement connoistre que son esprit se troubloit par vne trop grande felicité. Mais ce vice procede quelquefois de l'homme, & quelquefois il vient du temps. Quand le bon-heur & la richesse donnent moyen à la dissolution de se mettre plus au large, on commence d'abord à vouloir paroistre en habits, & puis on veut auoir de beaux meubles. On songe en suite à bastir des maisons aussi vastes que des campagnes. On veut que des marbres apportez de delà les mers en enrichissent les murailles, que la couverture des maisons soit toute éclatante d'or, que le pané soit aussi superbe que le lambris. Apres cela l'on a fait passer la pompe & la magnificence dans les festins. On les a rendus considerables par la nouueauté des seruices, par le changement de l'ordre qu'on auoit accoustumé d'y obseruer, en seruant à l'entrée ce qu'on faisoit seruir à l'ysuë, & à l'ysuë ce qu'on donnoit à l'entrée. Lors que l'ame commence à se dégouster des viandes ordinaires, & que ce qu'elle auoit accoutu-

mé, commence à luy deuenir defagreable, elle cherche auffi des nouveautez dans le discours. Tantost elle rappelle les mots anciens, & qui ne font plus en vſage, tantost elle en forge elle-mefme, tantost ce qui auoit n'agueres de l'authorité, les hyperboles les plus hardies & les frequentes metaphores, ſont conſiderées comme les plus beaux ornemens de l'éloquence. Il y en a qui coupent leurs discours, & qui ne parlent qu'à demy, croyant ſe faire beaucoup eſtimer, ſi leur penſée tient l'auditeur en ſuſpens, & laiſſe des doutes dans ſon eſprit. Il y en a d'autres qui eſtendent leurs ſentimens; Quelques-vns ne vont pas juſqu'au vice, ce qui eſt vne neceſſité à celuy qui médite quelque grande choſe; mais ils ne laiſſent pas d'aymer le vice. Enfin par tout où vous reconnoiſſez qu'on prendra plaisir à vn langage corrompu, ne doutez point que la corruption n'ayt paſſé juſques dans les mœurs, & qu'elles n'ayent abandonné la vertu. Comme l'excez des feſtins, & la ſumptuoſité des habits ſont des indices de la maladie d'vn eſtat; Ainſi depuis que la licence du langage eſt receuë de tout le monde, c'eſt vne marque infaillible du deſordre, & de l'abattement des ames. Vous ne devez pas vous eſtonner que cette corruption ſoit receuë, non ſeulement par les

plus grossiers & par le menu peuple, mais encore par les plus polis & par les gens de condition. Car les vns & les autres ne sont differens que par les habits, & non pas par le iugement & par la sagesse. Ce qui vous doit dauantage estonner, c'est qu'on approuue & que l'on loue non seulement les choses vicieuses, mais les vices mesmes. Mais cela s'est fait de tout temps; il n'y a iamais eu d'esprit si agreable & si charmant, qui n'ait eu ses imperfections & ses deffauts. Montrez-moy le plus grand homme, & le plus illustre que vous pourrez, ie vous feray voir aussitost ce que son siecle luy a pardonné, & ce qu'il a feint de ne pas voir. Ie vous en rapporteray plusieurs à qui les vices n'ont point du tout esté nuisibles, & quelques-vns à qui ils ont esté profitables. Enfin ie vous en rapporteray de grande reputation, & qui sont propolez entre les exemples merueilleux, qu'on ne scauroit corriger sans effacer toute leur gloire. Car leurs vices sont meslez de telle sorte avec leurs vertus, qu'ils les entraîneroient avec eux. Adjoustez à cela, que le langage n'a point de regles certaines. Il change selon l'vsage qui change toujours, & qui ne peut estre long temps en mesme estat. Plusieurs vont demander des paroles à vn autre siecle, & parlent le

langage des douze tables. Gracchus, Crassus, & Curio font pour eux trop polis & trop nouveaux, ils remontent jufques à Appius, & à Coroncanus. Quelques-vns obferuent le contraire; & comme ils ne veulent rien que de commun & d'ufité, ils rampent tousiours sur la terre, & tombent, pour ainfi dire, dans la bouë. L'un & l'autre est corrompu, mais d'une corruption differente; comme si on ne vouloit vfer que de façons de parler enflées & poëtiques, & qu'on éuitaft de se feruir de celles qui font neceffaires & dans l'vfage. Pour moy, ie fuis de ce fentiment, que l'un peche autant que l'autre. L'un fe pare plus qu'il ne deuroit, & l'autre fe neglige plus qu'il ne faut. L'un se laue mefme la tefte, & l'autre ne se laue pas feulement les mains. Mais paffons maintenant au ftyle, & à la compofition. Combien vous en donneray-je d'efpeces qui font toutes vicieufes? Quelques-vns approuuent un ftyle dur & rompu, & broüillent de defsein formé ce qui coule naturellement & fans contrainte. Ils ne veulent point de liaifon qui ne foit rude, & croyent que le discours eft mafle & vigoureux, qui frappe l'oreille inégalement, & avec quelque forte de rudesse. Quelques-vns ont un ftyle qui refsemble à une musique, tant il chatouille l'oreille, & fe termine mollement.

Que diray-je de celuy où l'on sous-entend des paroles ; qui apres auoir esté long-temps attendus, ne viennent qu'à peine en leur place ? Que diray-je de celuy qui marche d'abord lentement, comme est le style de Ciceron, qui va comme en s'abaissant, qui finit avec douceur, & qui sans iamais changer, garde tousiours son caractere & sa mesure ? Les sentimens sont vicieux, non seulement s'ils sont bas & pueriles, non seulement s'ils sont dépravés, & plus hardis que la bien-seance ne le permet, mais encore s'ils sont trop fleuris & trop effeminez, & qu'ils ne produisent point d'effet. Tous ces vices sont introduits par quelqu'un qui est en son temps le Maître de l'Eloquence ; tous les autres l'imitent, & chacun y veut instruire son compagnon. Ainsi durant Saluste les sentimens coupez, les paroles qui surprennent, & vne obscure brièveté ont esté considerez comme vne beauté du discours. Aruntius qui a écrit l'Histoire de la guerre de Carthage, a entierement suivy Saluste, & affecté d'écrire comme luy. En effet, il y a dans Saluste des façons d'écrire qu'Aruntius a aymées avec tant de passion, que tout son liure en est composé. Et ce qui ne se trouue que rarement dans Saluste, est vne chose ordinaire dans Aruntius, parce qu'il affectoit ce que Sa-

luste faisoit sans dessein. Vous voyez donc ce qui arriue quand on se propose vn vice pour exemple. Mais les defauts & les vices, où l'imitation fait tomber quelques personnes, ne sont pas des marques de la débauche, ny de la corruption d'une ame; car il faudroit qu'ils luy fussent propres, & qu'ils fussent nez d'elle-mesme, pour faire juger de ses passions. Le discours d'un homme en colere est plein de colere; Celly d'un homme troublé est prompt, & il n'y a rien de si mol & de si coulant que celly d'un delicat. C'est ce que vous voyez observer à ceux qui sont si curieux de leurs barbes & de leurs moustaches, qui portent des manteaux d'une extravagante couleur, qui sont vestus d'une robe resplendissante, qui ne veulent rien faire qui ne soit veu. Ils sollicitent les yeux de les regarder, ils sont bien-aïses de les attirer sur eux; & pourueu qu'on les regarde, ils veulent bien qu'on les reprenne & qu'on les blasme. Tel est le langage de Mecenas, & de tous les autres, qui ne pechent point par ignorance, mais de leur propre mouvement. Cela prend naissance d'un grand vice de l'ame. Car comme la langue ne beugaye point parmy la débauche & le vin, que l'ame n'ait succombé sous son fardeau, & qu'elle ne soit enfin égarée; Ainsi le langage, qui est, pour ainsi dire,

une pure yuressse d'esprit, ne déplaist à personne, que l'ame ne soit ébranlée ou entièrement abbatuë. C'est d'elle que sortent les sentimens & les paroles. C'est d'elle d'où nous prenons nostre contenance, nostre visage, & nostre façon de marcher. Tandis qu'elle est ferme & vigoureuse, le langage est tout de mesme vigoureux & fort. Mais si elle tombe vne fois, tout le reste tombe avec elle.

*Lors qu'un Roy fleurit & prospere,  
 Ses subiets sont dans l'union;  
 Il n'est pas si-tost dans la biere,  
 Que tout est en confusion.*

L'ame est nostre Roy, tandis qu'elle joiÿt de la santé, tout le reste demeure dans son deuoir, tout fléchit, tout obeit. Mais elle n'a pas si-tost commencé à chanceler, qu'on void bransler tout le reste. Quand elle s'est laissée vaincre à la volupté, toutes ses bonnes qualitez, toutes ses actions perdent leur lustre, & elle ne fait plus d'efforts, ny de desseins qui ne soient lasches & languissans. Je continuëray cette comparaison, puis que j'ay commencé à m'en seruir. Nostre ame est tantost nostre Roy, & tantost nostre Tyran. Elle est nostre Roy, quand elle ne s'arreste qu'aux choses honnestes, quand elle veille au salut du corps qui a esté mis en sa garde, & qu'elle

ne luy commande rien de bas ny de honteux. Mais quand elle deuiet insolente, ambitieuse & effeminée, elle change vn si beau nom en vn nom cruel & détestable, & deuiet enfin vn Tyran. Alors des passions déreglées se saisissent d'elle, elles la pressent, elles l'emportent. A la verité elle en reçoit au commencement du plaisir; mais c'est vn plaisir qui ressemble à celuy que gouste le peuple, lors qu'il se remplit en vain des largesses d'vn ambitieux, qui luy seront bien-tost nuisibles. Mais quand la maladie a de plus en plus consumé les forces, & que la volupté a pris place jusques dans les mouelles & dans les nerfs, alors l'ame est reduite à prendre plaisir seulement à la veüe des choses, dont elle s'est rendue incapable par vne trop longue joiissance. Alors elle a pour toutes voluptez le spectacle de celles des autres; alors elle se rend ministre & témoin des débauches, dont elle s'est osté l'usage à force de s'y estre plongée. Elle n'est pas si satisfaite d'auoir en abondance toutes les choses agreables, qu'elle ressent de déplaisir, de ne pouoir plus faire passer par sa bouche & par son ventre, tout ce grand appareil de voluptez, & de ne pouoir plus se souiller dans toute sorte d'impudicité. Enfin elle se fasche de voir cesser vne grande partie de sa felicité,

par l'impuissance de son corps.

**I I.** N'est-ce pas, Lucilius, vne espèce de fureur, que personne de nous ne pense qu'il est mortel? que personne ne pense à sa foiblesse? ou plustost que personne ne pense qu'il n'y a en luy qu'un seul homme? Regardez un peu nos cuisines, voyez parmi tant de feux courir nos cuisiniers de part & d'autre; vous pouvez vous imaginer que ce ne soit que pour un ventre que l'on prepare à manger avec tant de bruit & de tumulte. Voyez un peu nos caues pleines des vandanges de plusieurs siècles, croiriez-vous que ce ne fût que pour un ventre qu'on serre le vin de tant d'années, & de tant de diuerses regions? Voyez en combien d'endroits on renuerse la terre; combien de milliers d'hommes la cultiuent & la labourent. Croiriez-vous que ce ne fût que pour un ventre qu'on seme en Sicile & en Affrique? Nous deuiendrons sages, nous desirerons peu de choses, si chacun se considere, s'il veut mesurer son corps, & reconnoistre qu'il ne peut contenir beaucoup, ny le contenir long-temps. Toutesfois, il n'y aura rien qui vous puisse plus profitablement enseigner la moderation de toutes choses, que de penser bien souuent à la briéueté de la vie, & à l'incertitude de sa durée. Enfin quoy que vous fassiez, pensez tousiours à la mort.

## EPISTRE CXV.

## ARGUMENT.

- I. Il parle contre ceux qui ont plus de soin du langage, que de leur vie.
- II. De la beauté de l'ame vertueuse, & de la laidetur de la vicieuse.
- III. Il parle ensuite contre les dépenses superflues & contre l'avarice.

I. **J**E ne veux pas, Lucilius, que vous preniez tant de peine pour le choix de vos paroles, & pour vostre façon d'écrire. J'ay des choses plus considerables qui doiuent vous toucher dauantage. Cherchez ce que vous écrirez, & non pas comment vous l'écrirez. Ou plustost ne cherchez pas comment vous deuez écrire, mais quels sentimens vous deuez auoir, afin de vous appliquer ce que vous aurez pensé de grand, & de vous le grauer dans le cœur. Quand vous verrez vn discours trop estudié & trop poly, croyez assurement que celuy qui en est l'auteur, n'est pas moins attaché aux petites choses. Vn homme qui a l'ame grande, parle avec plus de confiance & de liberté. Tout ce qu'il dit,

montre plus de franchise, que d'affection & d'estude. Vous connoissez quantité de jeunes gens dont la barbe & les cheueux ont tous les ajustemens de Part, & qui ont tousiours le peigne à la main pour entretenir leur belle teste, vous n'en devez rien esperer, ny de fort, ny de solide. Le discours est le visage de l'ame, s'il est trop poly, s'il est plein de fard, s'il est trop curieusement travaillé, il montre que l'ame n'a rien de sincere, mais qu'elle a quelque chose de lâche & de bas. L'ajustement & la mignardise, ne sont pas des ornemens dignes d'un homme.

I I. S'il nous estoit permis de regarder l'ame d'un homme de bien, que nous verrions en elle un beau visage, un visage venerable! Que nous y verrions éclatter tout ensemble de magnificence & de tranquillité! Nous verrions d'un costé la Justice, & de l'autre la Force; Là la Temperance, & icy la pudeur & la sagesse, jeter des lumieres merueilleuses. Outre cela, la continence, la sobriété, la patience, la liberté, la courtoisie, & l'humanité, qui est si rare en l'homme mesme, répandroient leurs clairtez sur elle. Mais combien la preuoyance, la magnificence, & la grandeur de courage qui s'éleue au dessus de toutes ces vertus, luy donneroient-elles de credit, & d'autorité? Combien auroit-

elle de grace & de majesté tout ensemble? Personne ne la jugeroit digne d'estre aimée, qui ne la jugeast en mesme-temps adorable. Si quelqu'un avoit veu ce visage plus majestueux & plus resplendissant, que tout ce qu'on peut voir dans le monde, ne demeureroit-il pas estonné comme à la rencontre de quelque Dieu? Et aussi-tost qu'il luy auroit esté permis de la voir, ne demanderoit-il pas de la voir encore? Mais quand il auroit esté attiré par la douceur de son visage, ne faudroit-il pas qu'il l'adorast, & qu'il luy fit des prieres. Enfin, apres l'avoir long-temps contemplée, & la voyant plus grande que tout ce qu'on peut voir de grand parmy nous, les yeux enflammez d'un feu si doux, & neantmoins si vif, ne prononceroit-il pas avec du respect, & de l'étonnement ces Vers de Virgile,

*O fille merveilleuse, adorable, immortelle,  
De quel nom glorieux faut-il que ie t'appelle?*

*Tu n'as ny le discours, ny le front d'un mortel,*

*A tes moindres beautez nous devons un Autel,*

*Enfin, qui que tu sois, vis heureuse & contente,*

*Et soulage les maux que le sort nous presente.*

Elle

Elle se presentera deuant nous , elle nous donnera du soulagement si nous la voulons honorer. Au reste , on ne l'honore point par des sacrifices de taureaux , par des offrandes d'or & d'argent , ny par des presens dont on feroit des tresors , mais par vne volenté iuste & sainte. Enfin il n'y auroit personne qui ne brûlast pour elle d'amour , si nous estions assez heureux pour la voir. Mais il y a quantité de choses qui se mettent deuant nos yeux ; & qui nous ébloüissent par trop de lumiere , ou qui nous tiennent dans l'obscurité. Toutesfois comme on peut fortifier les yeux , & leur rendre leur parfait vsage par le moyen des medicamens ; De mesme , si nous voulons ôster à l'ame ses empeschemens & ses obstacles , nous pourrons voir la vertu , encore qu'elle soit couuerte d'un corps ; qu'elle soit cachée sous les lambeaux de la pauvreté , & qu'elle soit comme opprimée dans la bassesse & dans l'infamie. Ouy certes , nous remarquerons sa beauté , bien qu'elle soit couuerte de fange. Et dauantage , nous reconnoissons la deprauation & le mal-houreux assoupissement d'une ame miserable , encore que le grand éclat des richesses , & la fausse lumiere des honneurs , & de la puissance brillent sans cesse à l'en tour , & ébloüissent ceux qui la re-

gardent. Alors nous pourrons iuger combien les choses que nous admirons, sont méprisables, & que nous ressemblons aux enfans à qui toutes sortes de joiets sont précieux, & qui preferent des bagatelles à leurs freres, & à leurs peres. En effet, quelle difference y a-il entr'eux & nous, si ce n'est, comme dit Ariston, que nous sommes fols pour des tableaux & des statues, & que nos folies nous coustent plus cher. Vn enfant se satisfait d'un petit caillou marqueté, qu'il trouuera sur le riuage d'une riuere. Mais il nous faut de grandes colonnes diuersifiées de mille couleurs, qu'on apporte des sables d'Egypte, ou des solitudes de l'Affrique, pour en faire vne gallerie ou vne salle assez grande, pour faire festin à tout vn peuple. Nous admirons des murailles reuestuës de marbre, encore que nous sçachions bien ce qui est dessous, & nous aydons nous-mesmes à tromper nos yeux. Mais quand nous faisons dorer, & les lambris & les couuertes de nos maisons, est-ce faire autre chose que de nous donner sujet de nous réjouir d'un mensonge; car nous sçauons bien qu'il n'y a que du bois sous cet or. Ce ne sont pas seulement les murs & les lambris qui sont couverts, & reuestus d'un ornement si mince & si leger; toute la felicité de ceux que vous voyez marcher

avec tant de faste, & tant de marques de grandeur, n'est qu'une apparence de felicité. Considerez-les de près, & vous apprendrez bien-tost combien il y a de maux cachez sous la tendre écorce des honneurs. La mesme chose qui fait tant de Magistrats & de Juges, la mesme chose, ie veux dire l'argent, charme les Juges & les Magistrats. Depuis qu'il a commencé d'estre en honneur, le veritable honneur s'est évanouï. Nous sommes deuenus marchands, & tout ensemble la marchandise; Et comme nous ne trauaillons que pour l'argent, nous ne demandons pas quelle est vne chose, mais combien on en tirera de profit.

III. Nous sommes gens de bien pour l'argent, & pour l'argent nous sommes méchans. Nous embrassons la vertu si l'on voit reluire avec elle quelque esperance de profit; mais nous prenons le party contraire, si le vice nous fait des promesses plus auantageuses. Nos peres nous ont appris à faire estat de l'or & de l'argent, & cette passion qui s'est imprimée dès nostre ieunesse dans nos ames, & qui pour ainsi dire, a pris naissance avecque nous, prend aussi son accroissement avecque nous. D'ailleurs, tous les hommes qui ne se peuuent accorder en toutes les autres choses, demeurent d'accord qu'il

faut avoir des richesses. Ils ne considèrent autre chose, ils ne souhaitent autre chose à leurs enfans; & quand ils veulent reconnoître les graces des Dieux, ils leur consacrent de l'or, comme la meilleure chose qui soit entre les choses humaines. Enfin les mœurs sont reduites à ce point, qu'on donne à la pauvreté des malédictions, qu'elle est méprisée des riches; & qu'elle est odieuse aux pauvres. Adjustez à cela les pensées des Poètes, qui enflamment de plus en plus la connoissance par le charme inévitable de leurs vers. En effet, ils louent les richesses, comme le seul ornement & la seule beauté du monde. Il leur semble que les Dieux ne peuvent rien donner de meilleur, ny rien avoir de meilleur.

*Le Palais du Soleil estoit d'or tout brillant.*

Regardez ensuite le chariot de la même Divinité,

*Les effieux estoient d'or, le timon estoit d'or.*

Enfin ils appellent siècle doré, celui qui leur semble avoir esté le meilleur; & il s'en trouve parmy les Tragiques qui ont préféré le gain à l'innocence, & à la bonne réputation.

Que ie sois appellé méchant & detestable,

Pourveu que ie sois riche, & toujours redoutable.

On demande, est-il riche ? a-il quelque moyen ?

Et par vs ne demande est-il homme de bien ?

Chacun est estimé selon ce qu'il possède,

Il n'est rien d'incurable où l'or sert de remède,

Et de quelque costé qu'en amene un bon vent

Il n'est jamais honteux de courir au deuant.

Auecques les grands biens ie desire la vie,

Je permets autremens qu'elle me soit ravie.

C'est mourir glorieux & triomphant des sorts,

Que d'amasser des biens à l'instant de la mort.

L'or est du genre humain le seul bien veritable,

Le Ciel ne donne rien qui luy soit comparable,

Et si Venus éclate avec autant d'attraits,

Et que ses yeux diuins poussent d'aussi beaux traits,

*Je ne m'estonne pas que la voyant si  
belle,*

*Les hommes & les Dieux ayent soupiré  
pour elle.*

Lors que ces derniers Vers eurent esté prononcez dans vne tragedie d'Euripide, tout le peuple se leua d'un commun consentement, & cria qu'il falloit & bannir l'Auteur de ceste piece, & l'Acteur qui la representoit. De sorte qu'Euripide monta en mesme temps sur le theatre, & pria le peuple d'attendre, pour voir quelle seroit la fin de ce grand admirateur des richesses. Bellerophon recevoit dans ceste Fable les mesmes peines que les auars reçoivent durant leur vie. Car il n'y a point d'auarice qui n'ait sa peine particuliere, encore que l'auarice soit elle-mesme vne peine assez cruelle. Combien nous tire-elle de larmes? combien nous donne-elle de maux? O qu'elle est miserable, tandis qu'elle desire des biens, & qu'elle est encore miserable apres les auoir acquis! Ioignez à cela les inquietudes perpetuelles qui persecutent chacun selon les biens qu'il possede. Car on a bien plus de peine à posseder les richesses, qu'à les acquerir. Combien pleure-on de pertes qui sont quelquefois grandes, mais qui semblent toujours plus grandes qu'elles ne sont en effet. Enfin quand la fortune

n'osteroit rien à vn auaricieux , il mettra tousiours au nombre de ses pertes , tout ce qu'il ne pourra pas acquerir. Cependant, me dites-vous , on l'estime heureux & riche , & l'on en voudroit bien auoir autant qu'il en a. Je le confesse , mais dites-moy, ie vous prie , pensez-vous qu'il y ait au monde de pire condition que celle de ceux qui sont miserables , & tout ensemble enuiez ? Je souhaitterois que ceux qui desirerent des richesses , allassent consulter les riches ; & que ceux qui poursuivent les honneurs , consultassent les ambitieux , & ceux qui sont au faiste des dignitez. Ils changeroient sans doute de volonté , encore que ceux qui auoient condamné leur premiere ambition , fassent de nouvelles entreprises , & cherchent de nouveaux honneurs. Il n'y a personne qui soit content de sa bonne fortune , bien qu'elle ne luy couste point de peine , & qu'elle soit venuë comme en poste. Il se plaint & de ses desseins , & du succez de ses desseins , & ayme tousiours mieux ce qu'il n'a pas fait que ce qu'il a fait. Or la Philosophie produira en vous ce bien , que j'estime si grand , que ie ne voy rien de plus grand, c'est que vous ne vous repentirez iamais de vos actions. Les belles paroles , & la douceur du langage ne vous conduiront pas à cette felicité qui ne peut estre ébran-

392 LES EPISTRES  
léc par les tempestes. Que le discours aille  
comme il pourra, pourueu que l'esprit soit  
composé comme il doit estre, pourueu  
qu'il soit tousiours grand, qu'il soit ferme  
& assuré dans ses resolutions, qu'il se sa-  
tisfasse des choses qui ne peuvent satisfaire  
les autres, qu'il iuge de son auancement  
par sa vie, & qu'il mette toute sa science à  
ne rien desirer, & à ne rien craindre.

---

## EPISTRE CXVI.

### ARGUMENT.

*Dispute contre les Peripateticiens, tou-  
chant les passions de l'ame.*

**O**N a souuent demandé s'il estoit plus  
auantageux d'auoir des passions mo-  
derées, que de n'en auoir point du tout.  
\* Ceux de nostre Secte les rejettent entie-  
rement, mais les Peripateticiens les mo-  
derent. Pour moy, ie ne comprends pas  
comment vne maladie, quelque mediocre  
qu'elle fut, pourroit estre vtile & salutaire.  
N'apprehendez rien encore. Ie ne veux  
rien vous oster de ce que vous ne voulez  
pas qu'on vous oste. Ie me rendray facile  
& indulgent pour toutes les choses où  
vous pretendez, & que vous iugez ou ne-

\* Les  
Stoiciés.

cessaires ou utiles, ou agreables à la vie. L'en osteray seulement le defect. Car quand ie vous au-ray deffendu de desirer, ie vous permettray de uoloir, afin que vous fassiez les mesmes choses sans crainte, & avec plus de certitude, & que vous en goustiez mieux le plaisir. En effet, ne gousterez vous pas mieux les plaisirs, quand vous en serez le maistre, que quand vous en serez l'esclau? Mais c'est vne chose naturelle, me direz-vous, que ie sois affigé de la perte d'un amy, & que ie donne quelque temps à un deuil si legitime. C'est vne chose naturelle d'estre touché des opinions des hommes, & d'estre triste aux afflictions. Pourquoi donc ne me permettez-vous pas cette vertueuse crainte, d'estre en mauuaise reputation? Je vous répons qu'il n'y a point de vice qui ne trouue ses deffenseurs, & dont le commencement n'ait quelque sorte de pudeur & d'excuse; mais sçachez aussi que cela est cause qu'il prend bien-tost de plus grandes forces, & qu'il deuiet enfin monstrueux. Si vous luy permettez de naistre, vous n'aurez pas la puissance de l'estouffer. Toute passion est foible en son commencement; en suite elle se pousse d'elle-mesme, & à mesure qu'elle auance, elle trouue de nouvelles forces. Enfin il est plus facile de l'empescher d'entrer, que

de la chasser quand elle est entrée. Il est vray que toutes les passions procedent d'un principe qui est comme naturel ; & la Nature nous a ordonné d'avoit soin de nous. Neantmoins ce soin que vous devez avoit de vous-mesme , se conuertit en un vice , s'il est plus grand qu'il ne faut. La Nature a attaché quelque plaisir à toutes les choses necessaires , non pas afin que nous les souhaittions , & que nous courions apres ; mais afin que les choses sans lesquelles nous ne pouuons viure , nous fussent renduës plus agreables par ce mélange de plaisir. Si on le recherche à cause de luy seul , cela s'appelle dissolution. Il faut donc resister aux passions , aussi-tost qu'elles veulent entrer , parce que comme j'ay dit , il est plus aisé de les empescher d'entrer , que de les faire sortir. Mais permettez-moy , dites-vous , de pleurer , & de craindre insqu'à vne certaine mesure. Mais cette mesure deuiendra bien-tost demesurée , & ne finira pas où vous voudriez qu'elle finist. Le Sage , se conseruera dans la tranquillité , que ie cherche , sans y employer beaucoup de soin ; il donnera à ses larmes , & à ses plaisirs telle mesure qu'il luy plaira. Quant à nous , à qui il n'est pas aisé de retourner , il nous est plus auantageux de ne nous pas mettre en chemin. Il

me semble que Panetius répondit fort bien à vn ieune-homme , qui luy demandoit si vn sage deuoit aymer. Pour le Sage , dit-il , c'est vne chose qui est sans doute à considerer ; Mais pour vous & pour moy , qui sommes encore fort éloignez de la condition du Sage , gardons de nous abandonner à vne chose si remplie de troubles & de violences , qui dépend tousiours d'autruy , & qui ne s'estime point elle-mesme. Si elle nous regarde fauorablement , nous nous laissons charmer par sa douceur. Si elle nous méprise , nous nous laissons enflammer par la colere , & par le dépit. Enfin les douceurs de l'amour nous nuisent autant que ses rigueurs ; nous nous laissons gagner par la facilité que nous y trouuons , & nous combattons contre ses difficultez. C'est pourquoy ie suis d'avis que nous nous tenions en repos , puis que nous connoissons nostre foiblesse. N'abandonnons point nostre esprit infirme ny au vin , ny à la beauté , ny à la flatterie , ny à tous les autres charmes qui l'attirent si agreablement. Ce que Panetius répondit touchant l'amour , ie le puis dire de toutes les autres passions. Destournons-nous des lieux glissans , tout autant que nous le pourrons ; A peine nous pouuons-nous tenir fermes sur des chemins secs ; à peine sommes nous en seureté où

il n'y a point de peril. Je sçay bien que vous ne manquerez pas de me dire en cét endroit, ce que tout le monde dit contre les Stoïciens. Vous promettez de trop grandes choses, & vous donnez des preceptes trop difficiles. Nous sommes hommes, nous sommes foibles, nous ne pouvons pas refuser toutes choses à nostre foiblesse. Nous pleurerons, mais peu; Nous souhaitterons, mais modérément; Nous nous mettrons en colere, mais nous nous appaiserons. Sçavez-vous pourquoy nous ne pouvons surmonter nos passions? parce que nous nous faisons accroire que nous ne le pouvons. Et ce qui est encore plus fascheux, nous excusons nos vices, parce que nous avons pour eux de l'amour, & que nous aymons mieux les deffendre, que de les chasser. La Nature nous a donné assez de forces si nous voulions nous en servir, si nous voulions les ramasser, & les employer toutes pour nous, & non pas contre nous. Mais nous ne voulons pas en vsr, & nous disons pour pretexte, que cela nous est impossible.

## EPISTRE CXVII.

## ARGUMENT.

- I. Reflexion sur quelques Paradoxes des Stoïciens.
- II. Il condamne les disputes precedentes, & montre le Vray chemin de la sagesse.

**L** VOUS me donnerez beaucoup de peine & à vous aussi ; & sans que vous y penchiez , vous me ferez vn grand procez en me faisant toutes ces petites questions. Car ie ne puis en les decidant contredire les Stoïciens , sans les offencer, ny demeurer d'accord avec eux, sans offencer la conscience. Vous me demandez si ce que les Stoïciens tiennent est veritable, que la sagesse ne soit vn bien , & qu'estre sage ne soit pas vn bien. Ie vous diray premierement ce que pensent les Stoïciens, & en suite ie prendray la hardiesse de vous dire mon opinion. Ils estiment donc que ce qu'on appelle bien , est corps ; parce que ce qu'on appelle bien , agit , & tout ce qui agit , est corps. Ce qui s'appelle bien profite ; or afin qu'il profite , il faut neces-

fairement qu'il agisse, & s'il agit, il ne faut point douter qu'il ne soit corps. Ils disent que la sagesse est vn bien, il faut donc dire aussi que la sagesse est corporelle. Mais ils n'estiment pas qu'estre sage soit d'une mesme condition. C'est vne chose incorporelle, & vn accident à la sagesse, & partant elle n'agit point & ne profite point aussi. Quoy donc, disent-ils, ne disons-nous pas que c'est vn bien que d'estre sage? Ouy certes, nous le disons; mais en rapportant cela à la chose dont il dépend, c'est à dire, à la sagesse. Mais deuant que ie me separe des Stoïciens, & que ie me range de l'autre party, écoutez sur ce sujet, ce que quelques-uns répondent aux autres. Il faut donc dire tout de mesme, que viure heureusement n'est pas vn bien. Mais on doit répondre à cela, soit qu'ils le veulent, soit qu'ils ne le veulent pas, que l'heureuse vie est vn bien, & que viure heureusement est aussi vn bien. On apporte encore cét argument contre les Stoïciens. Voulez-vous estre sage? C'est donc vne chose desirable; si c'est vne chose desirable, c'est vn bien. Ils sont contraints, pour ainsi dire, de mettre les mots à la gesne, & d'adjouster au mot de desirer vne syllabe, que nostre langue ne peut souffrir. Ils disent que ce qui est bon, est desirable, & que ce qui survient au bien est comme le pardessus du

desirable, comme qui diroit, *surdesirable*, que l'on ne desire pas comme un bien, parce qu'on a déjà obtenu le bien, mais comme une chose adjoustée au bien desirable. Pour moy ie ne suis pas de ce sentiment, & ie pense que les Stoïciens se reduisent à cette extremité, parce qu'ils sont déjà liez par la première proposition, & qu'il ne leur est pas permis de changer de façon de parler. Nous déferons ordinairement beaucoup à la commune opinion; & le sentiment de tous les hommes est à nostre regard un témoignage de la vérité. Ainsi nous concluons qu'il y a des Dieux, de la croyance qu'en a tout le monde, & de ce qu'il n'y a point de nation si barbare & si farouche, qui ne se figure quelques Dieux. Ainsi lors que nous parlons de l'immortalité de l'ame, le commun consentement des hommes, qui craignent les Enfers, ou qui les reuerent, a sur nous beaucoup de force & d'autorité. Je me seruiray donc en cet endroit de cette persuasion publique. En effet, vous ne trouuerez personne qui n'estime que la sagesse ne soit un bien, & que ce ne soit aussi un bien d'estre sage. Toutefois ie ne feray pas ce que \* les vaincus ont accoustumé de faire, ie n'en appelleray pas au peuple, & nous combattons avec nos armes seulement. Ce qui arrive à quelque chose, est

\* Il fait  
peut estre  
allusion  
aux Gladiateurs  
qui en  
appelloient  
quelques  
fois au  
peuple,  
quand  
ils se  
voyoient  
vaincus  
& en  
danger  
de mourir.

il dans la chose à laquelle il arriue, ou bien en est-il dehors? S'il est dans la chose à laquelle il arriue, c'est vn corps aussi bien que la chose à laquelle il est arriué. Car rien n'y peut arriuer sans atouchement, & ce qui est capable de toucher, est vn corps. S'il est hors de la chose, il s'en est retiré apres qu'il y est arriué. Or ce qui se retire, a du mouuement, & ce qui a du mouuement est corps. Vous attendez peut-estre que ie dise qu'il n'y a point de difference entre la course & courir, entre la chaleur & auoir chaud, entre la lumiere & reluire. Je confesse qu'il y a de la difference entre ces choses; mais ie dis aussi qu'elles ne sont pas d'vne autre condition les vnes que les autres. Si la santé est vne chose indifferente, estre en santé est aussi vne chose indifferente. Si la beauté est vne chose indifferente, estre beau est aussi vne chose indifferente. Si la iustice est vne bonne chose, il est bon aussi d'estre iuste. Si l'infamie est vn mal, c'est aussi vn mal que d'estre infame; comme si la chassie est vn mal, estre chassieux est aussi vn mal. Sachez enfin, que l'vn ne peut estre sans l'autre. Celuy qui est sage, a la sagesse; & celuy qui a la sagesse, est sage. Tant s'en faut qu'on puisse douter que l'vn soit d'vne autre condition que l'autre, qu'il y en a qui estiment que l'vn & l'autre ne sont

qu'une mesme chose. Mais si tout ce qu'il y a au monde, est bien ou mal, ou indifferent; ie demanderois volontiers en quel rang estre sage sera mis. Ils nient que ce soit vn bien, mais aussi ce n'est pas vn mal, il s'ensuit donc que c'est vne chose indifferente. Or nous disons qu'une chose est indifferente, quand elle peut arriuer aussi-tost à vn méchant qu'à vn homme de bien; comme l'argent, la beauté, la noblesse. Mais il ne peut arriuer qu'à vn homme de bien d'estre sage; Estre sage n'est donc pas vne chose indifferente. Ce n'est pas aussi vne chose qui soit mauuaise; parce qu'elle ne peut arriuer au méchant, il s'ensuit donc que c'est vne bonne chose. Ce qui peut estre seulement possédé par l'homme de bien, est vne bonne chose; or estre sage est vne qualité qui ne conuient qu'à l'homme de bien, c'est donc vne bonne chose. Vous dites que c'est vn accident à la sagesse; mais ie vous demande si estre sage fait la sagesse, ou si c'est la sagesse qui fait estre sage. De quelque façon que vous le preniez, il faut que vous confessiez que c'est vn corps. Car enfin, ce qui fait, & ce qui est fait, est corps; s'il est corps, c'est vn bien. Il ne luy manquoit donc qu'une chose pour estre appelé bien, c'est qu'il estoit incorporel. Quant aux Peripateticiens, ils estiment qu'il n'y a

point de difference entre la sagesse, & estre sage ; & que l'un est mêlé avec l'autre. En effet , pensez-vous que quelqu'un puisse estre sage , s'il ne possède la sagesse ? Et pensez-vous que quiconque est sage , ne possède pas la sagesse ? Les anciens Dialecticiens mettent de la distinction entre ces choses , & cette distinction est passée jusqu'aux Stoïciens. Or pour dire en quoy elle consiste ; Autre chose est vn champ , & autre chose d'auoir vn champ , parce que la possession du champ appartient à celui qui le possède , & non pas au champ. Ainsi la sagesse est vne chose , & estre sage est vne autre chose. Je croy que vous demeurerez d'accord que la chose qu'on possède , & celui qui la possède , sont deux. On possède la sagesse ; & celui qui est sage , la possède. La sagesse est vne intelligence parfaite , qui est la science de bien viure , la regle & la maistresse de la vie. Qu'est-ce donc que d'estre sage ? Je ne puis dire que c'est vne intelligence parfaite ; mais ce qui arriue à celui qui a cette intelligence parfaite. Ainsi l'un est vne intelligence parfaite , & l'autre en est comme la possession. Il y a , dit-on , diuerses natures de corps , comme cét homme , comme ce cheual. Elles sont suiuiues de certains mouuemens de leurs ames , qui sont connoistre les corps. Ces mouuemens ont

quelque chose de particulier, & que l'on considère séparé des corps. Comme par exemple, ie voy Caton qui se promene, le sens montre cela, & l'esprit le croit. Ce que ie voy est vn corps sur quoy j'ay porté les yeux & l'esprit. Apres cela, ie dis, Caton marche; & alors ie ne parle pas du corps, mais ie dis quelque chose qui est énoncée du corps. Ainsi quand nous parlons de la sagesse, nous entendons quelque chose d'incorporel; & quand nous disons il est sage, nous parlons d'un corps. Mais supposons maintenant que la sagesse, & estre sage soient deux choses ( car ie ne dis pas encore ce qui m'en semble ) qui empesche que l'une & l'autre ne soit vn bien. Vous disiez tantost qu'autre chose est vn champ, & autre chose d'auoir vn champ; parce que celuy qui possède, est autre chose que ce qu'il possède. Le champ est terre, & le possesseur est homme. Mais dans la question dont ils'agit maintenant, l'un & l'autre est d'une mesme nature, celuy qui possède la sagesse, & la sagesse que l'on possède. Dauantage en la comparaison qu'on a apportée, le champ est autre chose que celuy qui le possède; mais icy & celuy qui possède, & la chose possédée sont vnis; & estre sage & la sagesse se rencontrent en vn mesme homme. On possède vn champ par le droit, & la sagesse par

la nature. Vn champ peut estre aliéné, & donné à vn autre ; mais la sagesse ne se retire iamais de celuy qui la possède, & ne scauroit luy estre ostée. Il ne faut donc point faire de comparaison entre des choses si dissemblables. I'auois commencé à dire qu'estre sage, & la sagesse pouuoient estre deux choses, & que toutes deux pouuoient estre des biens. La sagesse & estre sage sont deux choses, & vous demeurez d'accord qu'elles sont toutes deux des biens. Or comme rien n'empesche que la sagesse ne soit vn bien, & que la possession de la sagesse ne soit aussi vn bien ; ainsi rien n'empesche que la sagesse, & auoir la sagesse ne soit vn bien. Pour moy, ie veux acquerir la sagesse, afin d'estre sage. Quoy donc, vne chose sans laquelle vne autre ne peut estre bonne, n'est-elle pas bonne elle-mesme ? Vous dites qu'il faudroit refuser la sagesse, si on vouloit nous la donner, sans nous en donner l'usage. Qu'est-ce que l'usage de la sagesse ? estre sage. C'est ce qu'il y a en elle de plus precieux. Otez cela, elle est inutile, & la sagesse n'est qu'un fantosme. Si les tourmens sont des maux, c'est vn mal que d'estre tourmenté. De sorte que mesme les tourmens ne seroient pas des maux, si vous en auiez osté ce qui les suit, c'est à dire, estre tourmenté. La sagesse est l'habitude d'une ame parfait-

te, & estre sage en est Pvsage. Comment donc son vsage ne seroit-il pas vne bonne chose, puis que la sagesse sans Pvsage, n'est pas mesme vne bonne chose? Le vous demande si la sagesse est desirable, vous le confessez. Le vous demande si Pvsage de la sagesse est desirable, vous le confessez. Car vous dites que vous ne voudriez pas la receuoir si on vous deffendoit de vous en seruir. Ce qui est desirable, est bon. Estre sage, est Pvsage de la sagesse, comme Pvsage de Peloquence est de parler, & celuy des yeux de voir. Estre sage, est donc Pvsage de la sagesse; or Pvsage de la sagesse est desirable; estre sage est donc vne chose desirable: & si c'est vne chose desirable, c'est par consequent vne bonne chose.

II. Mais ie me condamne moy mesme, d'imiter ceux que ie blasme, & d'employer des paroles pour prouuer vne chose toute manifeste. Car enfin, qui pourroit douter qu'auoir trop grand chaud, ne soit vne chose importune, si le trop grand chaud est importun? Qu'auoir grand froid, ne soit vne chose fascheuse, si le grand froid est fascheux? Et qu'il ne soit bon de viure, si la vie est vne bonne chose? Mais tout cela ne fait que tournoyer à Pentour de la sagesse, & n'est point de la sagesse, à laquelle nous deuons nous arrester. Si

nous voulons vn peu nous estendre, elle a de grandes & de spacieuses promenades. Discourons de la nature des Dieux, de la nourriture des Astres, du cours different des estoilles. Recherchons si leurs mouuemens & leurs reuolutions causent quelques alterations dans nos corps, & si les esprits & les corps reçoient leur vigueur, ou leur foiblesse de la vertu de leurs influences; si les choses qu'on appelle fortuites, n'ont pas esté ordonnées par vne loy qui ne peut manquer; & s'il se fait quelque chose dans le monde, que le hazard produise inopinément, & qui ne soit pas l'effet de quelque puissance supérieure. Veritablement toutes ces considerations ne regardent point les mœurs; mais elles delassent l'esprit, & l'éleuent à la grandeur des choses qu'elles recherchent. Au contraire, toutes ces petites questions, dont ie parlois tantost, l'affoiblissent, & ne l'aiguissent pas comme vous pensez, mais elles en émoussent la pointe. Mais, ie vous prie, pourquoy perdons-nous le temps en des choses qui sont au moins inutiles si elles ne sont pas fausses? Pourquoy ne l'employons-nous pas à de plus grandes, & de plus hautes speculations? Que me seruira de sçauoir, si estre sage, est autre chose que la sagesse? Si l'vn est vn bien, & si l'autre n'est pas vn bien? Quoy

qu'il en soit, ie veux bien m'abandonner jusqu'à subir tout le hazard du souhait que ie vay faire ; Ie vous souhaite la sagesse, & ie me souhaite d'estre sage. Ainsi ie pense que ie me souhaite autant qu'à vous, & que nous serons tous deux égaux. Apres tout, faites en sorte de me montrer vn chemin qui me conduise à la sagesse. Dites-moy ce que ie dois fuyr, & ce que ie dois desirer ; Par quels moyens, & par quelles forces ie dois appuyer mon esprit infirme ; Comment ie repousseray ce qui m'emporte indifferemment de tous costez ; Comment ie pourray resister à tant de maux ; Comment ie me destourneray des vices qui se jettent sur moy ; Comment ie fortiray de ceux où ie me suis jetté moy-mesme. Enseignez-moy à supporter mes afflictions sans me plaindre, & les prospéritez d'autruy sans enuie. Enseignez-moy à ne pas seulement attendre le dernier iour de ma vie avec vn courage ferme, mais à aller chercher moy-mesme, quand il en sera besoin. Ie n'estime rien de plus lasche, que de souhaitter la mort. Car si vous voulez viure, pourquoy souhaitez-vous de mourir ? Et si vous ne voulez plus viure, pourquoy priez-vous les Dieux de vous donner vne chose qu'ils vous ont donnée en naissant ? Il est arresté que vous mourrez quelque iour, malgré que vous en ayez ;

mais il est en vostre puissance de mourir quand il vous plaira. L'un est vne necessité que l'on vous a imposée ; l'autre dépend de vostre volonté. J'ay lû depuis peu de temps vn assez lasche discours d'un certain personnage, qui veritablement parle bien. *Ainsi, dit-il, puisse-je bien-tost mourir.* O insensé que tu es ! tu souhaittes vne chose qui est à toy. *Ainsi puisse-je bien-tost mourir.* Peut-estre qu'en disant tousiours ces paroles, tu es parvenu à la vieillesse. Autrement, pourquoy differer si long-temps ? Personne ne te retient, échappe-toy par où tu voudras. Cherche telle partie de la nature qu'il te plaira, & fay-la seruir à te donner vne issuë. Ces parties de la Nature sont les Elements, par qui le monde est conserué & entretenu, l'eau, la terre & l'air, qui sont aussi bien les chemins de la mort, que les causes de la vie. *Ainsi puisse-je mourir bien-tost.* Qu'entendez-vous par ce bien-tost ? & quel terme luy donnez-vous ? il peut arriuer plü-tost que vous ne le souhaitez. Ces paroles partent sans doute d'une ame foible, & qui veut donner de la pitié par ce dégoust qu'elle a de la vie. Celuy qui desire mourir, n'a pas enuie de mourir ; il demande aux Dieux les moyens de viure. Si vous desirez mourir, le fruit de la mort est de faire cesser vos desirs. Discourons sur ces choses, Lucilius, & faisons en sorte qu'elles forment  
 nostre

nostre esprit. C'est en cela que consiste la sagesse, & ce qu'on appelle estre sage, & non pas à faire paroistre de vaines subtilitez dans des disputes ridicules. La fortune vous a desia proposé vne infinité de difficultez, & vous n'avez encore satisfait à pas vne seule. Vous ne faites que vous jouer; & n'est-ce pas vne folie de battre l'air de son épée, quand le signal du combat a esté donné? Dépouillez-vous de ces armes feintes, il est besoin d'une véritable épée, pour décider cette querelle. Dites-moy, par quel moyen & la tristesse & la crainte ne pourront s'emparer de mon âme. Et comment ie me pourray décharger du pesant fardeau de tant de secrettes convoitises? Mais enfin, il ne faut pas demeurer court, il faut faire quelque chose. La sagesse est vn bien, & ce n'est pas vn bien que d'estre sage. Je le veux. Nions qu'estre sage soit vn bien, afin qu'on se mocque de toute cette dispute, comme n'ayant esté employée qu'en choses vaines & inutiles. Que diriez-vous maintenant si Pon vous demandoit si la sagesse à venir est vn bien? Car enfin, les greniers ne sont point chargez, & ne se sentent point encore de la moisson à venir, & l'enfance ne tire point d'avantage de la jeunesse où elle entrera quelque iour. La santé que Pon attend, ne sert de rien au malade; non plus que le repos qui doit

succeder au travail & à la course, ne sou-  
 lage point vn homme tandis qu'il court &  
 qu'il travaille. Qui pourroit ignorer que  
 ce qui doit aduenir, n'est pas vn bien,  
 par cette raison mesme que c'est vne chose  
 à venir? Car ce que l'on appelle bien ne  
 tarde point à profiter. Or il n'y a que les  
 choses presentes qui profitent, & si vne  
 chose ne profite, certainement elle n'est  
 pas bonne; & si elle profite, elle est desia  
 bonne, & desia presente. Ie seray sage quel-  
 que iour, cela sera bon quand ie le seray, &  
 non pas en attendant que ie le sois. Il faut  
 qu'une chose soit, deuant que de la dé-  
 nommer bonne ou mauuaise. Comment,  
 ie vous prie, ce qui n'est pas encore, pour-  
 roit-il estre desia bon? Et comment vou-  
 lez-vous que ie vous prouue mieux qu'une  
 chose n'est pas, qu'en vous disant qu'elle  
 est encore dans l'aduenir? Car il n'y a point  
 d'apparence que ce qui est encore dans le  
 chemin, soit desia arriué. Le Printemps  
 viendra bien-tost; mais ie sçay cependant  
 que nous sommes dans l'Hyuer. L'Esté sui-  
 ura le Printemps; mais ie sçay que nous ne  
 sommes pas encore en Esté. Enfin, j'ay vn  
 grand témoignage qu'une chose n'est pas  
 presente, lors qu'elle est encore dans l'au-  
 nir. I'espere que ie seray sage quelque iour,  
 mais cependant ie ne le suis pas. Si j'auois  
 ce bien, ie n'aurois plus desia ce mal.

Quand on dit, ie pourray quelque iour de-  
 uenir sage, on reconnoist par là, que ie ne  
 le suis pas encore. Ie ne sçauois estre en  
 mesme-temps, & dans ce bien & dans ce  
 mal. Ces deux choses ne sçauoient se join-  
 dre ensemble, & le bien & le mal ne se trou-  
 uent point en mesme-temps en mesme ob-  
 jet. Passons donc promptement par dessus  
 ces ingenieuses bagatelles, & hastons-nous  
 d'attraper les choses qui nous apporteront  
 quelque secours. Celuy qui va querir la  
 Sage-femme pour faire accoucher sa fille  
 qui est en travail, ne s'amuse pas à lire vne  
 Ordonnance affichée au coing d'vne ruë.  
 Celuy qui court pour esteindre sa maison  
 en feu, ne s'amuse pas à regarder sur vn  
 Damier, comment on pourra sauuer vne  
 Dame qui est en danger. Cependant on  
 vous apporte de tous costez de mauuaises  
 nouuelles. On vous annonce l'embrase-  
 ment de vostre maison, la perte de vos en-  
 fans, le siege de vostre ville, le pillage de  
 vos biens, adjoustez à cela des naufrages,  
 des tremblemens de terre, & tout ce qui  
 peut donner de la crainte; Et parmy tant de  
 calamitez, vous ne songez qu'à des diuer-  
 tiffemens, & à des choses qui vous plaisent?  
 Vous demandez quelle difference il y'a en-  
 tre la sagesse, & estre sage. Et lors qu'vn  
 orage furieux est prest de tomber sur vostre  
 teste, vous vous amusez à faire des nœuds

pour auoir le plaisir de les dénoier. La nature ne nous a pas esté si liberale du temps, que nous en ayons de reste pour le perdre. Voyez combien en perdent ceux qui en font les meilleurs ménagers. Nos maladies, ou celles des nostres, nous en dérobent vne partie; & les affaires domestiques & les affaires publiques en prennent leur part. Le sommeil partage avec nous nostre vie. Que nous sert donc de consumer en des choses vaines, la plus grande partie de ce temps qui est si court, qui passe si viste, & qui nous emporte nous-mesmes? Outre cela, l'esprit de l'homme s'accoustume plü-tost à se donner du plaisir, qu'à travailler pour sa guerison; & fait son passe-temps de la Philosophie, qui deueroit estre son remede. Je ne sçay quelle difference il y a entre la sagesse & estre sage; mais ie sçay bien qu'il ne m'importe de le sçauoir ou de l'ignorer. Dites moy ie vous prie, seray-ie deuenü sage quand j'autay appris cette difference? Pourquoi donc me retenez-vous plüstost parmy des paroles, que parmy les actions de la sagesse; Rendez-moy plus constant, plus ferme & plus assuré. Rendez-moy aussi fort que la fortune, & victorieux d'elle-mesme. Je pourray en triompher, si ie fay toutes les choses que j'apprends.

## EPISTRE CXVIII.

## ARGUMENT.

I. *Contre l'ambition de ceux qui briguent les grandes charges.*

II. *Du vray bien, & de la difference qu'il y a entre ce qui est honneste, & ce qui est bon.*

**L**Vous me demandez trop souuent des Lettres. S'il faut que nous comptions ensemble, vous demeurerez insoluable. Nous estions demeurez d'accord que vous m'écrieriez le premier, & que ie vous ferois réponse. Neantmoins ie ne veux pas faire le difficile avec vous, ie sçay bien qu'on peut vous prester seurement. C'est pourquoy ie ne feindray point de vous faire des auances. Mais ie ne feray pas ce que Ciceron conseilloit à Atticus, qu'encore qu'il n'eust rien à écrire, il écriuist neantmoins tout ce qui se presenteroit à son esprit. Pour moy, ie ne manque iamais de sujet d'écrire, sans m'amuser à toutes ces choses, dont Ciceron remplit ses Lettres. Je ne vous manderay point comme luy, lequel est le plus en peine de tous ceux qui briguent vne charge; Que celuy-cy ne se contente pas de ses forces; mais qu'il employe enco-

re celles d'autrui, pour obtenir les dignitez; Que cét autre poursuit le Consulat appuyé de la faueur de Cesar, ou de celle de Pompée; que Cecilius est vn vsurier inhumain, de qui mesme ses plus proches ne peuuent tirer vn denier, à moins de donner cent pour cent. Il vaut mieux discourir de ses maux, que de ceux d'autrui. Il vaut mieux s'examiner soy-mesme, & considerer combien on poursuit de choses sans en obtenir pas vne. Mon cher, Lucilius, c'est vn bien excellent, c'est vn bien assure, & qui ne dépend de personne que de ne rien demander, & de passer sans desir & sans ambition, au trauers de ces assemblées que tient la fortune. Tandis que le peuple est assemblé, que ceux qui poursuient les charges regardent avec inquietude la contenance de ceux qui les fauorisent, que celuy-là leur donne de l'argent, que celuy-cy agit par des entremetteurs, que l'autre à force de baisers vse les mains de ceux à qui il ne voudroit pas seulement laisser toucher les siennes, s'il auoit ce qu'il demande; enfin tandis que chacun en suspens attend avec impatience la voix du crieur, combien pensez-vous qu'il y ait de plaisir de demeurer en repos parmy l'inquietude de tant de monde, & de regarder ces Foires sans rien acheter, & sans rien vendre. Mais de combien est plus grande la satisfaction de

cét homme qui regarde sans foudry, non seulement les assemblées où se font les Preteurs & les Consuls, mais cette confusion de tout le monde, où les vns demandent des honneurs qui ne durent qu'un an, les autres vne puissance perpetuelle, les vi a de bons succez dans la guerre, des victoires & des triumphes, les autres des richesses, les vns des mariages & des enfans, & les autres de la prosperité pour eux & pour tous ceux qui les touchent. Il n'appartient qu'aux grandes ames de ne rien demander, de n'aller prier personne, & de dire à la fortune, ie n'ay rien à deméler avec toy? Je ne m'abandonne point à ta puissance, ie sçay que tu repousses les Catons, & que tu élèues les Vatinies? Je ne demande point tes faueurs. Ainsi Pon reduit la fortune dans les bornes bien estroites, & c'est la mettre, pour ainsi dire, dans vne condition priuée. Ce sont-là les sujets dont nous deuons tousiours nous entretenir, & dont il faut que nous remplissions nos Lettres, tandis que nous verrons tant de milliers d'hommes, qui pour se ruïner eux-mesmes, s'efforcent de trauerfer des maux pour arriuer dans d'autres maux, & qui demandent des choses que bien-tost ils ne voudroient pas auoir obtenues, ou dont ils seront bien-tost dégoustez. Car enfin, qui s'est iamais contenté d'une chose qui luy

sembloit suffisante, & peut-estre excessiue, tandis qu'il la souhaittoit ? La felicité n'est pas insatiable comme se l'imaginent les hommes, elle se contente de peu, & c'est ce qui est causé qu'elle ne dégouste iamais personne. Vous croyez que ces choses-là sont hautes, parce que vous en estes éloigné; mais il n'y a rien de si bas aux yeux de celuy qui les possède. Que l'on m'appelle imposteur, s'il ne cherche à monter plus haut. Ce que vous pensez estre le comble, n'est seulement qu'un degré. C'est le peu de connoissance qu'on a de la verité, qui fait faire aux hommes ces fautes. Ils se laissent tromper par l'opinion du peuple, ils courent seulement apres l'apparence du bien; Et lors qu'ils ont obtenu ce qu'ils poursuient, & qu'ils ont beaucoup souffert en le poursuuant, ils reconnoissent qu'ils n'ont poursuivy qu'un fantôme, que des maux, ou des choses vaines, ou qui sont moindres que leurs esperances. La pluspart admirent ce qui les trompe, estant veu de loin; & tout ce qui est grand & releué, passe pour un bien aux yeux du vulgaire.

II. Mais pour ne pas tomber dans vne erreur si dangereuse, recherchez en quoy consiste le bien que l'on a définy en tant de façons differentes. Quelques-uns disent que le bien est vne chose qui excite les

esprits, & qui les appelle à soy. Mais, dit-on, s'il appelle les hommes, & que ce soit à leur ruine? Car vous sçavez combien il y a de maux agreables qui nous charment, & qui nous attirent. Il y a cette difference entre le vray & le vray-semblable, que ce qui est bon est inseparable de la verité, parce qu'il n'y a rien de bon qui ne soit vray. Mais ce qui nous excite & nous attire par l'apparence, est seulement vray-semblable; c'est comme vn trompeur qui entre chez nous, qui nous sollicite, & qui nous attire. Quelques-uns ont donné cette definition du bien, Que le bien est vne chose qui donne vn desir de soy, ou qui donne de l'ardeur à l'esprit qui y aspire. Mais on objecte contre cette definition, que beaucoup de choses donnent de l'ardeur à l'esprit, qui ne sont desirées que pour la ruine de ceux qui les desirent. Ceux-là ont le mieux rencontré qui en ont donné cette definition. Le bien est ce qui attire à soy l'esprit conformément à la Nature; de sorte qu'il ne soit point desiré, que quand il a commencé à estre desirable. Car alors il est honneste, & l'on doit le souhaitter. L'occasion me fait icy souuenir de montrer la difference qu'il y a entre ce qui est bon, & ce qui est \* honneste. Ils ont veritablement quelque \* *Vers* chose de commun, & d'inseparable. Et *l'usage* ce qui est bon, ne peut subsister sans qu'il

y ait quelque chose de l'honneste, comme il est impossible que ce qui est honneste, ne soit pas bon. Quelle difference y a-t-il donc entre les deux ? L'honneste est le bien parfait & accompli, en quoy consiste l'heureuse vie, & dont le seul atouchement rend toutes les autres choses bonnes. Je diray pour mieux m'expliquer, qu'il y a certaines choses, qui ne sont ny bonnes ny mauuaises, comme de faire la guerre, d'aller en ambassade, & d'estre Iuge. Lors que ces choses-là sont honnestement conduites, elles commencent à estre bonnes, & de douteuses, & d'indifferentes qu'elles estoient, elles deuiennent bonnes infailiblement. Vne chose n'est bonne que par le commerce qu'elle a avec l'honneste ; mais l'honneste est bon de soy. Le bien procede de l'honneste, mais l'honneste est indépendant. Ce qui est bon, a pû estre mauuais ; mais ce qui est honneste, n'a iamais pû estre autre chose que bon. Quelques-uns ont apporté cette définition du bien, que c'est ce qui est selon la Nature. Prenez garde à ce que ie vay dire. Ce qu'on appelle bien, est veritablement selon la Nature, mais tout ce qui est selon la Nature, ne doit pas estre appelé bien. Il y a vne infinité de petites choses, qui sont conformes à la Nature ; mais elles sont si petites, & si peu considerables, que le nom de bien ne

ſçauroit leur conuenir. En effet, elles ſont legeres & mépriſables, & quelque petit que ſoit le bien, il ne peut eſtre iamais mépriſé. Il n'eſt pas bien durant qu'il eſt petit, & il n'eſt plus petit auffi-toſt qu'il commence à eſtre bien. Comment reconnoiſtrons-nous qu'une choſe eſt bonne, ou qu'elle merite le nom de bien, ſi elle eſt entierement ſelon la Nature. Vous confeſſez, me direz-vous, que ce qui eſt vn bien, eſt ſelon la Nature, & que c'eſt-là la propriété du bien. Vous confeſſez auffi, me direz-vous, qu'il y a d'autres choſes qui ſont ſelon la Nature, & qui neantmoins ne ſont pas des biens? Comment donc ſe pourra-il faire que l'vn ſoit vn bien, & que les autres ne ſoient pas des biens? Comment l'vn ſera-il different de l'autre, puis qu'il conuient à l'vn & à l'autre, d'eſtre ſelon la Nature? C'eſt leur grandeur qui fait en elles cette difference; n'eſtant pas nouveau que quelques choſes changent en croiſſant. Celuy qui eſtoit enfant, & qui eſt venu en puberté, a acquis quelque qualité qu'il n'auoit pas; il eſtoit irraiſonnable, il eſt maintenant raiſonnable. Quelques choſes non ſeulement deuiennent plus grandes en croiſſant; mais elles deuiennent autres qu'elles n'eſtoient. Vous me répondez, ſans doute, que ce qui ſe fait plus grand, ne deuiet pas autre pour cela. Il n'importe que ce ſoit vne bou-

teille, ou vn muid que vous remplissiez de vin, la qualité du vin est en l'un & en l'autre. Cent liures de miel, & vne liure de miel ont le mesme goust. Vous vous seruez de comparaisons qui ne sont pas iustes; car en ce vin & en ce miel, considéré en abondance, ou en petite quantité, il n'y a qu'une mesme qualité. Bien que la mesure s'en augmente, la qualité demeure la mesme, c'est toujours du vin, c'est toujours du miel. Ainsi, bien que certaines choses s'augmentent, elles demeurent toujours en mesme genre, & conseruent la mesme propriété. Mais apres auoir beaucoup adjousté à quelques-vnes, elles sont enfin changées par la dernière chose qu'on y adjouste, & en reçoient vne forme toute nouvelle, & qu'elles n'auoient point eüe auparauant. Vne seule pierre acheue la vostre, ie veux dire, celle du milieu, qui est la clef de toutes les autres. Pourquoi cette dernière pierre, qui est peut-estre la moindre, a-elle plus fait que ce grand amas de pierres? parce qu'elle a acheué l'ouurage, bien qu'elle ne l'ait pas augmenté. Il y a d'autres choses qui se dépoüillent en croissant de leur première forme, & qui se reuestēt d'une nouvelle. Quand l'esprit a long-temps medité sur vne chose, & qu'il s'est enfin lassé en considerant sa grâdeur, on commence à l'appeller infinie; parce qu'elle est deuenüe toute autre qu'el-

le n'estoit, lors qu'elle sembloit grãde, mais finie & limitée. Ainsi nous nous sommes figurez qu'une chose pourroit estre coupée, bien que ce fust difficilement; & quand la difficulté est deuenüe plus grãde, on trouue qu'elle ne peut plus estre coupée. Ainsi ce qui ne se remuoit qu'à peine, est enfin venu à ce poinct, qu'on ne peut plus le remuer. De la mesme façõ vne chose estoit selon la Nature, puis sa grandeur luy a fait auoir vne autre qualité, & en a fait vne bonne chose.

## EPISTRE CXIX.

## ARGUMENT.

- I. *Le moyen de deuenir riche en peu de temps.*
- II. *Que les richesses du monde sont vaines.*
- III. *Que celuy qui se contente de peu, ne manque d'aucunes commoditez.*

**I.** TOUTES les fois que ie trouue quelque chose, ie n'attends pas que vous disiez j'y retiens part, ie le dis mesme pour vous. Voulez-vous sçauoir ce que j'ay trouué? Vous n'avez qu'à tendre la main, c'est vn gain tout assuré. Ie vous enseigneray comment vous pourrez deuenir riche en peu de temps; car ie ne doute point que

vous n'ayez grande passion de le sçauoir. Et certes, ce n'est pas sans raison que vous le souhaitez ; ie vous meneray aux plus grandes richesses que l'on se puisse imaginer par vn chemin court, & qui ne vous ennuyra point. Cependât vous auez besoin de trouuer quelqu'un qui vous preste ; car il faut necessairement que vous empruntiez , afin que vous puissiez faire ce commerce. Mais ie ne veux pas que vous empruntiez par l'entremise de quelqu'un , ny que les Courtiers du Change y fassent promener vostre nom. Ie vous enuoyeray en vn lieu où l'on est tout prest de vous prester , c'est à dire, que ie vous enuoyeray à cette parole de Caton ; emprunte de toy-mesme. Quoy que ce soit fort peu , ce peu suffira si nous n'allons qu'à nous-mesmes demander ce qui nous manque. Car, mon cher Lucilius , il n'y a point de difference entre ne point desirer & auoir. Vous trouuerez le mesme auantage en l'un qu'en l'autre, puis que vous ne serez point en inquietude. Ce n'est pas que ie vueille que vous refusiez quelque chose à la Nature. Elle est opiniastre , on ne la peut vaincre, elle demande le sien ; mais ie desire que vous sçachiez que ce qui excède la Nature, n'est qu'une chose empruntée, & qui n'est point necessaire. I'ay faim, il faut manger ; mais que le pain soit bis ou blanc, il n'importe à la Nature. Elle ne demande

pas qu'on donne du plaisir au ventre, mais qu'on le remplisse. J'ay soif. Que l'eau vienne d'un lac, ou d'une cisterne, il n'importe à la Nature. Elle ne demande autre chose sinon que vous estanchiez vostre soif, il ne luy importe que vous beuuez dans un vase d'or, ou dans le creux de vostre main. Regardez la fin de toutes choses, & vous mépriserez les superflus. La faim me presse-elle, ie cours aux viandes les plus proches; elle me fait trouver excellent tout ce que ie puis rencontrer. Un ventre affamé ne rejette rien, il trouue tout bon.

II. Demandez-vous ce qui m'a donné tant de plaisir? Cette parole qui me semble fort bien dite; Que le sage ne recherche que les richesses naturelles. Vous m'allez dire, sans doute, que ie vous ay donné de belles esperances, & rien autre chose; Que vous auiez desia fait de grands desseins; Que vous regardiez desia sur quelle mer vous vous embarqueriez pour faire un plus grand commerce. C'est me tromper, dites-vous, que de m'enseigner la pauvreté, apres m'auoir promis des richesses. Quoy donc; estimez-vous que celuy-là soit pauvre à qui il ne manque rien? S'il ne luy manque rien, me direz-vous, c'est par le moyen de sa patience, & non pas par une grace de la fortune. Quoy donc ne l'estimez vous pas riche, parce qu'il ne peut estre dépoüillé de ses ri-

chesses ? Lequel aymeriez-vous mieux ou auoir beaucoup, ou auoir assez ? Celuy qui a beaucoup, en souhaitte encore dauantage, ce qui témoigne qu'il n'a pas encore assez. Mais celuy qui a assez, a sans doute acquis ce que le riche ne sçauroit iamais acquerir, c'est à dire, l'accomplissement de ses desirs. Croyez-vous que ses richesses ne meritent pas le nom de richesses ; parce qu'elles n'ont iamais fait proscrire ny bannir personne ; parce qu'elles n'ont iamais obligé vn enfant d'empoisonner son pere, ny vne femme son mary; parce qu'elles sont asscurées durant la guerre; parce qu'elles ne donnent point d'inquietudes dans la paix; parce qu'il n'y a point de peril à les posseder, & qu'on en dispose sans peine ? Celuy là donc a-il peu de chose, qui n'a point de froid, qui n'a point de faim, qui n'a point de soif ? Iupiter n'a pas dauantage. Ce n'est pas auoir peu que d'auoir assez; & au contraire, ce n'est pas auoir beaucoup, que de ne pas auoir assez. Apres auoir surmonté Darius, apres auoir conquis les Indes, Alexandre est encore pauvre. Il cherche autre chose à gagner, il sonde des mers inconnues. Il enuoye sur l'Ocean de nouvelles flottes, & va rompre, pour ainsi dire, les limites, & les barrieres du monde. Ce qui suffit à la Nature, ne suffit pas à vn seul homme ; enfin il s'est trouué vn homme qui a

souhaitté encore quelque chose, quand il s'est veu Maistre de toutes choses. Voyez si cét aueuglement n'est pas extrême, & combien il est facile aux hommes d'oublier leurs commencemens, & les lieux d'où ils sont partis, quand ils ont fait quelque chemin. Ce Prince qui à peine estoit paisible & legitime Seigneur, seulement d'un coin de terre, ne scauroit estre satisfait d'auoir porté ses conquestes iusqu'aux extrémitez du monde, quand il songe qu'il ne peut aller plus auant, & qu'il faut reuenir sur ses pas. L'argent n'a iamais rendu personne riche. Au contraire, il n'y a iamais eu personne, qui apres en auoir beaucoup acquis, n'ait eu plus de passion d'en acquerir dauantage. Voulez-vous scauoir la raison de cela? C'est que celuy qui en a le plus, commence à s'apperceuoir qu'il en peut auoir dauantage. Enfin produisez lequel vous voudrez de tous ceux qu'on peut comparer pour les richesses à Crassus & à Licinus; faites-luy montrer son reuenu; qu'il mette ensemble toutes ses possessions & ses esperances, il est pauvre, si vous me croyez, & le peut estre quelque iour si vous vous croyez vous-mesme. Au contraire, celuy qui s'est réglé sur ce que la Nature demande, non seulement est hors de la puissance de la pauureté, mais encore de l'appréhension d'estre pauvre.

III. Mais afin que vous sçachiez com-

bien il est mal-aisé de se reduire jusqu'à la mesure de la Nature, celuy-là mesme que nous croyons estre borné suiuant les regles de la Nature, & que vous appelez pauvre, a quelque chose de superflu. Enfin les richesses charment le peuple. S'il voit sortir d'une maison quantité de sacs d'argent, si la couverture d'un logis est dorée, si les valets sont des hommes bien-faits & bien vestus, tout cela l'aueugle, tout cela luy semble grand. La felicité de tous ces riches est seulement au dehors, elle n'entra iamais chez eux. Mais celuy que nous auons separé du peuple, & que nous auons osté de la puissance de la fortune, possede en luy la felicité. Quant à ceux qui sont pauvres avec de grands biens, ils ont des richesses, comme nous disons que nous auons la fièvre qui nous tient; c'est la fièvre qui nous tient, & ce sont les richesses qui les possèdent. Il faut que ie vous donne un auertissement, qu'on ne scauroit trop souuent donner; c'est que vous mesuriez toutes choses selon le besoin & les desirs de la Nature, que l'on satisfait de rien ou de peu de chose; Gardez seulement de mêler les vices avec les desirs. Demandez-vous sur quelle table vous mangerez, dans quelle vaisselle, & à combien de seruices on vous seruira? La Nature ne demande point cette pompe, elle ne veut que de la viande. La faim n'est pas ambitieuse,

elle veut seulement s'assouvir, & ne se soucie pas de quelle sorte ; tout le reste est le tourment d'une mal-heureuse dissolution. Apres qu'elle a rassasié la faim, elle cherche encore des inuentions pour manger ; elle veut farcir son ventre, & pourtant elle ne veut pas le remplir. Elle cherche l'art de faire reuenir la soif apres l'auoir estanchée dès le premier coup. C'est pourquoy Horace a fort bien dit, que la soif ne regarde pas si l'eau est dans vn beau vase, & s'il est présenté par vne belle main. Car si vous pensez qu'il est de vostre condition, que le valet qui vous presente à boire, soit bien peigné, & que le verre soit bien net, sans doute vous n'avez pas soif. La Nature nous a favorisez, principalement en cela, qu'elle a osté à la necessité tout dégoult & tout dédain. Il n'y a que la superfluité qui veut faire choix, & qui affecte la delicateffe. C'est à elle seulement à qui l'on entend prononcer ces paroles ; Cela n'est pas beau, cela n'est pas propre, cela me blesse les yeux. Dieu qui nous a prescrit luy-mesme nostre façon de viure, a voulu seulement pouruoir que nous véussions en santé, & non pas dans les delices. Aussi a-il mis, pour ainsi dire, entre nos mains, tout ce qui peut contribuer à la nourriture ; au contraire, il faut travailler & se rendre miserable, pour chercher les moyens de satisfaire à la volupté.

Jouïssons donc de cette grace de la Nature, qu'on doit mettre entre les plus signalées; considérons que la plus grande obligation que nous luy ayons, c'est de nous faire prendre sans dégoust, tout ce que la nécessité nous fait désirer.

---

## EPISTRE CXX.

### ARGUMENT.

I. *Dispute sur ce qui est honneste & ce qui est bon.*

II. *Comment on a connu la Verité.*

III. *Inuective contre ceux qui ne sont iamais contents, & qui s'attachent trop à cette vie.*

I. **V**OSTRE lettre a parcouru quantité de petites questions; & enfin elle s'est arrestée à vne seule, & en demande la resolution. Vous voulez sçauoir comment nous auons eu premierement la connoissance de ce qui est bon, & de ce qui est honneste. Ces deux choses sont diuerfes dans l'opinion de quelques-vns; mais pour moy, j'estime qu'elles sont seulement distinctes. Il faut vous expliquer cela. Quelques-vns s'imaginent que ce qu'on appelle bon, est seulement ce qui est utile; Et partant ils

donnent ce nom & aux richesses, & à vn cheual, & au vin, & aux fouliers. Tant ils estiment vil & méprisable ce qui est bon, le faisant descendre à ce qu'il y a de plus bas & de plus sordide. Ils pensent que ce qui est honneste, consiste en l'exécution d'un deuoir legitime; comme d'auoir vn soin charitable de la vieillesse de son pere, de donner du secours à la necessité d'un amy, de combattre vaillamment dans la guerre, de dire son auis sagement & à propos. Veritablement nous en faisons deux choses; mais ie suis de ce sentiment, qu'il n'y a rien de bon que ce qui est honneste, & que ce qui est honneste, est bon. Ie croy qu'il seroit inutile & superflu de faire voir en cét endroit quelle difference il y a entre l'un & l'autre, puis que j'en ay si souuent parlé. Ie diray seulement que nous estimons que toute chose qui peut seruir à vn mauuais vsage, ne peut estre apellée bonne. Et apres tout, vous sçauetz combien il s'en trouue qui se seruent mal de leurs tresors, de leur Noblesse, & de leurs forces. Ie reuiens maintenant au sujet que vous voulez que ie traite, D'où nous vient la premiere connoissance de ce qui est bon, & de ce qui est honneste? Certes la Nature n'a pû nous apprendre cela; elle nous a bien donné quelque semence de la science, mais elle ne nous a pas donné la science. Quelques-vns

disent que cette connoissance nous est venue fortuitement & sans y penser. Mais il n'est pas croyable que l'image de la vertu se soit présentée par hazard aux yeux de Phomme. Nous croyons qu'on a acquis cette connoissance par vne longue obseruation, par la comparaison des choses qui sont souuent arriuées, & par l'analogie qu'on a trouvé entr'elles, lors que l'entendement s'est rendu iuge de ce qui est bon, & de ce qui est honneste. Puisque ce mot d'analogie a esté receu par les Grammairiens, ces iuges & ces arbitres de la langue, & qu'ils luy ont donné droit de Bourgeoisie, ie ne suis pas d'auis de le bannir & de le renuoyer en son pais. Le m'en seruiray donc, non seulement comme d'un mot receu, mais comme d'un mot qui est en vsage, & ie vous diray quelle est cette analogie. Nous sçauions qu'il y a vne santé du corps, & nous auons conclud de là, qu'il y en a vne de l'ame. Nous sçauions qu'il y a des forces du corps, & nous auons conclud de là, qu'il y a aussi vne force & vne vigueur de l'esprit. Quelques actions de debonnaireté, quelques-vnes de courtoisie, & d'autres de courage, nous auoient donné de l'admiration; enfin nous auons commencé à les admirer, comme des choses parfaites. Il y auoit beaucoup de défauts, qui estoient couuerts par la splendeur de quelque action éclattante; mais

nous les auons dissimulez, & nous auons fait semblant de ne les pas voir. Aussi la Nature nous enjoint de fauoriser toûjours les choses louïables, & d'en augmenter l'éclat; & cela est cause qu'on fait ordinairement monter la gloire au dessus de la verité. Enfin de toutes ces choses, nous auons tiré l'image d'un bien excellent & signalé. Fabricius refusa l'or de Pyrrhus, & estima qu'il estoit plus glorieux de mépriser les richesses d'un Roy, que de posseder un Royaume. Le mesme donna auis à Pyrrhus, que son Medecin promettoit de l'empoisonner, & qu'il s'en donnaist de garde. Ce fut sans doute l'effet d'une mesme vertu, de n'estre pas vaincu par l'or, & de ne vouloir pas vaincre par le poison. Nous auons admiré ce grand homme, qui ne pût estre gagné, ny par les promesses d'un Roy, ny par des promesses contre un Roy; qui fut tousiours constant à donner de bons exemples; qui fut innocent jusques dans la guerre, ce qui est sans doute bien difficile; qui estimoit qu'on ne deuoit pas estre méchant, mesme entre ses ennemis; qui dans vne extrême pauvreté qu'il fit seruir à sa gloire, ne refusa pas les richesses avec moins de force que le poison. Vivez, dit-il, vivez Pyrrhus, par vne grace que ie vous fais, & réjouïssiez-vous d'une chose, dont jusques icy, vous vous estiez plaint, que Fabricius ne scauroit estre corrompu.

Horacius Cocles remplit tout seul tout le pont; il commanda aux siens de le rompre derrière luy, & voulut bien qu'on luy ostast le moyen de s'en retourner, pourueu que l'on coupast chemin à l'ennemy. Enfin il résista aux grâdes troupes qui le pressoient, jusqu'à ce que le pont fust tombé. Et lors qu'il eust regardé derrière luy, & qu'il eust reconnu, que le peril où il s'exposoit, auoit garanty la Patrie; Me suive qui voudra, dit-il, par le chemin que ie vay prendre; & en mesme temps, il se jeta dâs la riuere. Mais au reste il n'eut pas moins de soin de ses armes que de son salut, dans la rapidité de ce fleuve; Et sans rien perdre de l'éclat de la victoire, il arriua aussi sain de l'autre costé, que s'il eust passé par dessus le pont. C'est donc par ces actions, & par de semblables qu'on a commencé à voir vne image de la vertu. I'adjousteray icy vne chose qui semblera peut-estre estrange. Quelquefois les vices se sont montrez sous vne apparence de vertu, & la vertu a éclaté par son contraire. Car comme vous sçauiez, les vices sont proches voisins des vertus; & dans les hommes les plus infames, & dans les plus dissolus, il s'en trouue quelque ressemblance. Ainsi le prodigue contre-fait le liberal, encore qu'il y ait grande difference entre sçauoir donner, & ne sçauoir pas conseruer son bien. En effet, Lucilius, il y en a beau-

coup

coup qui jettent leur bien, plustost qu'ils ne le donnent; & ie n'appelle pas liberal celuy qui se met en colere contre son argent. La negligence imite la naïueté, & la temerité le courage. Cette ressemblance nous oblige d'y prendre garde, & de distinguer des choses qui sont les mesmes en apparence, & qui en effet sont entierement differentes. Lors que nous auons considéré les hommes, que quelque grande action a rendus illustres, nous auons commencé à remarquer que quelques-vns ont acheué vne entreprise avec force, & avec generosité, mais seulement vne fois. Nous auons veu celuy-là courageux à la guerre, & timide dans vn Barreau. Nous luy auons veu supporter la paureté genereusement, & Pignominie avec foiblesse. Nous auons loué ce qui est bon en luy, & auons méprisé sa personne. Nous en auons veu vn autre qui estoit liberal enuers ses amis, qui auoit de la moderation pour ses ennemis, qui condempnoit avec vne égale probité les affaires publiques & particulieres, & qui ne manquoit ny de constance, lors qu'il estoit question de souffrir, ny de prudence dans les choses qu'il falloit faire. Nous auons veu que quand il falloit faire des largeesses, il en faisoit à pleines-mains, que quand il falloit traouiller il estoit opiniastre dans le traouail, & qu'il soulageoit par la force de son esprit

la foiblesse & la lassitude du corps. Outre cela il estoit tousiours le mesme, & égal dans toutes ses actions. Il estoit non seulement capable de donner de bons conseils, mais il auoit pris vne si noble habitude, que non seulement il pouuoit bien faire, mais qu'il ne pouuoit rien faire qui ne fust bien. Ainsi nous auons reconnu que la vertu estoit parfaite en cét homme; & alors nous fauons diuisée, & en auons fait diuerses parties. Il falloit donner vn frein aux conuouitises, reprimer les craintes, considerer ce qu'on deuoit faire, distribuer les choses qu'on deuoit donner; & par ce moyen nous auons connu la Temperance, la Force, la Prudence, la Iustice; & nous auons donné à chacune ses emplois & ses fonctions. D'ailleurs nous auons connu la vertu, par l'ordre qu'elle tient en tout ce qu'elle entreprend, par sa beauté, par sa constance, par la conformité de toutes ses actions, & par vne grandeur de courage, qui s'éleue au dessus de toutes choses. De là nous auons appris en quoy consiste cette heureuse vie, qui a tousiours vn cours fauorable, & qui ne dépend que d'elle-mesme. Je vous diray aussi comment elle a esté découuerte. Iamais cét homme parfait, qui estoit en possession de la vertu, n'a murmuré contre la fortune. Il n'a iamais receu d'vn visage triste les mauuais accidens de la vie. Et côme

il s'estoit tousiours imaginé qu'il estoit Citoyen de tout le monde, & qu'il y portoit les armes contre la fortune; il a suby toute sorte de travaux, comme par le commandement de son general. Quand il luy est arriué quelque accident, il ne l'a pas reietté comme vn mal, ou comme vne chose suruenüe par hazard; mais il l'a receu comme vne commission qui luy estoit adressée. De quelque nature qu'elle soit, elle s'adresse à moy, dit-il, elle est rude, elle est fâcheuse, employons-y nostre temps & nostre trauail. Il ne faut donc point douter que celuy-là n'ait semblé grand, qui n'a iamais soupiré dans les maux, qui ne s'est iamais plaint de sa fortune, qui a tousiours paru, comme vne lumière dans les tenebres, & qui s'est fait considerer à tout le monde, comme vn homme doux & tranquille, & également équitable, en ce qui concernoit les Dieux & les hommes. Il auoit vne ame accomplie, qui auoit atteint toute la perfection dont elle estoit capable; elle n'auoit rien au dessus de soy, que Dieu mesme, dont vne partie a coulé dans l'homme, qui n'est iamais plus diuin, que quand il songe qu'il est mortel, que quand il reconnoist qu'il est né pour mourir, & que le corps n'est pas sa véritable demeure, mais seulement vne hostellerie où vous deuez demeurer peu de temps, & que vous deuez quitter aussi-tost

que vous voyez que vous estes à charge à vostre hôte.

III. Enfin, mon cher Lucilius, quand l'ame ne regarde les choses terrestres qui l'environnent, que comme basses & petites; quand elle ne craint point de les quitter, elle donne vn grand témoignage qu'elle vient d'vn lieu plus haut & plus releué. Car celuy qui se souuiens d'où il est venu, sçait bien aussi où il doit vn iour retourner. Nous ne considerõs pas combien de maux nous persecutent, & combien le corps nous incommode. Tantost nous nous plaignons du ventre, tantost de la teste, tantost du cœur, tantost de la gorge. Quelquesfois nous auons vne foiblesse de nerfs, quelquesfois des douleurs aux pieds. Tantost nous auons vn vomissement, & tantost vne defluxion. Quelquesfois nous auons trop de sang, & quelquesfois nous n'en auons pas assez. Enfin nous sommes attaquez de tous costez, il n'y a rien qui ne contribuë à nous chasser; Et c'est ainsi qu'on est traité dans vne maison estrangere. Cependant encore que nous ayons vn corps si infect & si infirme, nous faisons les mesmes entreprises, que si nostre vie estoit eternelle. Nous embrassons par nostre esperance tout ce que peut comprendre la plus longue vie, sans iamais estre assouuis, ny de l'argent ny des grandeurs. Y a-il rien de plus impudent?

y a-il rien de plus insensé ? Rien ne suffit à des personnes qui doivent mourir, ou pour mieux dire, à des personnes qui se meurent. Car nous approchons tous les iours de nôtre dernier iour, & chaque heure nous poufse dans la fosse, où nous devons enfin tomber. Regardez, ie vous prie, combien nôtre ame est auégle. Ce que ie dis qui doit arriuer, est desia arriué, & vne grande partie en est mesme desia passée. Car le temps que nous auons vescu, est au mesme lieu où il estoit auant que nous véussions. C'est vne erreur de craindre le dernier iour, puis que chaque iour nous y conduit. Ce n'est pas le degré où nous demeurons, qui fait nostre lassitude, il l'a fait voir seulement. Le dernier iour est arriué à la mort, & tous les autres y vont; & apres tout, elle ne nous prend pas avec violence, mais tout doucement. C'est pourquoy les grandes ames, qui scauent bien qu'une meilleure vie les attend, font à la verité des efforts pour faire glorieusement leur deuoir dans le poste où elles ont esté mises; Toutesfois elles n'ont garde de s'imaginer que les choses qui sont à l'entour d'elles, les regardent & leur appartiennent. Mais comme elles sont estrangeres dans le monde, & qu'elles n'y font que passer, elles ne s'en seruent que comme d'un bien emprunté. Quand nous verrons

quelqu'un avec une si belle résolution, pourquoy un naturel si excellent, & si extraordinaire ne nous charmera-il pas ? principalement s'il fait voir par les effets une véritable grandeur de courage. Les vraies qualités d'un esprit, durent toujours, mais les fausses ne durent pas. Quelques-uns sont alternativement des Vatiniens & des Catons. Quelquesfois Curius n'est pas assez sévère pour eux, ny Fabricius assez pauvre, ny Tuberon assez tempérant, & assez modeste. Quelquesfois ils font des deffis aux richesses de Licinus, aux grands festins d'Appicius, & aux délices de Mécenas. C'est une grande marque d'une âme méchante & mal-faite, que d'estre toujours en doute, & de flotter perpétuellement entre l'amour des vices, & la dissimulation des vertus.

*Quelquesfois à sa suite on voit deux cens  
valets,*

*Et quelquesfois à dix il borne ses souhaits,  
Tantost comme un Censeur d'Estats & de  
Prouinces,* (Princes.

*Il n'enste son discours que de Rois & de  
Et tantost tout d'un coup lors qu'il n'y  
pense pas,*

*Je ne veux, dira-il, que de sobres repas;  
Je ne veux désormais qu'une petite table  
Que le seul appetit me rende delectable.  
Je ne demande rien qu'un habit de bureau,  
S'il me deffend du froid, il me sèblera beau.*

*Mais quel effet suivra ces modestes paroles?  
 A ce bon ménager donnez mille pistoles,  
 Et soyez assuré comme i'en suis certain,  
 Qu'il n'aura rien de reste avant qu'il soit  
 demain.*

Tous ces gens-là ressemblent à celuy dont Horace fait la peinture, qui n'est iamais le mesme, & qui ne ressemble iamais à soy-mesme, tant il est sujet à prendre de nouvelles formes, & à faire des extrava-gances. I'ay dit que plusieurs luy ressemblent, mais peut-estre qu'il s'en faut bien peu que tout le monde ne luy soit semblable. Il n'y a personne qui ne change tous les iours, & de dessein & de desir. Tantost il se propose d'avoir vne femme, & tantost vne amie. Tantost il veut estre le maistre, & tantost il veut faire croire qu'il n'y a point de meilleur esclave que luy. Tantost il s'éleve jusques à donner de l'enuie, & tantost il s'abaisse au dessous mesme des plus bas. Tantost il jette l'argent, & tantost il le va piller. C'est par là principalement qu'un esprit se fait accuser de legereté; il paroist tantost sous vne forme, & tantost sous vne autre; & ce que j'estime le plus honteux, il est eternellement dissemblable à soy. Croyez que c'est vne belle chose que d'estre tousiours le mesme homme. En effet, il n'y a que le sage qui en soit capable; tous les autres changent sans cesse, tantost ils

paroiſſent moderez & graues, & tantost il n'y a rien de plus vain ny de plus prodigue. Enfin, nous changeons de personnage à tout moment, & tousiours nous representons le contraire de celuy que nous venons de quitter. Faites en sorte d'obtenir sur vous cet auantage, que vous soyez toujours le mesme que vous vous estiez proposé d'estre. Faites en sorte qu'on ait toujours sujet de vous louer, ou qu'au moins on vous puisse tousiours connoistre. On peut dire avec raison de quelqu'un que vous vistes encore hier, *Quel est cét homme-là ? qu'il est changé !* Pour moy, ie ne le connois plus.

---

## EPISTRE CXXI.

### ARGUMENT.

*Dispute touchant la connoissance que les animaux ont d'eux-mesmes.*

**I**E me doute bien que vous disputerez encore quand ie vous auray décidé vne petite question qui nous a arrestez assez long-temps. Vous demanderez vne autre-fois ce que cela a de commun avec les mœurs ? Mais aussi-tost que vous crîrez contre moy, ie vous en opposeray d'autres,

contre qui vous aurez aussi à disputer, Posidonius & Archideme. Ils ne refuseront pas deffendre cette cause, ils contesteront contre vous, & ie ne parleray qu'après eux. Tout ce qui est dans la Morale, ne regarde pas les bonnes mœurs. Vne chose concerne l'aliment & la nourriture de l'homme; Vne autre luy enseigne ses exercices. Il y en a vne qui ne s'applique qu'à le vestir, & à luy apprendre la politesse; vne autre à l'instruire, & vne autre à luy chercher des diuertissemens. Neantmoins toutes ces choses regardent l'homme, encore qu'elles ne seruent pas toutes à le rendre meilleur. Il y a des enseignemens qui touchent les mœurs d'une façon, & d'autres qui les touchent d'une autre sorte. Quelques-uns les corrigent & les reglent, d'autres en recherchent la nature & l'origine. Quand ie demande pourquoy la Nature a formé l'homme, & pourquoy elle luy a donné la préeminence par dessus les autres animaux, vous vous imaginez que ie me suis beaucoup éloigné du discours des mœurs, mais vous vous trompez. Car comment connoistrez-vous quelles mœurs vous devez suivre, & quel chemin vous devez prendre, si vous ne sçavez ce qui est le meilleur, & le plus avantageux à l'homme, & si vous ne connoissez sa Nature? Vous ne connoistrez bien ce qu'il faut que vous fas-

liez, & ce qu'il faut que vous éuitiez, que  
 quand vous aurez appris ce que vous devez  
 à vostre Nature. Je veux apprendre, me di-  
 rez-vous, à moins souhaitter, & à moins  
 craindre. Ostez-moy mes imaginations, &  
 mes scrupules, enseignez-moy que ce qu'on  
 appelle felicité est vne chose vaine & lege-  
 re, & qu'on peut facilement y adjouster vne  
 syllabe. Je satisferay à vostre desir, ie vous  
 exhorteray aux vertus, ie persecuteray les  
 vices; & bien qu'on m'accuse d'estre trop  
 seuer, & trop passionné en cét endroit, ie  
 ne cesseray point de les poursuiure, de repri-  
 mer les concupiscences, de crier contre les  
 desirs, & de couper le cours de ces voluptez,  
 qui se termineront par des tristesses. Mais  
 pourquoy ne le ferois-je pas, veu que nous  
 ne desirons que des maux, & que nos plain-  
 tes ne procedent bien souuent que des cho-  
 ses mesmes qui nous ont donné du plaisir?  
 Cependant ie vous prie de me permettre de  
 considerer des choses qui semblent vn peu  
 plus éloignées. Nous demandions si tous  
 les animaux auoient quelque connoissance  
 de leur constitution naturelle. Sans mentir,  
 il semble qu'ils n'en soient pas entieremét  
 priuez; car ils se seruent de leurs membres  
 promptement & à propos, comme s'ils y  
 auoient esté instruits; & il n'y en a point qui  
 ne dispose facilement des parties de son  
 corps. Vn artisan manie ses instrumens sans

difficulté. Vn Pilote ſçait conduire le gouuernail d'vn vaiſſeau. Vn Peintre ſçait promptemēt diſcerner les diuerſes couleurs qu'il a miſes deuant luy, afin d'en faire vn portrait, & ſa main court auſſi viſte que ſes yeux ſur ſon ouurage. Ainſi les animaux ſe remuent comme il leur plaiſt, & ſe ſeruent facilement de leurs corps. Nous admirons les baſteleurs qui font tout ce qu'ils veulent de leurs mains, & de qui les actions ne ſont pas moins viſtes que les paroles. Ce que l'art a donné aux hommes, les animaux l'obtiennent de la Nature. Perſonne ne ſe ſert de ſes membres avec peine. Perſonne ne demeure court dans l'vſage de ſoy-meſme, & les animaux eſtans nez pour ſe mouuoir, ſe remuent auſſi-toſt qu'ils ſont nez. Ils viennent au monde avec cette ſcience, & naiſſent inſtruits par la Nature. Auſſi, me dira-on, les animaux ne remuent les parties de leurs corps, que ſuiuant la diſpoſition que la Nature leur a donnée; parce que ſ'ils les remuoient d'vne autre façon, ils en reſſentiroient de la douleur. Et par conſequent, ils ſont contraints, & c'eſt par crainte & non pas volontairemēt qu'ils marchent droits. Cela eſt faux, car les choſes qui ſe font par force, & comme par vne neceſſité, ſont lentes, & montrent bien par la lenteur de leur mouuement qu'on les force, & qu'on les contraint;

mais l'agilité est vn mouuement volontaire. Tant s'en faut que la crainte de la douleur contraigne les animaux à se mouuoir, qu'au contraire ils taschent de paruenir à leur mouuement naturel, bien que la douleur s'y oppose. Ainsi vn enfant qui veut se tenir debout, & qu'on veut accoustumer à marcher tout seul, tombe aussi-tost qu'il commence à s'essayer, & se releue en pleurant, iusqu'à ce que par la douleur il soit enfin arriué à ce que la Nature demande. Il y a des animaux, dont le dos est couuert d'une écaille forte & dure, qui estans renuersez, font tous les efforts dont ils sont capables pour se retourner, leuent les pieds, les courbent & les recourbent, tant qu'ils se soient enfin remis dans leur situation naturelle. Vne tortuë renuersee ne sent aucune douleur, & neantmoins elle n'a point de repos iusqu'à ce qu'elle soit dans son estat naturel. Elle ne cesse point de se debatre, & ne met point de fin à son effort, qu'elle ne se trouue sur ses pieds. Tous les animaux ont donc quelque sentiment & quelque connoissance de leur constitution naturelle. De là vient cette facilité qu'ils ont à remuer leur corps; & nous n'auons point de plus fort témoignage qu'ils naissent avec cette connoissance, que de voir qu'il n'y a point d'animal qui soit, pour ainsi dire, apprentif dans l'usage de soy-mesme,

& dans le mouvement qui luy est propre. Cette constitution, me peut-on dire, n'est autre chose, selon l'opinion des Stoïciens, que la principale partie de l'ame, qui se répand en quelque sorte sur le corps. Mais comment vn enfant pourra-il comprendre vne chose si obscure & subtile, & que vous pouuez à peine expliquer? Il faut donc nécessairement que tous les animaux naissent Dialecticiens, pour entendre cette définition, que la plus grande partie des sçauans ne sçauoit entendre. Ce que vous m'objetez seroit veritable, si ie disois que les animaux comprennent la définition de leur constitution. Car il est plus facile de connoistre cette constitution par la Nature, que de l'expliquer par le discours. Ainsi vn enfant ne connoist pas ce que c'est que constitution, mais il connoist sa constitution; il ne sçait pas ce que c'est qu'un animal, mais il sent bien qu'il est animal. Outre cela, l'on peut dire, qu'il connoist sa constitution grossièrement, & en quelque sorte. Nous sçauons bien que nous auons vne ame; mais nous ne sçauons pas ce que e'est, où elle est, quelle elle est, & d'où elle tire son origine. Enfin, comme nous sentons nostre ame, encore que nous ne connoissions ny sa Nature ny son lieu; ainsi tous les animaux ont vn sentiment de leur constitution & de leur naturel. Car il faut

necessairement qu'ils sentent ce qui leur fait sentir toutes les autres choses. Il faut qu'ils connoissent la puissance à laquelle ils obeissent, & par laquelle ils sont conduits; il n'y a personne qui ne sente qu'il y a quelque chose en luy qui remuë ses passions, mais il ne peut dire ce que c'est. Il sent bien quelque effort, & ie ne sçay quoy qui le pousse; mais il ne sçait pas ce que c'est, & d'où cela vient. Les animaux comme les enfans ont vn sentiment de leur ame, mais il est obscur & caché. Vous m'objecterez que nous disons que tout animal est accommodé à sa constitution. Que la constitution de l'homme est d'estre raisonnable, que partant l'homme s'accommode avec soy-mesme, non comme animal simplement, mais comme animal raisonnable. En effet, il ne s'estime, & n'est precieux à soy mesme, que par la raison qui le rend homme. Comment donc vn enfant pourra-il s'accommoder avec vne constitution raisonnable, s'il n'est pas encore raisonnable? Je répons à cela, que chaque âge a sa constitution particuliere. L'enfance a sa constitution, la jeunesse la sienne, & tout de mesme la vieillesse; Et chacun est accommodé à la constitution en laquelle il se trouue. Vn enfant n'a-il point de dents? c'est la constitution où il doit estre. Les dents luy sont-elles venuës? c'est-là la con-

stitution de l'âge où il est. Ainsi cette herbe qui doit monter en épy, est d'une autre constitution quand elle est encore petite, & qu'elle commence à sortir de terre, que quand elle est montée, & qu'elle s'est renduë capable de porter sa petite charge. Elle est autre quand elle commence à jaunir, & qu'elle commence à baisser la teste sous la pesanteur de son fardeau, que quand son épy est formé & tout prest de rendre son grain. En quelque constitution qu'elle se trouue, elle s'y maintient, elle s'y accommode. L'âge d'un enfant est autre que celui d'un jeune homme, & autre l'âge d'un vieillard que d'un jeune homme. Je suis toutesfois le mesme que j'estois estant enfant, & dans les âges qui suivent l'enfance. Ainsi encore que chacun change de temps en temps, de constitution, neantmoins la détermination de sa constitution est toujours la mesme. Et certes la Nature ne nous détermine point ou pour l'enfance, ou pour la jeunesse, ou pour la vieillesse, mais pour nous-mesmes. Un enfant est donc accommodé à la constitution qui est propre à un enfant, & non pas à celle qui doit estre propre à un jeune-homme. Mais s'il passe ensuite à quelque chose de plus grand, on ne doit pas conclure de là que la constitution où il estoit en naissant, n'estoit pas selon la Nature. Premièrement l'animal est

déterminé pour luy-mesme. Car il doit y auoir quelque chose où se rapportent toutes les autres. Je desire la volupté; pour qui pour moy; & par consequent, c'est pour moy que ie travaille. Je tâche d'éuiter la douleur; pour qui? pour moy, & par consequent, c'est pour moy que ie prends du soin. Si ie fais toutes choses par le soin que j'ay de moy-mesme, il faut demeurer d'accord que le soin que j'ay de moy-mesme, marche deuant toutes choses. Ce soin se trouue dans tous les animaux, & ne s'y met pas par hazard; mais il prend naissance avec eux. La Nature produit ses fruiets, & ne les jette pas, comme par dédain; & parce que la garde la plus proche est toujours la plus seure & la meilleure, chacun a esté donné en garde à soy-mesme. C'est pourquoy, comme j'ay desia dit, les plus peits, & les plus foibles animaux, ne sont pas si tost nez qu'ils reconnoissent ce qui peut leur estre nuisible, & font effort pour l'éuiter; Et comme ils sont ordinairement le but des oyseaux de proye, ils redoutent l'ombre de tout ce qui vole sur leur teste. Il n'y a point d'animaux qui ne naissent avec l'apprehension de la mort. Mais comment, me direz-vous, vn animal qui vient de naistre, peut-il auoir la connoissance de ce qui luy est salutaire, & de ce qui luy est nuisible? Il est icy question de sçauoir

s'il en a connoissance, & non pas comment il en a connoissance. Or il est manifeste qu'ils en ont connoissance, en ce qu'ils ne feroient rien dauantage, quand vous leur auriez donné cette connoissance. Pourquoi vne poule ne fuit-elle pas d'un paon ou d'une oye, & qu'elle fuit d'un épreuier qu'elle n'aura jamais veu, & qui est beaucoup plus petit ? Pourquoi des pouffins craignent-ils un chat, & qu'ils ne craignent pas un chien ? Ainsi il est manifeste qu'ils ont une connoissance de ce qui leur est nuisible, & qu'ils ne l'ont point acquise par expérience. Car auant que d'auoir éprouvé ce qui peut leur estre nuisible, ils se mettent en peine de l'éviter. Mais afin que vous ne pensiez pas que cela se fasse par hazard, ils ne craignent que les choses qu'ils ont juste sujet de craindre, & ne les mettent jamais en oubly. Ils sont aussi prompts à fuir ce qui leur est prejudiciable, qu'ils sont vigilans à s'en garder. Dauantage ils ne deuiennent pas plus timides pour viure plus long-temps. D'où l'on peut reconnoistre que l'expérience ne leur a pas donné cette connoissance, mais un amour naturel de leur conseruation & de leur salut. Les choses que l'usage enseigne, ne viennent que lentement dans nostre connoissance, & ne s'apprennent jamais de la mesme sorte; mais on apprend en un in-

stant & tousiours de la mesme façon , tout ce qu'enseigne la Nature. Si neantmoins, vous le desirez, ie vous diray comment toute sorte d'animal peut connoistre ce qui luy est contraire. Il sent qu'il est fait de chair, & connoist par ce moyen ce qui peut couper la chair , ce qui la peut brûler, & ce qui est capable de luy faire mal. Il se represente comme vne chose funeste & épouventable l'image des animaux, qui sont armez pour sa perte. En effet , ces choses-là sont conjointes , & dépendent l'une de l'autre ; car en mesme temps qu'un animal songe à sa conseruation , il cherche ce qui peut luy estre utile , & redoute tout ce qui peut luy estre nuisible. Nous auons naturellement horreur de toutes les choses qui nous sont contraires; Et tout ce que la Nature enseigne , se fait , comme sans y penser , & sans autre raisonnement. N'avez-vous iamais remarqué avec combien d'industrie les abeilles trauillent à leurs petits logemens ? N'avez-vous iamais pris garde à cette intelligence qui paroist dans la distribution de leur trauail? Ne confessez-vous pas que la toile d'une araignée est vn ouurage inimitable à tous les hommes? Avec combien d'adresse entre-méle-t-elle ses filets ? Les vns sont tendus tout droits, comme pour seruir à ourdir la toile ; D'autres y sont entre-lassez en rond , & sont les

plus déliez pour prendre comme dans des rets les petits animaux à qui elle tend ce piège. L'araignée naist avec cét art, elle ne l'apprend pas par l'expérience. Il n'y a donc point d'animal qui soit mieux instruit qu'un autre, & qui en sçache davantage. Vous verrez que toutes les toiles d'araignées sont pareilles, & que toutes les ruches sont faites de la mesme sorte. Ce que l'art & l'expérience enseignent, est incertain, & inégal; mais ce que la Nature enseigne, est toujours de mesme façon. Or il n'y a rien qu'elle ait voulu plustost enseigner aux animaux, que le moyen de se défendre, & la connoissance d'eux-mesmes. C'est pourquoy ils reçoivent leur science en mesme temps que la vie, & il ne se faut pas estonner s'ils naissent avec vne chose, sans laquelle ils naistroient inutilement. La Nature leur a donné ce premier moyen, de s'unir & de s'aymer; & en effet, ils n'eussent pû se maintenir s'ils n'y eussent esté portez d'eux-mesmes. Veritablement cela tout seul n'eust seruy de rien; mais aussi sans cela, tout le reste eust esté inutile. Enfin vous ne verrez aucun animal, qui se méprise, ou qui ait pour soy quelque negligence. Il y a mesme dans les plus lourds, & dans les plus brutaux, ie ne sçay quelle vivacité, quand il s'agit de la conseruation de leur vie. Et vous verrez, si vous voulez y

prendre garde, que ceux qui ne seruent de rien aux autres, ne manquent pour eux ny de soyn, ny de vigilance.

## EPISTRE CXXII.

## ARGUMENT.

*A Contre ceux qui font de la nuit le iour, & du iour la nuit.*

*Il. Qu'il n'y a rien qui ne soit facile à ceux qui suivent la Nature.*

**L**ES iours commencent à diminuer, ils sont desia plus courts qu'ils n'estoient; neantmoins ils seront encore assez longs si on veut se leuer avec le Soleil, & qu'on s'employe à autre chose qu'à aller tous les matins témoigner par des reuerences, à vn homme encore endormy, qu'on est son valet & son esclau. Cehuy-là sans doute est vn lâche, qui n'a les yeux qu'à moitié ouuerts, quand le Soleil est desia bien haut, & qui ne commence à s'euiller qu'à Midy. Il y en a beaucoup que la mollesse accable de telle sorte, qu'ils prennent le Midy pour le point du iour. Il y en a qui confondent l'usage du iour & de la nuit, & qui ne commencent à ouuir les yeux encore appesantis de la débauche du iour

precedent, que quand la nuit commence, à paroistre. Telle est la condition de ceux que la Nature, comme dit Virgile, a mis sous nos pieds de l'autre costé de la terre,

*La nuit les va trouver quand le iour nous vient voir.*

Ainsi la vie, & non pas le pais de ces debauchez est contraire à celle des autres. Il y en a dans vne ville qui sont Antipodes de ceux qui vivent dans la mesme ville. Ils n'ont iamais veu, comme dit Caron, ny leuer, ny coucher le Soleil. Vous pouuez-vous donc imaginer qu'ils sçachent comment il faut \* voir, eux qui ne sçauent pas quand il faut \* voir? Cependant ils craignent la mort, bien qu'ils se soient eux-mesmes enseuelis tous vifs; & sont d'aussi \* *Vivre.*  
\* *Vivre.* mauvais augure, que ces funestes oyseaux, qui ne volent que de nuit. Bien qu'ils passent leurs nuits dans le vin & dans les parfums, & qu'ils employent tout le temps de leurs veilles desordonnées en des repas delicieux toutesfois ils ne font pas des festins, mais ils font leurs funerailles. Car au moins, on peut dire qu'ils sont morts durant le iour. Il n'y a point de iours qui semblent longs à celuy qui fait quelque chose; & si nous considerons la vie, nous confesserons sans doute que l'action est vn deuoir comme vne marque de la vie. Si nous la

trouuons trop courte, & que nous la voudrions allonger, faisons en sorte de bouter la nuit, & donnons-en au iour quelque partie. On garde dans des lieux obscurs les oyseaux qu'on veut engraisser pour les festins; & parce qu'on ne leur fait prendre aucun exercice, ils deuiennent plus gras & plus pesans, & leurs membres se couurent d'une graisse qui n'est inutile que pour eux. Ainsi ces hommes qui se sont consacrez aux tenebres, & à la débauche, paroissent bien-tost affreux & difformes. En effet, ils n'ont pas meilleure couleur que des malades. Ils sont languissans & pales, & bien qu'ils soient encore viuans, ils ont la charnure d'un mort. Mais ie puis dire assurement que ce n'est pas là leur plus grand mal. Si leur corps est dans les tenebres, leur ame y est encore dauantage. Celuy-là est endormy pour tout ce qui le regarde, & celuy-cy ne void presque goutte, & porte enuie aux auègles. Qui a iamais souhaitté des yeux pour ne s'en seruir que dans les tenebres? Me demandez-vous d'où vient cette déprauation de l'esprit, de l'auersion qu'on a pour la lumiere? Toutes sortes de vices combattent contre la Nature, & sont tous ennemis de l'ordre & des bons establissemens. Le but & la fin de la dissolution, c'est de se réjouyr dans le mal; & non seulement de s'écarter de l'honneur

& de la vertu, mais de s'en éloigner tout autant qu'il est possible. Mais ne vous semble-il pas aussi que ceux-là vivent contre la Nature qui boient à jeun, & en s'éucillant,

*Qui remplissent de vin leurs veines épuisées,*

Et qui ne mangent point qu'ils ne soient yures? Ce vice est celuy des jeunes-hommes, qui veulent reparer leurs forces. Ils boient, ou plustost ils yurognent à l'entrée mesme du bain, parmy ceux qui sont desia dépouillez, afin qu'en beuant souuent & à longs traits, ils puissent resserrer la sueur qu'ils ont excitée. C'est vne chose commune que de boire après les repas; les villageois mesmes, & ceux qui ignorent la veritable volupté, se gouvernent de la sorte. Le vin donne plus de plaisir quand il ne flotte point sur la viande, & qu'il penetre facilement iusques dans les nerfs. L'yuresse leur plaist dauantage dans vn estomach tout vuide. Ne vous semble-t-il pas aussi que ceux-là vivent contre la Nature qui se déguisent en femme, qui veulent paroistre jeunes, quand le temps en est passé, qui se peignent & se contrefont pour faire éclater en eux quelque apparence de jeunesse? Que peut on faire de plus déplorable & de plus cruel? Il ne sera donc iamais homme, afin qu'un homme abuse de luy plus l'og-temps?

Et l'âge ne le retirera pas d'un crime dont la honte qu'il fait à son sexe, deuroit desia l'auoir retiré ? Ceux-là ne viuent-ils pas contre la Nature, qui veulent des roses en Hyuer ? & qui par le moyen d'une eau modérément échauffée, & par la rencontre d'un certain degré de chaleur, font croistre en Hyuer un Lys, qui est une fleur du Printemps ? Ceux-là ne viuent-ils pas contre la Nature, qui plantent des vergers sur le sommet des hautes tours ? qui ont sur leurs maisons des forests d'arbres, dont les racines sont aux lieux où ils ne deuroient porter qu'à peine leurs plus hautes branches ? Ceux-là ne viuent-ils pas contre la Nature, qui bastissent sur la mer des bains d'eau chaude, & qui ne croiroient pas se baigner assez délicieusement, si leurs bains n'estoient battus par les flots, & par les tempestes ? Ainsi dès qu'ils ont commencé à vouloir toutes choses contre l'usage & l'intention de la Nature, ils se sont entièrement éloignés des regles de la Nature. Le iour est-il venu, il est temps de dormir pour eux. La nuit & l'heure du repos est-elle venue, ils commencent à faire leurs exercices, ils se font porter en chaise, ils se font seruir à disner. Le point du iour commence-il à paroistre, il est temps de souper pour eux. Il ne faut pas faire ce que fait le peuple, c'est une bassesse & une lâcheté que de

yire comme les autres. Ils ne veulent point  
 du iour ordinaire, ils se veulent faire vn  
 matin, qui leur soit propre & particulier.  
 Pour moy, ie considere ces gens-là, comme  
 desia morts. Car enfin, que s'en faut-il  
 qu'ils ne soient morts, & qu'on ne fasse  
 leurs funerailles, puis qu'ils sont tousiours  
 enseuelis dans la nuit, & qu'on ne voit à  
 Pentour d'eux que des flambeaux & des tor-  
 ches. Il me souuient de plusieurs qui me-  
 noient en mesme temps vne mesme vie ;  
 mais il me souuient sur tout, d'Attilius But-  
 ta, qui auoit esté Preteur. Comme ce mal-  
 heureux qui auoit mangé vn grand patri-  
 moine, confessoit vn iour sa pauvreté à  
 Tibere ; Certes, luy répondit ce Prince,  
 vous vous estes réueillé bien tard. Monta-  
 nus Iulius, ce Poëte assez supportable, qui  
 a esté connu par les faueurs, & par la dis-  
 grace de Tibere, décriuoit ordinairement  
 dans les Vers qu'il recitoit, le leuer & le  
 coucher du Soleil. De sorte que comme  
 quelqu'un se fut fasché de l'auoir entendu  
 reciter tout vn iour de ses Vers, & qu'il eust  
 dit que c'estoit vn importun, qu'il ne falloit  
 plus aller entendre ; Natta Pinarius répon-  
 dit, que pour luy il ne croyoit pas le pou-  
 uoir traiter plus ciuilement, que de l'en-  
 tendre, depuis le leuer jusques au coucher  
 du Soleil. Mais comme il eust vne autre  
 fois recité ces Vers,

*Desia le Dieu du iour ramenoit la lumie-  
re, &c.*

Varus Cheualier Romain, qui estoit compaignon de L. Vinicius, & qui cherchoit les bonnes tables, où ses médifances & ses raileries luy faisoient meriter sa place, s'écria tout haut, Butta commence à s'endormir. Et apres cela, comme ce Poëte eust cōtinué de reciter, & qu'il eust dit ces autres Vers,

*Desia l'obscure nuit du Soleil ennemie,  
Impose le silence à la terre endormie.*

Le mesme Varus dit aussi-tost; il est nuict, il faut que ie sorte & que ie me trouue au leuer de Butta; pour luy donner le bon-iour. Il n'y auoit rien de plus connu, que sa façon de viure dereglee, & que plusieurs, comme j'ay dit, ont menée en vn mesme temps. Or quelques-vns viuent de la sorte, non parce qu'ils s'imaginent que la nuict a quelque chose de plus plaisant que le iour; mais parce que ce qui est ordinaire, leur déplaist, & que la lumiere est insupportable à vne mauuaise conscience. D'ailleurs celuy qui souhaite ou qui méprise toutes choses, selon qu'elles coustent beaucoup, ou qu'elles coustent peu, dédaigne le iour qui ne couste rien, & qui se donne gratuitement. Outre cela les débauchez veulent faire parler d'eux, tandis qu'ils viuent; car si l'on n'en parle point ils ne pen-

font pas auoir vescu. Ils ne sont donc jamais contents, qu'ils n'ayent fait quelque chose qui fasse du bruit. Plusieurs mangent leur bien, plusieurs ont des amies; & si vous voulez estre en estime parmy eux, vous deuez faire non pas seulement la débauche, mais quelque notable extrauagance; car on ne parle point des débauches communes dans vne ville si occupée. I'ay quelquefois oüy dire à Pedito Albinouanus, qui faisoit fort bien vn conte, qu'il auoit demeuré près de la maison de Sp. Anius, qui estoit de cette troupe de Loups-garoux. Comme j'estois son voisin, dit-il, j'entendis vn iour sur les neuf heures du soir vn bruit de verges; ie demanday aussi-tost ce qu'il faisoit, & l'on me dit qu'il se faisoit rendre compte. L'entendis crier enuiron sur le minuiet; ie demanday ce que c'estoit, & on me dit qu'il apprenoit à chanter, & qu'il exerçoit sa voix. A deux heures apres minuiet, ie demanday d'où venoit vn bruit de rouës que j'entendois. On m'apprit qu'il vouloit aller à la promenade. Vn peu deuant le iour on commença à courir de tous costez dans la maison; on appelle les Laquais, les Sommeliers, les Cuisiniers se remuent, & font du bruit. Ie demanday ce que c'estoit; On me dit, que Monsieur estoit sorty du bain, & qu'il demandoit du vin & son boüillon. Vous croirez peut-

estre, disoit-il, que son souper duroit jus-  
qu'au iour. Non, non, ne luy faites pas ce  
tort. Il viuoit bien plus sobrement, il estoit  
meilleur ménager du iour, il ne perdoit  
rien que la nuict. C'est pourquoy Pedo ré-  
pondit à quelques-vns qui le croyoient  
auare & sordide, qu'ils pouuoient bien ad-  
jouter à cela, qu'il ne brûloit que de l'hui-  
le. Enfin, vous ne deuez pas vous estonner  
si l'on trouue tant de diuerses proprietéz  
des vices. Il y en a de plusieurs sortes, ils ont  
vne infinité de faces; & il est impossible  
d'en conceuoir toutes les especes. Au con-  
traire, la vertu est toute simple, au lieu que  
le mal a plusieurs plis & replis, & prend  
tous les destours qu'il vous plait.

II. Ceux qui suivent le chemin que la  
Nature leur enseigne marchent tousiours  
d'un mesme train; ils trouuent toutes cho-  
ses faciles, ils ne sont point embarassez;  
& le changement qui se fait en eux, n'est  
presque pas remarquable. Mais les autres  
sont dans vne inquietude perpetuelle, ils ne  
peuent estre bien avec personne, ny avec  
eux-mesmes. Pour moy ie pense que le dé-  
goust qu'ils ont de la vie commune & ordi-  
naire, est la cause de cette maladie. Com-  
me ils veulent estre differens des autres,  
par la somptuosité de leurs habits, par la  
magnificence de leurs festins, par la beauté  
de leurs carosses; ils s'en veulent aussi sepa-

rer par l'usage, & par la disposition du tēps. Enfin ceux qui font gloire de l'infamie, & de qui elle est la recompense, dédaignent les fautes communes, & n'en veulent faire que de signalées. C'est la maniere de viure de ces fameux débauchez, qui ne vont, pour ainsi dire, que contre le cours de la Nature. Viuons donc, Lucilius, comme la Nature l'enseigne, & ne nous écartons point du chemin qu'elle nous monstre. Toutes choses seront faciles à ceux qui suivront cette voye, & qui voudra viure d'une autre façon, n'aura pas vn autre succez, que s'il vouloit remonter vn torrent.

---

## EPISTRE CXXIII.

### ARGUMENT.

- I. *Que les moindres viandes deuiennent bonnes & souhaitables par la faim; & mesme par vne ferme resolution de l'ame.*
- II. *Que les riches s'y doivent accoustumer, comme pouuans quelque iour en auoir besoin.*
- III. *Qu'on ne doit point desirer ce qu'on ne scauroit auoir, & qu'on peut ai-*

*sement se passer de quantité de choses superflues.*

*IV. Qu'il y a deux choses, dont l'une nous attire, & l'autre nous rebute.*

**L**. Il y auoit desia long-temps qu'il estoit Inuict, & ie me sentoie lassé plustost par l'incommodité, que par la longueur du chemin, lors que j'arriuai à ma maison d'Alban. Je n'y trouuai rien de prest que moy-mesme. C'est pourquoy ie m'allay délasser sur le liét, où ie me consolay de la longueur de mon Cuisinier & de mon Boulanger. Je consideray en cette occasion, qu'il n'y a rien de si fascheux qu'on ne puisse supporter doucement, & qu'il n'y a rien qui soit capable de nous fâcher, si nous mesmes en-nous fâchant, nous n'en faisons naistre vn sujet. Hé bien, mon Boulanger n'a point de pain; mais mon Concierge, mais mon Portier, mais mon Fermier en ont chez eux. Mais c'est de mauvais pain, dites-vous. Attendez vn peu & il deuiendra fort bon, la faim vous le conuertira bien-tost en pain tendre, & en pain blanc. Il ne faut donc pas manger qu'elle ne me Pordonne; l'attendray donc patiemment, & ie ne mangeray point que ie ne commence à auoir de bon pain, ou que ie n'aye cessé d'auoir du dégoüst pour le mauvais pain.

II. Il faut s'accoustumer à viure de peu de chose. Il arriue vne infinité de difficultez, ou des temps, ou des lieux, qui peuvent retarder les repas des plus grands Seigneurs, quelque bonne prouision qu'on ait faite de tout ce qui sembloit leur estre necessaire. Personne ne peut auoir tout ce qu'il desire. Mais il est au pouuoir de tout le monde de ne pas vouloir ce qu'il n'a pas; & chacun peut se contenter de ce qu'on presente deuant luy. Vn ventre sobre & patient, fait vne grande partie de la liberté. On ne scauroit croire combien ie prends de plaisir que ma lassitude se perde d'elle-mesme. Ie ne veux point qu'on me frotte, ie ne cherche point les bains, ny d'autre remede que le temps. Le repos nous oste ce que le trauail nous a donné. De quelque façon que soit ce souper, il me sera plus agreable qu'un grand festin. I'ay quelquesfois éprouué mon esprit sur le champ; & en effet, c'est l'épreuue la plus assurée, & la meilleure qu'on en puisse faire. Car quand il s'est préparé, & qu'il s'est disposé à la patience, on ne peut pas si bien connoistre combien il a de forces & de veritable fermeté. Les meilleures marques qu'il en puisse donner, sont celles qu'il donne sur le champ. Et l'on doit en estre entierement assuré, si non seulement il reçoit les choses fâcheuses sans murmurer;

mais s'il les regarde de bon œil, & sans s'émouvoir; s'il ne s'en est pas mis en colère; s'il n'a point contesté pour les recevoir; si en ne desirant rien, il s'est luy-mesme donné ce qu'on luy devoit donner; s'il a enfin reconnu que si quelque chose manquoit, c'estoit à son ordinaire, & non pas à luy. Nous ne connoissons jamais combien il y a de choses superflues, que quand elles ont commencé à nous manquer. Car nous nous en servions non pas à cause que nous en auions besoin, mais parce que nous les auions. De combien de choses auons-nous usé, parce que les autres en estoient? Vne des plus grandes causes de nos maux, c'est que nous viuons à l'exemple des autres, & que nous ne nous laissons pas conduire par la raison, mais par la coutume. Si peu de monde faisoit vne chose, nous ne voudrions pas l'imiter. Mais aussi-tost qu'elle est en usage chez plusieurs, nous ne manquons pas de la suivre; comme si ce qui est le plus pratiqué, estoit aussi le plus honneste. Et enfin, dès qu'une erreur est deuenue publique, elle nous tient lieu de vertu. On ne veut plus aujourd'huy voyager, si l'on ne fait marcher deuant vne Cavalerie\* de Numides, & des bandes de Coureurs. Il est honteux de n'auoir pas vn train qui fasse écarter du chemin ceux que l'on y peut rencontrer, &

\* Les gens de condition auoient dans leur train en voyage. il des Cavaliers Numides & Affriquains.

qui donne à connoistre par vn gros nuage de poussiere, que c'est vn homme de condition qui voyage. Chacun se veut mesler d'auoir des mulets qui portent de la vaisselle, ou de crystal, ou d'agate, gravée par la main des plus fameux ouuriers. Il y auroit de la honte qu'on ne sçeut pas que vous estes assez magnifique, pour faire porter des meubles qui se peuuent rompre facilement. Chacun fait traîner ses fauoris en carosse, ayans le visage frotté; ou pour mieux dire, enduit de certaines drogues, afin que le chaud ou le froid ne puisse pas offencer leur teint delicat. Il y auroit de la honte de voir quelqu'vn à vostre suite, dont le visage ne fut pas assez beau pour meriter d'estre conserué.

III. Il faut faire en sorte d'éviter la conuersation de ces sortes de personnes. Ce sont eux qui enseignent les vices, & qui les portent de tous costez. On s'estoit imaginé qu'il n'y en auoit point de plus méchans que ceux qui font courir de part & d'autre les flatteries, & les paroles qu'ils ont entendües; mais il y en a qui font pis, qui font par tout courir les vices. Le langage de ces gens-là est tout à fait pernicieux. Car encor qu'il ne nuise pas d'abord, il laisse dans l'ame des semences qui ne manquent pas de germer bien-tost; Et quand mesme nous ne sommes plus avec

eux, le mal qu'ils ont commencé, nous suit, pour se réveiller bien-tost après. Comme ceux qui viennent d'entendre vne musique, s'en retournent, les oreilles pleines d'vne harmonie, qui les empesche d'auoir d'autres pensées, & de songer aux choses serieuses; Ainsi le langage des flatteurs, & de ceux qui loüent les vices, demeure plus long-temps dans l'aine que dans les oreilles; & il est bien difficile de faire sortir de l'esprit, vne parole qui luy plaist. Elle nous poursuit par tout, elle conserue tousiours ses charmes, & reuiet de temps en temps dans nostre memoire. Il est donc necessaire de fermer les oreilles aux mauuais discours, & principalement lors qu'ils commencent. Car aussi-tost qu'on a commencé à les entendre, & qu'ils ont esté receus, ils deuiennent plus hardis & plus capables de nous blesser. Alors on ne feint point de nous dire, que la Vertu, la Philosophie, la Iustice, ne sont qu'vn son de paroles inutiles. Qu'il n'y a qu'vne felicité, qui consiste à mener vne plaisante vie. Que faire toutes choses librement, & se seruir de son bien, est ce qu'on appelle viure. Que c'est se souuenir qu'on est mortel. Que les iours s'écoulent, & que nostre vie s'enfuit sans esperance qu'elle reuienne. Pourquoi ne ferôs-nous pas ce qui nous donne du plaisir? Et tandis que nous sommes capables de gou-

ster les voluptez, & que nostre âge les demande, ne les donnerons-nous pas à nostre vie, qui ne sera pas toujours en estat de les recevoir? Pourquoy par la sobrieté irons-nous volontairement au deuant de la mort? Pourquoy nous priuerons-nous si-tost de ce qu'elle nous ostera trop tost? Vous n'avez point de Maistresse, vous sortez tous les iours sans auoir mangé; & vous mangez de telle sorte, qu'il semble que vous deuez rendre compte de tous vos morceaux à vostre pere. Ce n'est pas viure que de viure ainsi; c'est traualier seulement pour vn successeur. N'est-ce donc pas vne extrême folie d'amasser toutes choses pour vn heritier, & se les refuser à soy-mesme, afin que l'esperance d'une grande succession vous fasse vn ennemy d'un amy? Car enfin, plus il recueillera par vostre mort, & plus il s'en réjouira. Vous vous deuez moquer de ces mornes & seueres Censeurs de la vie d'autrui, de ces ennemis de la leur, de tous ces pedagogues publics; vous ne deuez point douter qu'une vie voluptueuse ne soit preferable à vne bonne reputation. Il ne faut pas moins éviter ces trompeuses voix, que celles qu'Ulysse ne voulut point ouyr sans estre lié. Elles produisent les mesmes effets; Elles vous arrachent de vostre patrie, de vos parens, de vos amis & de la vertu; & vous precipitent dans vne vie qui vous comble de

misere & de honneur. N'est-il pas donc plus avantageux de suivre les bons chemins, & de vous laisser conduire à ce point, que ce qui est honneste & vertueux, fasse vos plaisirs & vos desirs?

IV. Or nous parviendrons à ce bien, si nous considérons qu'il y a deux sortes de choses, dont les vnes nous appellent, & les autres nous rebuttent. Celles qui nous appellent, sont les richesses, les voluptez, la beauté, l'ambition, & toutes les autres qui nous flattent, & qui nous plaisent. Celles qui nous rebutent, sont le travail, la mort, & la douleur, l'ignominie, la pauvreté. Nous devons donc nous exercer à ne point craindre les vnes, & à ne point desirer les autres. Combattons contre elles de toutes nos forces, faisons celles qui nous appellent, & tenons ferme contre celles qui nous attaquent. N'avez-vous jamais pris garde à la contenance diverse de ceux qui montent & qui descendent? Ceux qui descendent, panchent en arriere, & ceux qui montent, panchent en devant. Car si en descendant vous baissez le visage vers la terre, & qu'en montant vous panchez le dos en arriere, il est mal-aisé, Lucilius, que vous ne tombiez en chemin. On descend pour aller aux choses rudes & difficiles; il faut comme pousser le corps en montant, mais il le faut retenir en descendant.

Mais pensez-vous que ie voulusse faire croire qu'il n'y en a point d'autres, dont le discours soit dangereux, que celui de ceux qui loient la volupté, & qui font craindre la douleur, comme vne chose redoutable d'elle-mesme ? Ie croy, certes, que ceux-là nous sont encore funestes, qui nous extortent aux vices, sous pretexte de faire valoir la Secte des Stoïciens, en disant qu'il n'y a que le sage qui sçache aymer, qu'il n'y a que luy qui sçache faire bonne chere, qui sçache bien boire & bien manger. Nous leur pourrions demander jusqu'à quel âge on doit aymer les ieunes-hommes ; Mais laissons aux Grecs cette honteuse façon de viure, & entendons de meilleures choses. Personne ne deuiet homme de bien par hazard, il faut trauailler pour apprendre la vertu. Quant à la volupté, c'est vne chose vile & basse, dont on ne doit point faire d'estat. Elle nous est commune avec les bestes, l'on y voit courir les moindres & les plus méprisables des animaux. La gloire n'est rien qu'un beau songe ; elle est plus leger, & passe plus viste que le vent. La pauvreté n'est qu'un mal pour ceux qui ne la sçauroient endurer ; & la mort mesme n'est pas un mal. Pourquoi donc vous en plaindrez-vous ? Il n'y a qu'elle qui rende iustice à tous les hommes, elle n'en traite pas un mieux que l'autre, elle les sçait tous éгалer. La super-

stitution est vne erreur furieuse. Elle craint ceux qu'on doit aymer, & outrage ceux qu'elle respecte. Car enfin, n'est-ce pas vne mesme chose, ou que vous ne connoissiez point de Dieux, ou que vous n'honoriez pas les Dieux ? Voila les choses qu'il faut apprendre, & qu'il faut imprimer dans nos ames. Il ne faut pas que la Philosophie s'employe à donner des excuses aux vices. Le malade ne doit point esperer de guérison, si le Medecin luy ordonne de faire la débauche, & des excez.

---

## ÉPISTRE CXXIV.

### ARGUMENT.

- I. Que le bien se connoist par la raison,  
& non par le sens.
- II. Que les enfans en sont incapables.
- III. Qu'on ne le peut auoir parfaitement,  
que quand la raison est parfaite.

**L**E vœux exposer à ta veüe  
 Diuers preceptes anciens,  
 Dont la verité reconnüe  
 Peut te mettre au comble des biens.  
 Mais il faut que tu te proposes  
 D'écouter attentiuement  
 Aussi bien les petites choses  
 Que le plus haut enseignement.

Je ne pense pas que vous refusiez de les entendre, & que quelques subtilitez soient capables de vous en dégouster. Il n'est pas de la politesse, dont vous faites profession, de n'affecter que les grandes choses. Comme j'approuve que vous fassiez profit de tout, & que ie sçay que vous ne vous rebutez que de ces grandes difficultez, qui n'aboutissent à rien, ie feray maintenant en sorte que vous n'aurez point de sujet de vous plaindre. Il est question de sçauoir si le bien se connoist par l'entendement ou par le sentiment; & l'on adiouste à cela, qu'il ne se trouue point dans les bestes, ny dans les enfans. Ceux qui mettent la volupté au dessus de toutes choses, & qui en font le souuerain bien, estiment qu'il est attaché aux sens. Pour moy qui l'establis dans l'esprit, ie pense que le souuerain bien, est vne chose intellectuelle. Si les sens en estoient les Iuges, nous ne rejetterions aucuns plaisirs; car il n'y en a pas vn, qui ne nous appelle, & qui ne nous plaise. Nous ne souffririons volontairement aucune douleur; car il n'y en a pas vne qui ne soit ennemie de nos sens. D'ailleurs on blâmeroit injustement ceux qui aiment trop la volupté, & ceux qui craignent trop la douleur. Or nous condamnons les hommes qui sont trop sujets à leurs appetits, & nous méprisons les autres que la crainte de

la douleur empesche de rien entreprendre de grand & de genereux. De quoy donc font-ils coupables ? en quoy font-ils vne faute, s'ils obeissent aux sens, c'est à dire, aux Iuges du bien & du mal ? Car enfin, vous leur avez donné le droit de iuger de ce qu'il faut fuir, & de ce qu'il faut desirer. Mais la raison qui est au dessus de tout cela, enseigne à regler la vie, & montre ce qu'on doit iuger de la vertu & de l'honneur, du bien & du mal. En effet, ceux qui sont d'un autre sentiment, donnent à la moindre partie l'autorité de iuger de la plus haute, lors qu'ils veulent que le sens qui est aueugle, & beaucoup moindre dans les hommes, que dans les bestes, prononce souverainement sur ce qu'on doit estimer un bien. Ne seroit-il pas estrange, que pour discerner les choses les plus deliées, & les plus subtiles, on se seruit de l'attouchement plutôt que des yeux ? car entre les sens il n'y a rien qui soit plus capable que les yeux, de connoistre le bien & le mal. Mais voyez combien on est ignorant de la verité, & jusqu'où l'on abaisse les choses diuines, quand on veut que l'attouchement iuge du souverain bien, & du mal extrême.

II. Comme toutes les sciences, dit-on, & tous les arts doiuent auoir quelque chose conuë, & qui soit comprise par les sens

Ainsi la vie heureuse tire son commencement des choses manifestes, & de ce qui tombe sous la connoissance des sens. Vous dites donc que la vie heureuse tire son commencement des choses manifestes? Nous disons qu'il n'y a rien d'heureux, que ce qui est selon la Nature; que l'on reconnoist tout d'un coup ce qui est selon la Nature, comme on connoist facilement si une chose est entiere; & que ce qui est selon la Nature, c'est ce qui arriue à un enfant qui ne fait que de naistre, ie ne dis pas le bien, mais le commencement du bien. Vous donnez donc la volupté à l'enfance, pour son souverain bien; & vous voulez que celuy qui ne fait que de naistre, ait desia la mesme chose qu'on ne scauroit obtenir que quand on est homme parfait. C'est mettre le faiste où l'on doit mettre la racine. Si quelqu'un disoit qu'un enfant qui est encore dans le ventre de sa mere, qui est à peine commencé, qui est imparfait, & sans forme, a desia la jouissance de quelque bien, il y auroit apparence qu'il se tromperoit lourdement. Mais quelle difference y a-t-il entre celuy qui ne vient que de naistre, & celuy qui est encore un fardeau caché dans les entrailles de sa mere? L'un n'a pas plus de connoissance que l'autre du bien & du mal: & un enfant en cet estat, n'en est pas encore plus capable

qu'un arbre ou qu'une beste. Mais pourquoy un arbre ou une beste sont-ils incapables du bien ? parce que la raison n'y est pas. Ainsi le bien n'est pas en un enfant, parce que la raison luy manque. Il arriuera à la connoissance du bien, quand il sera arriué à la jouissance de la raison. Il y a des animaux tout à fait irraisonnables, il y en a qui ne sont pas encore raisonnables; il y en a de raisonnables, mais imparfaitement. Or le bien ne peut estre en pas un de ces animaux, & il faut que la raison s'amene avec elle. Quelle difference y a-t-il donc entre les choses que j'ay dites ? C'est que le bien ne sera iamais en celuy qui est priué de raison, & qu'il ne peut estre encore en celuy qui n'est pas encore raisonnable. Il peut estre en celuy qui n'est raisonnable qu'imparfaitement, & neantmoins il n'y est pas. Je dis donc, Lucilius, que le bien ne se trouue pas en toute sorte de corps, ny en tout âge. Il est aussi éloigné de l'enfance que le premier du dernier, que ce qui est parfait est loin de son commencement. Et partant le bien ne scauroit estre dans un corps qui ne commence encore qu'à se former, non plus qu'en la semence dont il est formé. Diriez-vous que le bien d'un arbre ou d'une plante, est dans la premiere feuille qui en sort. Il y a quelque bien dans le bled, mais il n'est pas dans l'herbe qui ne paroist

pas encore, ny dans Pépy qui commence à paroistre; il y est seulement, quand l'Esté luy a donné sa maturité toute entiere.

III. Comme toute chose ne montre son bien que quand elle a atteint le degré de perfection qu'elle doit auoir; Ainsi le bien de l'homme ne se trouue dans l'homme, que quand la raison est parfaite en luy. Il faut que ie vous dise quel est ce bien; il consiste en vne ame libre & droite, qui s'affujettit toutes choses, & qui ne s'affujettit à pas vne. Tant s'en faut que l'enfance en soit capable, que la ieunesse ne l'espere pas, & que l'âge viril ne le peut esperer qu'à peine. La vieillesse est bienheureuse, si apres de longs soins, & de longs traux, elle y peut enfin arriuer. Comme c'est en cet âge qu'on trouue ce bien, c'est en cet âge qu'on le peut connoistre. Mais si j'ay comme voulu faire croire, direz-vous, qu'il y a vn bien pour les arbres & pour les plantes; il peut donc aussi en auoir vn pour les enfans. Le veritable bien ne se trouue, ny dans les arbres ny dans les bestes, & le bien qui se trouue en eux, n'est appellé de ce nom, que par souffrance. Voulez-vous scauoir ce que c'est à quoy l'on donne ce nom? C'est ce qui est seló la Nature de chacun. Mais le vray bien ne peut estre le partage d'vne beste, il a esté fait pour vne Nature plus parfaite & plus excellente.

& il ne se peut trouver qu'où la raison trouve place. Il y a quatre sortes de Natures, celle de l'arbre, celle de la beste, celle de l'homme, celle de Dieu. Les deux premières, l'arbre & la beste, ont vne mesme Nature, en ce qu'ils sont irraisonnables; les deux autres Dieu & l'homme, sont differens, en ce que l'un est immortel, & l'autre mortel. Il n'y a donc que Dieu, dont le bien soit parfait de sa Nature. Quant au bien de l'homme, il s'acheue & s'accomplit par sa vigilance, & par son soin. Tous les autres sont parfaits, autant que leur Nature le peut permettre; mais ils ne sont pas veritablement parfaits, parce que la raison n'y est pas. Car enfin, encore que toutes les autres choses soient parfaites en leur espee, il n'y a rien qui soit veritablement parfait, que ce qui est parfait selon la Nature vniuerselle qui est raisonnable. Vne chose en laquelle l'heureuse vie ne scauroit estre, ne peut auoir en soy ce qui fait l'heureuse vie. Or ce qui fait la vie heureuse, ce sont les vrais biens. Il n'y a rien dans la beste de ce qui peut former l'heureuse vie; & par consequent le bien n'est pas dans la beste. Vne beste connoist par les sens, les choses presentes; elle se souuient des passées, quand il s'offre vne occasion qui en donne, comme vn aduertissement à ses sens. Ainsi vn cheual se sou-

uient d'un chemin, aussi-tost qu'il est à l'entrée; mais quand il est dans l'estable, il n'a point de memoire de ce chemin, bien qu'il y ait passé fort souuent. Pour ce qui est du futur, les bestes n'en ont point du tout de connoissance. Comment donc la nature des animaux pourroit-elle sembler parfaite, s'ils ne connoissent pas tous les temps? Car le temps est diuisé en trois, le passé, le present, & le futur. Or les animaux ne jouissent que du temps present, qui est le plus court, & qui se perd à chaque pas, & ont bien peu de memoire du passé; encore ne se réveille-t-elle que par le present. Il ne se peut donc faire que le bien, qui est d'une nature toute parfaite, se rencontre dans vne nature imparfaite; ou si cette Nature en a, elle n'en a pas vne autre que les herbes, & les semences. J'auoué que les bestes ont des passions pour ce qui semble estre selon la nature, mais elles sont déreglées & pleines de troubles. Ce qui n'arriue point au vray bien; car il n'est iamais, ny plein de trouble, ny déreglé. Surquoy vous me pouuez demander, si les bestes s'émeuent déréglément & sans ordre? Et ie pourrois vous répondre, qu'elles s'émeueroient sans ordre & déréglément, si leur nature estoit capable de quelque ordre; mais enfin, elles s'émeuent selon leur nature. Car pour dire,

qu'une chose est dans le desordre, il faut que quelquesfois elle puisse n'estre pas dans le desordre. Comme rien ne peut estre inquiet que ce qui peut estre dans le repos, le vice ne peut estre qu'aux lieux où peut estre aussi la vertu. Enfin cette sorte de mouvement ou de passion est de la nature des bestes. Neantmoins, afin que ie ne vous arreste pas davantage, j'auouëray qu'il y aura dans la beste quelque bien, quelque vertu, quelque perfection; Mais ce ne sera pas entierement ny vn bien, ny vne vertu, ny vne perfection; Car tous ces auantages n'ont esté faits que pour les hommes, qui scauent les raisons, la mesure, & les fins de leurs actions. Et partant il faut demeurer d'accord que le bien est seulement où la raison se rencontre.

Vous me demanderez infailliblement à quoy tend cette dispute, & quelle vtilité en peut retirer vostre esprit. Au moins elle l'exerce, elle l'aiguise; & comme s'il deuoit faire quelque chose, elle le tient toujours en haleine dans vne honneste occupation. D'ailleurs, tout ce qui retarde celuy qui court dans le vice, luy est sans doute profitable. Mais enfin, ie vous assure que ie ne puis vous profiter davantage, qu'en vous découurant vostre bien, qu'en vous separant des bestes, qu'en vous donnant place avec Dieu. Pourquoi estes-vous si

curieux de nourrir & d'exercer les forces du corps ? La nature en a donné de plus grandes aux bestes. Pourquoy prenez-vous tant de peine à paroistre beau ? Quand vous aurez mis toutes choses en usage, vous trouuerez qu'il y a quantité d'animaux qui sont encore plus beaux que vous. Pourquoy auez-vous tant de soin de vous peigner, & de nourrir vostre cheuelûre ? Laissez si vous voulez, aller vos cheueux à la maniere des Parthes, portez-les noüez comme les Allemans, ou espars comme les Scythes ; Il n'y a point de lyon dont la criniere, toute épouuantable qu'elle est, ne semble plus belle que vos cheueux. Voulez-vous vous exercer à courir bien viste ? Vous ne serez iamais si viste qu'un lièvre. Renoncez donc à toutes ces choses, dans lesquelles vous serez toujours vaincu, tandis que vous affecterez ce qui sied bien seulement à d'autres ; enfin apres tant de détours, reuenez à vostre bien. Ce bien est vne ame nette & pure, qui imite Dieu, qui s'éleue par dessus les choses humaines, & qui ne va point hors de soy pour chercher ce qui est à elle. Vous estes raisonnable, quel bien y a-il donc en vous ? Vne parfaite raison. Faites en sorte de la faire venir à son but, & jusqu'au plus haut degré où elle puisse monter. Estimez-vous bien-heureux, lors que toutes vos joyes & toutes vos satisfactions naistront seulemēt

de vous-mesme ; Lors que dans toutes les choses que les hommes poursuivent, qu'ils souhaitent si ardemment, & qu'ils conseruent avec tant d'inquietudes, vous ne trouuerez rien, ie ne dis pas que vous aimassiez mieux auoir, mais que vous voulussiez seulement auoir. Ie vous donneray vne regle, par laquelle vous pourrez vous mesurer, & qui pourra vous faire connoistre, si vous estes desia parfait. Vous possederez vostre bien, lors que vous connoistrez que ceux qui sont les plus heureux dans l'opinion des autres, sont en effet les plus mal-heureux.

*LAVS DEO V. Q. M.*